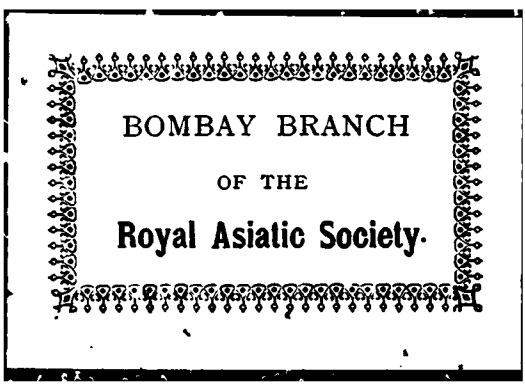
00047013



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

ÉTUDES IRANIENNES

VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN.
IMPRIMEUR DE LA COUR I & R. ET DE L'UNIVERSITÉ.

ÉTUDES IRANIENNES

PAR

JAMES DARMESTETER

47013

PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67 RUE DE RICHELIEU, 67
1883.

ORI
GT 491.595
Dat IE'U
47013

00047013

A MONSIEUR

ADOLPHE RÉGNIER

HOMMAGE

RECONNAISSANT ET RESPECTUEUX.

PRÉFACE

Je réunis dans ces deux volumes un certain nombre d'Études relatives à l'histoire des langues et des croyances de l'Iran.

Le premier volume est un Essai de grammaire historique de la langue persane, depuis la langue des Achéménides jusqu'à nos jours. Cet Essai est la refonte d'un travail manuscrit que l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a honoré du prix Volney en 1881. J'ai supprimé ou réduit un certain nombre de chapitres relatifs à des faits suffisamment connus (phonétique des consonnes initiales; système du perse et du zend, comparés entre eux et avec le sanscrit), me contentant de les résumer en quelques mots; le lecteur n'a sur ces points qu'à se reporter à la Phonétique zendo-perse donnée par M. Spiegel dans sa Grammaire zende et au *Compendium* de Schleicher. J'ai en retour donné plus de développement aux faits de syntaxe, que j'ai étudiés, non pas à part et d'ensemble, mais au fur et à mesure que l'histoire de la morphologie les amenait sous l'étude : la syntaxe persane a cela de propre que son histoire ne peut se séparer de l'histoire de la morphologie, parce qu'au fond du changement des formes persanes se trouve un changement de construction[1].

1. Voir page 320.

Le second volume se compose de cinq parties distinctes.

I. *Mélanges d'histoire et de littérature iranienne* (pp. 3—92) : c'est un choix d'articles publiés dans la *Revue Critique* et traitant de diverses questions relatives à l'histoire ancienne de l'Iran, à la métrique zende, à la langue et à la littérature pehlvie, aux dialectes. Je reproduis ces articles tels qu'ils ont été publiés, avec quelques modifications de forme insignifiantes : les additions ont été marquées par des parenthèses.

II. *Indo-Iranica* (pp. 96—126) : les cinq études de cette section ont paru dans les *Mémoires de la Société de Linguistique :* mais je les ai remaniées librement..

III. *Lexicographie* (pp. 130—184) : la plupart de ces études sont inédites : quelques-unes seulement ont paru dans les *Mémoires* cités plus haut, à une époque déjà ancienne, mais ont été également remaniées et refondues.

IV. *Mythologie et Légende* (pp. 187—251); études portant sur les mythes et les légendes de l'Avesta et du Shâh Nâmeh, la plupart inédites.

V. *Traductions indigènes des Yashts* (pp. 253—fin) : je donne ici, avec les explications nécessaires, le texte inédit de traductions pehlvies, persanes et sanscrites, d'une partie des Yashts: ce sont les versions dont je me suis servi pour ma traduction des Yashts dans la collection des *Sacred books of the East.* Jusqu'ici on n'a guère traduit les Yashts qu'avec le seul et décevant secours de l'étymologie: les collections de Paris et de l'East-India Office Library contiennent cependant, pour une grande partie des Yashts, des secours analogues à ceux que nous possédons pour le reste de l'Avesta, c.-à-d. des traductions anciennes

dérivant des Parses mêmes. Je donne ici ce que j'ai trouvé de plus important dans ce genre : la part de l'Avesta pour laquelle nous sommes absolument sans secours traditionnel se trouve ainsi sensiblement réduite. Pour la part qui reste, j'ai essayé de montrer dans la quatrième Section de cet ouvrage que plus d'une fois, à défaut de traduction en règle, le Shâh Nâmeh donne la clef des Yashts avec plus de sûreté que les combinaisons étymologiques les plus ingénieuses, parce que c'est la même histoire qu'il raconte en d'autres termes.

20 Octobre, 1882.

JAMES DARMESTETER.

ÉTUDES IRANIENNES

TOME PREMIER

ÉTUDES SUR LA GRAMMAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE PERSANE.

ÉTUDES

SUR LA

GRAMMAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE PERSANE.

PREMIÈRE PARTIE.

ESQUISSE
DE L'HISTOIRE DE LA LANGUE PERSANE.

§ 1. — Dans les pages suivantes j'entends par *langue persane*, non pas le persan proprement dit, c'est-à-dire la langue de la Perse moderne, dont le type le plus pur se trouve dans le Livre des Rois de Firdousi (X^e^ siècle) et qui n'a point subi d'altération sensible depuis cette époque jusqu'à nos jours : j'entends toute l'étendue du développement linguistique dont le persan moderne est le dernier moment et qui comprend trois moments et trois formes : le *vieux perse*[1], qui est la langue de la Perse sous les Achéménides; le *pehlvi*, qui est la langue de la Perse sous les Sassanides; le *persan*, qui est la langue de la Perse sous l'Islam.

CHAPITRE I.

LE PERSE.

§ 2. Le perse. — Le *perse* est la langue dont se sont servis dans leurs inscriptions les rois de la dynastie Achéménide. Comme ces rois étaient originaires de la province de Perse proprement dite, la *Perside*, le *Farsistan* moderne, et qu'ils se représentent eux-mêmes comme les rois de la Perse *(Pârça)*, au sens étroit du mot, il n'est pas douteux que l'idiome dont ils se servent ne soit la langue de la province de Perse, à tout le moins la langue littéraire. C'était donc la langue qui s'écrivait et très probablement qui se parlait à Persépolis, à Istakhar.

1. Pour abréger, je dirai *Perse* pour désigner la langue des Achéménides.

Inscriptions perses. — Les textes de la langue perse ne consistent qu'en inscriptions, au nombre de trente environ, la plupart très courtes et répétant les mêmes formules : la plus importante par son étendue et son contenu est l'inscription de Darius à Behistoun, qui comprend à elle seule dix fois plus de mots que toutes les autres ensemble.

Les inscriptions perses courent sur une durée de deux siècles; la plus ancienne est l'inscription du tombeau dit de Cyrus qui ne contient que quatre mots [1], et qui est probablement du temps de Cyrus ou au plus tard de Cambyse; la plus récente est celle d'Artaxerxès Ochus (361—336).

Décomposition de la langue à la fin de la période perse. — De l'inscription de Cyrus à celle d'Artaxerxès Ochus, la langue a changé, elle s'est corrompue : le système de la déclinaison, déjà ébranlé, comme on le verra (§ 94), dès la période la plus ancienne que nous connaissions de la langue perse, est en pleine décomposition. Les thèmes en *i* se réduisent aux thèmes en *a;* on reproduit gauchement les anciennes formules avec barbarismes, parce qu'on ne comprend plus la valeur des formes : *bûmi,* terre, devient *bûmâ; shiyâti,* prospérité, devient *shiyâtâ; tya mana kartam,* quod mei factum, devient *tya mâm kartâ,* quod me facta, etc.

Les inscriptions perses sont déchiffrées, lues et comprises. Elles forment relativement une des branches de la philologie orientale les mieux connues et où il reste le moins à faire. Elles ont été déchiffrées simultanément en 1836 par Burnouf, à Paris, par Lassen à Bonn, par le Colonel Rawlinson à Téhéran, et expliquées à l'aide du sanscrit et du zend; plus tard, M. Oppert a précisé dans les détails l'œuvre de ses prédécesseurs, d'une part en faisant entrer en ligne un nouvel élément d'interprétation, les traductions assyriennes [2] de ces inscriptions, lesquelles n'ont été lues et expliquées d'abord qu'à l'aide du texte perse, mais qui à présent peuvent rendre au perse une partie de ses services; d'autre part, en s'adressant pour l'explication des

1. *Adam Kurush khshâyathiya Hakhâmanishiya* : Ego Cyrus, rex, Achaemenides.

2. Et plus récemment les traductions dites du second système (selon M. Oppert *médiques; Revue critique,* 1880, 21 juin). — J. Oppert, *Les Inscriptions des Achéménides, Journal Asiatique,* 1851; *Le peuple et la langue des Mèdes,* 1879.

formes et des sens, non plus à la grammaire comparée générale, mais à la grammaire persane propre. La philologie perse a ainsi cessé d'être une branche de la grammaire comparée, une dépendance de la philologie sanscrite, et elle s'est constitué son domaine propre.

§ 3. Particularités orthographiques du perse : danger qu'il y a à les prendre pour des particularités de la langue. — Les matériaux fournis par les inscriptions perses sont dès à présent, grâce à la perfection à laquelle a été portée cette branche de la science, d'un emploi sûr et sans péril.

Il n'existe qu'une cause d'erreur, qui n'a pas été suffisamment signalée, je crois : elle consiste dans certaines particularités du système d'écriture perse.

Chute apparente de la nasale appuyée. — On a reconnu depuis longtemps que cette écriture ne rend pas tous les sons et que, par suite, la lecture des sons écrits ne rend pas tous les sons prononcés. Par exemple, *n* devant les consonnes n'est pas écrit : les pluriels de la troisième personne en *anti* sont écrits comme les singuliers correspondants en *ati;* il est clair que cet *n* qui marque le pluriel de la 3e personne dans toutes les langues aryennes, qui le marque et dans la langue sœur du perse, le zend, et dans les deux langues dérivées du perse, le pehlvi et le persan, comme sur toute l'étendue des dialectes persans, n'a pu manquer qu'à l'orthographe, et non à la prononciation. De même, le mot qui signifie « serviteur » et qui s'écrit *badaka,* a dû certainement se lire *bandaka,* car c'est le pehlvi *bandak* (בנדק), persan بنده *(banda),* dérivé de **banda,* le zend *bañda* (lien), sanscrit *bandha* (germanique *band*)[1].

Chute apparente de h. — De même l'aspirée *h* est souvent omise, surtout devant *u* : on écrit *uvaçpa,* aux bons chevaux; *ushka,* sec; *Uvârazmi* (nom de peuple); *Uvakhshat(a)ra* (nom d'homme); mais certainement on prononçait *huvaçpa, hushka, Huvârazmi, Huvakhshat(a)ra;* comme le prouvent, non seulement les formes zendes et étymologiques *hvaçpa, hushka, Hvârizem, hvâkhshathra;* mais les formes transcrites ou dérivées du perse : Χοασπης, خشک *(khushk),* خوارزم *(khvârazm)*[2].

1. Pour des exemples analogues en pehlvi, voir plus bas, p. 26, note 1.

2. Le nom propre étrange *Vaumiça* prendra de même une physionomie plus naturelle si on lit *Va-u-miça,* c'est-à-dire *Vahu*-miça, « à *bon* miça ».

Il en est de même dans d'autres cas non relevés, où la lecture du texte écrit a conduit à supposer des altérations phonétiques, là où il n'y a qu'une imperfection d'orthographe. Le nom d'Ormazd écrit *Aura* doit en réalité se transcrire *Aüra* : *Aura* n'est pas la réduction dissyllabique de *Ahura* par chute de l'aspirée, ni le premier exemple de la forme postérieure Ωρο- ; *Aura* est *A-[h]u-ra*, et la preuve, c'est que les inscriptions assyriennes, qui le transcrivent souvent suivant la lecture apparente, le transcrivent aussi avec l'aspirée, *Akhurmazda*, ce qu'elles ne feraient point si dans la prononciation on n'en avait entendu une.

thâti. — L'on a admis également, sur la foi de l'orthographe perse, que le verbe *thah*, « faire une proclamation », faisait à la troisième personne du singulier *thâti*, contracté de *thahati*, par chute de *h* et contraction des deux *a* qui restent; à la seconde personne *thâhi*, par contraction de *thahahi*. Il est bien difficile d'admettre une pareille altération, à côté de formes comme *athaham*, j'ai proclamé, *athaha*, il a proclamé. En fait, il n'y a ici qu'une illusion de l'orthographe; le groupe qu'on lit en une syllabe *thâ* et qui est composé du signe 𐎸, *thu*, et du signe 𐏁, *a*, est en réalité dissyllabique et doit se lire *tha-a*. Il y a plus : une forme *thahati*, *thahahi*, comme celle dont on veut dériver *thâti*, *thâhi*, serait irrégulière; car la racine du verbe contient une nasale : zend *çaŋhati*, sanscrit *çaŋsati*[1]; or, la nasale étant omise dans l'alphabet perse, il suit que le mot lu *thâti* doit en réalité se lire *thā-a-ti*, c'est-à-dire *thāhati*.

taumâ. — Le mot qui signifie germe, origine, race, en zend *taokhma*, en pehlvi *tokhm* 𐭬𐭥𐭧, en persan تخم *(tokhm)*, est écrit en perse 𐎲𐎶𐎢𐎼𐎹𐏁, *taumâ*, c'est-à-dire que l'aspirée *kh* serait tombée : en effet, il est impossible d'admettre que *taumâ* soit une formation parallèle, mais indépendante, par exemple d'une racine *tu*; car le *k* fait partie essentielle de la racine, qui est *tuc* et se retrouve dans le sanscrit *tuc*, descendance (Rig Veda, VI, 48, 9; VIII, 27, 14; 18, 18), dans le sanscrit *tuk-a* (*su-tuka*, qui a bonne descendance), dans le sanscrit *tok-a*, descendance; *toka-cat*, qui a des enfants; enfin dans le sanscrit *tok-man*, identique au zend *taokhma*; cette racine *tuc* est très probablement celle qui a donné en grec, d'une part, le groupe ἔ-τεκ-ον, τέκ-ος, τέκ-νο-ν, τοκ-εύ-ς; d'autre part, le groupe

1. Latin *censere*, émettre un avis.

τεύχ-ω; de cette racine *tuc* s'est formé régulièrement le sanscrit *tokman*, le zend *taokhma;* nulle trace, nulle part, d'une racine *tu*, ayant le sens d'*engendrer;* et comme le pehlvi et le persan, représentants directs du perse, présentent le *kh*, il faut conclure que le perse *taumâ* cache un mot réel *taukhma*, et qu'ici encore l'irrégularité de la forme se réduit à une irrégularité orthographique. L'harmonie des formes se rétablira si l'on admet que le *u* de *taumâ* cache, comme dans *uvaçpa*, comme dans *Uvârazmi*, comme dans *Uvakhshat(a)ra*, comme dans *ushka*, une aspiration, finale seulement, au lieu d'être initiale, et que comme *aura* doit se lire *a-ʰu-ra*, ainsi *taumâ* doit se lire *ta-uʰ-mâ*.

D'une façon générale, toutes les fois qu'il y a une contradiction phonétique entre le perse et le persan, il faudra se demander tout d'abord si cette contradiction ne serait pas purement apparente et due à la seule insuffisance du système graphique adopté par les Perses.

Sous ces réserves, les matériaux fournis par les inscriptions sont d'un usage sûr. Malheureusement, ils sont peu nombreux : le vocabulaire perse, tel que nous le connaissons, ne dépasse pas quatre cents mots[1].

L'insuffisance du matériel perse est en partie comblée par une série indépendante du perse et qui n'appartient pas à la série linguistique dont nous faisons l'histoire, mais qui est infiniment plus riche et offre avec le perse des affinités assez étroites et des rapports assez précis, pour que les éléments qu'elle fournit nous fassent arriver en toute sécurité aux équivalents perses correspondants que nous ne connaissons pas directement. C'est le zend.

CHAPITRE II.

LE ZEND.

§ 4. Le zend. — Le *zend* est la langue des livres sacrés des Parses. Les textes zends sont l'*Aveste* proprement dit (le Yaçna, le Vispéred, le Vendidad, les Yashts, le Khorda Avesta) et des fragments de textes perdus conservés dans les traités

1. Les inscriptions du second système nous fournissent quelques mots perses nouveaux, transcrits en médique (ou susien) : ce sont *daini-dâtar*, législateur, et un terme technique de sens inconnu, *yana*.

pehlvis (l'*Aogemaidê*, le *Nîrangistân*, les *Commentaires pehlvis* sur le Yaçna et le Vendîdad) ; joindre à cela quelques mots, qui ne se trouvent point dans nos textes et qu'enregistre le dictionnaire zend-pehlvi désigné sous le nom de *Farhang Oîm yak*.

Bien que l'étendue de ces textes, que des découvertes ultérieures pourront d'ailleurs augmenter, soit peu de chose en regard des grandes littératures de l'Inde ou de la Grèce, elle est infiniment considérable en regard des textes perses. Le vocabulaire zend contient environ quatre mille mots.

État imparfait de la connaissance du zend. — Malheureusement l'intelligence des textes zends n'est pas aussi avancée que celle des textes perses : il ne s'agit pas ici, comme là, de textes historiques, c'est-à-dire de textes qui se meuvent dans un cercle d'idées simples et bien définies, et d'expressions simples et courantes, plus ou moins communes à toutes les langues aryennes d'Asie. Il s'agit de textes religieux, de rituel, de législation sectaire, d'effusions lyriques, morales, métaphysiques. La grammaire comparée, qui a tant contribué, sous la main puissante de Burnouf, à constituer l'étude du zend, trouve toujours, plus ou moins vite, les limites de sa force quand il s'agit d'entrer dans le détail précis d'idées abstraites ou légales. Le progrès dans l'intelligence du texte repose surtout sur les progrès réalisés dans l'étude de l'interprétation traditionnelle transmise par les Parses; mais les difficultés spéciales de cette étude secondaire, dues à la nature étrange des textes où nous la trouvons (voir §§ 7—12), retardent d'autant l'intelligence des textes zends proprement dits. Or, l'on ne peut faire usage, pour l'histoire de la langue, des éléments qu'offre le zend qu'autant que le sens de ces éléments aura été établi d'une façon précise : jusqu'ici, par une nécessité d'ailleurs inévitable, l'on a été trop porté à expliquer les mots zends par leur étymologie, tandis qu'au contraire c'est le sens des mots zends établi par la tradition et la comparaison des passages parallèles qui le plus souvent est seule capable d'éclairer sur leur étymologie. Nombre de rapprochements courants, acceptés dans les livres de grammaire comparée, ne tiennent pas devant l'étude des textes, parce que c'est le rapport plus ou moins fortuit d'un mot zend avec un mot sanscrit qui a fait attribuer au premier un sens qu'il n'a pas et qui, reçu ensuite par la grammaire comparée, a semblé justifier et mettre hors de doute l'étymologie même

à laquelle il doit naissance. Nous rencontrerons plus d'un exemple de cette erreur.

§ 5. Indépendance réciproque du perse et du zend. — Le zend et le perse sont deux rameaux indépendants l'un de l'autre, c'est-à-dire que ni le zend ne dérive du perse, ni le perse du zend et qu'aucun des deux n'est un moment du développement de l'autre.

Le perse ne dérive pas du zend : le génitif des thèmes en *a* est en perse *hya*, représentant exact de la forme primitive *sya;* elle est en zend *hê*, par contraction de *ya* en *ê; hê* vient régulièrement de *hya, hya* ne peut venir de *hê*. — Dans une série de mots (§ 15) *d* perse est représenté par *z* en zend; *z* peut venir de *d*, mais non *d* de *z*. — Dans une autre série (§ 15) le perse a *rt*, le zend a *sh; rt* ne peut venir de *sh*. — L'infinitif est régulièrement en zend en *têê*, datif d'un thème en *ti;* en perse, en *tanaiy*, locatif d'un thème en *tana;* point d'infinitif perse en *têê*, ni zend en *tanaiy*.

Le groupe primitif *kt*, dont le premier élément est régulièrement aspiré en zend et en perse *(kht)*, s'amollit souvent en zend en *khd* : *ukhdha* (« dit » pour *ukhta*); le nom de Bactres, qui est régulièrement *Bâkhtri* en perse (gr. Βάκτρα), est en zend *Bâkhdhi*: *Bâkhdhi* peut dériver de *Bâkhtri; Bâkhtri* ne peut dériver de *Bâkhdhi*.

Le perse ne dérive donc pas du zend : plusieurs des faits précédents pourraient se concilier avec l'hypothèse inverse, à savoir que le zend dérive du perse : *kht* perse étant le primitif de *khdh* zend; *z* pouvant phonétiquement dériver de *d; sh* de *rt; hê* dérivant de *hya;* et il se trouve qu'une partie de l'Avesta, rédigée dans un dialecte spécial, les Gâthas, possède encore le génitif en *hya* du perse que le zend commun change en *hê*. Mais la différence radicale et irréductible des infinitifs ne peut s'expliquer que par l'indépendance des deux langues. La présence du *ṛ* voyelle du sanscrit en zend (sous la forme *ere*) prouve encore que le zend ne vient pas du perse, car le perse *n'a plus* le *ṛ* voyelle (§ 15). Ajoutez à cela la forme du relatif qui est *ya* en zend comme en sanscrit et en grec (ὅς), tandisque le perse a une forme composée et non primitive, *hya*. Voilà deux cas où le zend est plus primitif que le perse et par suite ne peut dériver de lui.

Un certain nombre de mots usuels et d'un usage constant varient du zend au perse : *dire* est toujours en zend *mru*, en perse *gaub*; *mru* est inconnu en perse, *gaub* est inconnu en zend.

Beau se dit en zend *çrîra*, en perse *naiba;* le pehlvi et le persan ignorent *çrîra* et ne connaissent que les dérivés de *naiba*, phl. *nîvak*, p. *nîk*.

Montagne se dit en zend *gairi*, en perse *kaofa; gairi* est inconnu en perse; *kaofa* est inconnu en zend au sens de montagne.

Ces formes et ces emplois si spéciaux prouvent l'indépendance des deux dialectes. Quand nous entrerons dans le détail des formes persanes, les preuves se multiplieront (§ 16).

§ 6. Patrie du zend. Le zend est la langue de la Médie : c'est le médique. — L'âge et la patrie du perse sont connus d'une façon directe et précise : c'est la langue de la période des Achéménides, c'est la langue de la province de Perse. L'âge et la patrie du zend sont inconnus : on ne peut les déterminer que par induction.

L'on admet généralement que le zend est la langue de la *Bactriane* et on lui a donné le titre de *Vieux Bactrien* ou d'*Iranien de l'Ouest*. Cette hypothèse ne repose en dernière analyse que sur les trois données suivantes :

1° Le zend n'est pas la langue de la Perse.

2° C'est en Bactriane que, selon la tradition, Zoroastre a fait sa première conquête importante, le roi Gushtâsp.

3° La géographie de l'Avesta ne connaît que l'Ouest de l'Iran.

Le premier fait est exact, mais purement négatif; il exclut la Perse de la question, mais laisse libre tout le reste de l'Iran.

Le second fait est exact, mais prouve seulement que la Bactriane joue un grand rôle dans l'histoire de l'épopée religieuse du Zoroastrisme : les luttes soutenues par les Iraniens contre les Touraniens idolâtres, et dont la Bactriane, par sa position géographique, était le théâtre naturel, devaient nécessairement attirer la pensée des fidèles sur cette partie de l'Iran où les adorateurs de Mazda et les adorateurs des Daêvas étaient aux prises, et qui formait l'avant-poste d'Ormazd en face de l'idolâtrie barbare; il est même fort possible que les légendes sur la conversion de la Bactriane et du roi Gushtâsp nous laissent un souvenir historique des conquêtes du Zoroastrisme à l'occident. Mais nulle part la Bactriane n'est représentée comme le

berceau de Zoroastre et du Zoroastrisme; la tradition parsie est unanime et constante à placer ce berceau, non à l'Ouest, en Bactriane, mais à l'Est, en Atropatène; et non seulement la tradition parsie, mais l'Avesta même; car :

3° Le troisième fait avancé est inexact : l'Avesta connaît le Nord et l'Est de l'Iran aussi bien que l'Ouest : le premier chapitre du Vendidad, qui décrit l'Iran tel que le connaissent les auteurs du Vendidad, ouvre l'énumération des régions iraniennes par l'*Êrân Vêj*, baigné par la Bonne Dâitya (I, 3); or, l'Êrân Vêj est limitrophe de l'Atropatène [1] et la Bonne Dâitya est l'Araxe. Il connaît également le Nord : car il cite Ragha, le Ῥαγαί des Grecs, le Raï des modernes, en Médie.

Or, c'est précisément à l'Est et au Nord que non seulement la tradition, mais l'Avesta même, place le centre et le berceau de la religion zoroastrienne. La tradition parsie fait naître Zoroastre en Adarbaijân (Atropatène) et d'une façon plus précise à Shîz, la Γάνζα des Byzantins, célèbre sous les Sassanides par la sainteté de son sanctuaire où les rois de Perse se rendaient en pélerinage à leur avènement; l'Avesta même confirme cette tradition en faisant naître Zoroastre aux bords de la Dareja dans l'Êrân Vej, et c'est sur une montagne au bord de ce fleuve qu'il reçoit la révélation (Vend. XIX, 4, 11). Or, selon la tradition parsie, c'est sur le mont Sabîlân, près de Shîz, qu'il reçut la loi et précisément du mont Sabîlân coule la *Darah* qui se jette dans l'Aras, dans la Bonne Dâityâ, le fleuve de l'Êrân Vêj [2].

Selon une autre tradition conservée par le Commentaire pehlvi du Vendidad, c'est à Ragha que serait né Zoroastre, et un passage célèbre du Yasna prouve l'existence à Ragha d'un état sacerdotal, où le grand prêtre, *le Zarathushtra*, était le gouverneur de la province et cumulait le pouvoir temporel avec le pouvoir spirituel. Partout ailleurs, dit le Yaçna, il y a cinq degrés de chefs : « le chef de maison, le chef de bourg, le chef » de district, le chef de province, et Zoroastre (peut-être : *le* » Zoroastre) est le cinquième. Ainsi en est-il dans tous les pays, » excepté dans Ragha, la ville de Zoroastre. Dans Ragha, la ville » de Zoroastre, il y a quatre chefs : le chef de maison, le chef » de bourg, le chef de district, et (le) Zoroastre est le qua-

1. *The Vendîdâd translated*, p. 3.

2. Sur toute cette question, voir *The Vendîdâd translated*, Introduction, III, § 15 sq.

» trième. » (XIX, 18 [50].) Autrement dit, le grand prêtre à Ragha tenait la position du *Dahyuma*, du chef de province. Ce renseignement précieux est confirmé par deux sources indépendantes : d'une part, Ammien Marcellin (XXIII, 6) nous atteste l'existence d'un état sacerdotal mage en Médie; d'autre part, les historiens de la conquête arabe parlent d'une forteresse près de Rai, Ustûnâvend, siège de la puissance du « Chef des Mages » au temps du Magisme, et dont la destruction par Khaled mit fin au pouvoir du dernier « Chef des Mages » [1].

La conclusion qui s'impose, c'est que la tradition parsie et l'Avesta, confirmés par des témoignages étrangers, voient le centre et le berceau du Zoroastrisme, soit en Atropatène, soit à Raï[2], dans l'un et l'autre cas en Médie. Entre les deux traditions nous ne pouvons choisir en toute assurance : je crois pour ma part, d'après les termes du texte pehlvi qui nous transmet les prétentions de Raï, que ces prétentions sont plus récentes et moins autorisées, car l'auteur qui les transmet ne semble pas les admettre; le texte zend proprement dit prouve seulement que le Magisme était fortement organisé à Raï, ce qui a pu inspirer aux Mages du pays l'ambition naturelle de faire de Zoroastre un de leurs compatriotes. Je crois que les droits de l'Atropatène sont mieux établis, et que c'est de là que le Zoroastrisme a pris sa course de l'Est à l'Ouest. En tout cas, le *Zoroastrisme est une chose médique*, et l'*Avesta est l'œuvre des prêtres mèdes*.

Or, la comparaison des textes avestéens avec ce que les anciens nous disent des croyances et des pratiques des Mages prouve que l'Avesta nous présente la croyance des Mages du temps d'Hérodote, d'Aristote, de Théopompe; d'autre part, les anciens sont unanimes à entendre par Mages les prêtres de la Médie[3]. Il suit de là, par le témoignage externe des classiques joint au témoignage intrinsèque des livres zends et de la tra-

1. *Ibidem*. Cf. Spiegel, *Deutsche Morgenl. Gesellsch.* XXXV, 629.

2. Le Dabistan (I, 263) a les deux traditions.

3. Il est probable que les Mages tiraient leur nom de la tribu médique des Μάγοι (Hérodote I, 101), où le sacerdoce médique se serait exclusivement ou plus particulièrement recruté. Strabon regarde les Mages comme une tribu sacerdotale (τὸ τῶν Μάγων φῦλον, XV, 14); Sozomène (*Hist. Eccl.* II, 9) nous parle de l'hérédité de la prêtrise dans la tribu sacerdotale (φῦλον ἱερατικόν).

dition native, que l'Avesta est l'œuvre des Mages, que le *zend est la langue de la Médie ancienne*, et que l'on aurait le droit de remplacer le nom impropre de *langue zende* par le terme de *langue médique*.

L'on conçoit à présent l'indépendance des deux langues, *zende* et *perse*. Ce sont les langues des deux grandes civilisations de l'Iran, la Médie et la Perse, si longtemps indépendantes l'une de l'autre.

La seconde question : quel est l'âge du zend? est moins susceptible d'une réponse précise. J'ai essayé ailleurs de montrer que l'Avesta contient des morceaux écrits après notre ère et que l'on a pu continuer à écrire le zend jusqu'au commencement du IV[e] siècle, époque où le Canon a été fermé [1]. D'autre part, le fond des idées exprimées est aussi ancien que les renseignements historiques les plus anciens que nous possédons sur l'histoire religieuse de l'Iran, et je crois possible et probable que les parties anciennement rédigées de l'Avesta, les Gâthas ou Hymnes, aient existé déjà au temps d'Hérodote.

L'indépendance du zend et du perse empêche de tirer de leur comparaison aucune conclusion chronologique : le zend est, en général, moins bien conservé que le perse (réserve faite de la part des copistes dans cette corruption, part certainement considérable); mais les langues sœurs ne se précipitent point du même pas et l'italien du XIX[e] siècle a des formes plus archaïques que le français de la chanson de Roland. Il est probable que les deux langues sont contemporaines, et le seul mot *mède* transmis par Hérodote nous reporte en effet à une forme zende spécifique : c'est le nom du chien σπάκα (I, 110); *chien* se dit en zend *çpan* (sanscrit *svan*, κύων), d'où un dérivé *çpaka* dont le sens précis est incertain entre le substantif et l'adjectif (*canis* ou *canînus*), mais qui, en tout cas, s'il était d'abord adjectif, a pris plus tard la valeur substantive; car le persan offre la même formation, avec le sens substantif; seulement, et ici est l'intérêt du mot, le persan, qui est *çag* سگ, suppose une forme perse **çaka*, dans laquelle le perse a réduit le groupe *çva* (**çua*) en *ça*, comme il le fait dans *viça* pour *vicpa*, dans *aça* (*açabâra*) pour *acpa*, au lieu de le transformer en *çp* comme le zend le fait régulièrement. Ainsi le mède *çpaka* est de forme zende et non perse.

1. *The Vendîdâd translated*, Introd. III, §§ 9–10.

Quand le zend s'est éteint, on ne le sait, ni même s'il s'est éteint. Il est possible que tel dialecte moderne de la Perse soit le dernier héritier de la langue sacrée du Zoroastrisme. C'est naturellement dans la Médie ancienne qu'il faut le chercher. La recherche est difficile : d'une part, à cause de l'invasion de jour en jour grandissante des termes persans dans les dialectes, ce qui ruine leur physionomie propre ; d'autre part, à cause de la parenté étroite du zend et du perse : au temps de Strabon encore les Mèdes et les Perses se comprenaient, c'est-à-dire que le zend et le perse étaient encore aussi proches que possible, et les différences fugitives des deux langues ne se seront pas nécessairement accentuées avec le temps : elles ont pu aussi bien s'effacer, le zend perdant les particularités qui le distinguaient. Enfin, et c'est là une cause matérielle, qui n'est point durable il est vrai, mais qui arrête toute recherche approfondie à l'heure présente, il n'y a guère qu'un dialecte, le kurde, pour lequel on ait recueilli un matériel suffisant d'étude.

CHAPITRE III.

LE PEHLVI ET LE PARSI.

§ 7. Le Pehlvi. — De la chute des Achéménides à l'avènement des Sassanides, une étendue de cinq siècles, nous n'avons pas de document écrit de la langue de Perse. Les princes Arsacides, la dynastie Parthe, ne nous ont pas laissé d'inscriptions ; ils ont laissé des médailles, mais à légendes grecques : vers la fin cependant de cette dynastie paraissent quelques médailles dont les légendes sont en un caractère et une langue nouvelles : avec leurs successeurs Sassanides, ce caractère et cette langue apparaissent dans toute une série d'inscriptions et dans une littérature manuscrite considérable : ce caractère et cette langue sont le caractère dit *pehlvi* et la langue dite *pehlvie*.

Dans l'histoire de la langue persane, c'est le *pehlvi* qui est le moment important et principal. L'on connaît et l'on comprend le perse, l'on connaît et l'on comprend le persan moderne ; dans l'une et dans l'autre langue les formes phonétiques et grammaticales sont claires et connues d'une façon précise. Mais entre les mots et les formes du perse, les mots et les

formes du persan, il y a un abîme : c'est le pehlvi qui doit le combler et livrer l'intermédiaire. Malheureusement des difficultés d'un ordre spécial, et dont l'équivalent ne se rencontre dans aucun autre système de langue, compliquent infiniment la recherche. Ces difficultés sont de deux sortes : les unes tiennent au système d'écriture dans lequel sont rédigés les textes, soit inscriptions, soit manuscrits; les autres tiennent au caractère même de la langue.

§ 8. L'écriture pehlvie. Importance des questions d'écriture dans l'étude du pehlvi. — Quant à l'écriture, les textes pehlvis se divisent en deux classes bien tranchées : inscriptions et manuscrits.

L'alphabet est bien originairement le même dans l'un et l'autre groupe, et l'alphabet des manuscrits dérive de l'alphabet des inscriptions; mais en passant de la sculpturale du roc à la cursive des manuscrits, deux changements se sont produits : d'une part, certaines lettres primitivement différentes se sont confondues, de sorte qu'un seul et même signe arrive à représenter plusieurs sons absolument différents; d'autre part, les lettres primitivement séparées et distinctes se sont liées et la rencontre fréquente de caractères polyphones ayant deux, trois, quatre et parfois jusqu'à cinq valeurs différentes, a porté les incertitudes de lecture jusqu'à la deuxième, la troisième, la quatrième et parfois jusqu'à la cinquième puissance.

Polyphonie; origine de la polyphonie. — Le germe de la polyphonie était déjà dans l'alphabet des inscriptions. Cet alphabet, dérivé de l'alphabet araméen, ayant à rendre un système de langue dont tous les sons n'existaient pas dans l'idiome sémitique pour lequel était fait cet alphabet, devait, soit s'enrichir de signes nouveaux, soit transporter plusieurs valeurs sur un signe unique. Par exemple, l'alphabet sémitique ne connaissait point les sons palataux *c*, *j*; le pehlvi adopta pour le son *c* le signe d'un son qu'il ne possédait pas, mais qui se rapprochait assez du son *c*, le *tsade* (moabite , pehlvi) et il employa le même signe pour rendre le son faible de *c*, ou *j*.

A côté de cette polyphonie voulue et raisonnée, se développait par la dégradation graphique une polyphonie non voulue : l'alphabet sémitique distinguait exactement le son *v* (moabite , hébreu), du son *r* (moabite , hébreu); le pehlvi des ins-

criptions confondit peu à peu les deux caractères qui se transformèrent l'un et l'autre en 2.

De ces deux polyphonies, la première est relativement peu dangereuse; car, portant sur des sons de même ordre, elle ne laisse incertain que leur degré et non leur nature; quand je rencontre le signe 𐭤, je suis certain que j'ai devant moi une palatale, et souvent l'étymologie réduira le champ de l'incertitude et me forcera à lui donner le son dur *c* ou le son faible *j*.

La polyphonie dérivée de l'altération graphique est au contraire une source perpétuelle d'incertitudes; car la nature même du son est en question, et par suite la lecture totale et l'interprétation sont compromises.

Alphabet des inscriptions. — Voici l'alphabet pehlvi des inscriptions[1]:

Moabite	Pehlvi	
𐤀	𐭠	*a*
𐤁	𐭡	*b*
𐤂	𐭢	*g*
𐤃	𐭣	*d*
𐤄	𐭤	*h kh*
𐤅	𐭥	*v*
𐤆	𐭦	*z*
𐤇	𐭧	*i*
𐤊	𐭨	*k*
𐤋	𐭩	*l*
𐤌	𐭪	*m*
𐤍	𐭫	*n*
𐤎	𐭬	*s*
𐤐	𐭭	*p f*
𐤑	𐭮	*c j*
𐤒	𐭯	*r*
𐤓	𐭰	*sh*
𐤔	𐭱	*t*

1. Je laisse de côté l'alphabet dit *Chaldéo-pehlvi* dans lequel est rédigée l'inscription de Sapor à Hâjiâbâd, parce qu'on la possède en double

Les signes polyphones sont comme on voit:

1° , qui représente à la fois *p* et *f*, polyphonie existant déjà dans l'alphabet type, et qui existe d'ailleurs dans tous les alphabets sémitiques [1].

2° , qui représente à la fois *c* et *j*; polyphonie voulue.

3° , qui représente à la fois *h* et *kh*. L'alphabet type possédait des signes pour les deux sons (moabite et ; phénicien et ; hébreu et). L'ancien alphabet pehlvi, le Chaldéo-pehlvi [2], possédait également les deux signes (et); le pehlvi commun a laissé tomber le signe de *kh*, d'accord en cela avec la tendance de la prononciation persane qui ne distingue pas aisément les divers degrés de l'aspiration et passe volontiers du degré faible au degré fort (§ 86).

4° , qui représente à la fois *v* et *r*, polyphonie née de dégradation graphique.

Malgré les difficultés réelles naissant de cette polyphonie, la lecture de toutes les inscriptions dont l'on possède une reproduction exacte est généralement fixée, quoique les plus importantes ne soient qu'imparfaitement comprises. L'inconvénient, il est vrai, est plus grand pour l'historien que pour le philologue; car le sens de presque tous les mots est établi et c'est l'enchaînement des idées plus que le sens matériel de chaque phrase qui échappe. Mais une chose beaucoup plus grave, c'est que le matériel fourni par les inscriptions est très limité et absolument insuffisant pour fournir les bases d'un vocabulaire pehlvi. Le nombre de mots différents relevés ne dépasse pas deux cents.

La source véritable, et une source qui est loin d'être épuisée, pour la connaissance du pehlvi, c'est la littérature manuscrite (traductions et commentaires de l'Avesta, traités de liturgie et de casuistique, récits), dont une très petite partie seulement a été exploitée jusqu'ici ou même publiée [3].

en caractère ordinaire. Cet alphabet est plus archaïque et plus proche du type original araméen, d'où son nom. Je ne donne l'alphabet moabite, le plus ancien des alphabets sémitiques, que comme terme de comparaison; je n'étudie pas l'origine même de l'alphabet pehlvi.

1. *p* entre voyelles devenant *f*.

2. Voir page précédente, note.

3. Les seuls textes publiés sont : le Commentaire de l'Avesta (éd. Spiegel); le *Bundehesh* (éd. Justi; éd. Westergaard); le livre d'*Ardâ Virâf* (avec le conte de *Goshti Fryân* et la traduction du *Hadhokht Nosk;* éd. Haug et West); le *Pand Nâmak* d'Âdarbâd Mahraspand (par Shehriârji

Alphabet des manuscrits. — En passant du monumental au cursif, l'alphabet pehlvi a multiplié les polyphones simples et les a multipliés à nouveau par les ligatures.

Voici le tableau de l'alphabet pehlvi des manuscrits :

a h kh â	*m*
b	*n r l*
g	*s*
d z	*p f*
v û	*c j*
z	*r l*
î y j	*sh*
k	*t*
gh	

Nouveaux polyphones :

1° représente toutes les formes de l'aspiration, depuis le son vocalique *a* jusqu'à *kh*, en passant par *h* ; le pehlvi, qui, dans les inscriptions, avait déjà laissé tomber le signe de *kh*, laisse à présent tomber le signe *h*. ne représente *ă* qu'au commencement des mots[1] : le pehlvi, comme l'alphabet sémitique, ne représente pas les voyelles brèves : il ne rend que les longues.

2° a réuni en lui les fonctions de (*g*), (*d*), (*î* et *y*) ; de plus, bien qu'il y ait un signe spécial pour *z* (), il n'est pas rare, surtout dans les groupes, que se réduise à . Je citerai deux mots importants de ce genre : le nom d'Ormazd, , que les Parses, et à leur suite certains savants européens, s'obstinent à lire *Anhûmâ* et qui doit se lire *A u h r m a z d*, ce qui est l'orthographe du nom dans les inscriptions pehlvies () et se trouve dans les manuscrits mêmes sa confirmation, dans le groupe final de la transcription pazende Ormazd ; = . Le second mot est , qui est lu par les Parses *yĕhân*, qui traduit *yazatān*, et qui est le persan *yazdân*. Les colophons pazends transcrivent le nom de *Yazdgart* :

Dadabhoy, Bombay) ; les trois premiers volumes du *Dinkart* ; un lexique pehlvi-parsi ; le *Mînôkhired*, éd. Andreas. — Il faut aussi compter comme textes pehlvis les textes dits parsis, tels que l'*Aogemaidĕ* (éd. Geiger).

La découverte des papyrus pehlvis du Fayoum, remontant probablement à l'époque de l'occupation de l'Égypte par les Perses sous Khosroes Parviz (vers 615), promet une source nouvelle et inattendue d'informations.

1. Quelquefois seulement il sert de *mater lectionis*, surtout devant quand il a le son consonantique *v*, pour empêcher qu'on ne lui prête le son *u*.

Enfin ce même signe ﺟ a souvent la valeur *j*, surtout au début des mots : le pehlvi monumental n'avait pas de signe spécial pour ce son, qu'il représentait par *c*; ainsi fait aussi le pehlvi manuscrit, surtout pour *j* médial. Mais comme *y* initial se change régulièrement en *j* (§ 20), le signe de *y* prit aisément le son *j* : par exemple, le pehlvi *yâtûk* étant devenu *jâdû*, le signe initial ﻳ (ﻴ), représentant d'un son devenu *jâ*, prit la valeur du son nouveau, et ﺟ devint *j*.

Le polyphone ﺭ; *r* s'est-il changé en *n* en pehlvi? — ﺭ rend *r* et *l*; le pehlvi monumental représentait ces deux sons par deux signes différents ﻝ ﻟ; le pehlvi manuscrit a adopté pour ﻝ, devenu sous la forme ﺭ le signe le plus complexe de l'alphabet, le signe de ﻟ *l*, qui, par suite, a pris une double valeur.

ﺭ réunit en lui les valeurs de trois signes : ﻝ dans sa valeur de *v, u*; ﻟ, *n*; et ﻝ dans sa valeur de *r*. Le pehlvi manuscrit, il est vrai, avait remplacé le second ﻝ par ﻭ; mais il est toute une série de mots usuels, où l'emploi de ﺭ était si familier que la tradition s'en est conservée, et l'essai de réforme n'a eu d'autre effet que d'augmenter l'obscurité, non seulement en ce que *r* s'est trouvé représenté par deux signes, ce qui à la polyphonie a ajouté l'homophonie, mais en ce que l'on a transporté à ﺭ, comme représentant *r*, la double valeur du nouvel *r*, c'est-à-dire que ﺭ a gagné la valeur *l*, à laquelle il n'avait jamais eu droit et qu'il n'aurait même pu gagner par altération graphique, les deux signes originaux étant suffisamment différents.

Un certain nombre de savants contestent encore la valeur *r* au signe ﺭ et le lisent, s'appuyant d'ailleurs sur la tradition, *n* au lieu de *r*. Mais comme d'ailleurs il est certain que dans les mots contestés la valeur étymologique du son est *r*, ils sont obligés d'admettre un changement étrange de *r* en *n*, qui serait propre au pehlvi et qui aurait disparu en persan. Une pareille perturbation dans le système phonétique d'une langue, sur un point unique et pour une période unique, est une chose qu'il n'est possible d'admettre que forcé par les preuves de fait. Je crois utile d'étudier ici la question de près, parce qu'elle n'emporte rien moins que la question de savoir s'il y a eu, ou non, continuité naturelle dans le développement des sons de la langue persane, ou si, seule des langues étudiées jusqu'ici, elle se soustrait à cette loi, ce qui du même coup ébranlerait l'autorité de toute loi phonique dans ce domaine.

Voici une série de mots où le pehlvi écrit ı pour *r* étymologique, et où les Parses lisent *n* :

	que les Parses lisent		qui est en persan	et que nous lisons
𐭪𐭭𐭲	*kantân*	faire	کردن *kardan*	*kartan*
𐭣𐭥𐭭𐭧	*dunuçt*	sain	درست *duruçt*	*duruçt*
𐭧𐭥𐭭𐭲	*khônçand*	agréable	خرسند *khorçand*	*khorçand*
𐭯𐭦𐭭𐭲	*fanzand*	enfants	فرزند *farzand*	*farzand*
𐭠𐭯𐭭	*âfnîn*	bénédiction	آفرین *âfrîn*	*âfrîn*
𐭯𐭭𐭠𐭩	*fnâj* ou *fnâz*	en avant	فراز *firâz*	*firâz* ou *firâj*
𐭬𐭲𐭭𐭪	*Mitnô*	zend *Mithra*	مهر *Mihr*	*Mitrô*
𐭠𐭯𐭠𐭭𐭩	*afânîk*	autres	(parsi *awârî*)	*afârîk*
𐭠𐭭𐭧𐭥𐭠	*Anhûmâ*	Ormazd	اورمزد *Ormazd*	*Auhrmazd*
𐭱𐭧𐭲𐭭𐭪	*shatnô*	ville	شهر *shahr*	*shatrô*
𐭱𐭧𐭲𐭭𐭪𐭩𐭠𐭥	*shatnôyâr*	royal	شهریار *shahryâr*	*shatrô-yâr*
𐭱𐭧𐭲𐭥	*Shatvîn*	zend *Khshathra Vairya*	شهریور *shahrêvar*	*shatvêr*
𐭯𐭭𐭲𐭠𐭲𐭭	*punçîtan*	demander	پرسیدن *purçîdan*	*purçîtan*
𐭧𐭥𐭭𐭣	*Khondâd*	zend *Haurvatâṭ*	خورداد *Khordâd*	*Khordat*
𐭠𐭥𐭭𐭣𐭣	*Amundad*	zend *Ameretâṭ*	(parsi *Amurdâd*)	*Amurdat*
𐭪𐭠𐭭𐭣𐭠𐭥	*çandâr*	chef	سردار *çardâr*	*çardâr*
𐭠𐭲𐭭	*âtân*	feu	آذر *âḍar*	*âtur*

Tous ceux de ces mots dont l'étymologie est certaine, c'est-à-dire tous moins un (le troisième خرسند), ont dans leur forme primitive un *r*, correspondant à l'*r* du persan moderne ; *kartañ* venant de la racine *kar*, faire ; *duruçt*, du perse *duruça*, sain ; *farzand* du zend *frazaiñti* ; *âfrîn* de la racine *frî* (zend *âfrînâmi*, je bénis) ; *fráz*, du zend *frâc* ; *afârik*, du zend *aparaṇ*, etc. Encore plus concluants sont les mots *transcrits* du zend : si *Mithrô*, *Khshathrô*, *Khshathra vairya*, ont pris sur les lèvres des Persans de l'époque sassanide le son *n*, c'est apparemment que le son *r* leur offrait des difficultés insurmontables : comment se fait-il alors que tous les *r* n'aient pas été changés en *n* ?

Une chose non moins étrange que cette maladie partielle, c'est la guérison complète qui n'a laissé aucune trace du mal

1. Le mot 𐭪𐭠𐭭𐭣𐭠𐭥, le *çandâr* des Parses, est un des plus concluants : c'est un composé de *çar*, tête, et de *dâr*, qui tient ; *çardâr*, chef, litt. qui tient la tête. Or, le mot *çar* est parfaitement écrit en pehlvi avec un ı, 𐭮𐭠𐭥 *çar*. — Le mot *khorçand* خرسند, agréable, est, je crois, un composé, de خ *kho*, bien (zend *hu* ; cf. § 47) et de *raçand*, venant ; *khorçand* serait **huraçant*, « le bien-venu », *well-come*.

dans la langue moderne. Or, cette guérison n'est point d'hier, elle est aussi ancienne que les textes persans les plus anciens. Enfin les textes *parsis*, qui ne sont, comme on le verra (§ 12), que d'anciennes transcriptions des textes pehlvis en caractères zends ou persans, transcrivent toujours dans ces mots le ן par *r*, jamais par *n* : ils écrivent toujours *Ormazd, kardan, farzand, âfrîn* etc., jamais comme les Parses modernes *Anhûmâ, kandan, fanzand* etc. Autrement dit, pour les Parses anciens ן était un des signes de *r*, et ce n'est que chez les Parses modernes qu'il a pris la valeur *n*, parce que les Parses, connaissant ל pour le signe usuel de *r*, n'ont pu imaginer que ן pût être également *r*. Mais pour nous qui savons que l'ancien alphabet pehlvi représentait *r* par le même signe que *v* (2), voyant d'autre part que le signe de *n* était arrivé à se confondre avec *v*, nous comprenons à la fois et la confusion qui s'est produite dans l'écriture ancienne et l'erreur des Parses qui n'ont pu se résigner à la reconnaître.

Nous nous sommes bornés, dans les mots examinés jusqu'ici, aux termes iraniens, qui offrent la contre-épreuve de la prononciation moderne. Les mots empruntés par le pehlvi aux idiomes sémitiques ne sont pas moins décisifs, car il ne s'agit pas là de mots anciens qui ont pu s'altérer à la longue, mais de mots empruntés instantanément et transcrits aussitôt ; or, le *r* sémitique est rendu tantôt par ל *r*, tantôt par ן *n* :

Sémitique		Pehlvi	Lecture parse
גברא *gabrâ,*	homme,		*gabnâ*
נטר *natar,*	regarder		*natnûntan*
קרא *qarâ,*	appeler		*kanîtûntan*
חמרא *khamrâ,*	âne		*khamnâ*
ברא *barâ,*	fils		*banman*

Pour l'un de ces exemples l'on a la contre-épreuve des inscriptions, qui distinguent encore *n* de *r* : or, elles ont, non *banman* , mais *bar-man* .

Enfin, il ne suffit pas, pour maintenir la lecture traditionnelle, d'admettre que dans certains mots, à une certaine époque, les Persans ont été incapables de prononcer *r* et l'ont changé en *n* : il faut admettre que le même phénomène s'est produit pour le *b* d'un certain nombre de mots sémitiques : car le sémitique גמלא *gamlâ,* chameau, sera devenu *gamnâ*, puisqu'il est transcrit ; la racine sémitique מלל *malal,* parler, sera devenue

manan, puisqu'elle est transcrite 𐭩𐭥𐭬𐭭𐭲𐭭𐭲𐭭 *yemanûntan*; כלא *kolâ*, tout, sera devenu *konâ*, puisque l'on a 𐭪𐭥𐭭; פלג *palag*, moitié, sera devenu *panag*, puisque l'on a 𐭯𐭥𐭲; על *al*, sur, sera devenu *an*, puisque l'on a 𐭠, ce qui d'ailleurs n'empêche pas que l'on n'ait aussi régulièrement 𐭥𐭤; ברא *barâ*, hors de, sera devenu *banâ*, puisque l'on écrit 𐭡𐭥𐭭.

Devant tous ces faits combinés, la conclusion nécessaire c'est que, dans le mots où l'*r* étymologique est représenté par 𐭥, il n'y a pas eu changement de *r* en *n*, mais que le signe 𐭥 est une corruption graphique de l'ancien signe pour *r*, 𐭢, comme il est une corruption graphique de l'ancien signe pour *v*, 𐭢, comme il est une corruption graphique de l'ancien signe pour *n*, 𐭤.

Ce signe 𐭥 a une quatrième et dernière valeur[1], spéciale aux mots sémitiques : il sert à représenter le son sémitique, étranger à l'iranien, exprimé par le ע hébreu, le ع et le غ arabes.

Exemples : 𐭤𐭥 *ol*, sur; sém. על; à côté de 𐭠𐭲 *ghal*.

𐭥𐭣 *od*, jusqu'à; sém. עד.

𐭤𐭦𐭥 *min ol*, de dessus; sém. מן על (*Bundeh.* p. 74).

𐭪𐭥𐭭 *kon*, à présent; sém. כען.

𐭩𐭥𐭱𐭥𐭭𐭲𐭭 *obdûntan*, faire[2]; sém. עבד.

On y peut joindre un autre exemple, celui de 𐭦𐭥𐭦; ce mot signifie « quelque chose », et il répond au chaldéen מדעם. La forme pehlvie est doublement intéressante : d'abord, elle est plus archaïque que la forme chaldéenne : celle-ci, comme l'indique le *daggesh* du ד, est pour מנדעם, *(mad-d'am* pour *man-d'am)*; mais la forme pleine מנדעם, quoique reconnue comme primitive[3], ne se rencontre que dans un seul texte, dans l'inscription hébraïque de Carpentras : or, le pehlvi a gardé le נ primitif. D'autre part le 𐭥 de 𐭦𐭥𐭦, lu par la tradition *dûm (mandûm)*, nous présente un exemple de ע *médial* rendu par 𐭥.

La transcription du ע a, comme de juste, fort embarrassé les

1. Sans parler de ses valeurs vocaliques *u*, *û*, *ô*.

2. 𐭱 lu par les Parses *vâdûn-*; il y a ligature incorrecte pour 𐭩𐭱. *o b d*; cette hypothèse de M. West (*Lexique de l'Ardâ Virâf*, p. 231) vient d'être confirmée par la publication de l'inscription de Naqshi Rustam (par M. West, *Indian Antiquary*, 1881), où le verbe est écrit 𐭩𐭱𐭣 *obid*, hébreu עובד; c'est donc bien la racine עבד qui se cache sous le *vâdûn* parsi, et ע sous le 𐭥 pehlvi.

3. Buxtorf, s. v.

Persans : tantôt ils le rendent par ع : par exemple זרע «ensemencer» est rendu ﺯﺍﺭﻉ, *z-r-a;* tantôt par غ : par exemple על, que nous avons rencontré plus haut sous la forme ל, se présente sous la forme غ, *ghal,* c'est-à-dire que dans ce mot, ע est rendu soit par ع, soit par غ. Tout ceci, soit dit en passant, semble prouver, si je ne m'abuse, qu'à l'époque où les Iraniens empruntèrent l'alphabet araméen, le *pehlvi-sémitisant* n'existait pas encore et que le pehlvi écrit était purement iranien ; car si l'on avait, dès le début, fait des emprunts au vocabulaire sémitique, on aurait très probablement emprunté les signes sémitiques avec les sons. Les plus anciens textes écrits en alphabet pehlvi ont donc dû être de l'iranien pur ; ce n'est que plus tard, l'alphabet pehlvi-iranien étant déjà arrêté, que commença l'invasion des mots sémitiques, et l'on fut forcé de rendre tant bien que mal le son étranger par le signe du son national, le مجهول par le معروف. De là grand embarras pour rendre le ع : tantôt on l'atténue en ا, *a* (ع), tantôt on l'exagère en غ (غ), tantôt enfin on le rend par ا.

Quel son faut-il attribuer à ce ا ? Un son approchant de *o*, je crois. Le ע sémitique produisait souvent pour un étranger l'impression d'une sorte de *o* aspiré : l'on en a des indices aussi sûrs que nombreux ; quand les Grecs ont voulu rendre leur voyelle *o*, ils ont tout simplement emprunté le ע phénicien. Les transcriptions latines et grecques de toutes les époques présentent sans cesse des exemples de *o* pour ע phénicien : בעל devient aussi souvent *Bo* que *Bal* ou *Bas : Bo-milcar,* Βομίλκας, Βουμίλκας pour בעל מלקרת *(Baal Melqart) ; Bosihar,* pour בעל זבר ; -όστωρ, pour עשתרת ; Δωμ, pour דעם (dans Δωμσαλως, Δωμανω). La prononciation du ע était si bien celle d'un *o* guttural que, dans les inscriptions néo-puniques, ע devient souvent le signe de la voyelle *o*[1]. La transcription Δωμ, pour דעם, est exactement le pehlvi ﺩﻉ de מנדעם.

Il est vrai que le sémitique du pehlvi n'est pas pris du phénicien : c'est de l'araméen ; mais en pleine terre araméenne, à Palmyre, nous trouvons absolument le même phénomène, et la confusion de ו avec ע. Il suffit de rappeler le dieu עגלבול Αγλιβωλος (le Veau-Baal, forme du dieu Lunus), et le dieu Ιαριβωλος, ירחבול «la Lune Baal» ; comparez encore Βωλδαρκος,

1. Schröder, *Die phönizische Sprache,* p. 92 sq.

c'est-à-dire בולברך [1]. Il est vrai qu'à côté de ces transcriptions de ע par ω, on trouve des exemples de ע rendu par η et par α : βηλαακαβος, בלעקב (pour בעלעקב); Μαλαχήλος; Ελαήλος, אלהבל: Ραφαέλος, רפאבל pour רפאבעל; mais il suffit pour notre objet de montrer que ע avait le son *o;* il est possible d'ailleurs que βηλος ne représente pas בעל, et soit le dieu assyrien Bel, בעל, dont la présence n'est pas plus étrange à Palmyre que celle de Nebo, נבובל; en ce cas βωλος serait la seule transcription de בעל vraiment palmyréenne : dans 'Ραφαέλος l'attraction de l'*a* long de רפא a fixé en *patah* le son indécis de ע.

Si les observations précédentes sont exactes, l'élément sémitique du pehlvi a dû être emprunté à un dialecte araméen où le ע était tombé ou tendait à tomber au son de simple voyelle *o*. Je livre cette conclusion à l'examen de sémitisants plus compétents.

Ces conclusions supposent, il est vrai, que le ו, représentant de ע, avait la valeur *u, o*. Y aurait-il lieu de supposer qu'il se prononçait ġ, et qu'aux six prononciations déjà reconnues du signe ו il en faille ajouter une septième? Il y a un exemple qui, à première vue, ferait croire que ו avait réellement le son ġ; je ne parle pas de l'alternance de ו avec ב, car cette alternance même prouverait tout au contraire que ו n'avait pas le son ġ; je veux parler du mot iranien مرغ, mur-*gh*, «oiseau», zend *mərəgha*, qui est rendu en pehlvi par מורג, mur-*v*. On admet, il est vrai, que *murv* n'est pas identique à مرغ, que c'est une forme parallèle, et l'on compare le nom de la ville de *Merv*, مرو, en perse *Margu*, en zend *Môuruꝟ;* mais le cas n'est pas absolument identique, car l'influence épenthétique de l'*u* final n'a pas été sans influence sur la formation irrégulière du mot, comme le prouve suffisamment la forme étrange du zend, *Môuru*. La transcription parsie *murâ* prouve simplement que les Parses lisent *murâ*, et d'une façon générale leur transcription du pehlvi n'est que l'expression de leur connaissance en fait de pehlvi, et non pas d'une tradition phonétique vivante. On pourrait donc soutenir à la rigueur que מורג doit se lire *murgh* et que ו est une transcription de *gh;* le pehlvi est en effet aussi embarrassé de transcrire le ġ iranien *(gh)*, que le ע sémitique :

1. De Vogüé, *Inscriptions de la Syrie centrale*, pp. 19, 22, 40, 45.

tantôt il emploie 𐭥 comme dans 𐭥𐭩𐭲, *raoghna*, 𐭥𐭢 = غ (*Vendidad*, XV, 14); tantôt 𐭥, *k* (!) : 𐭥 = *bagha*, dieu (*Yaçna*, X, 26)[1]; on aurait pris 𐭩, de 𐭠, et on lui aurait donné la valeur 𐭥 d'après 𐭬, l'équivalent fréquent de 𐭠. Néanmoins il est bien difficile d'attribuer à 𐭩 cette valeur sur un exemple unique, et il est plus prudent de lire 𐭥𐭥, *murv*, quelque difficile qu'il soit d'expliquer le changement de *g* en *v*; un exemple concluant qui, sans l'expliquer, en prouve du moins la réalité, c'est le grec μαργαρίτης, *margarita*, qui devient en pehlvi 𐭬𐭠𐭥𐭥, *marvârît* (*Vendidad*, VIII, 75); l'on ne peut lire *marghârît*, car le persan dérivé est مروارید.

Groupes et ligatures. — Il est inutile de donner ici la liste infinie de combinaisons qui naissent des ligatures de polyphones[2]. En voici quelques exemples : je ne prends que les lectures réelles, non les lectures possibles qui seraient infinies.

𐭣 (𐭤 = *a â h kh* 𐭩 = *u û n r v l*)

est *av*	dans	𐭣𐭠𐭤 *avlâ*	premier
au (ô)		𐭣𐭥𐭣 *ômêd*	espoir
		𐭣𐭤 *ôsh*	mort
âv		𐭣𐭠𐭥𐭩𐭣 *amâvandîh*	force
hu		𐭣𐭥𐭲 *humat*	bonne pensée
hô		𐭣𐭥 *Hôm*	
an		𐭣𐭠𐭲𐭩𐭲 *andarûn*	à l'intérieur
ân		𐭣𐭠𐭲 *vâng*	bruit
ar		𐭣𐭠𐭫𐭪𐭣𐭫 *Artakhshatr*	
âr		𐭣𐭠𐭥𐭩𐭫 *afârîk*	autre
han		𐭣𐭥𐭠𐭲 *hanjuman*	réunion
hr		𐭣𐭥𐭣𐭲 *Auhrmazd*	
khû		𐭣𐭩 *khûn*	sang
kh(v)		𐭣𐭪𐭥 *paçukh*	réponse
khva		𐭣𐭪𐭠𐭣 *khvahishn*	désir
khan khun		𐭣𐭠𐭲 *khandak*	rire
		𐭣𐭪 *çakhun*	discours
khal		𐭣𐭥 *khalmu*	rêve.

N'entrent pas dans cette liste les combinaisons purement théoriques que pourrait produire par exemple la décomposition de 𐭤 en 𐭭 𐭭 (chaque élément valant *î y ê d g z j*).

1. 𐭥 est en Chaldéo-pehlvi 𐡁𐡋, *kal*; primitif 𐡏𐡋; inversement, le sassanide *âik* est en pehlvi des manuscrits *âigh*, 𐭩𐭢; primitif 𐡀𐡉𐡊.

2. Voir West, *Glossaire de l'Ardâ-Vîrâf*, p. 311 sq.

Autre exemple : le signe 𐬞 :

𐬞 est en général 𐬀𐬌, *âi*, synonyme de 𐬀𐬍, *âigh*, répondant à la forme sémitique אי à côté de איך. Mais, par suite de la confusion fréquente de 𐬞, *a*, avec 𐬍, *ç*, il doit souvent se lire *çag*, سگ, le groupe se décomposant en 𐬞 pour 𐬍, *ç*, et en 𐬌, *g*. C'est la traduction de *çpan*, chien, quand on n'emploie pas le terme sémitique moins équivoque, *kalbâ*.

Avec même décomposition et même lecture que dans 𐬀𐬍, *çag*, mais avec un son nasal sous-entendu, on aura *çang*, سنگ «pierre» ; c'est la traduction ordinaire du zend *açan*. C'est un des rares exemples[1] de la nasale sous-entendue à la façon du vieux perse[2]. L'identité d'orthographe avec 𐬞, *çag*, «chien», amène parfois dans les manuscrits une confusion assez étrange : comme le mot chien est ordinairement rendu par le terme sémitique כלבא, *kalbâ*, il arrive quelquefois que les copistes, pour faire parade de leur connaissance du pehlvi sémitique, remplacent 𐬞 là où ils le trouvent par כלבא, et transforment la pierre en chien, pour faire pendant au chien de Procris : variante orthographique aux Métamorphoses d'Ovide.

Ce n'est pas tout; chacun des traits de 𐬀𐬀 peut avoir une valeur indépendante : *î, y, ê, d, g, z, j*; dans le nombre des combinaisons se trouve *dig*, دیگ «pot». Cette valeur se rencontre *Vendidad*, VIII, 92 (234), où 𐬞 est la traduction d'un mot inexpliqué jusqu'ici, *dishta* ; «le feu de la *dishta*» n'est autre chose que «le feu du pot au feu». Il se rencontre encore dans le même sens, même chapitre, § 74 (235) : si des Mazdéens rencontrent un feu où des hommes font cuire de la *naçu (âtarem naçu-pâkem)*, ils tuent l'homme qui a cuit la *naçu (aêtem naçu-pâkem)* et renversent la *dishta* avec son *uzdâna*, autrement dit «le pot avec son support, le دیگ avec le دیگدان». Ce qui prouve que 𐬞 signifie en effet دیگ, et par suite doit se lire ainsi du moment qu'il le peut, c'est, non pas seulement le con-

1. J'en trouve un second exemple cité par M. West dans sa traduction du Bundehesh (p. 29, n. 3) : le nom du fleuve *Arang* (Raûha) écrit *Arag*. Ajouter le mot *rang* رنگ, couleur, écrit لد, comme *rag*, veine (*Bund.* 30.5; 27.5.8), et peut-être le pehlvi *shapshîr* (*Vend.* XIV, 34; manuscrit de Londres; la lecture de l'édition imprimée, *shamshîr*, est refaite sur le persan), cimeterre, emprunté de σαμψήρα et qu'il faudrait lire *shampshîr*.

2. Quand on veut éviter la confusion on écrit *ç-n-k*, 𐬍𐬐𐬀 (*Vendidad*, XV, 44; éd. Spiegel, p. 178, cinquième ligne à partir du bas).

texte et la tradition moderne (Aspendiârji, *dêg*), mais encore l'emploi du mot 𐭤𐭩𐭪 dans un passage où le sens du mot est certain (*Yaçna*, IX, 11 [36]) : « Kereçâçpa faisait cuire son repas dans un vase d'airain *(ayaŭha)* » ; le pehlvi a 𐭤𐭩𐭪 ; Nériosengh a : *lohakaṭâhe* « dans une bouilloire d'airain » ; c'est donc qu'il lisait *dêg* le pehlvi 𐭤𐭩𐭪 : ainsi ferons-nous.

Telles sont les difficultés à surmonter pour arriver à lire les formes intermédiaires entre le perse et le persan. A part les mots usuels qui reviennent à chaque pas, chaque mot est à déchiffrer.

§ 9. Le pehlvi écrit est une langue artificielle. Preuves philologiques. — Ces textes, une fois déchiffrés, ne nous donnent que partiellement la langue parlée en Perse aux temps des Sassanides, la langue parlée dérivée du perse et d'où dérive le persan. *Le pehlvi écrit est une langue artificielle.*

Le premier trait qui frappe dans le pehlvi, c'est l'abondance des mots sémitiques : il n'est guère de mot aryen qui ne puisse être remplacé par un mot sémitique. Cela sans doute ne suffit pas pour faire du pehlvi une langue artificielle : une langue peut emprunter à une autre partie ou tout de son vocabulaire sans cesser d'être une langue réelle, parlée et vivante. L'élément turc dans l'osmanli est noyé de persan et d'arabe, sans que le turc cesse pour cela d'exister et d'avoir droit au titre de langue turque ; le persan moderne admet tous les mots du lexique arabe dans son vocabulaire, sans cesser d'être le persan ; l'anglais a abdiqué à une certaine époque son lexique saxon pour le lexique français, sans cesser pour cela d'être une langue germanique : c'est que tous ces idiomes, en puisant à poignée dans des lexiques étrangers, gardaient leur grammaire tout entière : ce n'est point la matière qui fait les langues, c'est la forme.

De l'élément sémitique dans le pehlvi écrit. — Le pehlvi a bien gardé les formes de la grammaire iranienne : ses désinences sont celles de cette grammaire ; les pluriels des substantifs sont en *ân*, comme ceux du persan moderne ; les désinences des verbes sont : *êm, ê, êt, êm, êt, ênd*, parallèles aux désinences modernes *am, î, ad, îm, îd, and ;* et jusqu'ici le pehlvi est encore dans l'analogie des idiomes cités. Mais où il en sort complètement, c'est quand il nous offre une intrusion de l'élé-

ment sémitique dans un groupe de mots qui, dans toutes les langues, résistent à tout emprunt. Sont sémitiques tous les pronoms personnels :

moi, je	:	*li*	(cf. hébreu לִי), et non *man*	(من)
toi, tu	:	*lak*	(לְךָ), et non *tû*	(تو)
lui, elle	:	*olman*	(?), et non *ô*	(او)
nous	:	*lanman*	(לָנוּ), et non *mâ*	(ما)
vous	:	*lakûm*	(לָכֶם), et non *shumâ*	(شما)

eux, elles : *olmanshân*

Pour la première et la seconde personne, on ne trouve jamais que le pronom sémitique [1]; pour la troisième, on trouve quelquefois, à côté du pronom sémitique, le pronom aryen *ô* (persan او), et le pluriel du pronom sémitique se forme avec un suffixe pluriel aryen (*shân*; § 130).

Le pronom réfléchi est, soit aryen *khôt;* p. خود *khôd),* *khvêsh;* p. خویش); soit sémitique : *nafshman* ou *benafshman* (בְּנַפְשִׁי, בְּנַפְשׁוֹ).

Les pronoms démonstratifs sont quelquefois aryens, plus souvent sémitiques :

celui-ci : aryen ـِ ou ـُ *ê;* sém. *anâ, zanman*

celui-là : aryen *ân;* sém. *zak* (זֶה).

Pronoms relatifs, toujours sémitiques :

qui	*man*	(ar. من), au lieu de	که *(ki)*
que	*aigh*	(אֵיךְ), au lieu de	که *(ki)*
parce que	*miman,*	au lieu de	چه *(ci)*
quand, si		au lieu de	اگر *(agar)*
		ou de	چون *(cûn)*

Adverbes de lieu, toujours sémitiques :

ici	*tamman*	(תִּמָּן), au lieu de	اینجا
là	*letamman*	(לְתִמָּן), au lieu de	آنجا.

Préfixes verbaux, quelquefois aryens, plus souvent sémitiques :

Le rôle du préfixe verbal بـ est toujours rendu par le sémitique *barâ* (בָּרָא).

1. D'ailleurs, l'emploi exclusif du pronom sémitique pour la première personne n'empêchera pas la forme persane, *man,* absolument ignorée du pehlvi comme pronom isolé, de reparaître par enchantement dans l'adjectif qui signifie *semblable à moi* et qui est *man-ik* مانک.

Le préfixe باز *bâz* (re-, rursus) est représenté par l'aryen *apâz*, 𐬀𐬞, plus souvent par le sémitique אשׁר.

Le préfixe فراز *firâz*, en avant, est toujours représenté par l'aryen 𐬞𐬁 *frâj*; point d'équivalent sémitique.

bâlâ بالا, en haut, est quelquefois رאש *bâlâ*, quelquefois le sémitique אשׁר *le'alâ*.

La préposition اِ, dans, avec, signe ordinaire de toutes les relations obliques, est toujours représentée par le sémitique 𐬐𐬎 *pun*.

Il serait déjà bien étrange qu'une telle langue ait jamais été parlée : un anglais *frenchified* pourra dire : I *amour* thee; il n'a jamais pu dire : *Je* love *toi*. Que cette langue ait pu être à un moment la langue du peuple, encore moins.

§ 9 bis. Le pehlvi est une langue artificielle. Preuves orthographiques. — Voici une nouvelle série de preuves, d'ordre quasi orthographique.

1° **Compléments phonétiques.** — Les termes de parenté se terminent en général en perse et en persan par le suffixe *tar;* ce n'est plus à proprement parler un suffixe, car il ne sert plus à des formations nouvelles : on dit *patar (padar)* le père, *mâtar* la mère, *brâtar* le frère, mais on ne fait plus de nouveaux mots en *tar* (§ 212).

Le terme aryen *patar* (persan پدر *padar*) ne paraît pas en pehlvi; on emploie le terme sémitique אב *ab* (אב); de même, au lieu de *mâtar* (p. مادر *mâdar*) on dit אם *am*. Or, on ajoute souvent en pehlvi au groupe *ab*, ou *am*, le suffixe *îtar (ab-îtar, am-îtar)*, ce qui montre que le terme sémitique n'est pour le lecteur qu'un *idéogramme* [1] du mot *mâtar*, la syllabe *tar* servant de *complément phonétique*; le pehlvi a droit à employer ce terme aussi bien que l'assyrien. Cette syllabe indique qu'il faut lire *padar*, *mâdar*, *brâdar*, non la forme écourtée *pid*, *mâd*, *brâd*.

Il existe un mot *martum* 𐭬𐭫𐭲𐭥, homme, mortel (p. مردم *mardum*). A côté de ce mot *martum* existe un mot plus simple *mart*, 𐭬𐭫𐭲 (p. مرد *mard*), ayant le même sens. Comme *mart* est en général rendu par le sémitique *gabrâ*, le Pehlvi a exprimé *martum* par la forme 𐭲𐭥𐭩𐭫 *gabrâ-um*, c'est-à-dire qu'il ajoute au mot sémitique ce qui reste quand de *martum* on a retranché le re-

1. Cf. Haug, *Essais sur les Parsis*, 82 sq.

présentant persan de *gabrâ*. Il est clair que jamais ce mot *gabrâum* n'a existé dans la langue réelle. Il indique qu'il faut lire le synonyme aryen de *gabrâ* qui se termine par *um* : cet *um* ajouté à *gabrâ* signifie : prière de lire *mardum* et non *mard*.

Il existe en persan un certain nombre de verbes dont l'infinitif est en *içtan* au lieu de *tan* ou *îdan*; par exemple *mâniçtan* مانستن, ressembler; *shâyiçtan* شايستن, être possible; *bâyiçtan* بايستن, être nécessaire; *tavâniçtan* توانستن, être capable. Pour un de ces verbes qui est ordinairement représenté par son équivalent sémitique, cet équivalent est suivi du suffixe *içtan* : c'est *mâniçtan*, qui est rendu par *madammûn-içtan* (de la racine דמה, être semblable); l'on pourrait dire que cette formation est légitime et n'a rien de plus artificiel que les verbes allemands en *iren* formés sur des équivalents français de mots allemands. Mais quand l'on voit cette terminaison s'ajouter à la racine sémitique pour rendre des verbes persans en *çtan* où le suffixe est *tan* et où le *ç* appartient à la racine, il devient impossible de voir dans le suffixe *içtan* ajouté au mot sémitique autre chose qu'un complément phonétique. Tels sont : *tabarûn-içtan*, briser, en regard de *shikaç-tan; boyehûn-içtan*, désirer, en regard de *khvâç-tan; yatîbûn-içtan*, s'asseoir, en regard de *nishaç-tan; nafalûn-içtan*, tomber, en regard de *ôpaç-tan* (doublet pehlvi de *ôftâdan*). — Or, *tabarûniçtan* n'est point formé sur le type de *shikaçtan*, car le Persan sait que la racine n'est point *shik*, mais *shikan-*, ni de *khvâçtan*, car le Persan sait que la racine est non pas *khvâ*, mais *khvâh* : l'addition de la désinence *içtan* à la racine sémitique *tabarûn* signifie donc : prendre le verbe persan signifiant « briser » et qui se termine en *içtan;* tandis que son addition à *madammûn* signifiait : prendre la racine qui signifie « ressembler », *mân*, mais avec son infinitif en *çtan*, non avec son infinitif en *îdan (mâniçtan*, non *mânîdan)*.

Préfixes phonétiques. — Le pehlvi n'a pas seulement des compléments phonétiques; il a aussi des *préfixes* phonétiques (il faut créer le mot). Un grand nombre de verbes sémitiques sont introduits par une consonne ב, que l'on considère, avec quelque apparence de probabilité, comme le י de la 3e personne du futur et comme indiquant par suite que l'on a affaire à un verbe. Ainsi *katab*, écrire, se présente sous la forme *yaktîb-ûntan* יכתיבונתן; *khasan*, posséder, sous la forme *yakhsanûntan* יחסנונתן. Mais le verbe *qatal*, tuer, se présente sous la forme *zakatalûntan*

𐭥𐭬𐭣𐭬𐭥; le verbe *damma*, ressembler, sous la forme *madammûniçtan* 𐭬𐭣𐭬𐭥𐭥𐭥; un *z* préfixé dans le premier cas, un *m* dans le second, tous deux inexplicables. Ils cessent de l'être si l'on songe que l'aryen de *za-qatal* est *zadan*, زدن; que l'aryen de *ma-damma* est *mâniçtan*. Ceci éveille quelque soupçon sur le *y* préfixe et sur l'utilité d'un nouvel indice verbal s'ajoutant à l'indice *ûn*, qui révèle déjà suffisamment l'emploi verbal de la racine : or, comme ce *y* a entre autres valeurs celles de *g* et de *d*, il se peut qu'il ait aussi été préfixe phonétique dans plusieurs des verbes où il paraît : le 𐭩 de 𐭩𐭪𐭪𐭥𐭥𐭥 *yeqoyemûntan* est bien un *y* et répond à l'*i* initial de l'aryen correspondant *içtâdan*; le 𐭩 de 𐭩𐭫𐭠𐭫𐭠𐭥𐭥𐭥, lu *yemalatûntan*, sera en réalité *g* et répondra au *g* de *guftan*, dire; lire *gu-malalûntan*; le 𐭩 de 𐭩𐭪𐭮𐭮𐭥𐭥𐭥, lu *yakhsanûntan*, posséder, sera un *d* et répondra au *d* de 𐭣𐭮𐭮𐭥 *dâshtan* : lire *da-khsanûntan*. Le fréquent emploi de ce préfixe 𐭩, dû à la variété des valeurs du signe, changea sa fonction ou lui donna une valeur générale et abstraite d'indice verbal et l'amena ainsi devant des racines où il n'avait point droit de présence : *yemîtûntan*, *yaktibûntan*, etc. Si l'élasticité de valeur de 𐭩 donne trop de facilités à la théorie proposée pour la rendre bien résistante, *za-katalûntan* et *ma-dammûniçtan* prouvent l'existence du procédé indiqué, au moins dans quelques cas.

Faire paraître se dit en persan *padîd âvurdan* پدید آوردن littéralement « porter en vue » ; *padîd*, composé à présent inséparable, s'analyse en *pa* (forme archaïque de la préposition بـ), et en دید, *did*, anciennement *dît*, mot abstrait signifiant « vue », formé de la racine *dî* voir, avec le suffixe *t* (reste du suffixe abstrait *ti*). Cela devient en pehlvi : *pun khazîtûnt yaitiûntan* ; *pun* est le sémitique pour *pa*; *yaitiûntan* est le sémitique pour آوردن; *khazîtûnt* est formé de la racine *khazîtûn*, représentant sémitique de *dî*, auquel on joint le *t* du suffixe de *dît* [1].

Il suit de tous ces exemples que le pehlvi écrit est une formation artificielle, consistant à exprimer une phrase primitivement persane au moyen d'éléments sémitiques, calqués mécaniqué-

1. Nœldeke, *Kûr Nâma d'Ardashîr*, p. 40. *bâsh*, sois, devient en pehlvi *yahvûn-ash*; or, *ash* est une formation exclusivement propre à la seule racine *bu* et par suite n'a pu passer au synonyme sémitique que par calque et non par analogie.

Un grand nombre de substantifs et une partie des pronoms se font suivre d'une syllabe *man* 𐭬𐭠𐭭 : *nous* s'écrit *lanman* 𐭤𐭠𐭭 : *pied* s'écrit *rayelman*

ment sur les éléments persans. Ce n'est qu'un système d'idéogrammes [1].

§ 10. Le pehlvi écrit est une langue artificielle. Preuves historiques. — De cette induction on a des preuves positives. Un écrivain musulman du VIII[e] siècle, bien au courant de la littérature pehlvie (car c'est lui qui a traduit en arabe le texte pehlvi de *Kalila et Dimna* et le Livre des Rois des Sassanides, le Khodâi Nâmâ), Ibn Moqaffa (mort vers l'an 760), après avoir parlé des différentes écritures en usage en Perse, ajoute :

« Les Persans possèdent encore un système qu'ils appellent » *zevâresh* (زوارش) et dans lequel ils écrivent les lettres tantôt » liées, tantôt isolées. Le vocabulaire est d'environ mille mots et » ce procédé sert à distinguer entre les identiques. Par exemple, » si l'on veut écrire *gôsht* (گوشت), qui signifie *viande*, on écrit » *biçrâ* بصرا, mais on lit *gôsht*; si l'on veut écrire *nân* نان, qui » signifie *pain*, on écrit *lahmâ* لحما, mais on lit نان. Ainsi de tous » les mots, sauf ceux que l'on n'a pas besoin de déguiser et que

; *fils*, *barman* برمن. Cet indice ne manque qu'après les particules ou les substantifs araméens en *â*, ce qui a fait supposer à M. Noeldeke que *man* n'est qu'une corruption paléographique pour *â* : *gadman* serait *gadâ*, גדא. Cependant la forme sassanide indiquerait plutôt *û*, car c'est le signe d'où semble être sorti le *û* zend . *Lanman* serait en réalité *lanû*, לנו (forme hébraïsante); *benafshman* serait *benafshô*, בנפשו. Je garde la lecture *man*, comme purement conventionnelle.

1. Et cependant, malgré tout, ce système désespérant d'écriture, avec toutes ses énigmes et toutes ses équivoques, n'est point un monstre « nulla virtute redemptum ». Il est des cas où il jette sur l'histoire des formes et de la syntaxe des lumières inattendues et révèle des faits qu'un système d'écriture plus franc voilerait et empêcherait même de soupçonner. L'écriture pehlvie s'est formée à un moment où les formes modernes avaient encore conscience de leur sens ancien et le choix des idéogrammes sémitiques marque ce sens. L'on pourrait savoir sans elle que *man*, moi, est le génitif ancien *mana;* mais on ne saurait que par induction que *tu*, toi, est l'ancien génitif *tava;* et l'on ne saurait ni pour *man*, ni pour *tu*, qu'au moment où se créa cette écriture l'on savait encore que *man* et *tu* sont des génitifs, si elle ne les rendait par ל et לך, à moi, à toi, au lieu de אנא, moi, et אנת, toi (§ 128). On ne saurait jamais sans elle que le pluriel *êshân*, eux, est composé d'un pronom *ê* disparu de la langue et du pronom suffixe *shân* (§ 130). On ne saurait pas sans elle que le prétérit actif du persan est en fait un passif.

l'on écrit comme on les prononce[1]». L'on peut douter de l'exactitude de l'explication donnée par Ibn Moqaffa, car on ne voit pas que l'emploi du *zevâresh* ait lieu dans les cas où la reproduction phonétique créerait équivoque[2], et je croirais volontiers que le Fihriçt, en le citant, aura altéré d'une façon ou d'autre sa pensée qui était : on emploie le *zevâresh* quand on veut cacher le mot aryen. Mais les exemples qu'il donne sont exacts, le nombre des équivalents sémitiques employés monte bien à mille environ[3] et il suit de ce passage, comme vérité historique, que la langue écrite de nos textes pehlvis est le déguisement d'une langue parlée, exclusivement et purement aryenne.

Le mélange d'éléments sémitiques et d'éléments iraniens dans le pehlvi se réduit donc à un fait paléographique. Le pehlvi n'est une langue mixte que dans l'écriture. Sous cette écriture bigarrée, sous ce déguisement linguistique, se cache une langue réelle et vivante, et une langue iranienne. Un témoignage indépendant, indirect, et contemporain des textes pehlvis, par suite triplement précieux, le témoignage de l'historien latin Ammien Marcellin, vient confirmer le témoignage direct de l'historien arabe. Ammien, racontant la guerre de Constance et de Sapor II (XIX, 2), nous apprend que les soldats persans appelaient leur empereur *saansaan*, ce qui signifie, dit-il, «roi des rois»; or, à cette époque, le titre officiel et écrit des rois de Perse, qui s'étale sur la première ligne des inscriptions de ce même Sapor, est *Malkân malkâ ; malkâ* est le sémitique pour «roi», *malkân* est formé de *malkâ*, augmenté du signe persan du pluriel *ân*, et la construction est calquée sur le protocole antique des rois de Perse, *Khshayathiyânâm khshayathiya*; car la construction, si elle était sémitique, demanderait l'ordre inverse avec le pluriel comme second terme (hébreu מלך מלכים, chald. מלך מלכיא).

1. Dans le *Kitab el Fihriçt*. Passage signalé par Quatremère dans son *Mémoire sur les Nabathéens* (*Journal Asiat.* 1835, I, 255). Cf. Clermont-Ganneau, *Journal Asiat.* 1866.

2. Car tous les mots sémitiques, sauf le *zevâresh* des pronoms et de quelques particules, peuvent faire place à l'original persan. Les exemples donnés ne feraient pas équivoque en écriture phonétique : en fait à côté de *bisrâ* on rencontre aussi *gôsht* 𐭪𐭥𐭱𐭮 et le mot n'est susceptible que de cette seule lecture; les autres lectures théoriques ne donneraient pas de mot réel. Je ne me rappelle pas avoir vu *nân;* ce serait en caractère pehlvi 𐭭 ou peut-être 𐭩, ce qui ne prêterait pas non plus à confusion.

3. Dans le *Dictionnaire pehlvi-pazend* (publié par Haug).

Dans cette expression *Malkân malkâ*, où tous les éléments *formels* sont aryens, — le signe du pluriel et la place des termes, — rien à la rigueur qui dépasse les limites possibles de l'influence étrangère : il n'y aurait rien d'impossible *à priori* que le titre de *malkâ* eût été adopté par les Persans et fût devenu national : et pourtant l'on voit par l'exemple d'Ammien que, même dans cette mesure modeste, la thèse du sémitisme réel est contraire aux faits. Pour le peuple, pour le soldat, par suite pour la langue vivante, le roi des rois était, non pas *Malkân malkâ*, mais *Shâhân shâh* : le vieux titre des Achéménides, *Khshayathiyânâm khshayathiya*, parvenu jusqu'à nous sous la forme moderne شاهنشاه, ne s'est pas éteint dans l'intervalle sur les lèvres du peuple pour faire place à un calque sémitique, et le *saansaan* des soldats de Sapor rétablit le lien de continuité entre le titre ancien et le titre moderne, à la face du décevant *Malkân malkâ* des inscriptions.

Ce fait soulève sans doute une question nouvelle bien obscure et dont l'on entrevoit à peine la solution : comment a-t-on pu être amené à transformer l'écriture en cryptographie? Dans quelle tête et par quelles circonstances a pu se développer une idée aussi étrange? Mais c'est une question qui n'intéresse plus le philologue, mais surtout le paléographe. Pour y répondre, il faudra d'abord se poser une série de questions subsidiaires : 1° Quand et comment l'alphabet sémitique a-t-il été introduit en Perse? — 2° Quel était le rôle des scribes araméens à la cour des rois de Perse et, d'une façon générale, quels étaient les rapports de civilisation entre le monde araméen et le monde persan? — 3° Quelle était la culture des hautes classes à l'époque où le pehlvi paraît? Si l'on songe que, d'une part, le livre écrit, le manuscrit, ne s'adressait qu'au docte; d'autre part, que l'inscription elle-même n'est pas adressée nécessairement à la foule, que nous-mêmes, démocrates d'Europe, nous parlons latin au peuple sur le fronton de nos édifices, sur la base de nos statues, on concevra que le problème est au fond moins étrange qu'il ne semble et qu'il n'y a eu là sans doute qu'un procédé de pédants. Quand le savant qui savait lire et écrire, le scribe, le *sofer*, le *dibir*, faisait à sa famille ou à ses amis lecture des Aventures d'Ardeshîr, ou quand il lisait au peuple l'inscription nouvellement gravée par le roi Sapor[1], tous les aramaïsmes disparais-

1. Les inscriptions des Achéménides n'étaient pas non plus écrites directement pour le peuple : il fallait que le savant les lui lût. « Si tu

saient devant les vieux mots persans, compris et parlés de tous : le *pun khazîtûnt yaitîûntan* faisait place à *padît âvartan ;* les monstrueux *gabrâum*, les *amîtar*, les *abîtar* redevenaient les *martum*, les *mâtar*, les *patar* ; le Roi des Rois jetait bas son déguisement de *Malkân malkâ* et c'était, comme au bon vieux temps et comme aujourd'hui, le *Shâhan-shâh* qu'on acclamait.

Explication du mot *zevâresh*. — Ainsi les textes pehlvis que nous possédons ne nous donnent que partiellement la langue de la Perse ; une partie de cette langue est exprimée dans ces textes, l'autre partie y est déguisée : mais comme on a la liste des équivalents sémitiques et persans soit dans les lexiques, soit par la comparaison des passages parallèles, et que d'autre part les formes aryennes sont calquées fidèlement et suivant des lois uniformes qui permettent de remonter à l'original à travers la copie, il est possible de lire sous le masque sémitique les linéaments précis de la langue réelle. Cette langue réelle a été appelée de différents noms : par les uns le *Pehlvi*, par les autres le *Huzvâresh :* d'autres ont réservé le nom de *Huzvâresh* à l'élément sémitique, le nom de *Pehlvi* à l'élément aryen.

La citation faite plus haut d'Ibn Moqaffa définit assez clairement le sens du mot *zevâresh*. Ce n'est point le nom d'une langue, ce n'est point même le nom d'une écriture ; c'est le nom du procédé qui consiste à écrire sémitique et à lire aryen. Le sens étymologique du mot est inconnu, non faute d'étymologies [1]. Une seule chose me semble certaine, c'est que le mot est un nom abstrait, étant formé par le suffixe abstrait ش *esh*, ce qui exclut toutes les étymologies qui en ont été données et qui toutes en font un nom de langue, un adjectif qualificatif de cette langue. La forme زوارش suppose une racine *zvar*, en zend *zbar ;* le verbe *zbar* signifie *être courbé, être tortu* (au propre et au figuré ; sscr. *hvar*) ; le زوارش serait « le système de perversion de l'écriture

lis cette inscription au peuple, dit Darius, qu'Auramazdâ te soit ami ! Si tu ne la lis pas au peuple, qu'Auramazdâ te soit ennemi » (*yadi imâm dipim . . kârahya thâhahy ; Behistûn* IV. 54).

1. Selon M. West, *zevâresh* signifie « la langue ancienne », du verbe *zevârîdan* زواريدن « être vieux, tomber en décrépitude ». — Selon M. Müller, c'est « la langue du sacrifice » du *zûr (zaothra)*. — Selon M. Jamshedji Minochirji Jamasp Asana, c'est « la langue héritière » du zend (de l'arabe وارث). — Selon M. Derenbourg, le mot est corrompu des mots *hû sûrsi*, cela est syriaque, que le lecteur aurait prononcés devant les mots sémitiques pour avertir qu'il fallait les lire en aryen.

qui dissimule la langue vraie ». Or, il se trouve que la racine de ce mot a passé en arabe où la racine *zavvar* زوّر, (considérée par les grammairiens indigènes comme seconde classe de la racine *zûr* زور, visiter, aller en pélerinage!) signifie : « altérer une écriture, un texte, faire un faux en écriture » ; le *zevâresh* est donc bien l'altération, le déguisement. Il n'y a pas de langue *zevâresh;* il n'y a qu'un procédé de *zevâresh.*

§ 11. Ce que c'est que le pehlvi proprement dit. — M. Olshausen a montré que *Pahlavi* est dérivé du nom des Parthes, *Parthava* : le nom des Parthes (*Behistûn* I, 16) est devenu régulièrement (§ 72) *Pahlav*, d'où *Pahlavî*, « relatif aux Pahlav ». Le pehlvi serait donc littéralement « la langue des Parthes » ; mais en fait, dans toute la littérature persane et même souvent dans la littérature parsie, le mot *pahlavi* est simplement une expression vague et générale qui signifie *ancien* et désigne la littérature, la langue, les mœurs antérieures à la conquête arabe. Les Parthes, les Pahlav, étant, dans la mémoire historique si bornée de la Perse, le souvenir le plus ancien, après les souvenirs purement légendaires de l'épopée nationale, leur nom était devenu le nom ordinaire de tout ce qui était antique, et quand Firdousi raconte qu'il a trouvé tel récit dans un livre pahlavi, cela ne signifie point qu'il l'a trouvé dans un livre écrit dans la langue des Parthes, ni même dans un livre écrit en pehlvi, mais seulement dans un livre ancien.

Le mot *pehlvi* désigne donc simplement la langue ancienne de la Perse, ce mot ancien étant pris d'ailleurs dans un sens tout relatif : c'est la forme archaïque du persan moderne, le persan parlé sous les Sassanides. Nous pouvons convenir de l'appliquer au persan écrit des Sassanides, c'est-à-dire à la langue artificielle que nous livrent les textes : mais, en fait, il ne doit désigner que la langue réelle cachée sous les textes, dissimulée sous le *zevâresh.* Historiquement d'ailleurs, il n'a jamais été, à une période déterminée, le nom de la langue durant cette période même ; les Perses Sassanides n'appelaient certainement point leur langue le pehlvi, nom qui ne lui convenait alors ni dans son sens étymologique propre de langue parthe, ni dans son sens dérivé de langue ancienne. Le doute n'est possible que pour la période parthe, proprement dite : sous le règne des Arsacides, de la dynastie parthe, la langue de la Perse s'ap-

pelait-elle, du nom de la race dominante, le pehlvi? La question n'est guère susceptible d'une solution, puisque nous ne possédons aucun document écrit des Parthes, les médailles grecques et les quelques médailles pehlvies de la fin des Arsacides ne donnant aucune lumière sur ce sujet. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que la langue parlée sous les Arsacides se rattache directement à la langue parlée des Sassanides, et que cet idiome dont il ne reste point de débris n'est que la forme antérieure du pehlvi sassanide et forme le trait d'union entre cette langue et le perse des Achéménides, à peu près comme la langue perdue de l'Ile de France du temps des Carolingiens est le trait d'union entre le latin et ce que l'on appelle le Vieux français. Un renseignement indirect de Josèphe nous prouve qu'au premier siècle de notre ère (et l'on pourrait dire très probablement : au premier siècle avant notre ère), la langue officielle des rois Parthes était en effet persane. Josèphe raconte que vers l'an 40 avant le Christ, le prince parthe Pacore, intervenant dans les querelles des Asmonéens à Jérusalem, appela dans son camp Hyrcan et Phasael et laissa à Jérusalem (probablement en otages) « deux cents cavaliers et dix de ceux qu'on appelle *les Hommes libres*, καὶ δεκὰ τῶν ἐλευθέρων λεγομένων » (*Antiq. Jud.*, XIV, XIII, 5). Il s'agit clairement ici d'un titre, et probablement d'un titre de noblesse, mettant ces dix hommes en dehors et au dessus des deux cents cavaliers envoyés avec eux. Or, le mot qui en persan signifie *libre* est aussi le mot technique pour *noble*, آزاد *âzâd*, et ce terme paraît dans la hiérarchie sassanide, telle que la donne une inscription de Sapor I, postérieure de deux siècles à Josèphe, de trois siècles à Pacore, comme le nom d'une classe de la noblesse : « lûînî shatardarân u barbîtân u vazarkân [1]

1. Westergaard, dans son fac-similé (*Bundehesh*, p. 83), a : VV man I. KAN. Les deux premiers signes ont en pehlvi sassanide les valeurs *n, va, ra;* le premier signe est ici certainement *u* (la conjonction *et*); le troisième signe est la ligature lue *man*, ce qui donnerait, soit *u ramanlakân*, soit *u vamanlakân*, tous deux inconnus. Haug, après avoir proposé (*Essay on Pahlavi*, 54) la lecture impossible *raûmalkân* pour *rabmalkân* « counts, dukes », a donné, dans la seconde édition de ses *Essais sur les Parses*, p. 88, la lecture correcte, qui est *u vazarkân*. En effet, le caractère *man*, donné comme douteux dans Westergaard, ne diffère de *z* que par un trait en plus, dû peut-être à une cassure de la pierre; d'autre part, la version chaldéenne porte *rabân*, ce qui renvoie à un aryen *vazarkân*, à en juger d'après l'analogie des inscriptions perso-assyriennes, où *rabu* est la traduction normale du *vazarka* achéménide.

u *âzâtan*, en présence des Shatardar, des Barbîtâ [1], des Vazark et des Âzât» (Hâjiâbâd, I, ligne 5). Il est donc naturel de conclure que les ἐλεύθεροι parthes du temps de Pacore s'appelaient dans leur langue d'un mot signifiant à la fois Libre et Noble, condition remplie par le pehlvi *Âzât*, le persan *Âzâd*. La langue parlée était donc le pehlvi.

§ 12. Le parsi. — La langue parlée des Sassanides s'appelait sans nul doute, comme la langue parlée des Achéménides, comme la langue parlée des dynasties modernes, «la langue de Perse», le parsi, پارسی.

Ce mot a été appliqué par les Parses eux-mêmes, et à leur suite par les savants Européens, à la langue d'un certain nombre de textes qui, en gros, ne diffèrent des textes pehlvis que par la substitution de l'élément aryen à l'élément sémitique. Ces textes sont écrits, soit dans le caractère zend, soit dans le caractère persan : dans le premier cas on dit généralement qu'ils sont en *pazend*, dans le second cas qu'ils sont en *parsi*.

Le parsi n'est pas une langue réelle. C'est la transcription plus ou moins fidèle du pehlvi dissimulé sous le zevâresh. — Comme le *parsi* ou *pazend* offre un certain nombre de formes qui diffèrent des formes pehlvies, on a supposé que ces textes représentent une langue spéciale, parlée ou écrite à une certaine époque et dans une certaine province qui restent d'ailleurs à déterminer. On a écrit une *Grammaire de la langue parsie* [2]. Je crois que c'est une erreur : le parsi n'est pas une langue : c'est simplement la *transcription*, en caractères zends ou persans, avec substitution de termes aryens aux termes sémitiques introduits dans les textes par le *zevâresh*. Si ces transcriptions parsies dataient de la période sassanide, étaient contemporaines du texte transcrit, elles nous donneraient la langue même de la Perse sassanide, cette langue qui se dérobe à nos recherches sous le déguisement du *zevâresh* : mais il n'en est pas ainsi : des textes parsis connus, aucun ne se présente avec des garanties d'antiquité : ce sont tous des transcriptions plus au moins récentes, qui nous donnent donc, non le pehlvi réel, mais le pehlvi traditionnel, et qui ne rendent le pehlvi proprement dit qu'en proportion de la connaissance que l'auteur récent en avait. Un

1. Sur *Barbîtâ*, voir ces *Études*, volume II, *Lexicographie* s. v.
2. Spiegel, *Grammatik der Parsischen Sprache*.

texte parsi n'est que la *lecture*, tantôt fidèle, tantôt infidèle, d'un texte pehlvi par un docteur. En voici les preuves.

Preuves philologiques. — 1° En fait, il n'existe point de texte écrit seulement en parsi : tous les textes parsis connus jusqu'ici ont à côté d'eux un texte pehlvi plus ancien. Tantôt le texte parsi se donne comme la reproduction d'un texte pehlvi antérieur; tel est le cas pour le Minokhired, dont le texte parsi a été publié par M. West, et dont le texte pehlvi a été depuis retrouvé et récemment publié par M. Andreas[1]; tantôt le texte parsi ne donne aucune indication de ce genre, mais néanmoins l'on possède ou l'on sait qu'il existe un texte pehlvi : tel est le cas pour le traité parsi intitulé l'*Aogemaidê*, publié par M. Geiger en 1879; mais le dictionnaire pehlvi-guzrati du Destour Jamaspji, publié en 1878, contient une citation du texte pehlvi[2].

Preuves orthographiques. — 2° Les traits donnés comme particuliers au parsi, et qui formeraient son individualité propre en regard du pehlvi, se ramènent tous, quand par la pensée on retranscrit le parsi en pehlvi, à des fautes de lecture. Exemples :

Un mot propre au parsi serait le mot 𐭱𐭩𐭮, *thish*, qui est traduit par le sanscrit *kiṁcit*, «quelque chose». Or, «quelque chose» se dit dans d'autres textes parsis 𐭱𐭩𐭰 ou چشی, *cish*, forme primitive, comme le prouvent le persan چیز *ciz* et l'étymologie. Il faudrait donc admettre, soit l'existence d'une forme *thish* parallèle à *cish* et d'ailleurs inexpliquée, soit le changement dans une partie des textes parsis, c'est-à-dire à une certaine époque de la langue ou sur une certaine étendue de son ère géographique, du son *c* en *th*. Mais si nous demandons aux textes pehlvis comment ils répondent au persan چیز, nous trouvons la forme 𐭪𐭲, *cish*, qui, du même coup, justifie la forme 𐭱𐭩𐭰, چشی et apprend comment s'est formé par fausse lecture le type *thish*; la lettre 𐭲 *c* du pehlvi est identique à la lettre ꞓ du zend, la seule différence étant dans la direction. Or, cette lettre 𐭲 est relativement rare, car elle ne paraît qu'au commencement des mots, et la plupart des mots aryens commençant par *c* se trouvent remplacés en pehlvi par le terme sémitique; le signe usuel de *c* est donc le signe médial 𐭩; le transcripteur, peu familier

1. *The Book of Mainyô-i-khard;* éd. West, Stuttgart 1871; éd. Fr. C. Andreas, Kiel, 1872.

2. Voir l'étude sur l'*Aogemaidê*, dans le volume II de ces *Études*.

avec la valeur de ce signe 𐬎, l'a confondu avec le 𐬌 zend, d'où la forme dite parsie *thish*. Il est possible même que la faute de lecture remonte à une particularité d'écriture du texte pehlvi : car je trouve un exemple analogue dans le *vieux* manuscrit pehlvi du Vendidad (Fonds zend, n° 4, à la Bibliothèque de l'East India Office) : au Fargard XIV, §. 16, on trouve *zak ci* «et le» écrit 𐬰𐬀𐬉𐬌, au lieu de la forme usuelle 𐬰𐬀𐬉𐬎. Je n'oserais point affirmer que ce soit une faute de copiste, et comme la forme médiale du c, 𐬉, et surtout sa forme monumentale et archaïque 𐬘, se rapprochent infiniment plus de 𐬌 que de 𐬎, je suis porté à croire que 𐬌 est une forme ancienne et légitime du c, et que le tort du transcripteur parsi est simplement d'avoir donné à ce signe sa valeur zende, qui est récente, au lieu de sa valeur pehlvie.

La troisième personne du verbe *bûdan* بودن est en parsi *bahôṭ*[1] ; on attendrait *bavaṭ*, répondant au persan بَوَد, *bavad*. Mais transcrivons *bahôḍ* en caractères pehlvis, nous aurons : 𐭱𐭧𐭲, ce qui peut se lire *bahôṭ*, mais peut se lire aussi *bavaṭ*[2]. A côté de *bahôṭ*, on rencontrera aussi la forme *bêṭ*, dérivée du représentant en *zevâresh* de *bavad*, qui est *yahvûn-êt ;* le transcripteur remplace la racine sémitique *yahvûn* par le thème persan *b*, d'où *bêt*.

De même la 3e personne du singulier de *shudan*, aller, est *shahôṭ*[3] ; on attendrait *shavaṭ* répondant au persan *shavad*. Mais transcrivons *shahôṭ* en pehlvi, nous aurons : 𐭱𐭧𐭲, ce qui peut se lire *shahôṭ*, mais aussi *shavaṭ*.

Le terme sémitique du texte pehlvi se glisse parfois dans la transcription et révèlerait à lui seul, en l'absence de tout renseignement direct, que l'on n'a là qu'un calque imparfait. Par exemple, dans l'Aogemaidê, § 81, la seule expression *val* grift draosh suffirait, si l'on ne connaissait déjà expressément l'existence du texte pehlvi, à prouver que notre texte n'est qu'une transcription du pehlvi, *val* 𐭥𐭠𐭤 étant un terme sémitique qui répond ici au pehlvi iranien *abar* et qu'il fallait rendre *abar* ou *bar* (*val grift draosh* = zend *uzgereptô-drafsha, Yt.* I, 11.).

Preuve historique. — 3°. Enfin, la préface de la traduction

1. Aogemaidê, 61.

2. Le *a* étant *mater lectionis*, pour empêcher de prendre le *v* pour une voyelle et de lire *bût* ; cf. p. 18, n. 1.

3. Aogemaidê, 60. — Le *zevâresh* de *shudan* est *ozalûntan*.

sanscrite du Minokhired pazend nous apprend en toute lettre que, même pour les Parses d'il y a quatre siècles, le parsi n'était qu'une simple transcription du pehlvi : «Ce livre de »l'Intelligence céleste, nommé en pehlvi le Minokhired, a été »traduit par moi Nériosengh, fils de Dhaval, de *la langue pehlvie* »en la langue sanscrite, après avoir été transcrit du caractère »Pârsî trop difficile à lire dans le caractère de l'Avesta : iyam »Pahllavî-Mainîû-sharddanâmnî paralokìyâ buddhis, mayâ »Nairîûsanghena Dhavalasutena, *Pahilavîbhâshâyâ Sañskṛtabhâ-*»*shâyâm avatâritâ, vishama-Pârasîkâksharebhyaçca Avistâksharâis* »*likhitâ*». Ainsi, le passage du pehlvi en pazend, forme sous laquelle nous trouvons le Minokhired de Nériosengh, n'est pour le traducteur qu'un changement d'écriture, le passage d'une écriture compliquée et difficile *(vishama)* à une écriture plus facile.

§ 13. Définition des termes *zend, pehlvi, zevâresh, pazend, parsi.* — Nous pouvons à présent définir exactement la valeur d'un certain nombre de termes flottants, que l'on rencontre à chaque pas dans l'histoire des ces périodes de la langue, et fixer en connaissance de cause le sens qu'il convient d'y attacher. J'entends les termes : zend, pehlvi, pazend, zevâresh, parsi.

Le mot *zend,* qui désigne à présent la langue dans laquelle sont écrits les livres sacrés des Parses, ce que nous appelons le Zend Avesta, ne désigne pas une langue; *zend* signifie *explication, commentaire ;* c'est le commentaire de l'Avesta. Les commentaires pehlvis du Yaçna, du Vispêred, du Vendidad et de certains Yashts, que nous possédons encore, sont les seuls livres de *zend* que nous ayons. La langue du *zend* est le *pehlvi*[1].

Le mot *pehlvi* désigne la langue ancienne de la Perse, sous les Sassanides, bien qu'il n'ait pas été le nom de cette langue

1. Le mot *Avesta* ne désigne pas une langue; c'est le texte sacré; l'Avesta est rédigé dans une langue que l'on est convenu d'appeler le zend, mais que les Parses appellent «langue de l'Avesta, ou langue du Mâthra» et dont le véritable nom est le *Médique* (§ 6). Ainsi que Haug l'a fait observer, il y a longtemps déjà, l'expression *Zend-Avesta* signifie «le commentaire et le texte sacré» et par suite désigne plus qu'on ne lui fait désigner : l'expression correcte serait *Avesta* pour les textes zends et *Avesta-Zend* pour l'ensemble de la littérature sacrée et de la littérature traditionnelle.

sous les Sassanides mêmes. Cette langue s'appelait très vraisemblablement le *parsi*, langue de Perse.

Le mot *zevâresh* désigne le *système* d'écriture sous lequel le *pehlvi* nous est parvenu, à moitié déguisé en langue sémitique. L'alphabet même de cette écriture s'appelait l'alphabet parsi (Nériosengh, page 41), c'est-à-dire «alphabet de la Perse».

Le mot *pazend* désigne la transcription du pehlvi déguisé en pehlvi non déguisé. On l'appelle soit *pazend*, soit *parsi* : il y a entre les deux mots le même rapport qu'entre les mots *zend* et *pehlvi; pazend* est le texte, *parsi* est la langue; *pazend* ou «sous-zend» est l'explication du *zend*, du commentaire, la forme plus claire du *zend* qui est noté en un système trop compliqué; le *parsi* est la langue du *pazend*, c'est la langue de Perse, ce que nous appelons le pehlvi, ou du moins il a pour objet de nous rendre cette langue : il le ferait s'il avait été écrit sous les Sassanides; tel quel, il n'est que ce que les docteurs modernes, tantôt à droit, tantôt à tort, croient être le parsi ancien.

Mais l'usage a donné à tous ces mots des sens trop généralement acceptés pour qu'il soit à présent possible de revenir au sens primitif. Nous continuerons à employer le mot *zend* comme signifiant la langue de l'Avesta; nous emploierons les mots *pazend* ou *parsi* pour désigner les lectures du pehlvi faites par les Parses; et nous réserverons le terme de *pehlvi* à la langue réelle de la Perse ancienne, employant le terme de *zevâresh* ou *pehlvi zevâresh* pour désigner le pehlvi déguisé.

La succession linguistique de la Perse depuis les origines jusqu'à nos jours sera donc *Perse, Pehlvi, Persan;* bien qu'il soit plus logique, et plus exact historiquement, de la désigner par les termes *Perse, Parsi, Persan,* ou mieux encore, — car à toutes les époques elle était dans la bouche des indigènes la langue de Perse, — le persan des Achéménides, le persan des Sassanides, le persan de l'ère musulmane, ou vieux persan, moyen persan, néo-persan.

§ 14. Le persan. — Un temps vint où le persan des Sassanides eut assez changé pour donner naissance à une nouvelle langue : il devint la langue ancienne, le pehlvi, et l'on distingua le pehlvi, langue ancienne, du parsi, langue moderne. La conquête arabe accentua le mouvement, mais sans le créer : les

différences essentielles du pehlvi au persan sont des différences toutes organiques, affaiblissement des consonnes médiales, fusion des pronoms suffixes sujets avec le verbe, création de temps nouveaux (passé indéfini, futur), que le seul mouvement de la langue suffisait à amener.

La langue archaïque se maintenait dans certaines parties de la Perse : au XIV^e^ siècle on parlait encore le pehlvi pur à Zinjan (près de Cazwin); à Maragah (en Adarbaijan) on parlait un mélange de pehlvi et d'arabe. « En Perse, dit Ibn Haukal, trois langues sont en usage : le *Fârsî*, langue dans laquelle les habitants parlent entre eux; le *Pehlvi*, qui est la langue des anciens Perses, dans laquelle les Mages ont écrit leurs livres, mais qui aujourd'hui n'est plus comprise sans traduction par les habitants du Fars; enfin l'*Arabe* » (Quatremère, *Journal des Savants*, 1840, 414).

Le texte persan le plus ancien, comme le plus important pour le fond et pour la forme, est le Livre des Rois de Firdousi (IV^e^ siècle de l'Hégire). C'est le persan moderne pur, avec quelques traces d'archaïsme (l'*a* initial primitif subsiste encore : *abar abâ, abê* à côté de *bar bâ bê* بر با بی; — mots tombés en désuétude : پژوهیدن *pazûhîdan*, interroger; — pronom suffixe servant encore de sujet) : l'arabe ne donne encore que quelques mots et le plus souvent des noms d'objets qui ont pu s'introduire avant même l'invasion arabe.

La conquête arabe, qui proscrivit l'écriture pehlvie et essaya d'étouffer la littérature nationale, ne put cependant étouffer la langue. Le livre de Firdousi doit naissance à la réaction nationale encouragée par des princes Musulmans qui veulent se rendre indépendants de la cour de Bagdad (les Samanides; Mahmud le Ghaznévide). Mais l'influence de la littérature, de la législation, de la science, de la théologie arabe fait pénétrer le vocabulaire arabe dans le persan, surtout le persan écrit. Tout mot arabe peut entrer dans un livre persan et remplacer le synonyme aryen ou, ce qui est plus élégant encore, s'y ajouter. Mais le fond même de la langue n'est pas altéré : c'est une langue de structure aryenne, aujourd'hui comme autrefois, et ni dans ses formes, ni dans sa formation, ni dans sa syntaxe [1], c'est-à-dire dans ce qui fait la personnalité même et la vie intime du langage, l'élément étranger n'a pénétré.

1. Sur une prétendue influence de la syntaxe sémitique, voir § 144.

DEUXIÈME PARTIE.

RECHERCHES

SUR LA PHONÉTIQUE PERSANE.

CHAPITRE I.

SYSTÈME DES SONS ZENDS COMPARÉS AUX SONS PERSANS.

L'exiguité des textes perses force de prendre en général le zend, et non le perse, comme terme de comparaison dans l'étude historique des formes persanes, bien que le zend ne soit qu'un parent collatéral et non direct.

Il importe donc, dans toute comparaison entre le zend et le persan, d'avoir dans l'esprit les différences possibles du zend connu et du perse inconnu dont il tient lieu, afin d'opérer, le cas échéant, les réductions nécessaires. C'est ce que nous allons faire, et ce qui nous mettra en même temps en état d'établir d'une façon plus précise et plus détaillée l'indépendance de la branche zende et de la branche persane (cf. plus haut, § 5).

§ 15. Différences des deux systèmes.

Le système des consonnes est le même en zend qu'en perse, sauf sur les points suivants :

1. *d* perse répondant à *z* zend. — Le *d* perse, quand il répond à un *j* sanscrit ou à un *h* sanscrit, est rendu en zend par *z*. Exemples :

1° *d* perse répondant à *j* sanscrit, zend *z* :

daraya, mer; sscr. *jrayas*; z. *zrayô*

daushtar, ami; *jush*, aimer; z. *zush*; *zaosha*, amitié

dâ-nâ-, savoir;	sscr. *jâ-nâ-*;	z. *zan, zhnâ*
di, enlever;	*ji*, faire violence;	*zi-nâ*
a-di-na-m, j'enlevai;	*ji-nâ-ti*	*zi-nâ-ṭ*, qu'il enlève
âyadana, temple;	*yaj*, rendre un culte	*yaz-*
yadâ, culte, obéissance [1];		rendre un culte.

2° *d* perse répondant à *h* sanscrit, zend *z*.

daçta, main;	sscr. *hasta*;	z. *zaçta*
daidâ, forteresse;	cf. *deha*;	*-daêza*
adam, moi;	*aham*;	*azem*
yadi, si;	*-hi*;	*yêzi*
gud, cacher;	*gûh*;	*guz*

Au contraire, dans tous les cas où *d* persan répond à *d* sanscrit ou *dh* sanscrit, il est représenté par *d* ou *dh* zend :

p. z. *dahyu*, province;	sscr. *dasyu*
dûra, loin;	*dûra*
duruj, mentir;	*druh*
dush, mal;	*dush*
dâ, donner; établir, créer;	*dâ* et *dhâ*
dî, voir;	*dhî*
darsh, z. *daresh*, oser;	*dharsh*
banda-, lien;	*bandha*.

II. Aspiration des médiales en zend. — Le zend tend à transformer en aspirées les consonnes simples, soit ténues, soit

1. *Behistûn*, III, 26. Quand Vahyazdâta se fit passer pour Bardîya, dit Darius, alors « le peuple de Perse *hacâ yadâyâ fratarta* et se révolta contre moi » *(hauv hacâma hamithriya abava)*. M. Spiegel traduit hypothétiquement *yadâ* par *pâturage* : « Darauf verliess das persische Volk die Weideplätze ». M. Oppert (*Le peuple et la langue des Mèdes*, 137) le traduit aussi par conjecture par *fête* : « Le peuple perse qui *était revenu des fêtes* (du couronnement) fit défection ». Il ajoute en note : le sens du mot est peut-être « désert, pâturage, plaine ». Mais *yadâ*, de *yad*, rendre culte, rendre hommage, signifie le culte, la piété; ici, il s'agit de la piété manifestée par l'obéissance au souverain légitime, au roi de droit divin : « le peuple se détourna *(fratarta)* du devoir ».

Notons, à l'occasion, le sens exact du fameux *draugâ*, que Darius prie les Dieux d'écarter de son empire, à l'égal de l'ennemi et de la disette (H. 17; cf. *Behistûn*, I, 34; III, 37 etc.). Il ne s'agit pas du mensonge religieux, de l'hérésie, comme on l'a cru : mais du mensonge de ceux qui, à l'exemple de Gaumâta, de Vahyazdâta et autres, ont *menti (adrujiyata)*, en se faisant passer pour rois légitimes : c'est l'opposé de *yadâ*, c'est l'infidélité du sujet perfide, la *disloyalty*.

douces, placées entre deux voyelles (ou devant les consonnes *r*, *y*, *v*). Il arrive ainsi qu'il reproduit parfois, ou semble reproduire, les aspirées primitives; mais en réalité il n'en est rien, car ce phénomène s'applique à toutes les consonnes, sans différence d'origine; il dépend, non de la qualité primitive de la consonne, mais de sa position, et s'applique seulement aux consonnes médiales, mais quelles qu'elles soient. Enfin, le son ainsi produit, bien qu'on soit convenu de le marquer par le signe de l'aspirée, est en réalité une spirante; car le *th* 𐬑, le *kh* 𐬒, le *f* 𐬓, transformations de *t*, de *k*, de *p* médial, sont, on le sait par les groupes *kht*, *ft*, *(th-t)* *çt*, de véritables spirantes; et le *gh*, le *dh*, le *w*, transformations de *g*, de *d*, de *b* entre voyelles, doivent partager de la même nature; on le sait certainement pour *w* auquel la tradition donne un son spirant.

Exemples de cette transformation des consonnes simples en spirantes (je choisis des exemples sanscrits, et non des exemples perses, parce que, comme on le verra, il n'est pas certain que le perse n'ait pas connu ce phénomène, bien qu'il ne le marque pas dans l'écriture) :

bhaga, dieu;	z. *bagha*
mṛga, animal sauvage;	*meregha*, oiseau
ugra, terrible;	*ughra*
pâda, pied;	*pâdha*
sadas, demeure;	cf. *hadhish*
uda, eau;	cf. *vaidhi*
dadhâti et *dadâti*, il crée; il donne;	*dadhâiti*
madhya, milieu;	*maidhya*
adhvan, chemin;	*adhwan*
madhu, liqueur énivrante;	*madhu*
abhi, autour;	*aiwi*
babhrus, ils ont porté;	*bawrare*
garbha, matrice;	*garewa*.

Voici des faits qui laissent supposer que le perse connaît le même phénomène, sinon dans les mêmes mots :

1° Le sscr. *gâtu* devient en perse *gâthu*, c'est-à-dire que le *t* médial s'est aspiré; le zend est resté à l'étage sanscrit.

2° Les douces semblent rester devant les consonnes qui les aspireraient en zend : ainsi, le type **tigra*, aigu, qui devient *tighra* en zend, est écrit *tigra* en perse; or, la forme persane

du zend *tighri*, flèche [1], qui est *tîr* تیر, suppose entre elle et *tigri* un intermédiaire **tighri*, **tihri*. Il ne suit point de là, il est vrai, que la transformation soit déjà opérée dans le perse des Achéménides; il est possible qu'elle se soit produite dans la période postérieure dont nous n'avons pas de textes; mais il n'en suit pas moins que le fait zend n'est pas un trait spécifique de la branche médique, mais s'est produit aussi dans la branche perse.

De même, le persan مُهر *muhr*, sceau, en regard du sanscrit *mudrâ*, prouve que le type perse, qui serait écrit dans le système achéménide **mudrâ*, et qui en zend serait **mudhra*, a été à une certaine époque ce qu'il serait en zend, **mudhrâ* (Ascoli).

Le persan *dehad* دهد, il donne, suppose une forme *dadhâti*, parallèle à la forme zende *dadhâiti*, et qui pourtant dans le système Achéménide serait écrite *dadâti* (cf. *adadâ* il a donné).

Même conclusion à tirer des cas assez nombreux où le persan offre ﺩ ﻏ ﺧ pour le perse *d*, *g*, *k* (§§ 24, 52, 30).

III. Épenthèse. — Le zend pratique l'*épenthèse* que le perse ne connaît pas ou ne marque pas. L'épenthèse consiste en ce que la voyelle *i*, placée après une consonne simple ou même après *nt*, se répercute devant la consonne précédente : ainsi l'on a *pairi*, *mainyu*, *aipi*, *aiwi*, *dadhâiti*, *gaiñti*, etc. pour *pari*, *manyu*, *api*, *abhi*, *dadhâti*, *gañti*, etc.

Même phénomène pour la voyelle *u*, mais dans un cas unique, après la consonne *r* : *haurva* pour le sscr. *sarva*; *dâuru* pour *dâru* etc.

Rien de tel ne paraît dans le perse où le zend *pairi*, *upairi*, *aiwi*, *paiti*, *haurva*, sont *pari*, *upari*, *abhi*, *pati*, *haruva*, etc. Cependant quelques formes du persan ne peuvent s'expliquer que par l'épenthèse : le persan *mînû* مینوی, ciel, suppose un prototype *mainyava*, identique au mot zend *mainyava*, céleste, qui pourtant en perse devrait, suivant les lois apparentes, être *maniyava*, sscr. *manyava*. Le mot *nîrû* نیرو, force, suppose une forme **nairyava*, parallèle au zend *nairya*, tandis que la voyelle pure est restée dans *hunar* هنر, mérite, du zend *hu-nara* [2].

1. D'où le nom du Tigre : a celeritate. . Ita appellant Medi sagittam (Pline VI, 31).

2. Voir d'autres exemples, § 82. La forme *ku*, prise par la racine *kar* (*kṛ*) devant la caractéristique *nu*, prouve aussi l'existence de l'épenthèse ou du moins d'une tendance à l'épenthèse en perse (p. 49).

Le fait de l'épenthèse n'est donc point non plus absolument spécifique de la branche médique, quoique beaucoup plus rare en perse ou sans influence sur l'ensemble de la formation.

IV. Le *r̥* voyelle en zend. Le perse l'a eu et l'a perdu. — Le zend a la voyelle *r̥* du sanscrit (marquée *ĕrĕ*, 𐬉𐬀); le perse ne l'a pas ou ne la marque pas. Le zend écrit *kereta* pour le sanscrit *kṛta*, le perse écrit *karta*.

Les récentes recherches de M. de Saussure ont établi que la voyelle *r̥* n'était pas propre au sanscrit et au zend et que les langues d'Europe la connaissaient aussi primitivement, mais l'ont plus tard remplacée par un son syllabique. Il n'est point exact, comme on le croyait auparavant, que le *er, ro, ra* des langues d'Europe représente une syllabe primitive *ar*, que le sanscrit et le zend auraient, après leur séparation des langues d'Europe, transformée en une voyelle particulière : la vérité est que la langue indo-européenne possédait une voyelle *sui generis* qui est à *r* dans le rapport de *ā* à *n*, que le sanscrit a représentée par *r̥*, le zend par 𐬉𐬀, et que les langues d'Europe ont transformée en syllabe : le ρα de ἔ-θρακ-ον répond historiquement au *r̥* de *a-dṛç-am*; ce n'est pas la forme primitive forte, qui se serait conservée précisément au temps où le grec prend la forme faible de la racine (ἔ-φυγ-ον, ἔ-λιπ-ον etc.); c'est une transformation récente d'un son particulier, répondant au *r̥* sscr. : ἔ-θρακ-ον sort de ἔ-θρκ-ον.

Il me semble que l'on peut citer à l'appui de cette doctrine l'exemple des dialectes dérivés du sanscrit, qui, dans un certain nombre de cas, convertissent le *r̥* voyelle du sanscrit en la syllabe *ri*. C'est ainsi que le pracrit transforme

r̥ṇam, dette	en *riṇam* (guzrati *riṇ*)
r̥ddha, prospère	*riddhô*
r̥kṣha, ours	*riccho* (guz. *ricch*)
idṛça, tel	*eriso*
sadṛça, tel	*sariso*
tadṛça, tel	*tariso*[1].

Dès lors, l'originalité du son *r̥* étant établie, il faut, ou que le perse le possède sans l'exprimer, ou que, l'ayant eu, il l'ait converti, comme les langues d'Europe, en son syllabique : il

1. *Vararuci*, I, 30. Les trois derniers cas sont moins sûrs, car *r* peut sortir de *d* : cf. *-daça* devenu *-raha* dans les noms de nombre.

faut, ou que l'écriture *karta*[1] recouvre une prononciation analogue au sanscrit *kṛta*, au zend *kereta*, ou que le perse, ayant eu *kṛta* dans sa période préhistorique, l'ait transformé en *karta* avant l'ère des Achéménides.

Voici des faits qui établissent que la vérité est dans cette dernière hypothèse :

1° Les formes persanes correspondant aux formes comme le zend *kereta*, le sanscrit *kṛta*, supposent une forme sur un type *karta*. Ainsi le zend *kereta* est en persan *karda* 𐎿𐎼𐎭, en pehlvi *kartak* 𐭪𐭫𐭲𐭪, ce qui prouve qu'à une époque quelconque, antérieure à la période persane et même à la période pehlvie, le type primitif *kṛta* s'était transformé en *karta*. Mais ceci n'a pu se faire pendant la période perse proprement dite ; car ce changement ne pouvait avoir lieu qu'à une époque où le rapport de *kereta* avec une racine *kar* était encore senti dans la langue : or, dans la période achéménide, si l'on n'admet pas l'existence de la forme *karta*, il n'existe plus rien qui indique l'existence d'une racine *kar*, cette racine s'étant transformée dans les temps spéciaux en *ku*.

Cette forme étrange de la racine *kar* est elle-même une nouvelle preuve que le perse a connu la voyelle *ṛ* et qu'il ne la connaît plus. Cette forme *ku* paraît, en effet, dans le thème de *kar* conjugué avec la caractéristique *nu*, *nau*, conjugaison où le sanscrit et le zend emploient le thème faible *kṛ*, *kere* ; tandis que l'on dit en sanscrit *kṛ-ṇo*, en zend *kere-nao*, on dit en perse *ku-nau*, et l'on a :

p. *a-ku-navam* pour le zend *kere-naom*,
a-ku-nau-sh *kere-nao-ṭ*.

Il est clair que *ku* n'est pas une transformation phonétique de *ar*, qui se conserve fidèlement en toute position : c'est donc une transformation phonétique de la voyelle *ṛ*, *ere* convertie, non plus en son syllabique comme dans le grec ἔ-τραπ-ον, ἔ-δρακ-ον, ou dans le pracrit *riṇam* etc. mais en voyelle, comme c'est le cas ordinaire dans le pracrit qui transforme *ṛi*, tantôt en *a*, tantôt en *i*, tantôt en *u*. Je citerai, comme exemple de cette dernière transformation, les cas suivants :

sscr. *ṛtu* saison pracrit *udû*
pṛthivî terre *puhavî*

1. Qui d'ailleurs peut se lire *ka-ra-ta* et encore *k-ra-ta*.

pravṛsh saison des pluies ;	*pâuso*
pravṛtti nouvelle	*pautti*
parabhṛta coucou	*parahuo*
mâtṛka oncle maternel	*mâuo.*

Le choix de la voyelle *u* a été sans doute amené par l'influence de la diphthongue *au*, c'est-à-dire par un fait d'épenthèse (cf. page 47, n. 2).

Il est un certain nombre de mots persans dont malheureusement on n'a que la forme zende, laquelle a *ere*, et qui indiqueraient des séries perses représentant *ṛ* primitif par *i* ou *a*, parallèles à la série de *ṛ* représenté par *u* (voir § 78).

Les comparaisons pour le *ṛ* voyelle ne doivent pas être établies entre le perse et le sanscrit, mais entre le perse et le zend ; car, dans un certain nombre de cas, le *ṛ* voyelle semble un développement postérieur du sanscrit et l'on n'a en zend aucune trace de *ere* : soit le mot perse *arta ;* toute conclusion phonétique que l'on tirerait du rapprochement du sanscrit *ṛta* serait mal assise, parce que le zend *asha* prouve que la forme générale iranienne a la syllabe *ar* et que le sscr. *ṛ* est un développement postérieur.

V. *rt* perse = *sh* zend. — Le zend *sh*, quand il ne dérive pas du groupe antérieur *khsh* ou d'un *s* primitif (après *i*, *u*), cas auxquels il est représenté en perse par le même son *sh*, représente un groupe primitif *rt* (cf. p. 52, n. 1) :

z. *mashya*, homme ;		p. *martiya*
fravashi, ange gardien ;		cf. *Fravarti*
kasha, gouffre ;		sscr. *karta*
peshu, pont ;	cf. z. *peretu ;*	lat. *portu-s*
pesha, payé ;		*pereta*
asha, saint ;		p. *arta* (sscr. *ṛta*)
ashavan, id. ;		p. *artavan* (sc. *ṛtavan*)
peshana, bataille ;	cf.	sscr. *pṛtana*
bâshar, cavalier ;		cf. z. *bar(e)tar*
hvâshar, mangeur ;		cf. *hvar*, manger.

§ 16. Le pehlvi et le persan suivent le perse là où il diffère du zend. — Tels sont les points principaux où le zend diffère du perse. Dans deux de ces points la différence n'est pas essentielle, ni par suite spécifique, c'est-à-dire que le fait propre

au zend n'est pas absolument étranger au perse Achéménide, ou d'une façon plus générale au perse considéré dans toute l'étendue de son développement historique; par suite, ils ne fournissent pas un criterium absolument sûr pour établir les rapports de parenté exacts entre les formes modernes du langage, — pehlvi et persan, — et les langues anciennes : ces deux points non essentiels sont l'aspiration des consonnes médiales et l'épenthèse. Trois points sont essentiels et peuvent servir à établir la parenté des dialectes : ce sont :

1° la correspondance d'un *z* zend à un *d* persan comme représentants d'un *h* ou d'un *j* sanscrit;

2° la présence du *i* voyelle en zend, sa transformation vocalique en perse;

3° la correspondance d'un *sh* zend à un persan *rt*.

Or, dans ces trois cas les dialectes modernes, pehlvi et persan, suivent le perse et non le zend :

1° Partout où *d* persan répond à un *z* zend, le pehlvi et le persan ont *d* et non *z* :

p. *daraya*,	z. *zrayô* (mer),		دریا *daryâ*
daushtar, ami;	ż. *zush*, aimer,	ph.	دوشت *dôçt*, ami
	zaosha amitié,		دوست
dâ-nâ, savoir;	*zan*, *zhnâ*,	ph.	دانستن
			دانستن *dâniçtan*
daçta, main;	*zaçta*,		دست *daçt*
			دست

Ajouter à cela des mots dont on n'a pas la forme perse, mais qui, ayant *h* ou *j* en sanscrit et *z* en zend, ont *dû* avoir *d* en perse (cf. pages 45—46) et ont *d* en persan et en pehlvi :

sscr. *hyas*, hier;		p. دی *dî*.
hṛd, cœur;	z. *zered*;	دل *dil*.
jâmâtar, gendre;	*zâmâtar*	داماد *dâmâd*.
	zafan, gueule	دهان *dahân* [1].

1. Exemple obscur : *zemiçtân* زمستان, hiver; la transcription parsie est *damiçtân*, ce qui concorde avec l'étymologie, *zemiçtân* étant un dérivé, sur le type de *tâtviçtân* (§ 251), de *zem* hiver, sscr. *hima*; or, un *h* sscr., rendu par *z* zend, suppose un *d* perse et par suite un *d* pehlvi-persan. Le pehlvi a bien eu ce *d* si la transcription parsie est juste; d'où vient donc le *z* persan? Il faut admettre ou bien que *d* initial s'est changé en *z*, fait sans analogie, car le cas de *duzhaka* (p. 55) est différent, c'est un cas d'assimilation; ou bien qu'à côté de **dem* existait un doublet **jem*; ou que **zemiçtân*

2° Les participes des anciennes racines en *r* sont, en persan et en pehlvi, en *-ard-*. Il se pourrait, il est vrai, que le zend lui aussi, dans son développement subséquent, eût transformé *kereta* en *karta*; mais il faudrait aussi admettre qu'il a transformé *kere-nao* en *ku-na*, car le persan a pour thème *kun* et non *karn-*; il dit *ku-n-ad* كند «il fait», là où le perse dit *ku-nau-ti*, tandis que le zend dit *kere-naoiti*. Tout le système du verbe s'explique directement et sans hypothèse quand l'on part du perse *karta-kunau*; il faut deux hypothèses si l'on part du zend *kereta, kerenao*.

3° Enfin, partout où le perse a le primitif *rt* en face du dérivé zend *sh*[1], le pehlvi[2] et le perse ont *rt, rd*, ce qui prouve à l'évidence que les liens généalogiques du pehlvi et du persan sont avec le perse et non avec le zend : car *rt rd* sont les représentants naturels de *rt*.

Dans tous ces cas, qui embrassent une grande étendue de la langue, le dialecte moderne est le prolongement et la reproduction directe du perse et non du zend; et dans deux de ces cas sur trois, le premier et le troisième, les rapports du son perse-pehlvi-persan et du son zend sont tels qu'il est impossible d'admettre un passage du zend à un son qui aurait engendré le son persan : le *d* du persan *daçt* دست, main, ne peut dériver que

est une forme dialectale médique, introduite en persan. L'hypothèse de *jem* est la plus vraisemblable et en fait le pehlvi présente une forme کم *zem*, hiver (*Vd.* II, 20). — Autre cas analogue : *zemîn* زمین, terre; zend *zem*, pehlvi جم, transcrit en parsi *damîk* : *damîk* suppose une forme perse **dem*, justifiée par le latin *humus*, grec χθών, qui suppose en sanscrit un *h*, lequel, donnant z en zend, veut *d* en persan : *zemîn* suppose une forme **jemîn*.

1. La filière est *rt, rth, rç, rsh, sh* : le passage de *rt* à *rth, rç*, est prouvé par le pehlvi *ahlav* de *artava* (§ 72); *ahlav* suppose **althav* dont le *h* n'a pu sortir de *t* que par l'intermédiaire *rth, rç*; cf. *pahlu* پهلو, côté, zend *pereçu*; c'est de *rç* que se sera fait le passage à *rsh*, lequel entraîne *sh* (§ 52). Du reste, pour notre objet, il n'importe pas essentiellement de savoir comment le primitif *rt* est devenu *sh* en zend : le fait important et certain est que *rt* est devenu *sh*.

2. Quant le pehlvi a *sh* en regard du *sh* zend, c'est qu'il a simplement emprunté et transcrit le mot zend : en ce cas, il possède aussi la forme persane avec *rd* ou *hr*, dérivée de *rt*. Ainsi *Ashish vaŋuhi* est transcrit en pehlvi *Ashishvang* et rendu par *Ardishvang*; l'on a le pehlvi *frôhar* à côté de *fravash*, transcrit de *fravashi*; l'on a *Amahraspand* (perse **Amarta-çpeñta*) à côté de *Amshaspand*, transcrit du zend *Amesha Çpeñta*; *Ardibehisht* à côté de *Ashvahisht*; *Maharîh* *(*Dâdistân*, ap. West, *Bundehesh*, p. 57, n. 2) à côté de *Mâshya*, etc.

du *d* du perse *daçta* et non du *z* du zend *zaçta*, parce que, s'il y a des exemples du *d* passant au son continu *z*, il n'y en a pas du son continu *z* passant à l'explosif *d*. De même, le *sh* zend dérive du primitif *rt*, mais *rt* ne peut dériver de *sh*.

A ces différences générales de phonétique, s'ajoutent des différences spéciales. Un certain nombre de mots usuels avaient en zend une forme spécifique, différente de la forme perse : or, c'est la forme perse que montre le persan :

« Deuxième » se dit en perse *duvitîya* (sscr. *dvitîya*), en zend *bitya*, le primitif *dvi* s'étant changé en *bi* par durcissement du *v* et chute de l'initiale ; le persan a *dadî-* (dans دديگر *dadîgar*, § 118) ; *dadî-* suppose nécessairement une forme où le *d* initial primitif était intact et ne peut dériver du zend où ce *d* a disparu et où la lettre initiale est *b*.

Nous avons déjà cité plus haut (p. 13) le nom du chien, *çag*, qui ne peut dériver de la forme médique ou zende (σπακα, *çpaka*) et dérive d'une forme perse **çaka*, dans laquelle le *v* primitif de *çva-* (sscr. *çvan*) s'est réduit en *u*, au lieu de se durcir en *p* (*çua-*), puis a disparu comme dans le latin *canis* : ce fait se produit parfois en perse où l'on trouve *viça*, *aça* à côté de *viçva*, *açpâ*, mais non pas en zend, où *çv* suivi d'une voyelle devient toujours *çp*[1].

§ 17. Réduction des formes zendes à la forme perse. — Voici les modifications générales à faire subir aux mots zends pour les amener à la forme perse :

1° Supprimer l'effet de l'épenthèse, sans oublier que le perse a pu la connaître sans la marquer ; cependant, comme l'effet de l'épenthèse ne paraît que rarement en persan, il est probable que, s'il l'a connue à une certaine époque en perse, elle n'a pas duré et que la forme persane dérive d'une forme débarrassée de l'épenthèse.

1. Ajouter à cela la différence des diphthongues : *ai*, *au* en perse ; *aê*, *ao* en zend ; voir cependant p. 53. Pour les différences dans le vocabulaire proprement dit, voir plus haut, p. 18.

Même rapport dans la formation des mots : l'infinitif zend est en *dyâi*, datif d'un suffixe *di*, *dhi*, sscr. védique *dhyâi* ; on en *téê*, datif d'un suffixe *-ti* ; l'infinitif perse est en *tanaiy*, locatif d'un thème en *tani* ; l'infinitif pehlvi-persan en *tan* תן, تن, *dan* دن, reproduit le type perse, non le type zend.

Le datif pehlvi et persan est marqué par la particule *râ* (ראי, لرا), postposée au substantif : cette particule est la forme moderne du perse *râdiy*, locatif de *râd* signifiant « en vue de, à cause », qui se construit avec le génitif auquel il se postpose. *Ce mot et cet emploi* sont inconnus en zend.

2° Réduire les aspirées douces médiales à la douce simple, mais en tenant compte, quand il y aura lieu, que le perse, comme le zend, a développé l'aspiration à la suite de la douce médiale dans un grand nombre de mots.

3° Écrire *ai au* les diphthongues *aê ao* du zend. Il faut néanmoins observer que l'écriture *aê ao* du zend marque une étape par laquelle *ai au* ont dû passer pour aboutir au pehlvi-persan *ê ô* : l'analogie du latin et des langues romanes montre en effet que la diphthongue formée de la rencontre de *a* avec *i* ou *e* constitue d'abord deux syllabes *(rosaï)*, puis l'*i* s'assimile à l'*a* et l'on a *a-e (rosae)*; enfin, l'*a* disparaît, et l'on a la diphthongue simple : les orthographes perse, zende et sanscrite, *ai aê ê, au ao ô*, représentent ces trois étapes, et la sanscrite est la dernière : c'est celle où sont arrivés le pehlvi et le persan, partant de l'étape perse et passant par l'étape zende.

4° Remplacer *z* par *d* toutes les fois que l'on a *d* en persan.

5° Remplacer *sh* par *rt* quand *sh* représente un primitif *rt*, et par *khsh*, quand il répond à un primitif *ksh*.

6° Remplacer *ere* par *ar*.

CHAPITRE II.

DE QUELQUES POINTS DE PHONÉTIQUE PERSANE.

I. CONSONNES INITIALES.

§ 18. Consonnes initiales maintenues. — Les consonnes initiales se maintiennent sans altération, sauf *j y, ç, h*.

к. p. *kaufa*, montagne — phl. وان *kôf* — p. كوه *kôh*.

Exceptions :

Kereçâçpa (n. p.) affaibli en *Gershâsb* گرشاسب : peut-être **kereça*[1], faim, affaibli en *gurç* گرس.

**kakhsha*, aspiré en *khash* خش, aisselle ; on a aussi *kash*.

Le *k* du pehlvi *kantak*, fosse, s'est aspiré dans le nom de Candie, *khandaq* خندق : mais c'est dans la bouche des Arabes : il est représenté régulièrement dans le persan *kanda* كنده.

хш. *khẫya*, source — خان *khân*.

1. Gotique *huhrus*, hunger (Max Müller).

G. p. *gausha*, oreille — phl. 𐭪𐭥𐭱 — گوش *gôsh* [1]

gi est devenu *ji* dans *jihân*, جهان, monde, du pehlvi *gêhân* (z. *gaêthanām*); dans *jân*, جان, vie, de **gayana* (cf. z. *gaya*).

T. *tanu*, corps — 𐭬𐭭 *tan* — تن

D. *dûra*, loin — 𐭣𐭥 *dûr* — دور.

Exception : — z. *duzhaka*, hérisson, a assimilé *d* à *zh* (développé de *z* : **duzaka*) : زوژه, *zhuzha*; le pehlvi a *zûzâk*, زاگو. Le *d* primitif s'est maintenu dans le dialecte de Mazandéran : ارمدجی (Melgounoff). — **duzaka* semble avoir signifié, « le pointu, celui qui pique », de la racine qui a donné *dôkhtan* دوختن, aor. *dôzam* دوزم, piquer; *dôzana* دوزنه, aiguillon.

TH et ç. — *th* ne paraît qu'en regard de ç zend et sanscrit. L'exemple de *th* médial prouve que *th* avait le son de ç zend, sinon à l'époque Achéménide, du moins à celle où se fit le passage du perse au pehlvi : en effet, au perse *gâthu*, zend *gâtu*, répond le pehlvi *gâç*; *puthra* devient en persan *puçar* پسر.

p. *thukhra*, z. *çukhra*, rouge — 𐭪𐭥𐭧 *çukhr* — سرخ *çurkh*

thûra, *çûra*, fort — cf. 𐭪𐭥 *çûr* (festin) — سور [2]

çahvan, discours — 𐭮𐭭 — سخن *çakhun*

z. *çarah*, tête — 𐭪𐭥 *çar* — سر

mais sscr. *çâkhâ*, branche — شاخ *shâkh*

P. *paçâ*, après — 𐭯𐭪 *paç* — پس

p initial s'affaiblit dans :

sscr. *pâta*, boisson — باده *bâda*

p. *pati*, vers — بد به [3]

F. *framâna* ordre — 𐭯𐭫𐭬𐭠𐭭 *farmân* — فرمان

friya aimé — فری *farî*, agréable

(sscr. *pravatâ*, en pente) — 𐭯𐭫𐭥𐭯 *frôt* — فرود *furûd* [4].

B. p. *bandaka*, serviteur — 𐭥𐭭𐭣𐭪 *bandak* — بنده *banda*

z. *badhra* [5], fortune — 𐭥𐭣𐭫 *bahar* — بهر

1. Joindre aux exemples ordinairement cités : sscr. *gotra*, famille, origine, ph. p. *gôhar*, گوهر, essence.

2. Voir au volume II, Lexicographie, *khshafnîm* et *çûirîm*.

3. Cf. §§ 31—32. — 4. Voir au volume II, Lexicographie, *furûd*.

5. Dans *hu-badhra*, tr. en parsi *hû-bahâr*, sscr. *susamṛddha* (*Aogemaidê*, 53).

c.	*cakhra*, roue	𐬌𐬀𐬵𐬭 *cakhr*	چرخ *carkh*
z.	*zânu*, genou		زانو
sh.	p. *shâtô*, joyeux		شاد *shâd*
	p. *shiyu*, z. *shu*, aller		شدن *shudan*
r.	p. *rauca*, z. *raocô*, jour	𐬭𐬎𐬎 *rôz*	روز
m.	p. *martiya*, homme	𐬨𐬀𐬭𐬑 *mart*	مرد *mard*
n.	*nâma*, nom	𐬥𐬀𐬨 *nâm*	نام

§ 19. *J.* — *j* initial semble rester dans :

p. *jad*, demander جستن *juçtan*

Mais l'étymologie du mot n'est pas certaine ; la voyelle du persan fait difficulté.

j initial devient *z* dans :

p. *jan*, frapper	(*makhîtûntan* en zevâresh)		زدن *zadan*
	(*makhîtûnam*)		زنم *zanam*
p. *jatar*, meurtrier	(*makhîtûntâr*)		زدار *zadâr*
p. *jiv*, vivre	𐬵𐬌𐬎𐬀𐬎𐬀𐬙𐬀𐬌 *zîvaçtan*		زیستن *zîçtan*

Ce sont les seuls exemples de *j* initial en perse ; sur les quatre exemples, les trois dont l'étymologie est certaine changent *j* en *z*, et l'on peut poser en règle que *j* initial du perse se réduit à *z*. La seule source certaine de *j* initial en persan est le *y* primitif (voir § 20) et dans quelques cas sporadiques *g* initial (voir p. 55). Le zend n'offre qu'un cas nouveau de mot commençant par *j* et passé en persan : il offre le même changement :

jya, corde زه *za*[1]

Cf. encore *zem*, *zemîn* de **jem*, **jemîn* (p. 51, n. 1).

§ 20. *Y.* — *y* initial se change en *j* :

p. *yuviyâ*, cours d'eau (Inscr. de Suez)	𐬎𐬭 *jûih*		جوی *jûy*
z. *yavaêtât*, éternité			جاوید *jâvîd*
yava, grain d'orge			جو *jav*
yavan, jeune homme			جوان *javân*
yâtu, sorcier	𐬎𐬀𐬵𐬀𐬴 *jâtûk*		جادو *jâdû*
yâma, verre			جام *jâm*
Yima (nom propre)	𐬎𐬌𐬨 *Jim*		جم

1. Le nom propre *Jâmâçpa* a seul conservé son *j* initial.

yukhta, joint	𐬬𐬀𐬵𐬎𐬀	*jukht*, couple	جفت *juft* (§ 55)
yakere (Dict. zend-pehlvi), foie			جگر *jagar*
sscr. *yuga*, joug			جغ *jugh*
yuta, séparé	𐬬𐬀𐬵	*jut* [1]	جز *juz*
	𐬬𐬀𐬵𐬀𐬐	*jutâk*	جدا *judâ*

La seule exception est le mot يزدان *yazdân*, Dieu, de *yazata*, mot de tradition théologique et savante.

Il suit de là qu'un mot qui commence en persan par *y* ne commençait pas en perse par *y*, car on aurait *j*, et qu'il a dû perdre un élément devant le *y* : voir § 87.

§ 21. *V.* — *v* initial est rendu par *v*, *b*, *g*, *k*.

1° *v* initial, suivi de *a*, reste en pehlvi et devient *b* en persan :

vaên-, voir	𐬯𐬁	*vên*	بین *bîn*
z. *vaêna*, nez [2]			بینی *bînî*
p. *vaçiy*, à plaisir, en quantité	𐬯𐬎	*vaç*	بس *baç*
p. *vazarka*, puissant			بزرگ *buzurg*
vîçaiti, vingt	𐬯𐬀𐬎𐬌𐬵	*vîçt*	بیست
vairi, lac	𐬯𐬁	*var*	
vaêjô, semence	𐬯𐬁	*vêj*	بیج
vaêti, saule	𐬯𐬁𐬌	*vît*	بید *bîd*
vañhu, bon	𐬯𐬋	*veh*	به *beh*
vana, arbre	𐬯𐬀	*van*	بن *bun*
vap, tresser			بافتن *bâftan*
vafra, neige	𐬯𐬀	*vafr*	برف *barf*
vara, poitrine	𐬯𐬀	*var*	بر *bar*

1. La lecture usuelle *gvêt gvêtâk* ne peut se concilier avec la prononciation persane *juz judâ*. Elle tient à une écriture négligée, 𐬬𐬀 au lieu de 𐬬𐬀𐬵 ; l'emploi de 𐬬 au lieu de 𐬵 est une des fautes les plus fréquentes : elle est amenée par la fréquence des doublets verbaux en *tan îtan*, *t ît*.

2. Le commentaire *Yt.* IX, 11 [35], à propos du poison qui ruisselait sur le corps du serpent Çrvara, tué par Kereçâçpa, dit qu'il coulait *khshvaêpaya*, *vaênaya*, *bareshna* (cf. *Yt.* XIX, 40); M. Justi traduit : «auf dem glatten (vgl. *khshvaêva*) sichtbaren (? d. h. dem glatt anzusehenden) Haupt (der Schlange)». En fait, les trois mots sont les noms des trois parties du corps d'où sortait le poison : *bareshna* est la tête; mais *vaêna* n'est pas *sichtbar*, c'est بینی, le nez; *khshvaêpa* n'est pas *glatt*, c'est le persan شیب *shêb* (*anus*). — L'emploi d'une racine signifiant *voir* pour former le nom du nez n'a rien d'étrange en persan; *flairer* se dit : «voir une odeur» *bôi dîdan* بوی دیدن (*Vend.* VII, 57 [142]) : *vênâk havmanît*, litt. «vous êtes voyant», signifie «vous sentez» et est glosé *bôi khavîtûnît* (= *bôi bînîd*). En kurde *bin* signifie «odeur» (Justi, *Grammaire kurde*, 139).

vâta, vent	𐬬𐬀𐬑 *vât*	باد *bâd*
vâra, pluie	𐬬𐬀𐬭 *vârân*	باران *bârân*
Verethraghna (n. p.)	𐬬𐬭𐬀𐬣𐬀𐬭 *Varahrân*	بهرام *Bahrâm*
vîvâp, désolation [1]	𐬬𐬌𐬬𐬀𐬯 *vyâbân*	بیابان
verezena, voisinage		برزن *barzan*, quartier
p. *vahâra*, printemps		بهار *bahâr*.

Le *v* initial se conserve dans :

z. *vaz*, se transporter	𐬬𐬀𐬎 *vazîtan*	وزیدن *vazîdan*
vîra, homme	𐬬𐬌𐬭 *vîr*	ویر *vîr*
varez, travailler, labourer	𐬬𐬀𐬎 *varzîtan*	ورزیدن *varzîdan*
vazagha, lézard	𐬬𐬀𐬎 *vazag*	وزغ *vazagh*

2° Il se change en *g* surtout devant *i;* le préfixe *vi* (§ 272) devient *gu*, d'où une série de composés en *gu* : le pehlvi a eu général la forme primitive :

**vi-kâç-*, assister	𐬜𐬀𐬵 *gôkâç*, témoin	گوا *gavâ*
**vi-jaçta*, maudit [2]	𐬜𐬌𐬡𐬀𐬵𐬀𐬐 *gujaçtak*	
vi-cî, cueillir	𐬬𐬌𐬎 *vi-cîtan*	گزیدن *guzîdan*
vî-tac, se fondre	𐬬𐬌𐬑𐬀𐬵𐬀𐬐 *vitâkhtan*	گداختن *gudâkhtan*
**vi-ric*, s'écouler, s'enfuir		گریختن *gurîkhtan*
vi-tar, passer	𐬬𐬌𐬑𐬀𐬭𐬀𐬐 *vitârtan*	گذاردن *guḍârdan*
**vi-çard*, rompre	𐬬𐬌𐬰𐬀𐬵𐬀𐬐 *viçaçtan*	گسستن *guçiçtan*
vi-car, expliquer, décider	𐬬𐬌𐬎𐬀𐬭𐬀𐬐 *vi-cârtan*	گزاردن *guzârdan*
vî-cira, qui décide	𐬬𐬌𐬎𐬭 *vi-cîr* [3]	
p. *vi-nâtha*, faute	𐬬𐬌𐬈 *vinâç*	گناه *gunâh*
vazra, massue	𐬬𐬀𐬎 *vazar*	گرز *gurz*
vehrkô, loup	𐬬𐬭𐬐 *gurg*	گرگ *gurg*
Vehrkâna, nom de fleuve	𐬜𐬭𐬐𐬀𐬈 *Gurgân*	گرگان
varâza, sanglier	𐬬𐬀𐬭𐬀𐬵 *varâz*	گراز *gurâz*
varet, tourner	𐬬𐬀𐬭𐬌𐬐𐬀𐬐 *vartîtan*	گردیدن *gardidan*
vîmanô, doute	𐬬𐬌𐬨𐬀𐬈 *gumân*	گمان

1. *Yaçna*, XIII, 2, 3 [8, 12]; *udcâsatâ* (Nériosengh).

2. **vi-jaçta* d'après *a-jaçta* (*Yt.* XX, 1), formé de *jaç-ta*, participe de *jad*, prier, et de *a* privatif, «pour qui on ne prie pas»; *vi-jaçta*, contre qui on prie : *vi-jaçta* s'oppose à **hu-jaçta* béni, persan *khujaçta*, خجسته.

3. Ce mot, emprunté par les Arabes au moment où le *v* subsistait encore, est devenu *Vizîr*. — Il paraît dans le *Talmud* sous la forme *gazir*, dans le mot גזירפת, chef des Juges (*vîcirô-pati;* Sanhedrin 88 a).

varshan, mâle	۳۵۲ *gushan*		گشن
vacaç-tashti, texte	۳۵۲ *vacaçt*		parsi *gujaçt*.

3° Le *g* se durcit en *k* dans :

vâraghna, corbeau	۱۱۳ *valâk*[1] *(valâgh)*		کلاغ *kulâgh*
viç, rue			کوی *kôi*[2] (?)

La préposition *vi* devenue *gu*, s'est durcie en *ku* dans :

kushâdan کشادن, ouvrir, à côté de *gushâdan*, en pehlvi *vishâtan*[3] ۱۱۴۰۵۱.

§ 22. *H.* — *h* reste dans :

p. *haina*, armée ennemie	۱۳۵ *hîn*		
ham, avec, ensemble	۳ *ham*		هم
hama, tout	۳۳ *hamak*		همه *hama*
Haraêva, (n. de rivière)	۱۱۳ *Harê*		هری
haruva, tout	۱۱ *har*		هر
Hindu, Inde	۳۵۲۳ *Hindûkân*		هندو *Hindû*
z. *Haêtumañt* (n. de rivière)	۱۱۳۳۳۵۳		هلمند *Helmend*
Haoma	۳۳ *Hôm*		
hazaîra, mille	۱۱۱۱ *hazâr*		هزار
hapta, sept	۳۵۲ *haft*		هفت
harez-aiti, il lâche			هلد *hil-ad*
havya, gauche	۳۳ *hôi*		
hâiti, chapitre	۳۵۲ *hât*		
hunara, mérite	۱۱۳ *hunar*		هنر

1. Le *valâk* ۱۱۳ est cité parmi les oiseaux (*Bund.* 31. 11; 47. 8. 13); la tradition le traduit *kâgaḍo*, corbeau, comme elle traduit *vâraghna* : *k* dans *valâk* n'est qu'une représentation imparfaite de *gh* ﻍ comme dans راغ pour *ɬagha* (cf. p. 25); la seule altération est un déplacement de quantité. *Vâraghna* semble formé de *vâra-ghna*, « qui frappe de la queue », peut-être « qui frappe de l'aile »; il serait identique au *vâreñjana* (*Yt.* XIV, 31). Mais le sens primitif a dû, en ce cas, être rapidement oublié; autrement, le mot ne se serait pas corrompu comme il l'a fait, et il commencerait par *bâl*, بال.

2. *Viç* est toujours traduit par Anquetil *rue;* il suit en cela la tradition moderne; car Aspendiârji le rend souvent par کوی *kôi*. La forme pehlvie de *kôi* est ۱۱۳۳ *kôîk*, qui se trouve traduit کوی dans la traduction persane du Vendidad (II, 30 [87]). Cependant en pehlvi *viç* reste : peut-être, il est vrai, n'est-ce qu'une transcription.

3. Ce mot donne probablement le sens primitif de *shâtô*, joyeux, et de *shiyâti*, joie, bonheur : *kushâd dil* « cœur ouvert, cœur dilaté » est synonyme de *shâd; shâtô* serait donc *ouvert, épanoui* et *shiyâti* serait l'*épanouissement*, la *dilatation;* c'est la même image qui est au fond de la famille de *çpeñta* (Ormazd et Ahriman, § 81) : donc, sens primitif de *shyâ* : ouvrir, être ouvert.

L'aspiration tombe dans :

haça, de	parsi *ezh* (zevâresh *min*)	از *az*

et dans quelques composés de *ham* :

z. *hañdâma*, membre	𐬵𐬀𐬙𐬀𐬨𐬀𐬌 *andâm*	اندام
hañjamana, réunion	𐬵𐬀𐬙𐬎𐬀𐬥 *anjuman*	انجمن
hañ-tac, accumuler	𐬵𐬀𐬙𐬑𐬀𐬴𐬙 *andâkhtan*	انداختن
hañ-kar, raconter	𐬵𐬀𐬙𐬐𐬀𐬭𐬙 *angârtan*	انگارتن
**han-gâma*, temps	𐬵𐬀𐬙𐬜𐬀𐬨𐬌 *angâm*	انگام et هنگام
hya, qui		*i* de l'*izafet*.

Elle se renforce en *kh* dans :

haêm, caractère	𐬵𐬀𐬉𐬨𐬌 *khâm*	خیم
Haurvatât,	𐬵𐬀𐬎𐬭𐬙 *Khordat*	خرداد *Khordâd*
hushka, sec	𐬵𐬀𐬎𐬭𐬐 *khushk*	خشک
hu, porc	𐬵𐬀𐬎𐬐 *khûk*	خوک

et dans quelques composés de *hu-* :

Huçravah	𐬵𐬀𐬎𐬎𐬀𐬭𐬎 *Khuçrav*	خسرو
**hujaçta*, béni (p. 58, n. 2)		خجستة *khujaçta*
**hurama*, heureux, joyeux	𐬵𐬀𐬎𐬨𐬀𐬌 *khûram*	خرّم *khurram*

§ 23. ***Hv.*** — L'aspirée suivie de *v* est rendue par خو :

p. *Uvârazmi*, zend *Hvârazmi*		خوارزم
hvâpah, bon	𐬵𐬀𐬎𐬨 *khôp*	خوب *khob*
hvâpara, miséricordieux [1]	𐬵𐬀𐬎𐬨𐬭𐬀	خوار
hvare, soleil	𐬵𐬀𐬎𐬭 *khor*	خور
hvar, manger	𐬵𐬀𐬎𐬭𐬙 *khortan*	خوردن
hvaêtush, parent	𐬵𐬀𐬎𐬉𐬎 *khvêsh*	خویش
hvañhar, sœur	𐬵𐬀𐬎𐬙𐬭 *khvâhar*	خواهر
hvatô, de soi-même	𐬵𐬀𐬎𐬎 *khôt*	خود *khôd*
hvadhâta, seigneur	𐬵𐬀𐬎𐬙𐬀𐬎 *khudâi*	خدا *khudâi*
hvap, dormir	𐬵𐬀𐬎𐬨𐬎 *khuftan*	خفتن
hvafna (ou **hvâpa?*)	𐬵𐬀𐬎𐬨	خواب *khvâb*
hvafç, dormir		خوسپیدن *khûçpîdan*
Hvarenah, gloire	(*gadman* en zevâresh)	خرّه *khurra*

1. Non point *ausdauernd, tüchtig* (Justi). *Hvâpar* est traduit en sanscrit *kshamâpara, karuṇâpara;* en guzrati *bardâsht karnâr*, toutes expressions signifiant *patient, compatissant*. *Hvâpar* sert aussi à traduire *hvâpah*, ce qui établit la synonymie de *hvâpah* et de *hvâpara*. *Khvâvar* est devenu chez les Parses un des noms de la divinité (Sachau, *Neue Beiträge zur Kenntniss der zoroastrischen Litteratur*, Académie de Vienne, 1871, 813).

hvâthra, bien-être, aise[1] خوار *khvâr*, facile
hvâd, *hvâçta*, désiré خواسته *khvâsta* خواستک *khvâçtak*
hviç, sauter خویشت *khviçt*, il sauta
hvaêdha, sueur (Dict. zend-pehl.) خوی *khôi*

II. CONSONNES MÉDIALES ET FINALES.

Les explosives médiales et finales s'affaiblissent ou tombent; les continues et les sifflantes subsistent.

§ 24. *K*. — *k* reste en pehlvi; s'affaiblit en *g*, ou tombe, en persan :

	pehlvi	persan
-aka (suffixe)	ـك *-ak*	ـه *-a*
bañdaka, serviteur	بندك *bandak*	بنده *banda*
-akân (accusatif pl. du suff. *aka*)	ـكان *-akân*	ـگان *-gân*
	بندكان *bandakân*	بندگان *bandagân*
**çaka*, chien	سگ *çag*	سگ
taka, agile, fort	تك *tak*	تگ *tag*, agile
çaoka (sscr.), chagrin		سوگ *çôg*
vehrka, loup	گرگ *gurg*	گرگ *gurg*
mahrka, mort	مرگ *mark*	مرگ *marg*
**duvitiya kara*, second	دتيگر *datîgar*	دديگر *dadîgar*
**hakaram* (§ 202), qu'une fois		اگر *agar*, si
**hakaramciy*, une fois	هركرز *hakarc*	هرگز *hargiz.*
-âka	پدتاك *padtâk* (p. 69)	پيدا manifeste
	چرماك *çarmâk*	سرما le froid
	گرماك *garmâk*	گرما le chaud
	سوك *çûk*, vers	سو *çû*
	تاك *tâk*, tige	تا[2] *tâ*
**raêka*, sable[3]		ريگ *rêg*
**âkâça-*, connaissance	اگاه *âkâç*	آگاه *âgâh*
**vi-kâça-*, témoin	گواه *gôkâç*	گوا *gavâ*
**ni-kâç-*, observer, considérer	نگاه *nikâç*	نگاه *nigâh*
	نيام *nikâm*[4], matrice	نيام *niyâm.*

1. Voir vol. II, Mythologie, *Râma hvâçtra*.
2. Dans les multiplicatifs : *yaktâ*, *sitâ* etc., voir § 120.
3. Littéralement « ce qui s'écoule », de *ric*, p. *rikhtan*.
4. *Vend.* VII, 77 (192; Commentaire).

Le mot کودک *kûdak* « petit », pehlvi 𐭪𐭥𐭲𐭪 *kûtak*, semble faire exception à la règle; le zend étant *kutaka*, on attendrait en persan *kûda* : mais il y a ici, non un fait de phonétique, mais un fait de dérivation; le persan a un suffixe de diminutifs *ak* (§ 220), ce qui a préservé ou ramené ici le suffixe *aka*. C'est le suffixe nouveau et non le suffixe ancien qui se trouve également dans *pâk* پاک, pur, dans *bâk* باک, peur; l'un contracté de **pâvaka*, l'autre de **bâyaka*.

K médial, changé en *g*, s'est ensuite changé en *j* dans تاج couronne, perse *taka;* l'arménien, qui a emprunté le mot, le possède sous la forme intermédiaire *tag :* dans **Çakaçtâna*, le pays des *Çaka* ou Scythes, des Σάκαι, le *k* s'est affaibli en *g*, d'où *Çagiçtan* سگستان, et de là, par réduction du *gi* à *i : Çeiçtân* سیستان, le nom moderne de la province. Le pehlvi 𐭮𐭪𐭲𐭮𐭪𐭭 est susceptible des deux lectures.

K tombe dans *çûka*, lumière, persan *çûi* سوی.

Un *k* semble être tombé dans le mot qui a donné *mêva* میوه, fruit, et qui était sans doute **maêkva;* car le mot *maêkaiñtish âpô* est traduit par la tradition « les eaux qui sont dans les plantes, les *mêvâi* » (*Yt.* XXXVIII, 3 [7])[1].

K final, au lieu de s'affaiblir, s'est renforcé en aspirée, *kh*, dans les mots suivants :

(*çufrâka[2] [?] trou)	𐭮𐭥𐭥𐭮 *çûrâk*	سوراخ *çûrâkh*
frâka, large	𐭯𐭥𐭥𐭪 *firâkh*	فراخ
*vi-çtâk-a[3] (?)		گستاخ *guçtâkh* audacieux.

§ 25. *G Gh.* — *g* et *gh* médial se maintiennent sous la forme spirante :

p. *baga* Dieu, z. *baγha*	𐭱𐭲	بغ *bagh*
z. *magha*, trou	𐭬𐭲	مغاک *magh-âk*
vazagha, lézard	𐭥𐭦	وزغ *vazagh*
*dâga, stigmate[4]	𐭣𐭲	داغ *dâgh*

1. pun urvar madam yeqôyemûnît *mêvâi* (?).

2. *çufra* (*Vend* II, 7 [18]) est traduit *çûrâk-ômand*, « qui a des trous ». L'étymologie de *çûrâk* même est d'ailleurs ici d'un intérêt secondaire (Fragment d'un commentaire sur le Vendidad, au passage correspondant).

3. De *vi-* et de *çtâka*, de la racine qui se retrouve dans *çtakh-ro*, fort (استخر *Içtakhar*) et dans le pehlvi *çtakhmak* 𐭮𐭲𐭧𐭬, persan *çitam* ستم, violence (primitif **çtakh-mô*).

4. De *daz* brûler (sscr. *dah*), qui a donné *dakhshta*, marque, et pro-

**dauga*, lait écrémé		دوغ *dôgh*
mərəgha, oiseau		مرغ *murgh*
maêgha, nuage		میغ *mêgh*
ereghañṭ, horrible		ارغند *arghand*
taêgha, tranchant		تیغ *têgh*
p. *drauga*, mensonge		دروغ *durôgh*.

Mais *g* est tombé et s'est réduit à *i* dans *Raga*, devenu ری Roi.

§ 26. *Kh* médial. — *kh* médial reste :

nakha, ongle	۱۳۷۱	ناخن *nâkhun*
sscr. *çâkhâ*, branche		شاخ *shâkh*

§ 27. *C* et *j* médial. — *c* médial se réduit à *j* et passe de là à *z*; — *j* médial reste ou se réduit à *z*.

1° *c* = *j*, *z*. Le pehlvi employant le même signe ج ou pour rendre *c* et *j* médial, on ne peut décider si les textes anciens lisaient encore *c* ou déjà *j*. Nous convenons de lire *j* pour ne pas laisser une étape vide entre la forme ancienne *c* et la forme moderne *z*. Il est probable que dans les premiers temps de la période pehlvie on prononçait encore *c*, et déjà *z* dans les derniers.

haca, de	parsi *aj* *az*		persan از *az*
raucah, jour	روج *rôj*		روز *rûz*
raucana, fenêtre	روجن *rôjan*		روزن *rûzan*
ruc, éclairer			افروزم *afrôz-am*
çac-, convenir	سزاک *çazâk*, convenable		سزا *çazâ*
tacañṭ, courant	تاجک *tajâk*, courant		تازنده *tâzanda*
raêcañṭ, faisant couler (cf. ریژند *rêjînd*)			ریزنده *rêzanda*
		ils coulent	
çaocañṭ-, brûlant	(cf. سوجک *çôjâk*)		سوزنده *çôzanda*
		brûlant	
**çaucana*, aiguille			سوزن *çôzan*
frâc-, en avant	فراج *frâj*		فراز *firâz*
apâc-, en arrière	اباج *abâz*		باز اباز
**anûc-*, le long de (§ 240)			نوز هنوز *nûz hunûz*
			encore
**anîc-*, autre (ibid.)			نیز *nîz*, aussi
**pac-ati*, il cuit			پزد *pazad*
**kanyâcî*, jeune fille (§ 240)			کنیز *kanîz*.

bablement *dakhma*, monument funéraire, anciennement «bûcher (?)». *Dâga* est à *daz*, comme *maêgha* à *miz*, comme **dauga* à *duz*, comme *taêgha* à *tiz*, etc.

2° *j* médial devient *z* :

**taĭja*,	𐭬𐭩𐭩 *tîj*	تيز *rapide*
p. *vaj*, se transporter		وزيدن
drājō, longueur		دراز *dirâz*
**baj*, jouer		بازم *bâzam*.

§ 28. *Z*, son continu, reste :

khîz, se lever		خيزد *khîzad*
miz, uriner	𐭬𐭩𐭲𐭠𐭭 *mêzîtan*	ميزد *mîz-ad*
çpereza, la rate (Dict. zend-phl.)	𐭮𐭱𐭩𐭦 *çparz*	سپرز *çuparz*

Il est devenu ou resté *zh* (*j* français) dans *âzhdahâ* آژدها, dragon, de *azhish-dahâka*, primitivement **azish-dahâka*.

§§ 29—33. *T*. — *T* médial s'affaiblit en *d*, lequel à son tour subit les altérations propres à *d*, c'est-à-dire s'assimile en *d* ذ, ou tombe et se remplace par un *y*.

Le pehlvi marque par 𐭮 *t* le *t* primitif médial; mais il est venu certainement une époque où cette orthographe ne représentait plus la prononciation vraie qui était déjà celle du persan moderne; le nom propre *Kobâd*, dérivé du zend *Kavâta*, est représenté dans les manuscrits par *Kabât* 𐭪𐭥𐭱, bien que déjà au temps du roi *Kobâd* (490—531) le *t* fût affaibli en *d*, comme en font foi les transcriptions contemporaines [1]. Toutes les fois qu'il y aura doute nous adopterons la prononciation orthographique, plus archaïque et plus éloignée de la prononciation moderne.

§ 29. *T* affaibli en *d*. — Exemples de *t* médial, affaibli en *d* persan :

-ati désinence de la 3e personne du singulier;	𐭮 *-at*	د *-ad*
p. *rauta*, rivière [2]	phl. *rôt*	رود *rûd*
z. *yâtu*, sorcier	*jâtûk*	جادو *jâdû*
dâta, loi	*dât*	داد *dâd*
Thraêtaonô	*Frîtûn*	فريدون *Ferîdûn*
çata, cent		صد *sad*.

1. Καβάδης, Κουάδης, Κωάδης, ce qui naturellement n'empêche pas la prononciation archaïque de paraître dans des historiens postérieurs (Καβάτης).
2. Sanscrit *srotas*.

pâta, protégé	𐬯𐬀𐬙 *-pât*	-بان[1]
vâta, vent	𐬬𐬀𐬙 *vât*	cf. باد *bâd*
datika, bête sauvage	𐬛𐬀𐬑𐬀𐬴 *datîk*	cf. دد *dad*[2]
pitar, mâtar, brâtar		پدر مادر برادر
-tar (suffixe de noms d'agent)	𐬑𐬀𐬙 *târ*	تار دار *târ, dâr*
-ta (suff. de participe passé)	𐬙 *t, tak*	ت تة *t, ta*
**tata*, tissu	𐬙𐬀𐬙𐬀𐬴 *tatak*	تده *tada*
çûta, intérêt	𐬰𐬎𐬙 *çût*	سود *çûd*
râiti, libéralité	𐬭𐬀𐬌𐬙𐬌 *râtîh*	cf. راد *râd*, libéral
vaêti, saule	𐬬𐬌𐬙	بيد *bîd*
yavaêtât, éternité		جاويد *jâvîd*
**yuta*, séparé	𐬌𐬎𐬙 *jut*, à part	جز *juz*[3]
	𐬌𐬎𐬙𐬀𐬴 *jutâk*	جدا *judâ*
	𐬤𐬀𐬙𐬀𐬴 *lâtak*, souillé	cf. آلوده *âluda*
ratu, maître	𐬭𐬀𐬙 *rat*	رد *rad.*

L'initiale de racine, quand elle suit un préfixe, est traitée comme médiale, à moins que le sens du composant ne soit resté nettement en persan :

tac, courir ;	préf. *vi*		گداختن *gudâkhtan*
	pari		پرداختن *par-dâkhtan*
	ham		انداختن *an-dâkhtan*
tap, brûler ;	**fra-tâpa*		فرداب *fardâb*, révélation
mais	**âba-tâpa*		آفتاب *âf-tâb*, soleil.

Dans certains cas *d* s'assibile en 𐬟 *ḍ* (*th* doux anglais) ; c'est la prononciation à laquelle tend aujourd'hui ر non initial.

1. Dans des noms propres composés dont le premier terme est un nom de divinité : *Çrôsh-pât* (= *Çraoshô-pâta* سروشباد), *Âdarbâd* (*Âtare-pâta*, آذربان).

2. *Daitika* s'oppose à *aidyu* (*Yaçna* XXXIX, 4) ; on traduit en général le premier par « fantassin », le second par « cavalier ». Le sens réel est « animal sauvage », « animal domestique » : en effet *daitika* est traduit en pehlvi *datîk*, ce qui suppose un primitif *dat*, lequel serait en persan *dad* دد (Nériosengh traduit *pañkticârin*, qui va en bandes) ; *aidyu* est traduit en pehlvi *ayyâr* « qui sert » (lu par Nériosengh *açvâr*, cavalier, d'où l'erreur des traducteurs modernes). Le Yasht XIII, 74 invoque les âmes des animaux de bétail (*paçuka*), des *daitika*, des animaux marins (*upâpa*), des animaux terrestres etc. Cela met hors de doute le sens de *daitika*. Le groupe *daitika-aidyu* (*Yaçna*, l. l.) est le groupe moderne دام و دد ; voir vol. II, Lexicographie, s. *daitika-aidyu*.

3. Voir page 57, note 1.

§ 30. *T* affaibli en *ḍ*. — Voici des exemples où le *d* sorti de *t* primitif s'est assibilé en *ḍ*, écrit souvent *z* : le pehlvi écrit encore *t* :

Le pehlvi 𐭩𐭥𐭪 *jutâk*[1] a conservé le son explosif dans le persan جدا *judâ*, à part ; mais la forme plus simple *jut* 𐭩𐭥𐭮 a changé le *t* en *ḍ* ou *z* dans جز *juz*, جذ *juḍ*.

Autres exemples :

vitâra, passage		گذار *guḍâr*
vitar-, passer	𐭢𐭩𐭬𐭠𐭫𐭲𐭠𐭭 *vitârtan*	گذاشتن *guḍâshtan*
âtare, le feu	𐭠𐭲𐭥 *âtur*	آذر *Âḍar*[2]

paiti, contre, en retour, combiné avec *giriftan* گرفتن, prendre (p. *garb*), devient *paḍ* dans پذیرفتن *paḍîraftan*, recevoir.

Il faut peut-être reconnaître un exemple analogue dans le mot ارزیز, étain, qui, dans un Rivaet, traduit *erezata* (argent : *Vendidad* VIII, 254) ; les noms de métaux et de matériaux se formant par le suffixe *aêna*, persan *în* (§ 226), on aura par analogie fait **erezaêta* d'*erezata*, d'où **arzîd* **arzîḍ* *arzîz*.

§ 31. *T* affaibli en *zh* et en *y*. — Ce changement de *d* en *ḍ* est sans doute l'intermédiaire qui a amené dans un grand nombre de mots le *t* primitif à *y* : ce *ḍ* se sera prononcé *z*, puis *zh* (le *j* français), et arrivé là, il ne lui restait plus qu'à se réduire en *y*. Il est resté quelques exemples de cette étape *zh* dans de vieux mots aujourd'hui hors d'usage, où *paiti* est représenté par *pazh* پژ ; je citerai :

پژمردن *pazh-murdan*, se flétrir, dépérir, qui est composé de مردن *murdan* mourir, avec *pati* : perse **pati-mar*.

پژآسمان *pazh-âçmân*, ce qui est sur le ciel.

Le persan aura ainsi refait ce que le sanscrit avait fait avant lui dans un cas analogue en transformant en *ê* le groupe *ad*, *az* devant une consonne : de même que le sanscrit pour transformer **as-dhi* en *edhi*, **dad-dhi* **daz-dhi* en *dehi*, **dhad-dhi* **dhaz-dhi* en *dhehi*, **naz-dishtha* en *nedishtha*, **myazdha* en *myedha* etc. a dû passer par les intermédiaires *az azh*, *ay*[3], ainsi le persan, pour

1. Cf. page 57, note 1.

2. On trouve aussi *âdar*. La forme *âtash*, آتش, est une forme savante, sans quoi l'on n'aurait point *t* ; cf. page 68. Un autre exemple de *t* médial conservé est le mot *gîti*, گیتی, monde, zend *gaêthya* ; le mot populaire est *jihân*, جهان, pluriel de *gaêtha*, monde, dont *gaêthya* est l'adjectif dérivé ; cf. page 55.

passer du perse **pati-baçtanaiy*, lier, pehlvi **patvaçtan*, à *pai-vaçtan* پیوستن, a dû traverser l'intermédiaire **pazhvaçtan*. Exemples:

**pati-baçtan*, lier	𐭯𐭬𐭥𐭲𐭪𐭭 *patvaçtan*	پیوستن *paivaçtan*
**pati-banda*, parent[4]	𐭯𐭬𐭥𐭭𐭣 *patvand*	پیوند *paivand*
**pati-kâra*, lutte, bataille	𐭯𐭫𐭪𐭠𐭫 *patkâr*	پیکار *paikâr*
pati-kara, portrait	𐭯𐭫𐭪𐭫 *patkar*	پیکر *paigar*
**pati-mâ*, montrer	𐭯𐭬𐭧𐭠𐭲𐭭 *patmûtan*	پیمودن *paimûdan*
**pati-mâna*, contrat	𐭯𐭬𐭧𐭠𐭭 *patmân*	پیمان *paimân*

Ne sont pas passés en persan:

**pati-mukhtanaiy*, revêtir	𐭯𐭬𐭧𐭥𐭲𐭭 *patmûkhtan*
cf. zend *paitishmukhta*, revêtu, chaussé[5]	
**pati-kuptanaiy*, frapper	𐭯𐭪𐭥𐭲𐭭 *patkôftan*.

§ 32. Mots savants où *pati* reste. — Le *d* de *pati* est resté:

1° dans le mot پادشاه *pâdishâh*, roi, en perse **pati-khshâyathiya*; cf. le zend *khshayamnô*, «qui règne souverainement» et que le pehlvi traduit 𐭯𐭲𐭧𐭱𐭩 *pâtakhshah*. Cette forme présente une double irrégularité : non-seulement elle conserve la dentale au lieu de la laisser tomber, mais elle allonge l'*a* qui est primitivement bref. Le même fait se présente dans les mots suivants:

2° پاداشن *pâdâshn*, rémunération, pehlvi 𐭯𐭲𐭠𐭱𐭭 *pâtâshn*, contraction de **pâddahishn* «action de donner en retour *(paiti-dâ)*», dont la forme pehlvie se rencontre : 𐭯𐭲𐭣𐭠𐭧𐭱𐭭 *pâtdahashn*.

3° parsi پادافراه *pâdafrâh*, pehlvi 𐭯𐭲𐭠𐭯𐭫𐭩 *pât-frâç*, punition, du zend *paiti-fraça*.

4° parsi پادیاب, eau de lustration, pehlvi 𐭯𐭲𐭠𐭩 *pâtyâb*, du zend *paityâpa*.

Mais ces quatre mots n'appartiennent pas à la tradition vivante. Les trois derniers appartiennent à la langue du rituel parsi;

3. Zend *dazdi, nazdishta, myazda :* peut-être pourtant l'e sanscrit sort-il d'un primitif *ĕ(z)* : reste alors l'analogie arménienne de *hayr, mayr, eghbayr* (pitar, mâtar, brâtar); du provençal *payre, mayre, frayre.*

4. Cf. sscr. *bandhu.*

5. Se dit en parlant des chaussures (*Yt.* V, 64; X, 125; *framukhti*, action de se déchausser). *Muc*, en sanscrit, signifie «se dégager, se délivrer», *prati-muc* «s'assujetir». *Muc* donne en sanscrit *moka* «peau d'animal», probablement avec le sens primitif de «dépouille», ce qui est le sens de *nirmoka*. A *moka* répond le pehlvi *môk* 𐭬𐭪 (dans les Targums מוכא) avec le sens de «chaussure» (primitivement *peau ?*). *Môk* a disparu en persan; il est remplacé par un autre dérivé de *mûc*, **maoca*, p. *môza*, موزه.

ce sont des mots conservés par les docteurs et par suite soustraits aux lois de la phonétique populaire. Le premier, *pâtakhshah*, malgré son apparence populaire, est un mot savant, emprunté par les Sassanides aux traditions anciennes et non descendu dans le cours des siècles avec le reste de la langue. Ce qui le prouve, c'est, sans invoquer l'irrégularité de la forme, ce qui semblerait impliquer un paralogisme, l'emploi d'un synonyme de *Pâdishâh* qui paraît dans l'inscription de Naqshi Rustam (ligne 7; cf. l. 5) : c'est le mot 𐭯𐭲𐭪𐭱𐭧𐭮𐭲𐭥 *Pâtakhshatr*, lequel est clairement un mot ancien *transcrit*, le mot *khshathra* étant devenu en pehlvi-persan شهر *shehr*; *Pâtakhshatr* est une transcription imparfaite d'un terme ancien **pati-khshathra*[1].

Deux autres mots ont conservé *t* médial : *âtash*, feu; z. nominatif *âtarsh*; *gîtî*, monde, z. *gaêthya*. Ce sont des mots savants, dont la langue a la forme populaire et régulière : *âdar* (de *âtarem*), *jihân* (de *gaêthanãm*). Une autre preuve du caractère savant de *âtash* et *gîtî* est, pour *âtash*, la présence du *sh* nominatival, les thèmes nominaux étant formés du génitif (§ 95 sq.); pour *gîtî*, la forme pehlvie ﮔﻴﻬﺮ *gîtî*, au lieu de **gîtîk*. Pour la représentation de *th* par ﺙ *t* dans les mots savants, comparer *Mithrô* rendu *Mitrô*, *Artakhshathra* rendu *Artakhshatr*.

La préposition *ba*. — La dentale s'est encore conservée, cette fois dans la langue populaire, mais sans l'irrégularité de l'allongement de l'*a* primitif, dans certaines formes de la préposition به (§ 199). Quand la préposition به *ba* «à» est suivie d'un pronom commençant par une voyelle, on intercale un *d*, «pour éviter le hiatus» disent les grammairiens : بدوگفت *badû-guft*, «il dit à lui», au lieu de *ba û guft*; en réalité, l'on a simplement conservé le *d* primitif : *badû* ne se décompose pas en *ba-d-û*, mais en *bad-û*; plus anciennement *pat-ô*. La préposition *ba*, construite avec le pronom suffixe *ash*, lui (129)

1. Une preuve directe de ces archaïsmes savants nous est donnée par le nom même du premier Sassanide, le restaurateur de la monarchie perse : son nom, chez les historiens classiques contemporains comme chez les orientaux, est *Ardeshir* : Ἀρταξάρης, Ἀρταξήρ, Ἀρτάσηρ, Ἀρταστίρης, Ἀρτασίρης; اردشير; chez les Syriens ארדשיר (Nœldeke, *Kâr Nâmak*, 35, n. 2). Or, les inscriptions d'Ardeshir lui-même le nomment *Artakhshatr*, 𐭠𐭫𐭲𐭪𐭱𐭲𐭫 c'est-à-dire qu'il reprenait la forme archaïque, la forme achéménide de son nom, *Artakhshathra*.

donne *bad-ash* بدش; c'est l'ancienne forme pehlvie 𐭯𐭠𐭣, *pat-ash*.

Même réduction de *paiti* à *pa* dans le *panôm* des Parses, dérivé du zend *paitidâna* par l'intermédiaire du pehlvi *padâm* 𐭯𐭲𐭬 (cf. note 1).

Il y a eu allongement compensatif dans le mot پازهر *pâzahr* (notre *bézoar*), contre-poison, formé de پا, *paiti*, et de زهر poison.

Le mot *paidâ*. — Le pehlvi offre un exemple où il semble déjà sur l'étage persan : c'est le mot lu 𐭯𐭩𐭲𐭪𐭫 *paitâk*, persan پیدا *paidâ*, «évident», que l'on a rapproché du zend *paitidaya*, qui signifie «celui qui regarde» et «action de regarder» et vient de la racine *dî* et du préfixe *paiti* (Justi, *Handbuch*, s. v.). Ce rapprochement, satisfaisant pour le sens, ne peut se maintenir qu'en renonçant à la lecture *paitâk*, qui offre une double irrégularité : 1° la réduction de *pati* à *pai* en pehlvi dans cet exemple unique; 2° la représentation insolite de *d* radical par *t*.

Pour la solution de ce menu problème, nous partirons de ce point que *pati* doit avoir gardé sa dentale, que par suite 𐭩 ne peut pas être *pai* : la solution se trouve dans le mot 𐭯𐭠𐭣, qui répond au zend *paitidâna* (*Vend.* XIV, 9 [32]), manteau[1], et se lira non *paitân*, mais *padtân* (le manuscrit de Londres a même le signe diacritique du *d* : 𐭣), c'est-à-dire qu'il y a eu simplement interversion du *t* du préfixe avec le *d* de la racine; 𐭯𐭩𐭲𐭪𐭫 se lira donc, non *paitâk*, mais *padtâk* pour *pat-dâk*; de là dans la période persane **paitâk paidâ*.

§ 33. *T* remplacé par *y*. — Je passe aux autres exemples de *t* disparaissant ou laissant place à *y î*. Le pehlvi, qui conserve le *t* de *pati*, parce que, dans les composés, la chute de la voyelle, fermant la syllabe, rend *t* final et le garantit par la rencontre avec la consonne de la racine, le protège beaucoup moins

1. Il ne faut pas confondre ce mot *paitidâna*, manteau (*Vend.* XIV 9 [32]; la traduction persane de Munich a خفتان; *Yt.* V, 123) avec le *paitidâna* ou Penom des Parses (pièce d'étoffe que l'on s'attache devant le nez et la bouche pour que l'haleine ne souille pas le feu). Les deux mots peuvent être identiques d'origine et de sens primitif, mais la spécialisation du second sens a divisé le mot et, tandis que *paitidâna* au sens général donnait *padtân* (l. l.) et s'arrêtait là, *paitidâna* au sens spécial passait de *padtân* à *padâm*, 𐭯𐭲𐭬 (*Vend.* XIV, 8 [28]; XVIII, 2; cf. § 44) et passait de là à *Penôm*.

dans les cas où il reste réellement médial ou bien où il est réellement final.

Tel est le cas pour :

1° le perse *patish*, devant; zend *paitisha*, par devant, qui devient le pehlvi *pêsh* 𐭯𐭩𐭮, persan پیش : intermédiaires : **padish* **pa-ish* **paish pêsh*.

2° le zend *hvaêtush*, parent, personnel, est devenu le pehlvi persan خویش *khvêsh* (les transcriptions parsies ont encore *khvêush*).

3° z. *hamatha*, toujours; ph. *hamai*, p. *hamê*; c'est le préfixe de l'indicatif présent.

4° **mâtaka*, essence; ph. *mâtak*, p. مایه *mâya* [1].

Le mot خدای *khudâi*, seigneur, pehlvi 𐭧𐭥𐭲 *khutâi*, traduit et probablement représente le zend *hvadhâta* « qui a *sa* loi, indépendant » : 𐭧𐭥𐭲 doit se lire *khudâi* et il faut partir d'un type perse *uvadâta*, où le *d* primitif est resté intact, étant protégé par la clarté de la composition, qui rappelait sans cesse à la pensée le mot *dâta*, loi. Mais, comme la même cause aurait dû protéger aussi le *t* final et donner *khudâd*, l'on peut se demander si l'on ne doit pas supposer un type **hvadâva*, identique au sanscrit védique *svadhâvan* qui a le même sens étymologique et qui expliquerait par la même occasion la forme parallèle *khudâvand*, خداوند, laquelle ne saurait s'expliquer par *khudâi*, le suffixe *vand* étant possessif.

Pour *th* médial, voir *ç* médial (§ 41).

Sur un changement de *t* en *r*, voir § 36.

§ 34. *D* médial devenu *y*. — *D* médial passe par les formes énumérées à propos de *t*. Nous embrassons ici à la fois le *d* et le *dh* zend, le perse n'ayant pas distingué les deux prononciations (au moins dans l'écriture).

D est resté dans نوید *nivîd*, nouvelle, du zend **nivaêda;*

1. Le sens propre est « femelle » : le pehlvi *mâtak* a les deux sens réunis : 𐭬𐭥𐭲𐭪𐭩𐭣 se lit à la fois *mâtak-nar*, « femelle et mâle, couple » et *mâtak-var*, « principalement » *(mukhyatayâ)* : *mâtak* est dérivé de *mât*, forme abrégée de *mâtar* : pour le sens d'essence, substance, matière, comparer le latin *mater, materies*. Le persan a divisé le mot avec le sens; la dentale a été maintenue dans *mâtak*, femelle, par le souvenir de *mâdar;* elle est tombée dans *mâtak*, substance. Le guébri a perdu la dentale dans les deux mots : *mâyn*, femme (cf. vol. II, *Mélanges*, article XI). A *mâtak-nar, mâtak-var* répondent en persan ماده ونر et مایه‌ور.

c'est le seul exemple, à ma connaissance, où le *d* se soit conservé (soit sous sa forme primitive, soit sous sa forme spirante *ḍ* ذ) Le *ḍ* est une étape à laquelle il ne s'est pas arrêté : il a divergé de là dans deux directions : soit en *y* et c'est le cas le plus fréquent, soit en *l*.

1° Exemples de *d* tombé en laissant place à *y* :

z. *adhairi*, sous	*air*, persan *êr* dans	*z-êr*
hadha, toujours		*-ê* (suffixe d'imparfait)
madhakha, sauterelle	*mêg* ou *maig*	*maig*[1]
madhu, vin	*mai*	*mai*
pâdha, pied	*pâi*	*pâi*
kadha, quand		*kai*
râdiy, à cause de		*râi*
z. *râz*, arranger ; perse *râd*		*âraçtan* (inf.)
**â-râd-âmi*		*ârâyam* (aor.)
		pairâyam
rud, croître		*rûyîdan*
baoidhi, parfum	*bod*	*bôi*
baodhô, conscience, sentiment		*bôi*.

Quelquefois, il se réduit à une simple aspirée :

dadhâmi, je donne		*daham*
**ni-dâdan*, déposer		*nihâdan*
hvâdâmi, je désire		*khvâham*
(?) **api-dhâna*, prétexte		*behâna*
(?) **ni-dhâna*, caché	*nihân*	*nihân*

Pour l'action de ces lois sur la conjugaison, voir § 169.

Après *â*, le *d* devenu *dh* se réduit à l'aspiration :

z. *zrâdha*, cuirasse	(*zarâi*)	*zarah*
p. *çpâda*, z. *çpâdha*	*çipâh*	*sipâh*

§ 35. *D* médial devenu *l*. — Dans quelques cas, moins nombreux, *d* médial se change en *l*. Ainsi, à côté de *maig*, *madhakha* «sauterelle» a donné une forme *malakh*, ملخ, peut-être dialectale[2]. De même, à côté de *may*, «vin» on rencontre *mul*, qui semble dériver, comme *may*, du primitif *madhu*. Le

1. Voir vol. II, Mythologie, *Le Chien Madhakha*.
2. Cf. *ibid.*

persan نای roseau, flûte, alterne avec نال *nal*, ce qui renvoie à un primitif **nâda*, identique ou allié au sanscrit *naḍa* roseau, *nâḍî* roseau, flûte. D'autre part, le sanscrit *nâla*, roseau, s'ajoutant à ces formes, accuse comme primitive une prononciation particulière, qui tient à la fois de *d* et de *l* et qui laisse supposer que, dans plus d'un cas, le *d* orthographique des dialectes perses cachait un *l* ou du moins un son voisin, prêt à passer à *l*.

Il est un des dialectes de la Perse moderne où le *l* a envahi presque tout le domaine du *d* et non seulement du *d* primitif, mais du *d* secondaire, c'est-à-dire de *t*. C'est l'Afghan, où le

zend *daça*, dix,	perse دس *dah*,	devient	لس *laç*
çata, cent,	صد *çad*		سل *çal*
dî, voir,	دیدن *dîdan*		لیدل *lîdal*
dâ, donner,	دادن *dâdan*		لال *lâl*
pitar, père,	پدر *padar*		پلار *plâr*[1].

Dans le voisinage de l'Afghanistan, le nom de l'Ἐτύμανδρος des anciens, *Haêtumeñt*, est devenu *Helmend* هلمند. Le nom du pays de *Badakhshân* بدخشان, devenu *Balakhshan*, nous a donné nos rubis *balais*. Le grec ἀδάμας est devenu en persan الماس *almâs*. Le *l* de *Balkh* sort du *dh* de *Bâkhdhi*[2] (p. 92).

1. Fr. Müller, *Ueber die Sprache der Avghânen*, p. 6.

2. Il n'est pas impossible que dans plus d'un cas le *l* perse représente un *d* primitif, et non un *r*.

Le perse ni le zend ne présentent *l*. Voici des exemples persans avec *l* initial, dont l'origine est inconnue ou indécise :

لیسیدن *liçtan*, persan لیسیدن; c'est le sanscrit *lih*, grec λείχω, latin *lingo*.

لجن, *lajan;* لجم ou *lajam;* boue.

لرزیدن, *larzîtan;* *larzîdan;* trembler.

لوت, *lût*, sale; cf. persan *â-lûda* الوده, souillé (*Ardâ Virâf*, XVII, 12). M. West traduit *naked*, rapprochant le persan لوت *lût;* mais le *t* final de *lût* rend le mot suspect : les mots d'origine persane ne peuvent avoir de *t* final, ce *t* final primitif étant tombé en perse et le *t* médial affaibli en *d* ou tombé. *Lûtak* est naturellement le simple de *âlûtak* et la juxtaposition du mot *pûtak*, pourri, confirme le sens qui résulte de ce rapprochement.

لب, *lab*, lèvre; cf. *labrum*, anglais *lip*.

De ces cinq exemples, les deux seuls qui prêtent à des rapprochements avec les langues de la famille indiquent un *l* primitif. Cependant *lih* se présente dans les Védas sous la forme *rih*, de sorte que l'on peut se demander si le perse aussi et le zend n'avaient pas un *r* dont *l* serait sorti plus tard comme il l'a fait en Inde (cf. § 46). D'autre part, le latin *dingua* à côté de *lingua* (angl. *tongue*) laisse entrevoir que la forme primitive de *lingere* pourrait bien n'être ni *rih* ni *lih*, mais *dih*, ce qui introduirait un nouvel élément dans la question controversée du *l* indo-européen : le débat ne

Un changement qui rappelle de près celui de *d* en *l* est le changement de *d* en *r*. Il est, sinon persan, au moins dialectal. Le nom ancien de *Lâr* لار, d'où *Laristan*, est لاد *Lâd* (Vullers, s. *Lâd*, 12°). Le nom des Mèdes, *Mâda*, est devenu en arménien *Mâr*. Dans les dialectes le changement de la dentale, soit *d*, soit *t*, en *r* est un phénomène des plus fréquents [1]; il est normal en *Tati*.

§ 36. Le suffixe *yâr* dérivé de *dâta*. — Voici un mot qui présente les deux changements de la dentale en *y* et en *r*:

Le fils du roi *Gûshtâçp* s'appelle dans l'épopée persane *Içfendyâr;* son nom zend est *Çpeñtô-dâtô*. D'après les lois de la phonétique persane *Çpentô-dâtô* doit donner *Çifend-dâd* ou *Isfend-dâd;* et en effet le nom d'*Isfendyâr*, qui est cité une fois dans la traduction pehlvie du *Vendidad* (XX, 1), y est écrit *Çpend-dât* 𐭮𐭯𐭭𐭣𐭲. Il est difficile d'admettre que ce soit sur ce mot que s'est opéré pour la première fois le changement de *d* en *y*, la structure du mot est trop peu favorable : il y avait donc d'autres mots dont la forme s'y prêtait mieux. Voici une série de mots terminés en *yâr* dans lesquels la forme primitive semble être un composé en *dâta:*

Çpeñtô-dâta;	*Çipenddât*	*Isfendyâr*
**avô-dâta*, secourable	ph. *ayyâr* سیار	یار *yâr*, ami
**Ahuramazdadâta*		اورمزدیار *Ormazdyâr*
**Khshathrô-dâta* [2]		شهریار *Shahriyâr*
awzhdâta (*Yt.* VIII, 34), qui donne les eaux		آبیار *âbyâr*
**bakhtô-dâta*, donné de la fortune		بختیار *bakhtyâr*, fortuné
**ushi-dâta*, qui donne l'intelligence [2]		هوشیار *hoshyâr*, intelligent
**dâma-dâta*, qui pose les filets		دامیار *dâmyâr*, chasseur
**vaçi-dâta*, donné en abondance		بسیار *biçyâr*, nombreux [3].

De ces exemples les plus favorables sont ceux comme *ushi-dâta, vaçi-dâta,* où la voyelle *i*, avec le *d* médial, prête le plus

serait plus entre *l* et *r*, mais entre *l*, *r* et *d* : la forme primitive de *liçan liçîdan* serait *dih*, d'où en sscr. *rih* et *lih*, en latin **dingere, lingere; dingua, lingua;* en germanique *tongue, zunge.*

1. Berezine, *Recherches sur les dialectes de la Perse*, pp. 6, 13, 21, 29.

2. Cf. *khshathrô-dâo*, qui donne l'empire; *ushi-dâo*, qui donne l'intelligence.

3. De là est venu un suffixe *yâr* qui forme des dérivés indépendants : de *rama* «troupeau» on fait *ramyâr* رمیار «pasteur». Quelques-uns des composés que nous donnons peuvent être déjà des dérivés de ce suffixe que la langue considère comme identique au mot *yâr* یار «ami, compagnon».

à la déformation et par suite à l'oubli de la composition du mot; car, tant que l'on avait conscience de la présence d'un élément *dâta*, le *t* final devait rester protégé. Il est possible aussi que le second élément ait été, dans ceux de ces composés qui ont le sens actif, *dâtar* et non *dâta*, ce qui, une fois donnée la réduction de *d* à *y*, conduisait par **yâdâr* à la contraction en *yâr*: en ce cas il n'y aurait pas eu, à proprement parler, un *t* devenu *r*, mais seulement une contraction de *-âtâr* en *âr*.

§ 37. Le suffixe *yâd*. — Le suffixe *dâta* passif devait donner, dans les cas de fusion intime comme ceux qu'on vient de voir, *yâd* یاد. De là les mots:

bunyâd	بنیاد	fondement
zemyâd	زمیاد	ph. 𐭦𐭬𐭩 génie de la terre
faryâd	فریاد	𐭯𐭫𐭩 secours, et cri d'appel.

Tous ces mots s'expliquent naturellement comme des composés de *dâta*:

**buni-dâta*, placé en base.
**zemi-dâta*, génie placé sur la terre.
**fryô-dâta*, placé amicalement.

§ 38—40. *P, F, B.* — *p* s'affaiblit en *b* ou en *v*.
f reste ou se réduit à l'aspiration *h*.
b donne *b, f, v* et tombe.

§ 38. *P.* — 1° affaibli en *b* :

âp, eau	𐭠 *âp*	آب *âb*
hvâpô, bon	𐭧𐭥 *khôp*	خوب *khôb*
**tapah* ou **tapnô*, chaleur	𐭮𐭠 *tap*	تب fièvre
**tâpa*, chaleur		تاب *tâb*
âyâp-, obtenir		یابم *yâbam*
vîvâp, désolation	𐭩𐭥𐭩𐭠𐭱 *viyâbân*	بیابان
		آبادان
-pâna, gardien	𐭱-	بان *-bân* (voir § 245)
**marza-pâna*, chef de frontière		مرزبان *marzbân*
-pâta, protégé		باد *-bâd*
**hvâpa* ou *hvapna*, sommeil	𐭧𐭱	خواب *khvâb*
khshvâêpa, agile	𐭱𐭮𐭥𐭮𐭥𐭮 *shîpâk*	شیبا *shîbâ*
rup, piller, enlever (*urupayêiñti*)		ربودن *rubûdan*

**raupâça* (sscr. *lopâça*), renard روباه *rûbâh*
khshap, nuit شب *shab*

2° affaibli en *v* :
napâṭ, neveu نواده *navâda*
rap-ati, il va رود *rav-ad*
**ni-paiç-ati*, il écrit 𐭭𐭯𐭩𐭱𐭲𐭭 *nipishtan*, écrire نویسد *nivîç-ad*

Un suffixe de nom propre *-âpa*, affaibli en *âb* آب dans :

Afrâçyâb, افراسیاب
Çuhrâb, سُهراب
Mihrâb, مهراب
Sûdâba, سودابه

s'aspire en *âf* dans le nom d'*Ardâi Vîrâf* 𐭠𐭫𐭣𐭠𐭩 𐭥𐭩𐭫𐭠𐭯[1]; comme le nom n'existe que chez les Parsis, peut-être n'y a-t-il là qu'une fausse lecture du signe pehlvi et faut-il prononcer *Vîrâp*.

Dans quelques mots, dont la forme ancienne est inconnue, l'on rencontre un *f* dont la source est difficile à déterminer : car il peut, soit venir d'un *p* transformé par le persan, soit être la suite directe d'un *f* perse, soit enfin être formé par analogie. Soit le mot لاف, *lâf* « bavardage » ; faut-il supposer une forme perse, **lâpa* (cf. sscr. *vilâpa*, plainte) ou une forme **lâfa* : de même la forme شکافه *shikâfah* « fente » dérive-t-elle d'une forme **skâpa*, ou d'une forme **skâfa*, ou est-elle formée par analogie d'après le verbe شکافتن *shikâf-tan*?

Même difficulté dans les mots où la labiale médiale s'est réduite en persan à و : par exemple dans le mot وام *vâm*, dette, plus anciennement *avâm*, اوام ; la forme pehlvie 𐭥𐭠𐭲 ne tranche pas la question, à cause de la valeur équivoque du signe 𐭲 qui peut se lire *p* ou *f* primitif : *vâm* renvoie donc, soit à *afâma*, soit à **apâma*. Comme il n'existe pas de suffixe *âm*, **apâma* est sans doute un composé de la préposition *apa* et d'un verbe *am* qui est peut-être le latin *em-ere; apâma* serait *abemp-tum*.

§ 39. ***F.*** — *F* perse s'est conservé dans :
z. *kafa*, écume کف *kaf*

Il s'est réduit à *h* persan dans :
kaufa montagne وان *kof* کوه *kûh*
**dafan*, bouche; z. *zafan* دهان *dahân* (Ascoli)

1. Sur l'étymologie du nom, voir vol. II, Lexicographie, s. *vîra*.

§ 40. *B.* — *B* reste, s'aspire en *f*, ou se réduit à *v* et tombe:

1°	sscr. *khshub*, agiter			آشوبیدن *âshûbîdan*, être irrité
	**âba*, éclat (sscr. *âbhâ*)			آب *âb*[1]
2°	*nâbi*, nombril		*nâfak*	ناف *nâf*
3°	*naiba*, beau		*nêvak*	نیک *nîk*

§ 41. *Ç* et *Th.* — *Ç* reste, s'affaiblit en *z* ou se réduit à *h* : *th* zend se réduit à *h*.

Le *th* zend est exprimé en pehlvi par *ç* et en persan devient *h*; il est probable que les *ç* zends qui se réduisent à *h* auraient été écrits par les Perses avec le signe du *th*.

1° *ç* reste dans :

p. *vaçiy*, à plaisir; z. *vaçô*		*vaç*	بس *baç*, beaucoup
paçâ, après	z. *paçcâṭ*	*paç*	پس *paç*
raç-, arriver		*raçîtan*	رسیدن *raçîdan*
z. *â-yâç*, désirer			یاسیدن *yâçîdan*
açañga, pierre (p. *athanga*)			سنگ *çang*
gaêça, chevelure		*gêç*	گیسو *gêçû*
paêça, lèpre		*pêç*	پیسه *pêça*
nipiç- (§ 42), écrire			نویسد *nivîç-ad*, il écrit

2° Il s'affaiblit en *z* dans les aoristes des verbes **âmiç*, **vimiç*, mêler : *âmîzad* آمیزد, *gumîzad* گمیزد.

3° Il se change en *sh* dans:

khruç, crier		*khroç-îtan*	خروشیدن *khurôshîdan*

4° *Th* et *ç*, représentés par *ç* en pehlvi, deviennent *h* en persan, quelquefois déjà en pehlvi :

p. *gâthu*, place (z. *gâtu*)		*gâç*	گاه
z. *gâtha*, hymne		*gâç*	گاه
rátha[2] chemin		*râç*	راه
p. *math-* z. *maç* grand		*maç*	مه
gû'ha, ordure		*gûh*	گوه
**câth* puits; (z. *câṭ*)		*câh*	چاه
pathana, large		*pahan*	پهن
p. *vi-nâtha*, péché		*vinâç*	گناه *gunâh*
p. *gaitha* (z. *gaêthânam*) monde		*gêhân*	جهان *jihân*

1. Dans *âbrû*, آبرو honneur; littéralement : éclat du visage (Ascoli).
2. Déduit de *raithya* (traduit *râç*, *Yaçna* XLIX, 6).

maêthana, demeure	𐬨𐬀𐬉𐬵 *mêhân*	مهان *mihân*
maçya, poisson	𐬨𐬀𐬉𐬵𐬐 *mâhîk*	ماهی *mâhî*
kaçu, petit	𐬐𐬌 *kaç*	کَه *kah*
thriçata, trente	𐬚𐬌 *çîh*	(سی *çî*; § 116)
pancaçata, cinquante	𐬨𐬀𐬌𐬵 *pançâh*	پنچه *pancâh*
	𐬐𐬌 *káç* paille	کاه *kâh*
tuç-, être vide [1]	𐬵𐬀𐬌𐬐 *tuçîk*	تهی *tuhî*.

Ce *h* tombe dans گوا *gavâ*, témoin, phl. *gôkâç* (p. 61). Le mot *gaêthya*, dont le simple, *gaêtha*, a donné le mot جهان où le *th* subit le changement régulier, offre un cas isolé de *th* rendu par *t* : *gîtî* گیتی (probablement un mot savant; p. 68).

§ 42. *Sh*. — *Sh* médial reste :

p. *gausha*, oreille	𐬜𐬀𐬱 *gôsh*	گوش
**dausha*, la nuit		دوش *dôsh*
maêsha, mouton	𐬨𐬀𐬵 *mêsh**	میش
aêsha, soc [2]	𐬀𐬵 *khêsh*	خیش
dush- mal	𐬛𐬱 *dush*	دُش
raêsha, blessure	𐬭𐬀𐬵 *rêsh*	ریش
aoshô, la mort	𐬀𐬱 *ôsh*	اوش
çraêshay-, mêler		سرشتن *çirishtan* [3]
Çraosha	𐬯𐬀𐬱 *Çrôsh*	سروش *çerôsh*, ange
ni-shad-, s'asseoir		نشستن *nishaçtan*
avi-shmar, compter	𐬀𐬵𐬨𐬀𐬭𐬌 *ôshmartan*	شمردن *shumardan*.

Dans le verbe *ni-pish* écrire, le *sh*, conservé devant les désinences commençant par *t*, est ç devant les désinences vocaliques ; en regard du perse *ni-pish-tam* « écrit », on a نوشت *nivisht* ; en regard de *niyapish-am* « j'ai écrit » on a des formes comme نویسم « *nivîç-am* ». C'est le ç qui est primitif, la racine étant *piç*, qui signifie « former, figurer », et non *pish* qui signifie « moudre, broyer » ; écrire, fût-ce sur le roc, c'est graver, figurer, former des signes, non moudre ou broyer.

§ 43. *M, N*. — *M* et *n* restent :

kâma, désir	𐬐𐬀𐬨 *kâm*	کام
-ami | désinences verbales	𐬨𐬌	م یم *am, îm*
-ayamah | de la 1e personne		
dânâ-, savoir		دانستن *dâniçtan*

1. Sens propre; sens figuré : être désespéré (*anumît*; *Vend.* III, 32 [106]).
2. *Vend.* XIV, 10 [43]. — 3. Voir p. 91, n. 1.

-ana (suffixe nominal)	ن *an*[1]
-âna (suff. de participe)	ان *ân*[1]
-aênya (suff. de noms de matière)	ین *în*.[1]

§ 44. *N* final changé en *M*. — *N* final s'est changé en *m*, en passant du pehlvi au persan, dans les mots suivants :

𐭱 *bân*, toit	بام *bâm*
𐭥𐭫𐭭 *Varahrân*	بهرام *Bahrâm;*

et en pehlvi même 𐭯𐭣𐭲𐭩𐭭 *padtân (paitidâna)* devient 𐭯𐭣𐭲𐭩𐭬 *padâm*.

Comme la lecture du groupe 𐭱 laisse une certaine incertitude, car le signe 𐭭 peut aussi bien être *h* que *â*, l'on peut au lieu de *Varahrân*, lire *Varahrahn*, prononciation par laquelle le mot a certainement passé à une certaine époque, puisqu'il vient de *Verethra-gh-na;* et il se peut de même que 𐭱, dont l'étymologie est d'ailleurs inconnue, doive se lire *bahn* au lieu de *bân*.

L'exception disparaîtrait donc et le changement porterait, non plus sur *n* médial (devenu final) qui subsisterait toujours, mais sur *n* en groupe. Mais dans le dernier exemple il n'en peut être de même et l'on a là un cas certain de *n* final devenant *m*, qui doit faire accepter le même fait dans les deux premiers cas. Ce changement d'ailleurs n'a rien de bien insolite et le zend le présente dans un nombre assez considérable de mots; ainsi :

yavan, jeune homme	fait au vocatif	*yûm*
thrizafan, à trois gueules		*thrizafem*
ashavan, saint		*ashâum*
athravan, prêtre		*athraom;*

et à la 3e personne du pluriel de l'aoriste :

au lieu de *dûn*, ils ont donné	on a	*dûm*
khshnûn, ils ont satisfait		*khshnûm*

§ 45. *Y* et *V*. — *Y* et *v* doivent s'étudier avec les groupes (§§ 83, 91), car ils se fondent en général avec les voyelles qui précèdent et qui suivent.

V cependant conserve son indépendance dans quelques cas où il continue une existence directe : principalement dans les dérivations de racines en *u :*

tu, pouvoir, d'où **tavâna*, puissant, 𐭬𐭥𐭲 توان *tuvân*

1. Voir §§ 212, 215, 226.

urvan, âme	۳۱ *urvan*	روان *ravân*
**shunu*, entendre[1]		شنود *shunavad*, il entend.

De même dans le suffixe *vañt*, la langue ayant conservé conscience de la composition des mots anciens de ce genre; *vañt* est devenu *vand* وند : *khudâvand* خداوند, seigneur.

§ 46. *R.* — *R* médial reste :

barati, il porte — *barad* برد.

Il se change en *l*[2] dans :

vâraghna, corbeau	۱۳۵ *valâk*	کلاغ *kulâgh*
Hara-berezaiti (nom de montagne)		البرز *Alborz*
peretu, pont	۱۳۵ *puhr*[3]	پل *pul*

§ 47. *H.* — *H* médial et radical reste ou s'aspire en *kh*. Il reste dans :

vohu, bon; p. *va(h)u*	۱۳۵ *veh*	به *beh*
dahyu, province		ده *deh*
hvañhar, sœur	۱۳۵۳ *khvâhar*	خواهر
jah-, sauter		جهد *jahad*, il saute
p. *vahâra*, printemps		بهار *bahâr*

Il s'aspire en *kh*, dans :

duj-ah, l'enfer	۳۵۵۲ *dûshakh*	دوزخ
vohuni, sang	۱۳ *khûn*	خون

Il tombe, quand il appartient au suffixe :

raocah, jour	۱۳۵ *rôj*	روز *rôz*
vahyah, meilleur		به *beh*

§ 48. *Hv.* — *Hv* reste : il se prononce *kh* et s'écrit خو :

çâhvan, discours	۱۳۵ *çakhun*	سخن *çakhun*
**paiti-çahva*, réponse	۳۵۵ *paçukh*	پاسخ *pâçukh*
ahvãm, des mondes	۳۳۵ *akhvân*	

1. Cf. § 161.

2. La source ordinaire de *l* est *d* (§ 35), *rd* (§ 71) et *r* en groupe avec *ç*, *th* (§ 72).

3. Peut-être *puhl*. Cet exemple rentre d'ailleurs plutôt dans les groupes.

§ 49. Différence des langues de la Perse et des langues de l'Inde dans la réduction des groupes. L'Inde procède par assimilation, la Perse par aspiration et assibilation du premier élément. — La rencontre de la consonne finale des racines avec la consonne initiale des suffixes produit des groupes consonantiques qui souvent, avec le temps, finissent par blesser les instincts phoniques du peuple qui les a reçus du passé et ne les a pas créés. Le langage s'occupe alors à réduire les groupes qui le gênent. Il peut s'y prendre de deux façons: ou bien il assimile les éléments en présence, c'est-à-dire qu'il supprime leur lutte en supprimant l'un d'eux; ou bien il transforme le premier des éléments en son continu, ce qui facilite la prononciation et supprime la lutte même sans supprimer les éléments.

Le premier procédé est celui qu'ont suivi de préférence les idiomes romans, transformant *septem* en l'italien *sette*, le français *sept;* le second procédé est celui qu'a employé le grec moderne, transformant ἑπτα en *hefta*.

Une des grandes différences du développement phonétique, de l'Inde à la Perse, c'est que l'Inde procède par assimilation, la Perse par aspiration : l'Inde réduit, la Perse adapte.

L'Inde n'a guère commencé à réduire les groupes que dans la période pracrite; la Perse a commencé à les adapter dès la période la plus ancienne et la langue moderne n'a eu qu'à suivre et à appliquer, dans les quelques rencontres où la transformation n'avait pas commencé, les procédés inaugurés par la langue ancienne.

A. Groupes réduits par assimilation.

§ 50. Cas d'assimilation. — L'assimilation n'est cependant pas absolument inconnue à la langue persane : mais elle a un champ très étroit. Je ne la trouve que dans deux cas bien limités : 1° dans quelques combinaisons de *n* et de *m*; 2° dans quelques combinaisons de *r*, de *k* et de *f* avec *sh*.

Assimilation de *nd* en *n*. — La langue ancienne avait un cas d'assimilation de *d* à *n* ; c'est le mot *buna*, base, qui est le sanscrit *budhna* (cf. latin *fundus*, grec πυθμήν, anglais *bott-om*).

Buna est zend; mais il a dû être perse aussi, car le mot pehlvi-persan est بن *bun*. La seule question est si la forme proto-iranienne était *bud-na* ou *bunda; bunda* offrirait assimilation de *n-d*, *budna* de *d-n*. La présence d'un mot pehlvi *bundak* « parfait », بندو, autorise à croire à une forme *bunda*, corrélative au latin *fundus*, et comme les exemples d'assimilation moderne sont tous de *n-d*, nous poserons en loi seulement la réduction de *nd* à *n*[1], non de *dn* à *n*.

**Çkand*, briser (latin *scind-ere; sscr. chid*), qui est la racine du zend *çkeñda*, rupture, et du verbe *çcind-*, briser, a donné l'infinitif persan *shikaç-tan* شکستن pour **shikad-tan* (§ 169); au présent il devrait faire **shikand-am* : il fait *shikan-am*, شکنم[2].

Ni-shaç-tan, نشستن, s'asseoir, pour *ni-shad-tan*, de la racine de *sed-ere*, fait au présent *ni-shîn-am* نشینم; cette forme vient de ce que la racine avait une nasale, comme c'est le cas dans le vieux slave, où « s'asseoir » se dit *send-ati* et comme c'est le cas en zend même, comme le prouve la forme *nishāçya* (*Y.* L [XLIX], 2); *nishîn-am* est pour **ni-shînd-am* (*î* est identique à celui du sanscrit *sîd*, la racine *sad* se présentant sous cette forme aux temps spéciaux).

N tombe devant *r* dans *marâ* مرا, à moi, datif de *man*, pour *man râ*.

§ 51. Assimilation de *mb*, *mp* en *m*. — Comme le *n* s'assimile le *d*, le *m* s'assimile le *b* : au zend *khumba*, cruche, répond, à côté de *khumb* خنب, la forme خم, *khum*.

Le zend *çafa*, sabot, est représenté en persan par *çum* سُم, *çumb* سُنب; le perse disait sans doute **çamfa*.

La racine *çif*, percer (zend *çifaṭ*, il creusa), a donné en persan, à côté du verbe *çuftan*, le verbe سنبیدن *çumbîdan*, d'une forme nasalisée *çumf*, dont le thème paraît dans les composés indifféremment avec le type organique *çumb* et avec le type assimilé.

1. C'est précisément un des cas où les dialectes pracrits ne font pas d'assimilation : sscr. *candra*, la lune : pracrit *candro, cando*; sscr. *skandha*, épaule : pr. *khandho*; sscr. *Skanda*, pr. *khando*; tout au plus réduit-il *nd* en cérébrale : sscr. *bhindipâla*, sorte de lance; pr. *bhindivâla*. L'assimilation de *nd* a *nn* est ordinaire dans le Norois : *finnan*, trouver, de *findan*.

2. *T* semble tomber dans le groupe *nt*, dans le pehlvi *karînîtan*, traduction normale de *kereñt*, tailler, couper (sscr. *kṛnt*).

çum : سم زرد, *zirah çum*, qui fend la cuirasse; de là encore le mot سم, *çum*, caverne, à côté de *çumb*.

Dans le mot d'emprunt σαμψήρα, le *m* a expulsé le *p* : شمشیر, *shamshîr*, cimeterre; le pehlvi écrit *shapshîr;* mais il est probable que la nasale est sous-entendue, comme elle l'est dans سگ *çag*, pour *çang* etc. (v. page 26, n. 1).

Le *m* en contact avec *n* l'élimine dans le mot *kam* کم, pehlvi 𐭪, peu nombreux, du perse-zend *kamna*.

Le *m* final de *shikam* شکم, ventre, a sans doute, ici aussi, chassé une nasale; on trouve, en effet, une forme parallèle شکنب, *shikamb* (pehlvi 𐭱𐭩𐭪𐭥𐭭𐭡 *shikumb*) qui renvoie à une type perse **çkamba*.

Le pehlvi 𐭭, *nam*, persan نم, traduit le zend *napta* (*Vend.* VII, 29 [76]); ceci nous met sur la voie de l'étymologie de *nam*; il dérive de la forme nasalisée de la racine *nab*[1] qui a donné *napta;* la forme ancienne était **namba* d'où *nam*.

Le pehlvi 𐭱𐭠𐭬 *shâm*, persan شام, repas du soir, traduit le zend *khshafniya* qui a le même sens (*Y.* LXI, 19)[2]; la forme perse de *khshafnya* serait **khshapniya*, le perse n'assimilant pas *p* devant *n*, comme l'indique le persan *tab*, chaleur, devant le zend *tafna*, peut-être aussi le persan *khvâb*, sommeil, devant le zend *hvafna*. Le *n* de **khshapnya* s'est répercuté, comme par épenthèse, devant la labiale, d'où **khshamp-nya* ou **khshamf-nya*, **khshamnya*, **khshâm*. Le mot *shâm* s'emploie aussi au sens de «soir», et, quoique dérivé d'un adjectif de *khshapan* et non pas de *khshapan* même, est phonétiquement dérivé des éléments de *khshapan*, le suffixe *ya* étant tombé : c'est par suite un doublet de شب *shab*, nuit[3].

Le *m* final se fait suivre quelquefois d'un *b* non étymologique, par exemple dans:

دنب, *dumb*, queue, à côté de دم, *dum* zend *duma*

et peut-être dans:

رنب, *rumb*, poil, à côté de رم, *rum*, sscr. *roman*(?).

1. Védique *nabh*, jaillir, en parlant d'une source; c'est la racine de *nabhas*, le ciel nébuleux; de νύφη, de *nimbus*, de *nubes*.

2. Voir vol. II, Lexicographie, *khshafnîm* et *çûirîm*.

3. Ou plus exactement de *shaban* (dans l'expression شبنروز *shabanrôz*, la seule où paraisse la forme *khshapan*); la forme nsuelle *shab* répond au sanscrit *khshap* ou *khshapâ*.

دلم, *dirîm* (tache ?), qui traduit le zend *driwi*, pour *drimbi* (?) *Vend.* VII, 2 [4].

§ 52. Assimilation de *rsh* en *sh*. — Réduction du groupe *rsh*.

Le zend offre déjà des exemples de cette réduction dans les racines qui répondent aux racines sanscrites en *rsh*. Mais les passages où elle paraît semblent appartenir à une époque moderne, où les rédacteurs transportaient dans leur œuvre ou dans leur remaniement les habitudes de la langue que l'on parlait autour d'eux et qu'ils parlaient eux-mêmes. Cette réduction appartient en effet aux premiers temps du pehlvi et est déjà achevée dans les textes pehlvis les plus anciens. Ainsi à côté de *karsha*, sillon, on trouve en zend la forme *kesha*, qui est déjà le persan کش *kesh;* à côté du verbe *karshay-*, tirer, on trouve *kâshay-* qui est déjà le persan *kashîdan* کشیدن. Au sanscrit *pârshṇi*, talon, répond le zend *pâshna* qui est déjà le persan *pâshnah* پاشنه.

Cette réduction du groupe *rsh* se fait de deux façons : 1° en *sh*, quand le groupe est suivi lui-même d'une autre consonne; 2° en *r*, quand il est suivi d'une voyelle. Ce fait a contribué à donner une physionomie spéciale à toute une classe de verbes, celle des verbes primitivement terminés en *r*, qui ont développé leur racine par le déterminatif *sh* : par exemple, *dar*, posséder, présentait une forme parallèle *dar-sh* : dans les temps où la désinence commence par *t*, on aura *dâsh-* pour thème; dans les temps à désinence vocalique, on aura *dâr* (§ 171).

Exemples de *rsh* réduit à *sh* :

**Arshaka* (Arsaces)	اشک *Ashk.*

Les Arsacides, ou, selon la formation iranienne, les **Arsha-kânides* (§ 215, 3°, A), sont devenus par là les *Ashkânides;*

parshti, dos; sscr. *pṛshṭha;*	𐭯𐭥𐭱𐭲 *pûsht* پشت[1]
arshtât, l'intégrité	phl. 𐭠𐭥𐭱𐭲𐭠𐭲 *Ashtât;*
karshvare, division de la terre	phl. 𐭪𐭥𐭱𐭥 *kashvar;* p. کشور
karsh, semer (cf. κείρω-νη-μι); mais *karshâmi*, je sème;	phl. 𐭪𐭥𐭱𐭲𐭭 *kishtan;* p. کشتن *kishtan* کارم *kâram*

1. Et le mot savant 𐭠𐭲𐭱 *âtash;* p. آتش, *âtash*, de *âtarsh*, nominatif de *âtar;* forme régulière آذر (voir p. 66, n. 2 et p. 68).

**par-sh*, rêmplir; پاشیدن
**ham-parsh*, id. انباشتن *ambâshtan*
mais **ham-parsh-âmi*, je remplis; انبارم *ambâram*

tar-, passer;
**vi-tar-sh-tanaiy*, id. گذاشتن *guḍâshtan*
vi-tarsh-âmi, je passe; گذارم *guḍâram*

framarshta, oublié; parsi فراموشت *farâmôsht*

varesha, bois (sscr. *vṛksha*); phl. 𐭥𐭥𐭩 *vêshak*; p. بیشه.

Ce *sh* s'est ajouté par analogie à quelques racines où *r* était suivi d'une dentale : *vart*, tourner (z. *vareṭ*; sscr. *vṛt*, lat. *verto*) et **hard*, lâcher (z. *harez*, sscr. *sṛj*); la forme exacte que prenaient ces racines en perse est inconnue, mais les formes persanes supposent :

**varsh*, car l'on a en pehlvi 𐭥𐭠𐭱𐭲 *vashtan*, persan گشتن, *gashtan*
**harsh*, car l'on a en persan هشتن, *hishtan*.

Au présent reparaissent les formes primitives :

vart-ati, il tourne گردد *gardad*
**hard-ati*[1], il lâche هلد *hilad*.

Ce n'est pas à cette série qu'appartient le verbe persan

guçiçtan گسستن, briser
guçîlam گسیلم, je brise

dont les deux thèmes se concilient dans un type

**vi-çard*, qui, devant le suffixe d'infinitif *-tan*, donne
**vi-ça(r)ç-tan*, *viçaçtan* (pehlvi 𐭩𐭥𐭱𐭧𐭲𐭲𐭩𐭲𐭲𐭩)

et devant les désinences vocaliques, avec le changement normal de *rd* en *l* (§ 71)

vi-çîl-am, persan *guçîlam* گسیلم.

§. 53. Assimilation de *khsh* en *sh*. — Le groupe *khsh*, né de la rencontre du *k* primitif avec *sh* (*khshathra* = sscr. *kshatra*), tend déjà en zend à se réduire à *sh* :

shiti, habitation, pour *khshiti*;
shayana, id. » *khshayana*;
shaêti, il habite, » *khshaêti*;

1. *Hard-ati* et non *harzati*; *harz* eut donné *harzidan*. Voir § 70.

shôithra, pays,	pour *khshôithra* ;	sscr. *kshêtra*
shudha, la faim,	» *khshudha* ;	sscr. *kshudhâ*
varesha, bois,	» *varekhsha* ;	sscr. *vṛksha*
ashi, œil,	» *akshi*.	
cashman,	» *cakhshman* ;	sscr. *cakshus*
cash, voir,	*cakhsh*.	

Le groupe *khsh* est, après *rt*, une des sources les plus fréquentes du *sh* zend.

Le persan a généralisé cette réduction ; le pehlvi, en général, garde encore la forme ancienne, quand le groupe est médial :

p. *khshâyathiya*, roi		شاه *shâh*
cf. ph. 𐭯𐭲𐭧𐭮𐭱𐭮𐭰 *pâtakhshah*		پادشاه *pâdishâh* (p. 68)
p. *khshathra-*, empire	(𐭧𐭮𐭲𐭫 *shatrô*)	شهر *shahr*
khshathra-vairya (n. p.)		شهريور *shâhri-var*
**khshathra-dâta*,		شهريار *shahriyâr* (p. 73)
khshap, nuit		شب *shab*
**khshap-nya*, repas du soir	𐭧𐭱𐭭	شام *shâm*
khshudra, semence		شوی
khshîra, lait	𐭧𐭩𐭫 *shîr*	شير
khshud, laver		شستن *shuçtan*
khshnâvay-, satisfaire	𐭧𐭭𐭠𐭲𐭩𐭭 *shnâyînîtan*	
p. *khshnâç*, connaître		شناختن *shinâkhtan*
khshmâkam, de vous		شما *shumâ*
khshvash, six		شش *shash*
khshvashti, soixantaine		ششت *shasht*
khshvaêwa, vipère		شيبا *shîbâ*
khshviwra, (langue) agile		cf. شيوا *shîvâ*
khshayêtê, il est possible		شايد *shâyad*
khshvaêpa, anus [1]		شيب *shêb*
**ni-khshvaêpa*,		نشيب *nishêb*, pente
raokhshna, brillant ;	𐭫𐭮𐭱 *rôshan*	روشن
**â-khshub*, s'irriter		اشفتن *âshuftan*
dakhshta, signe	𐭣𐭧𐭮𐭲 *dâshk*	
yaokhshti, perception ; cf.	𐭩𐭥𐭫𐭧𐭮𐭲𐭩𐭭 *niyôkhshîtan* ;	نيوشيدن *nyôshîdan*, entendre [2]
	𐭪𐭥𐭧𐭮𐭲𐭩𐭭 *kôkhshîtan*	کوشيدن *kôshîdan*, lutter.

1. Voir page 57, note 2.

2. *Nyôshîdan* ne vient pas de *ni-ghôsh* (Spiegel) bien que le sens s'y

L'alternance des thèmes en خ avec des thèmes en ش dans le verbe

دوختن *dôkhtan*, traire دوشم *dosham*, je trais

tient à l'existence d'un groupe *khsh*, qui se réduit devant les consonnes fortes à *kh* et devant les voyelles à *sh*, comme le groupe *rsh* dans les mêmes cas se réduisait, soit à *sh*, soit à *r*; *dôkhtan* suppose un thème *dôkhsh*, dérivé par déterminatif *sh* de la racine *dug* traire (sscr. *duh*), restée dans le mot دوغ *dôgh*, lait ébeurré.

Je ne sais s'il faut expliquer de la même façon le verbe *firôkhtan* فروختن, vendre, فروشم, je vends, la racine étant incertaine : *fr* semble être pour *khr*, à en juger par le guébri *khurushtan*[1], ce qui ramènerait à un dérivé de *khrî* (sscr. *krî*, p. *khîrîdan*), vendre.

Le groupe *khsh* n'a pourtant pas entièrement disparu de la langue :

bakhsh, donner, distribuer, s'est conservé dans *bakhshîdan*, بخشیدن;

tvakhsh, agir énergiquement, s'est conservé dans persan تخشا *tukhshâ*, ph. *tukhshâk*, énergique;

akhshaêna, foncé, probablement contracté de **âkâçaêna*[2], couleur de l'air, a gardé les éléments du groupe dans 𐬵𐬀𐬱𐬀𐬌 *khashîn*, p. خشین *khashîn*.

Dans *magaç* مگس, mouche, pehlvi 𐭬𐭪𐭧 *makaç*, qui répond au zend *makhshi*, la double différence des formes, — ténue au lieu d'aspirée (*k*, *g*, au lieu de *kh*), sifflante au lieu de chuintante (*ç* au lieu de *sh*) — donne lieu de croire que le zend n'est point la forme primitive; il faut supposer une forme *makaçi* que le zend a contractée en *makhshi*, mais qui s'est maintenue en perse.

Dans les groupes d'une consonne avec *sh* et *ç* la consonne en groupe est sujette à changer d'ordre : ainsi :

le suffixe *ishn* devient aisément *isht*; dans le dialecte judéo-persan (traductions de la Bible), les abstraits du pehlvi en *ishn*

prête, puisque le *sh* représente un groupe antérieur *khsh* : il vient d'un verbe **ni-yaokhsh* entendre; **yaokhsh* a donné un substantif *yaokhshti* dont le sens, « perception », résulte : 1° de la traduction de Néryosengh : *hazañrô-yaokhshti* (*Yt.* IX, 25) traduit *sahasrapraṇidhi*; 2° des passages où il est mis en parallèle avec *dôithra*, œil : « Ahura a donné à Mithra mille *yaokhshti* et mille yeux; avec ces mille *yaokhshti* et ces mille yeux il observe les méchants » (*Yt.* X, 82).

1. Justi, *Le dialecte guèbri*.

2. Voir vol. II, *Mélanges*, article VI, 2e partie.

sont régulièrement en *isht* : *khân rîzisht*, au lieu de *khûn rîzishn* « action de verser le sang » ; *kushisht*, le massacre, au lieu de *kushishn* etc. Les lexicographes persans signalent d'ailleurs des variantes de ce genre à l'intérieur même du persan : *râmisht*, plaisir, pour *râmishn* رامشن.

çp devient *çt* dans :

harviçtîn tout هرویشتین
en regard de *harviçp* هرویش (z. *haurva-vîçpa*) ;

peut-être y a-t-il eu une intention de faire de *harviçp* une sorte de superlatif en lui en donnant le suffixe.

Inversement, *çt* devient *çp* dans *Bûshâçp* بوشاسپ, du zend *Bûshyāçta*. Le nom de *Gershâsp*, dans la légende duquel *Bûshyāçta* joue un grand rôle, n'a pas été sans action sur cette déformation phonique.

§ 54. Assimilation de *fsh* en *sh*. — *Fsharma*, honte, se réduit à *sharm* شرم, ph. شلم. Ce mot *fsharma* semble une contraction de **pi-zarema*, *zarema* étant le thème qui se retrouve dans *âzarm* آزرم *honte* et signifiant sans doute *rougeur* ; cf. *zairi*, *zairita* [1].

Le zend a quelques autres mots avec le groupe *fsh* qui ont leur équivalent en persan ; ce sont :

drafsha, drapeau ; sscr. *drapsa* ; phl. *dirafsh* ; p. درفش
fshânay, disperser, افشاندن *afshândan*
fshtâna, sein پستان *piçtân*

Dans le premier cas le groupe est resté, parce qu'il est prononçable, étant médial ; dans le second, il l'est devenu au moyen d'un *a* prosthétique ; dans le troisième cas, le persan semble dériver d'une forme autre que la forme zende, probablement de la forme primitive dont *fshtâna* est une contraction. Le sanscrit pour « sein » est *stana*, le latin *sinus* : la forme latine prouve que le sanscrit ne représente pas le mot primitif, car le latin conserve bien le groupe *st* et par suite *stana* serait resté : les quatre formes en présence s'expliqueront par un primitif **pstana*, d'où vient le sanscrit *stana* par chute du *p*, le zend *fshtâna* par aspiration et allongement, le latin *sinus* par chute du *t* (*psinus*) puis du *p*, et dont le persan est le représentant le plus fidèle.

1. Un dérivé de **âzarema*, base de آزرم, est peut-être caché dans *azeremya vacô mruyâo* (Frag. I, 1) : « prononce des paroles modestes (?) ».

B. Groupes réduits par aspiration du premier élément.

Ce sont les groupes dont le second élément est *t* ou ر.

I. — §§ 55—57. *K-t ; t-t ; p-t.*

§ 55. Groupe *kh-t.* — Le perse avait aspiré le premier élément dans les groupes *k-t, t-t, k-sh.*

Le persan n'avait ici rien à faire, il n'avait qu'à conserver les formes perses. Le groupe *kh-sh* pouvait être réduit en *sh* : il le fut (§ 53).

Voici des formes persanes en *kht, çt,* remontant à la période perse :

bakht, fortune	بخت	(𐭱𐭧𐭲)	zend *bakhta*
çakht, fort	سخت	(𐭮𐭧𐭲)	cf. sscr. *çakta*[1]
pukhta, cuit	پخته		**pakhta*
çukhta, enflammé	سوخته	(𐭮𐭥𐭩𐭲𐭠)	zend *çukhta*
tâkhta, couru	تاخته	(𐭯𐭥𐭩𐭲𐭠)	*takhta*

Kht* devenant *ft. — Le groupe *kht* s'est changé en *ft* dans le mot جفت *juft,* couple, qui est pour *jukht,* zend *yukhta (junctus)*[2]. C'est ainsi que chez les Turcs le persan *çukhta* « enflammé (de l'amour de Dieu) » est devenu *çufta* (nom des étudiants en théologie). Les dictionnaires persans donnent à la planète Vénus le double nom de *Bêdukht* بیدوخت et de *Bêluft* بیلوفت. Le groupe *thr* offre un changement analogue (§ 61).

Kht vient indifféremment de *c-t (çukhta,* racine *cuc)* et de *j-t (bakht,* racine *baj).*

§ 56. *T-t.* — Le groupe *d-t, t-t,* s'est changé en *ç-t* dès les plus anciens textes. Exemples :

1. De la racine qui a donné en sscr. *çak-nomî* je puis, *çakra* puissant (remarquons en passant que *çakht* est le même mot que le gaulois *cingeto* dans le nom de Vercingetorix, sauf que *cingeto* est formé du suffixe *-ata* au lieu du suffixe *ta*).

2. Pehlvi 𐭩𐭯𐭲, lu par les Parses modernes *dokhat* (Peshotan), par M. West *davâd ;* en fait 𐭩𐭯𐭲 est la forme normale de جفت ; le premier signe est *j,* le troisième *kh* : *jukht,* ou si on conserve à ر sa valeur originaire, *yukht.*

Peut-être a-t-on le même changement dans *muft* مفت, « chose acquise sans peine » que l'on définit رایگان, « chose trouvée sur le chemin » : *muft* serait **mukhta,* « chose abandonnée ».

baçta, lié	بسته	𐭱𐭮𐭮	p. *baçta*, z. *baçta*, rac. *band*
nishaçta, assis	نشسته		z. *nishaç-ta*, de **nishad-ta*
shikaçta, brisé	شکسته		**çkad-ta*
shuçta, lavé	شسته		z. *khshuçta*, de **khshud-ta*
maçt, ivre	مست		sscr. *mat-ta*
ârâçta, arrangé	آراسته	𐭠𐭫𐭮𐭮	de **â-râd-ta*.

§ 57. Groupe *p-t*. — Le groupe *p-t*, conservé en perse, est devenu *f-t* en persan :

z. *hapta*, sept	𐭧𐭯𐭮 *haft*	هفت
çupti, épaule	𐭮𐭥𐭮 *çuft*	سفت
napta, humide		نفت *naft* (?)
âyâpta, obtenu	𐭠𐭩𐭯𐭮 *âyâft*	یافت *yâft*
rapta, qui va	𐭫𐭠𐭯𐭮 *raftâr*	رفتار
tapti, chaleur	𐭲𐭠𐭯𐭮 *tâftan*	تافتن
vap, tisser	𐭯𐭠𐭯𐭮 *vâftan*	بافتن

Dans un exemple unique, mais d'étymologie obscure, le *f* du groupe *ft* a disparu : dans le mot *pûlâd* پولاد acier, qui est en pehlvi *pûlâft* 𐭯𐭥𐭠𐭯𐭮.

§ 58. Voyelle euphonique. — De ces trois groupes, le groupe *çt* seul peut se trouver au commencement d'un mot (auquel cas il est primitif et répond à un *st sth* sanscrit).

Un groupe initial, quand ses éléments subsistent, se réduit par l'intercalation ou la préposition d'un *i* euphonique. Ainsi en général *Frîtûn* devient *Ferîdûn; khrad*, intelligence, devient *khirad;* mais *çtâdân* devient soit *çitâdan*, soit *içtâdan; Çfendyâr* devient *Içfendyâr; *brû* (de *brvaṭ*, sourcil) devient *abrû* ابرو; le zend *Fraŋhraçyan* devient *Afrâçyâb* افراسیاب.

II. — §§ 59—66. — Les groupes le plus fréquents sont ceux qui ont *r* pour second terme. Ils sont traités différemment suivant leur position, initiale (§§ 59—62) ou médiale (§§ 62—66).

§ 59. Groupe *khr* initial. — *Khr* initial reste, avec intercalation euphonique. — Exemples :

khratu, intelligence;	ph. 𐭧𐭫𐭠	خرد *khirad*
khrî, sscr. *krî*, acheter;		خریدن *khirîdan*
khram (s. *kram*), avancer avec fierté;		خرامیدن *khirâmîdan*
khruç, crier;	𐭧𐭫𐭥𐭮	خروشیدن *khurôshîdan*

§ 60. Groupe *fr* initial. — *Fra* initial reste, avec intercalation euphonique:

framâna, ordre;	𐬞𐬭𐬀𐬙	فرمان *farmân*
fratama, premier;	𐬞𐬭𐬀𐬙𐬀 *fartum*	
frâc, en avant;	𐬞𐬭𐬀𐬎 *frâj*	فراز
frazaiñti, descendance;	𐬞𐬭𐬀𐬵𐬌 *farzand*	فرزند
**fravarti*, ange gardien;	𐬞𐬭𐬀𐬯	فروهر
paiti-fraça, punition; ph.	𐬞𐬭𐬀𐬙𐬀 *pâtfrâç*	
frâka, large;	𐬞𐬭𐬀𐬴 *firâkh*	فراخ
frya, ami;		فری *farî*, agréable
fraota, en descendant;	𐬞𐬭𐬌𐬙, parsi *frôt*	فرود *furûd*[1].

§ 61. Groupe *thr*. — *Thr* initial se réduit à *çr* ou à *ç*, ou devient *fr* :

1° *thrâ*, entretenir;	𐬛𐬭𐬀𐬌𐬙 *çrâyîtan*	
thrâti, entretien;		سرای *çerâi* hôtel
thrâtar, celui qui entretient;	𐬛𐬭𐬀𐬵𐬎 *çardâr*	سردار chef
Thrita (n. p.);	𐬛𐬭𐬌𐬙 *Çrît*	

2° *thri*, trois, est devenu en persan *çi* سه[2]
thriçata, trente; pehlvi 𐭮𐭩 *çih*[3], p. سی *çî*.

3° *Thraêtaona* est devenu 𐬞𐬭𐬌𐬙𐬀 *Frîtûn*, persan فریدون *Ferîdûn*.
Comparer le grec θρόνος devenant φρόνος en Eolien; le θ de Θεοδώρος devenant *F* dans le *Fédor* des Russes, celui de θύμος devenant *f* dans le *fumus* des Latins, celui de ἀνθένθης devenant *f* dans le *Effendi* des Tures.

§ 62. Groupes *gr, br, dr, çr*. — Les groupes *gr, br, dr, çr* au commencement des mots restent, avec intercalation ou prosthèse:

1° *gr* : *grava*, bâton;	𐬜𐬭𐬀𐬯	گرو *garv*
grîva, cou;	𐬜𐬭𐬌𐬎 *grîv*[4]	گری *garî*
2° *br* : *brâtar*, frère;	𐬠𐬭𐬀𐬵𐬎 *brâtar*	برادر *barâdar*

1. Voir vol. II, Lexicographie, *furûd*.
2. Le *s* de سه est purement orthographique.
3. Le *h* est organique et rend le *ç* de *thriçata*; il est tombé en persan, mais avec allongement compensatif de l'*i*.
4. Dans *grivpân*, «protège-cou», traduction de *kuiriśh* (*Vend.* XIV, 34) : le persan est *girîbân*.

brvaṭ, sourcil;		ابرو *abrû*
**barej* (lat. *frigere*), rôtir;		برشتن *barishtan*
3° *dr* : p. *dranga*, long;	درد	درنگ *dirang*
p. *drauga*, mensonge;		دروغ *durûgh*
z. *drâjô*, longueur;		دراز *dirâz*
drafsha, drapeau;	درفش	درفش *dirafsh*
draona, pain consacré;		درون *darûn*
drighu, pauvre;	دریوش *dariosh*	درویش *darvîsh*
druj, démon;		درج *daruj*
drvañṭ, id.;	درواند *darvand* parsi *darvand*	
drvatât, santé;	درام	درود *durûd*, salut
drakhta, fixé, enfoncé;	درخ	درخت *dirakht*, arbre
4° *çr* : *Çraosha*	سروش	سروش *Çerôsh*
çru, *cruta*		سرودن *çurûdan*, chanter
çrâvayati		سراید *çirâyad*
çraêshy, mêler[1];		سرشتن *çirishtan*
çraoni, cuisse;	سرو *çarînak*[2]	سرون *çurûn*
çraçka, grêle;		سرشک *çirishk*, goutte
çrva, corne;	سرو *çarv*	سرو *çurû*.

§§ 63—66. Groupes médiaux. — Quand le groupe, consonne + *r*, est médial, il arrive, ou bien que la consonne reste et que le *r* se déplace; ou que la consonne se réduit à une simple aspiration qui peut disparaître. Telles sont du moins les deux transformations les plus générales.

§ 63. Groupe *khr* médial. — *Khr* devient *rkh*, groupe de prononciation plus facile :

p. *thukhra*,	z. *çukhra*, rouge	سرخ *çukhr*, سرخ *çurkh*
cakhra, roue, arbalète		چرخ *cakhr*, چرخ *carkh*

1. *Noiṭ hishku hishkvâi çraêshyêiti*, le sec ne se mêle pas au sec (*Vend.* VIII, 34 [109]).

2. *Çarînak* rend *çraoni* dans le Dict. Zend-Pehlvi ; le persan est *çurûn* et *çirîn*; la première forme est la plus régulière; la seconde semble accuser un fait d'épenthèse. La traduction *çinak* (*Vend.* IX, 20) est une faute de manuscrit, il est tombé un *r* pour *çarînak*; la traduction apparente *çarûk* (VIII, 57) est *çrnk* avec chute d'un *i* : سرو pour سرو *çarînak*.

On voit que le pehlvi garde la prononciation ancienne et que l'inversion n'a lieu qu'en persan.

Le groupe reste, avec intercalation vocalique, dans : *çtakhra*, fort, qui a donné son nom à *Içtakhar* ou *Çitakhar* ستخر, l'ancienne Persépolis.

kh s'est réduit à *h* devant *r* dans le mot *hikhra*, qui désigne la matière liquide impure, et qui devient le pehlvi 𐭧𐭩𐭥 *hîhar*, conservé encore aujourd'hui par les Parses sous la prononciation *hehr* ou *hêr*.

Dans le nom perse de Bactre, *Bâkhtri*, le *r* est tombé après avoir adouci et assibilé le *t*; le groupe *khtr* s'est donc réduit à *kh-dh* ce qui est la forme zende *Bâkhdhi*, d'où, par l'équivalence de *dh* et de *l* (p. 72), la forme moderne *Balkh* بلخ. Le pehlvi a 𐭥𐭠𐭪𐭤 *Bâkhl*.

§ 64. Groupe *fr* médial. — Le groupe *fr* devient *rf* ou *hr*.

Il devient *rf* dans :

vafra, la neige	𐭥𐭥𐭥 *varf*	برف *barf*
jafra, profond		ژرف *zharf*.

Il devient *hr* dans **çufra*, trou, qui a donné **çuhr* d'où *çûrâk* سوراخ, trou, persan سوراخ *çûrâkh* (p. 62).

§ 65. Groupe *thr* médial. — *Thr* et *dr* se réduisent à *hr* : le *h* peut disparaître, ce qui amène un allongement compensatif.

Exemples de *thr* :

puthra, fils	𐭯𐭥𐭫 *puhar*	
Mithra, ami, soleil	(𐭬𐭩𐭲 *Mitrô*)[1]	مهر *mihir*
khshathra, royauté	(𐭧𐭱𐭮 *shatrô*)[1]	شهر dans
		شهریار
khshôithra, pays		شهر *shehr*, ville
aêthra, feu		هیر *hêr*[2]
çvâthra, aise	𐭪𐭥𐭲𐭥 *khvâri*	خوار *khvâr*, facile[3]

1. *Mitrô* et *Shatrô* sont des formes savantes.

2. *Aêthra-paiti* n'est point le chef de l'enseignement, c'est le maître du foyer, la même chose que *hamidh-paiti* (= **samidh-pati*; littéralement « le maître de la bûche du sacrifice »; les deux titres sont rapprochés, *Yt.* XIII, 105). *Aêthra* vient de *idh* : هیر *hêr*, qui en est le représentant normal, est donné comme synonyme de *âtash*, et *hêrkada* est donné comme synonyme de *âtash kada*, temple du feu.

3. Voir vol II, Mythologie, *Râma hvâçtra*.

zaothra, libation		𐬰𐬀𐬎𐬭𐬀 *zôhar*	
	parsi	*zûr*	
cithra, visage		𐬌𐬀𐬎𐬭𐬀 *cîhar*	چهر *cihr*
mâthra, parole		𐬨𐬀𐬎𐬭𐬀 *Mahr*	مار dans *Mâraçpand*
tâthra, ténèbres		𐬞𐬀𐬎𐬭𐬀	تار *târ*
**tâthra*, fil		𐬞𐬀𐬎𐬭𐬀	تار *târ*
sscr. *gotra*, famille, origine		𐬜𐬀𐬎𐬭𐬀	گوهر *gohar*, essence.

A côté de *puhr*, resté dans le nom propre *Shâhpûhr* (Sapor), littéralement « Fils de Roi », *puthra* a donné, par résolution de groupe, *puçar* پسر.

Dans le mot *pishtra*, métier, la présence de *sh* a amené la réduction du groupe d'une façon toute différente : *tr* est tombé et l'on a en pehlvi *pêshak* 𐭯𐭩𐭠𐭪, persan *pêsha* پیشه. Cependant la diphthongue *ê* donne à penser qu'il y a là peut-être une formation indépendante, un dérivé d'un ancien substantif **paêsha*, formé de la même racine avec un autre suffixe [1].

§ 66. Groupe *dhr*. — *Dhr* est traité comme *th* :

badhra, sort [2]		𐬠𐬀𐬎𐬭𐬀 *bahr*	بهر *bahr*
**mudhra*, sceau (sscr. *mudrâ*)		*mutrak* (?) [3]	مهر *muhr*
sscr. *kshûdra*, petit			شور *shûr*
zend *çâdra*, affliction			سار *çâr*

Les formes *shûr*, *çâr* supposent des intermédiaires **shuhr*, **çâhr* dérivés de *shudhra*, *çâdhra* ou plus probablement **shuthra*, **çâthra;* en effet, l'aspiration du *d* et celle du *th* se sont confondues, comme le prouvent la confusion en zend de l'écriture *dh* et de l'écriture *th* dans des mots où le *d* est primitif : on a *dadhushô* et *dathushô* (participe parfait de *dadh;* on a *vithush* à côté de *vidhvâo*, tous deux venant de *vid;* et *badhra* **mudhra* ont passé par **bathra* **muthra* avant d'arriver à *bahr muhr*. *Aêthra* présente réalisé ce passage, puisqu'il vient de *idh* et est pour **aêdhra* (p. 92, n. 2).

Groupe *zr*. — Le groupe *zr* se renverse en persan :

vazra, massue		𐬎𐬀𐬰𐬭𐬀 *vazr*	گرز *gurz*.

1. Voir Fragment d'un Commentaire sur le Vendidad, *Journal Asiatique*, 1881, I, 452.

2. Cf. page 55, note 5.

3. C'est ainsi qu'il faut, je crois, corriger le *mutrâk* de *Vend.* II, 18, qui sert de glose à *çufra*, l'anneau *(angothî; Aspendiârji)*; cf. le *Commentaire* cité plus haut, au passage correspondant.

Groupe *ghr*. — Le groupe *ghr* se réduit à **hr*, puis à *r* avec allongement compensatif dans :

tighri, flèche — *tîr* — تیر.

Après la voyelle *a*, il se réduit en *i* de la même façon que le c français devant la consonne *t* : factus, *fait*; octo *huit*; c'est ainsi que *an-aghra*, sans fin, devient en pehlvi *anêr(ân)*. C'est par le même procédé que le zend *daregha*, long, se trouve rendu en persan par *dêr* دیر, ph. 𐭤𐭩𐭥, après inversion de **darga* en **dagra*.

Groupe *mr*. — Le groupe *mr* se renverse dans :

namra, flexible — *narm* — نرم

Groupe *çr*. — Le groupe *çr* se renverse dans :

açru, larme — ph.-p. *arç*.

§ 67. Consonne + *m*. — Groupes où *m* occupe la seconde place.

Le premier élément se réduit à l'aspiration dans :

takhma, fort		تهم *tahm*
çtakhma, violent	*çitahmak*	ستم violence
**çakhma*, crainte[1]		سهم *çahm*
maêthman, hôte	*mehmân*	مهمان *mehmân*.

Dans les autres cas, il subsiste :

dakhma, monument funéraire		دخه *dakhma*
taokhman, germe		تخم *tokhm*
**zah-ma*, coup[2]		زخم *zakhm*
cakhshman, œil		چشم *cashm*
aêshma, colère		خیشم *khûshm*
aêçma, bois		هیسم *hîçm*
açman, ciel		آسمان *âsmân*
careman, cuir		چرم *carm*
raçman, armée en bataille, bataille		رزم *razm*
bareçman,		برسم *barsum*
**baz-man*, festin (rac. *baj*)		بزم *bazm*
**dar-man*, remède		دارمان *dârmân*
garma, chaud		گرم *garm*.

1. R. *çank-*, craindre; sscr. *çaṅkate*, *pratiçaṅkâ*, *çaṅkanîya*.

2. Cf. zend *zah-v-ya*, traduit *zanishnômand* (Nériosengh, *nihantâ*); de là *zah-thathra*, *Yt.* XIX, 47; *zah-it*, qui est traduit « qu'il périsse » (*afçayât*; *çaçayât*), est probablement le verbe de زخم.

§ 68. Consonne + *n*. — Les groupes où *n* occupe la seconde place se maintiennent, avec intercalation vocalique, sauf le groupe *rn* qui assimile *n* à *r*.

1° *raokhshna*, brillant	*rôshan*	روشن
raoghna, huile	*rôghan*	روغن
tarshna, soif		تشنة *tashna*
pâshna, talon		پاشنة *pâshna*
Rashnu,		رشن *Rashn*
2° *parena*, aille		پر *parr*
hvarenah, gloire	(*gadman*, zevâr.)	خرّه *khurra*[1]
p. *farna*, »		فر *farr*
darena, vallée (?)		درّه *darra*
garenu, gale		گر *garr*
baren, couper[2]		بریدن *burrîdan*.

§ 69. *N* + consonne. — Groupes où *n* est initial.

Dans le groupe *ñd*, *n* s'assimile quelquefois le *d* qui tombe (§ 50); dans les autres groupes, la consonne qui suit reste, ou s'affaiblit si elle est forte :

1. *Farr* est un doublet de *khurrah;* il vient de *farn* qui se trouve dans le nom du feu *Farn-bag*, véritable nom du feu généralement appelé feu *Frobâ* (voir vol. II, *Mélanges*, article X), et qui est précisément le feu qui recèle en lui le *hvarenô* (*râjalakshmî*, Nériosengh) et a pour siège « la montagne du *hvarenô* » *(hvarenañuhañt gairi)*. *Farn* conduit au perse *farna* (non pas *frana*), qui ne paraît, il est vrai, que dans des noms propres, ce qui empêche d'assurer le sens du mot, mais ce sont des noms propres dont l'on a des équivalents zends avec *hvarenah : Vindafarna* (non *Vindafrana;* gr. Ἰνταφέρνης; noms parthes Ὑνδοφέρρης, Γυνδοφέρρης; indo-scythe Γυνδόφορος, dans l'Evangile de St. Thomas); c'est le zend *Viñdaṭ-hvarenah* « qui conquiert la gloire royale »; Ἀρταφέρνης est *Arta-farna*, qui serait en zend **asha-hvarenah*, « à la gloire sainte »; le mot *asha-hvarenah* ne se présente pas (dans *ash-hvarenah, ash* semble être le préfixe intensif ordinaire), mais il serait parfaitement conforme à l'esprit avestéen.

On peut se demander si l'élément perse *farâ* (lu généralement *frâ*), qui se rencontre aussi dans les noms propres, ne rentre pas dans le même cas; *farâ* serait un zend **hvarâ*, peut-être *hvarah*, synonyme soit de *hvare*, soit plutôt de *hvarenah : Artafarâ* serait **asha-hvarâ; Farâda* serait **hvarâ-dâo* (cf. *hvarenazdâo*).

2. *Pairi-bareneñti* (*Vend.* XVII, 4), ils coupent; *pairi barenañuha* (*ibid.*, 10), « coupe ». L'on trouve aussi bien en persan, avec une seule *n* : *par, burîdan*, etc.; déjà même en pehlvi (*barînkar*, *Yt.* LVI, 1, 4; etc.).

nt *-añti*, suff. de 3e p. pl.		ند *and*
barañti		برند
-añt (suff. part. prés.)		نده *anda*
		برنده
-vañt, suffixe possessif		وند *vand* (§ 236)
-mañt (suffixe possessif)		مند *mand* (§ 235)
-an-tanaiy, (infinitif des verbes en *an*)		ندن *andan*
dañta, dent		دندان
nk : sscr. *tañka*, crainte, angoisse,	ثنگ *tang*	تنگ, étroit
nd : *bañd*, lier		بندد *bandad*
		بنده بند *banda*, *band*
ny : sscr. *rañga*, couleur		رنگ
açañga, pierre	سنگ *çang*	سنگ
mf : **çamfa*, sabot (z. *çafa*)		سمب *sumb* [1].

§ 70. *R* + consonne. — *rsh* se réduit à *sh* ou à *r* (voir § 52).

Les autres groupes subsistent, la seconde consonne s'affaiblissant; certains groupes se renversent et suivent alors les lois propres du nouveau groupe; *rd* devient *l*.

Les groupes *rt*, *rk*, *rf*, *rz* restent. Exemples :

Groupe *rt (ret)* :

p. **Arta vahishta*, nom d'un Amshaspand		ارد بهشت
**fravarti*, ange gardien	فروَرد *Farvart*	cf. فروردین *farvardîn*
martiya, homme	مرت *mart*	مرد *mard*
**martama*	مرتم *martum*	مردم *mardum*
**kartanaiy*, faire	کرتن *kartan*	کردن *kardan*
kartam, fait	کرت *kart*	کرده *karda*
z. *kareta*, couteau	کارت *kârt*	کارد *kârd*
varetati, il tourne	ورت- *vart-*	گردد *gardad*
çareta, froid	سرت *çart*	سرد *çard*
baretar, qui porte	برتار *burtâr*	بردار *burdâr*.

Groupe *rk* :

mahrkô		مرگ *marg*
**varka*, feuille		برگ *barg*
vehrka, loup	ورک	گرگ *gurg*
Varkâna, Hyrcanie		گرگان.

1. Cf. page 81.

Groupe *rgh* :

ereghañṭ, horrible		ارغند *arghand*, irrité.

Groupe *rj*, *rz* :

arejô, valeur	𐬀𐬭𐬎 *arz*	ارز
**erezaêta*, étain[1]		ارزیز *arzîz*
garez, se plaindre	𐬌𐬀𐬭𐬎𐬀𐬙𐬀𐬥 *garzîtan*	گرزیدن *garzîdan*
varez, travailler, labourer		ورزیدن *varzîdan*
varezana, voisinage		برزن *barzan*, quartier
darez, attacher		درز *darz*, couture[2]
		درزی *darzî*, tailleur.

§ 71. Groupe *rd*. — *Rd* perse devient *l*, qu'il réponde à *rd* zend ou à *rz* zend (cf. pp. 44—45; 103) :

zared, p. **dard*, cœur;		دل *dil*
çaredha, année;		سال *sâl*
**varda*, rose;	𐬵𐬀𐬭𐬌 (*Vd.* II, 28)	گل *gul*
**mard*, frotter, z. *marez*;		مالیدن *mâlîdan*
**bard-ish*, coussin; z. *barezish*;		cf. بالین *bâlîn*
**bard-ant*, haut; z. *barezañṭ*	𐬵𐬀𐬭𐬌𐬀𐬙𐬀𐬥	بلند *buland*
z. *barezishta*, très haut,	𐬵𐬀𐬭𐬌𐬀𐬙𐬀𐬥𐬌𐬯𐬀	*bâliçt*
**bard-a*, hauteur, z. *barez-a*;	𐬵𐬀𐬭𐬌𐬎	بالا *bâlâ*
**hvard-*, z. *hvarez-ishta*		خوالیدن *khvâlîdan*, goûter
**hard*, lâcher, z. *harez* (sscr. *sṛj*);		هلد *hilad*, il lâche
**vi-çard-*, briser[3];		گسیلم *guçîlam*, je brise (p. 84).

§ 72. Groupe *rç*. — Le groupe *rç*, conservé dans :

purçîdan	پرسیدن	de *pareç*, interroger
tarçîdan	ترسیدن	*tareç*, trembler,

donne *hl* dans *pahlû* پهلو, côte, de *pereçu* : la filière est sans doute **parçu* **parthû* **parhû* **palhû pahlû*[4] (p. 52, n. 1).

La même transformation a lieu dans une série de mots en

1. Voir page 66.

2. *Darezishta vaçtra* (*Vend.* III, 60) signifie donc «les vêtements le plus rapiécés que possible, des haillons».

3. Avec un *d* non primitif; répondrait à un zend **vi-çarez*, à un sanscrit **vi-çṛj*; de là un infinitif dialectal *gu-çîkhtan* گسیختن.

4. *ú*, en pehlvi *ûk* : 𐭯𐭫𐭪𐭥𐭫 *pahlûk* (p. 101).

r-th, chose aisée à comprendre, étant donnée la parenté intime de *th* et de *ç* (§ 41). C'est ainsi que :

Parthava, Parthe	devient	پهلو *Pahlav*
**Parthavìya*, parthicus		پهلوی *Pahlavî*
peretu, pont (**perethu*)	𐭯𐭥𐭧𐭤 *pûhal*	پل *pul.*

Le mot *arta*, devenu en zend *asha*, et en persan *ard-*, se présente en pehlvi sous la forme 𐭠𐭧𐭤 *ahl* :

**artya*, zend *ashya*, est en pehlvi 𐭠𐭧𐭤𐭩 *ahlî*

**artavan*, zend *ashavan*, est en pehlvi 𐭠𐭧𐭤𐭥 *ahlav*[1]

**Amarta-çpeñta*, ordinairement rendu par *Amshôçpand*, transcription du zend *Amesha-çpeñta*, est quelquefois *Amahraçpand* 𐭠𐭥𐭧𐭫𐭮𐭯𐭠𐭭𐭣 (peut-être *Amahlaçpand*)[2].

§ 73. Groupe *çv*. — Le groupe primitif *çv* est ordinairement en perse, et toujours en zend, devenu *çp*. Cependant dans quelques cas, *çv* devant voyelle a donné en perse *çuva*, puis il y a eu contraction et l'on a eu *ça* : de là, comme on a vu (pp. 13, 53), la forme *çag* سگ, chien, à côté du zend σπάκα; de là, à côté de *açpa*, cheval, une forme **açuva aça* qui paraît dans *açabara*, cavalier, et qui a donné le pehlvi *açuvâr*, devenu le persan *çûvâr* سوار, où rien ne rappelle plus la parenté du mot avec *açb* اسپ.

Les groupes *çp* que le persan a reçus du perse ont simplement aspiré le second élément : *Çpeñtô-dâtô* est devenu *Isfendyâr; gaoçpeñta*, en ph. 𐭩𐭮𐭯𐭭𐭣 *gôçpend*, est en général prononcé en persan *gôçfend* گوسفند; *çpaêta*, blanc, ph. 𐭮𐭯𐭩𐭣 *çipîd*, est en général prononcé سفید *çifid*.

Pour les autres groupes de *v* et ceux de *y*, voir § 85.

§ 74. Groupes *zd, ghz*. — Le groupe *zd* reste :

nazda, proche;	نزد *nazd*
Ahura Mazda	اورمزد *Ormazd*

Le *d* final de ce groupe est tombé dans :

Kereçavazda (vol. II, Mythologie, s. v.) *Karçîvaz* کرسیوز *Garçîvaz*

Le groupe *zg* s'intervertit dans :

mazga, moëlle	𐭬𐭦𐭪	مغز *maghz*

1. Fr. Müller.
2. Cf. page 52, note 2.

IV. PHONÉTIQUE DES VOYELLES ET DES DIPHTHONGUES.

Les voyelles du perse étaient *a â i î u û*.
Les diphthongues étaient *ai au*.

§ 75. Voyelles *a, â.* — Les voyelles ont gardé leur qualité et leur quantité. Cependant, dans la prononciation moderne, l'*a* s'est obscurci et se prononce en général comme un è. La prononciation de l'Inde, plus archaïque, car c'est encore en partie celle des conquérants Persans du onzième siècle, a conservé le son *a* primitif. Nous transcrivons d'après cette prononciation.

L'*â* s'est de même obscurci en un son assez semblable à l'*ô;* c'est ainsi que l'anglais a transformé en *ô* l'*â* de l'anglo-saxon.

L'*a* a passé au son *u* sous l'influence d'une consonne labiale dans les syllabes fermées : le primitif *barta,* porté, est devenu *burda,* بُرده; mais le primitif *barati* est resté *barad,* برد; *pakhta,* cuit, est devenu *pukhta,* پخته; mais *pacati,* il cuit, est resté *pazad,* پزد; *parç,* demander, donne *purçîdan;* la racine *mar* donne *murdan,* mourir [1].

Exemples de l'*a* primitif :

-ati -añti		د -*ad* -*and* ند
-añt-		نده -*anda*
ham-, ensemble	𐎶 *ham*	از هم *an- ham*
hama, tout	𐎶𐎢 *hamak*	همه *hama*
pacati, il cuit		پزد *pazad*
patar, père		پدر *padar*
etc. etc.		

Exemples de *â* primitif :

mâtar, mère		مادر *mâdar*
framâna, ordre	𐎶𐎼𐎰	فرمان *farmân*
dâta, loi	𐎶𐎼 *dât*	داد *dâd*
dâna, grain	𐎶𐎢 *dânak*	دانه *dâna*
etc. etc.		

1. Ajouter *pôçt* 𐎶𐎱𐎢, p. پوست, du zend *pâçtô* « peau »; *farâmôsht,* 𐎶𐎼𐎰𐎢𐎱, du zend *framarshta* « oublié » (devenu d'abord **framashta*); *pusht,* پشت, de *parshti* « dos » (p. 102). — *Framarshta* vient de *marez* « frotter » et signifie « effacer »; le persan *farâmûsh* فراموش (pour *farâmûsht*), « oublié », est donc de la même racine que آمرزیدن « pardonner ».

L'*a* bref d'un grand nombre de racines a subi un allongement: *tac*, courir, paraît dans toute la conjugaison avec *â* : *tâkhtan*, تاختن, courir; تازد *tâzad*, il court. Ainsi *çac*, disposer, *tap*, brûler, *vap*, tisser etc. paraissent toujours sous les formes *çâkh*, *çâz*; — *tâf*, *tâb*; — *vâf*, *vâb*. Mais il s'agit dans tous ces cas d'un fait de morphologie, non de phonétique, ces formes étant empruntées à l'ancienne formation dite causale qui allonge la voyelle radicale (§ 153). Aussi cet allongement n'est pas propre aux racines en *a*, mais se rencontre aussi bien dans les racines en *i* et en *u*.

Quelques verbes offrent aussi un changement de *â* en *û* à l'infinitif et aux temps qui en dépendent. Par exemple *farmûdan* فرمودن, ordonner, part. passé *farmûda*, ordonné, devrait faire *farmâdan*, *farmâda*, comme il fait *farmâyam*, j'ordonne, la racine étant *far-mâ* (zend et sanscrit *mâ*, perse *fra-mâna*, ordre). Mais la régularité de cette apparition dans un certain nombre de formes, et là seulement, nous indique déjà que là aussi il s'agit d'un fait morphologique et non phonétique; et c'est à l'étude des formes que nous en trouverons l'explication (§ 159 bis).

§ 76. Voyelles *i*, *î*.

1° *Mithra*	(𐎷𐎲𐎶 *mitrô*)	مهر *mihir*
nipish, écrire	𐎿𐎲𐎱𐎢𐎽 *nipishtan*	نوشتن *nivishtan*
cithra, visage	𐎧𐎲𐎼𐎶 *cihar*	چهر
etc. etc.		
2° *dî-*, voir	𐎭𐎲𐎼𐎢 *dîtan*	دیدن *dîdan*
khshîra, lait	𐎵𐎲𐎱 *shîr*	شیر
mîryaitê, il mourra		میرد *mîrad*
khîçati, il saute		خیزد *khîzad*
vîra, homme	𐎫𐎲𐎼 *vîr*	ویر
î allongé dans *çirya*, brave	𐎧𐎲𐎼	چیر *çîr*.

L'*i* bref des racines verbales comme *ric*, s'écouler, est représenté par un *î* ی dans la conjugaison : *rîzad* ریزد, il verse, *rîkhtan*, ریختن, verser. Mais ici encore il s'agit d'un fait morphologique (§ 153) et de plus l'*i* de la conjugaison n'est identique que dans la prononciation moderne avec l'*i* primitif; la prononciation ancienne est *ê*, représentant la forme diphthonguée

de la racine au causal : *ric* avait pour thème causal **raic-ay*, en zend *raêc-ay* et c'est cet *ai âê* qui est devenu le *î* moderne (§§ 79—80).

Il y a allongement de l'*i* médial, devenu final par la chute du suffixe, dans *Parî* پری, zend *Pairika*, pehlvi *Parîk* 𐭯𐭫𐭩𐭪.

§ 77. Voyelles *u*, *û*.

1° *puthra*, fils		پسر *puçar*
2° *bûmi*, terre		بوم *bûm*
dûra, loin	𐭣𐭥 *dûr*	دور
çûta, utilité	ph. 𐭮𐭥𐭲 *çût*	سود *çûd*
	parsi *çût*	
**dûta*, fumée		دود *dûd*
pûta, pourri	𐭯𐭥𐭲𐭪 *pûtak*	پودز *pûda*
çûirya, repos du matin	𐭮𐭥𐭫 *çûr*	سور *çûr*
bûta, fut	parsi *bûṭ*	بود *bûd*.

u final du perse, devenu médial par l'addition du *k* pehlvi dans les formations nominales, est allongé devant ce suffixe, et reste long après la chute du *k* : de là, *jâdû* جادو, sorcier, en regard de *yâtu*, pehlvi *yâtûk* 𐭩𐭠𐭲𐭥𐭪; *pahlû* پهلو, côte, en regard de *pereçu*, pehlvi *pahlûk* 𐭯𐭤𐭤𐭥𐭪.

u radical dans les verbes devient وُ *û* par procédé morphologique (§ 153); cet *û* n'est point l'allongement de *u*, mais la réduction d'un ancien *ô*, contracté de *au ao* (voir §§ 79—81).

§ 78. Le *r* voyelle. — Nous avons vu que le perse a connu le *r* primitif (pp. 48 seq.) dans une période antéhistorique, mais que dans la seule période que nous connaissions il l'a déjà transformé, comme l'ont fait le grec, le latin, toutes les langues européennes et comme l'ont fait en Inde même les langues dérivées du sanscrit.

Le *r* voyelle paraissait dans des verbes et dans des thèmes nominaux. Dans les verbes l'existence d'un double thème, l'un en *ar*, l'autre en *r*, amena l'unification des formes au profit du thème en *ar*, dont les formations étaient les plus nombreuses : étant donnée par exemple la racine *bar*, l'analogie des nombreuses formations où la base est *bar*, comme l'infinitif *bartanaiy* « porter », le nom d'agent *bartar* « porteur », les formes du sin-

gulier du présent *barâmi* «je porte», le substantif *bara*, «qui se fait porter», *bâra* «fardeau», triompha des formations en *r*, de sorte que **bṛta*, porté, devint *barta*.

Dans certains verbes le *r* se réduisit en voyelle simple sous l'influence d'une caractéristique qui faisait corps avec la racine aux temps spéciaux : **kṛ-nau-mi* altéra son *r* en *u* sous l'influence de l'*a* suivant et l'on eut *ku-nau-mi* etc. ; puis, la caractéristique ayant fait corps avec la racine, comme c'est le cas ordinaire, l'on obtint un thème *kun-* qui prit une existence indépendante trop absolue pour se laisser ramener à l'analogie de *kar-tanaiy;* le participe **kṛta* s'y laissa ramener parce que l'on se rappelait toujours le rapport entre *kṛ* et *kar*, rapport que l'on ne sentait plus entre *kun* et *kar*.

Le même fait se produisit dans le verbe qui répondait au sanscrit *çṛ-ṇô-mi*, j'entends, en zend *çuru-nao-mi;* la transcription zende *çuru* indique que la *voyelle* qu'elle exprime est à la syllabe *ru*, apparente dans le thème fort *çru-ta*, dans le même rapport que la voyelle rendue par *ere* dans *bereta* est à la syllabe *ar* de *barâmi*. Le perse **çṛ-nau-mi* changea aussi son *r* en *u*, sous l'influence probablement de la caractéristique *nau*, et de là la forme **çu-nau-mi*, infinitif **çu-nau-tanaiy*, qui est le persan moderne *shunûdan* شنودن.

Il est probable que dans les thèmes nominaux des réductions analogues de la voyelle *r* se sont produites et qu'elle n'a pas été ramenée dans tous les cas à une syllabe uniforme *ar*. Malheureusement, l'insuffisance du vocabulaire perse et l'impossibilité qu'il y a à conclure absolument de la forme zende à la forme persane empêchent de répondre d'une façon satisfaisante à cette question. Prenons un exemple :

Le dos se dit en sanscrit *pṛshṭha*, en zend *parshti*, en persan *pusht*, پشت. Cette forme *pusht* dérive-t-elle d'une forme perse *parshti* identique au zend, où l'*a* primitif s'est assourdi en *u* sous l'influence de la labiale précédente, comme dans *pukhta*, *burda* etc. (p. 99); ou bien dérive-t-elle d'une forme **pushti* parallèle au sanscrit *pṛshṭha* et où le *r* s'est réduit en *u* sous l'influence de la même labiale d'une façon analogue au *r* de **kṛ-nau-mi* et de **çṛ-nau-mi*?

La première hypothèse semble plus vraisemblable : d'une part, le fait même que le zend a *parshti*, et non *pereshti* comme on l'attendrait, laisse supposer que le groupe *rshti* offrait des

difficultés à la prononciation au moins en zend[1], surtout que l'exemple n'est pas isolé et que l'on trouve :

arshti, lance	au lieu de	*ereshti,*	sanscrit	*ṛshṭi;*
harshti, écoulement	»	»	»	*hereshti,*	»	*sṛshṭi;*
karshti, culture	»	»	»	*kereshti,*	»	*kṛshṭi;*
darshti, vue	»	»	»	*dereshti,*	»	*dṛshṭi;*

de même des participes *harshta, karshta, darshta,* sans parler des formes comme *zareshti, bareshti,* dont le sens et l'origine sont obscurs. Or, la langue iranienne peut avoir éprouvé de tout temps la même répugnance à prononcer ce groupe *ṛsht* et l'avoir amené à la forme forte *arsht* avant la période perse proprement dite. Les formes persanes qui nous sont restées de ces mots ne jettent point de lumière suffisante sur la question. La forme qui répond à *karshti, kisht* كشت, laisserait aisément remonter à une forme **kishti* où l'*i* serait la réduction perse de *ṛ;* mais il se peut qu'il n'y ait dans l'*i* de *kisht* qu'une altération moderne de **kasht* pour **karsht.* L'exemple de *dil* دل pour **dṛd* ou **dard* (z. *zaredhaya,* sscr. *hṛd*) laisserait supposer une forme **did* où *i* représenterait de même le *ṛ* de **dṛd;* mais ceci amènerait la conclusion que le *l* de *dil,* et de tous les mots où il représente, au moins en apparence, un primitif *rd* (§ 71), est en réalité sorti de *d* seul; le changement de *d* en *l* n'a sans doute rien d'insolite, nous en avons déjà vu des exemples en persan même (§ 35); mais il est un certain nombre de cas, où cette explication ne tiendrait pas, et les mots *çâl,* année, en regard de *çaredha,* sanscrit *çarad, mâlidan,* frotter, en regard du z. *marez, bâlâ,* hauteur, en regard de *bareza,* deviendront inexplicables. Si les représentants perses de *çaredha, marez, bareza* sont passés par *çṛd, mṛd, bṛda,* ils auraient dû réduire leur *ṛ* en *u* ou en *i* et donner *çil, mulîdan, bulâ;* et si l'on admet qu'ils l'ont réduit en *a,* l'allongement de cet *a* reste à expliquer. L'hypothèse qui part, non d'un groupe perse *ṛd,* mais d'un groupe perse *ard,* identique au groupe zend, explique au contraire toutes les formes.

Nous croyons donc plus prudent de suivre pour le persan l'analogie du zend dans les cas où le zend n'a pas pris ou n'a pas gardé le *ṛ* voyelle : nous raménerons *pusht* à une forme *parshti,* identique à la forme réelle que présente le zend et non

1. On ne peut supposer que le suffixe *ti* voulait le thème fort, étant données les formations *â-pereti, paiti-ereti, fra-bereti, fra-mereti, hañkereti* etc.

à une forme théorique **pushti* ; de même *kisht* à *karshti* et non à **kishti*. Un exemple qui était singulièrement favorable à la réduction de *r* en voyelle et où pourtant le perse n'a pas profité de ses facilités et a mieux aimé aller à la forme syllabique, c'est le mot qui est en sanscrit *kṛmi*, ver ; la réduction vocalique eût donné **kimi*, d'où en persan **kim* ; or, l'on a *kirm*, کرم.

§ 79. Diphthongues. — Le *v* et le *y majhûl* et *ma'rûf*. Diphthongues *ai au*.

Les diphthongues *ai au* du perse, devenues d'abord comme en zend *aê aô*, sont devenues ensuite *ê ô* et sont à présent *î û* (p. 54).

A l'époque de l'introduction de l'alphabet arabe en perse, ces diphthongues *ê ô* étaient encore bien distinctes de *î û*. Comme l'arabe ne possède pas les sons *ê ô*, on employa pour les représenter le signe des voyelles qui s'en rapprochaient le plus, *î û* و ی : c'est d'ailleurs ce que le pehlvi faisait lui aussi, écrivant avec le même signe l'*î* long de *shîr* 𐭱𐭩𐭥, zend *khshîra* et l'*ê* de *çpêt* 𐭮𐭯𐭩𐭬, zend *çpaêta* ; avec le même signe ı l'*û* de *çût* 𐭮𐭥𐭮, *çûta*, et l'*ô* de *rôz* 𐭫𐭥𐭦, *raocah*. Mais les lexicographes distinguèrent exactement les deux prononciations de ی et de و, la prononciation connue à l'arabe de celle qui lui est inconnue, ou pour prendre leurs expressions le *vâv arabe* ou *vâv connu* du *vâv persan* ou *vâv inconnu* ; le *yâ* arabe ou *yâ connu* du *yâ persan* ou *yâ inconnu* (*vâvi 'arabî* ou *vâvi ma'rûf* ; *vâvi fârsi*, *'ajemî* ou *vâvi majhûl* ; واو عربی, واو معروف ; واو فارسی, عجمی, واو مجهول). Les poètes anciens, Firdousi par exemple, ne font jamais rimer le *majhûl* avec le *ma'rûf*[1]. Dans tous les exemples donnés par les lexicographes de *v* ou de *y majhûl* dont l'on connaît l'étymologie, on trouve pour son primitif *ai* ou *au* perse, *aê* ou *ao* zend, *ê* ou *ô* sanscrit. De même pour les mots qui nous sont venus en transcription parsie : leur *ô* et leur *ê* remontent à une diphthongue *au, ai* ; *ao, aê* ; et ils sont représentés comme prononcés avec le son *majhûl* par les grammairiens indigènes. Seulement dans une série, celle où le *majhûl* était suivi d'un *m* ou d'un *n*, la réduction à la voyelle simple *î û* s'est faite très anciennement et paraît déjà effectuée dans les transcriptions parsies.

1. Voir Spiegel, *Journal de Kuhn, Beiträge*, III, 77.

Je reprends à présent l'histoire des diphthongues primitives. Je donne leurs formes persanes avec le son *majhûl*, toutes les fois que la substitution du *ma'rûf* au *majhûl* n'est pas un fait ancien. Le lecteur n'a qu'à substituer par la pensée *î û* à *ê ô* pour avoir le son moderne.

§ 80. Diphthongue *ai*. — Diphthongue *ai* (z. *aê*, sscr. *ê*) :

ṭkaêsha, loi	کیش parsi	*késh*
daêva, démon	دیو »	*dév*
çpaêta, blanc	سپید »	*çpét*
maêgha, nuage	میغ	*mêgh*
taêgha, tranchant	تیغ	*têgh*
maêsha, mouton	میش	*mêsh*
raêsha, blessure	ریش	*rêsh*
gaêça, chevelure	گیسو	*gêçû* [1]
daêça, ressemblance	دیس	*dêç*
raêcay-, faire couler	ریختن	*rêkhtan*
pz. *frêftan*, tromper	فریفتن	*frêftan*
aêthra, feu (p. 92, n. 2)	هیر	*hêr*
aêthrapaiti, prêtre du feu	هیربد	*hêrbad*
**paêsha* (?), métier (p. 93)	پیشه	*pêsha*.

Déjà en parsi *ê* s'est réduit à *î* devant *m* et *n* :

p. *vain-*, voir	*vînashn* vue	بینش *bînish*
z. *paêma*, lait	pz. *pîm*	
daêna, loi	*dîn*	دین
kaêna, vengeance	*kîn*	کین
daêman, visage		دیم *dîm*
**baêman*, crainte		بیم *bîm*

La diphthongue de *gaêthanãm*, réduite à *é (ê)* dans le parsi *géhãn*, s'est abrégée en *i* au lieu de *ê* dans le persan *jihân* جهان.

§ 81. Diphthongue *au*. — Diphthongue *au* (zend *ao*, sscr. *o*) :

raucah, jour	۱۹ *rôz*	روز
gausha, oreille	۳۵ *gôsh*	گوش
daushta, ami	۳۳۴ *dôçt*	دوست
drauga, mensonge	*durôgh*	دروغ
rauta, fleuve	۱۹۱ *rôt*	رود

1. Commentaire sur le Vendidad, *J. Asiat.* 1881, I.

zaothra, en pehlvi 𐭦𐭠𐭮 *z-v-h-r*, est transcrit en pazend *zôr*; mais *puthra*, en pehlvi 𐭯𐭥𐭮 *p-v-h-r*, est *pûr*.

Devant *n*, *ô* est déjà réduit en pazend à *û* :

gaona, couleur, espèce	pz. *gûn*	گون
draona, pain consacré	*drûn*	درون

Le nom de *Thraêtaona* offre en pazend un exemple de *ê majhûl* conservé et de *ô majhûl* réduit : *Frétûn*, aujourd'hui *Ferîdûn*.

§ 82. Epenthèse. — Les voyelles ne changent pas de qualité. Les quelques exceptions à cette loi sont dues, soit à l'action de la consonne qui précède (cette action se borne à la labiale changeant l'*a* qui suit en *u*; v. p. 99), soit à l'action de l'épenthèse.

L'épenthèse, un des traits les plus frappants du zend, semble inconnue au perse (p. 47); à tout le moins, il ne la marque pas dans l'écriture. Les formes persanes n'indiquent pas non plus que l'épenthèse ait agi d'une façon latente : l'ensemble des formes annonce un type pur. *Har*, tout, vient d'un type identique au type écrit du perse *haruva* et non d'un type zend *haurva*; c'est la désinence *-ati* et non *aiti* qui a donné le persan *-ad*.

Voici quelques exemples où il est cependant impossible de méconnaître l'action de l'épenthèse.

Le nom de l'*Êran*, aujourd'hui *Îrân*, remonte à une forme **aryana*, qui est en zend *airyana*. *Aryana* est devenu **ayrân*, *êrân*, comme en pracrit *sundarya* est devenu *sundera*, comme *açcarya* est devenu *accera*.

Mînô مینو, le ciel, dérivé de *manyu* ciel, ou de *manyava* céleste, a dû passer par un intermédiaire *mainyu*, analogue au zend. Autres exemples :

1° Action de *y* suivant, dans :

nîrô, نیرو, force; cf. *narya*, z. *nairya* (**nairyava*)
pîr, پیر, vieillard; perse *paruviya*, ancien; z. *paoiryô*
tîr, تیر, obscur; cf. z. *tâthrya*
çirîn, سرین, cuisse; z. *çraoni*
gîrad, گیرد, il prend; z. *géurvayêti* [1]
shîr شیر, lion; **khshathrya* (?) [2]

1. Le *b* radical est tombé; le zend est en voie de le perdre; le î s'explique par épenthèse de *aya*, aidée peut-être par l'analogie de *mîrad*, میرد; *khîzad*, خیزد.

2. Comparer le nom du roi *Ardshîr*, de *Arta-khshathra*. Les Persans

pîrâmûn, پیرامون d'un dérivé de *pairi*[1].
ph. *pîramûn*, پیرامون

2° Action de *u, v* dans :
khordâd خوداد z. *Haurvatâṭ*
çukhun سخن, discours; z. *çâhvan.*

§ 83. Diphthongues sorties de *ava aya.* — Comme *aê* zend a deux sources, étant soit le renforcement de *i*, soit la contraction du groupe *aya*, le *yâ majhûl* et le *vâ majhûl* ne dériveront pas toujours de *ai au*, mais aussi de *aya, ava.*

On reconnaît en zend dans les morceaux métriques l'origine des diphthongues à leur quantité, et réciproquement (vol. II, 28) : par exemple, *raocah* est dissyllabique, parce que *ao* est le renforcement de *i; ashaonô* fait quatre syllabes, parce que *ao* est pour *ava.* L'orthographe *ashaonô* est postérieure à la composition des morceaux métriques où elle paraît : il se prononçait *ashavanô* quand on les a composés et *ashaonô* quand on les a écrits. Le perse ne contracte pas les groupes *aya ava*, au moins dans l'écriture. Mais à la longue, en tout cas, il l'a fait et par là il a créé une seconde source d'où viennent *ê* et *ô.*

Exemples de *aya* devenu *ê* en persan.

Le cas le plus fréquent est donné par les désinences verbales qui sont celles du causal (§ 153) :

-îm, 1e personne du pluriel du présent, est contracté de *-ayamahi ayam aêm êm îm; ê*, étant devant *m*, s'est réduit en parsi déjà à *î* (p. 105).

-îd, 2e personne, pour *ayata aêt êd îd; ê* changé en *î* par analogie de *îm.*

-îdan, infinitif; *ayitana aêtan êtan îdan;* formation due peut-être toute entière à l'analogie.

Exemples de *ava* devenu *ô* :
**fravatâ*, sscr. *pravatâ*, en bas; pz. *frôṭ;* p. فرود *furûd.*

Cet *ô* s'abrège en *u* dans :
tava, toi parsi *tô* p. *tu* تو

eux-mêmes expliquent son nom par شیر lion, ce qui prouve au moins que شیر peut venir d'un type *khshathrya.*

1. Voir plus bas aux prépositions, § 200, B.

nava, neuf			*nu* نو
nava, nouveau	𐬥𐬀𐬯 *nôk*,	parsi *nô*	*nu* نو

§ 84. Diphthongue *ai* sortie de *ata ada*. — On a vu que *d* et parfois *t*, entre deux voyelles, ont fait place à un *i* (§§ 31, 34). Cet *i* ne se fond pas avec l'*a* qui précède, mais forme une diphthongue *aï* qui ne rime pas avec *ê*. La fusion en *ê* n'a lieu qu'au milieu du mot devant un *sh*.

Exemples :

mai مى, vin		z. *madhu*
kai كى, quand?		*kadha*
pâi پاى, pied	𐬯𐬀𐬎	*pâdha*
nai نى, roseau		**nada* (p. 72)
pai- پى, préfixe en composition		*pati*
râi راى, à cause de		*râdi*
maig مَيك, sauterelle	𐬨𐬀𐬐𐬎	*madhakha*
pêsh پيش, devant	𐬯𐬌𐬱	*patish*
khvêsh خويش, parent	𐬲𐬎𐬱	*hvaêtush*
çerâi سراى, maison		**thrâti*.

On peut se demander si *adhari*, devenu *êr*, sous, rentre dans la même classe et si *êr* est pour *air*. On serait plutôt tenté de voir un fait d'épenthèse, *êr* venant, non de *adhari*, mais de **adharya*, d'où *aêr êr* (cf. *Êrân*, p. 106). Ce n'est pas seulement la prononciation de *êr* qui suggère cette hypothèse, mais aussi la fusion étroite de *êr* avec *az* (*zîr* زير), laquelle prouve que cette locution composée remonte aux premiers temps du persan et à une époque où *êr*, étant régi par la préposition *az*, devait encore être adjectif : *zêr* est formé sur un type *haca adhairyâṭ* « *ex imo* » ; on ne pouvait pas dire encore *ex infra*.

Dans la même classe rentrent :

كى *kai*, roi, venu de *kavi* par chute du *v*

رى *Rai*, nom moderne de la vieille cité de *Ragha*.

§ 85. Contraction des groupes où entrent *v* ou *y*. — Contractions de *va, âva âvay âvi âvy aya âya iva êva êa :*

va se contracte en *u* dans :

tvakhsh, d'où le ph. *tukhshák*, p. *tukhshâ*, « énergique ».

âva s'est contracté en *â* dans :
pâk پاک, pur, de *pâvaka* (sscr.).
rândan راندن, pousser, de *ravânîdan*.

âvay se contracte en *ây* au causal de racines en *u* :
çru, entendre, faisait en perse au causal **çrâvayâmi*, je fais entendre, je chante ; de là *çirây-am* سرایم. Ainsi se forme dans les racines en *u* une alternance d'un type en *ây* et d'un type en *û* qui devient un procédé de conjugaison (§ 159 bis).

âvi s'est réduit à *â* dans :
âshkârâk 𐬀𐬱𐬑𐬵𐬀𐬑𐬀𐬐, p. *âshkârâ* آشکارا, pour *âvish-k-*, manifeste [1].

âvy devient *ây-* dans :
**âvya*, œuf [2] p. خایه *khâya*

aya s'est contracté en *â* dans :
paidâ, manifeste, ph. *padtâk*, z. *patidaya-(ka)* ; cf. p. 69.

âya semble s'être contracté en *â* dans :
bâk pour پاک de **bâyaka* (formé de *bî* sur le type de *pâvaka*).

iva se contracte en *î* dans :
**Zarivari* (z. *Zairivairi*) زریر *Zarîr*.

êva s'est réduit à *ê* dans :
nêk نیک, pehlvi *nêvak* 𐭭𐭩𐭥, perse *naiba*.

Il s'est résolu en *ya* dans :
yak یک, un, ph. *êvak* 𐭠𐭥.

ê-a se résout en *yâ* dans :
shiyâr شیار, campagne de **shê-ar*, ou **shêhar*, du z. *khshôithra*, sscr. *kshetra*.

y est tombé après consonne dans :
p. *shiyâti*, joie 𐭱𐭩𐭠𐭲𐭩 *shâtîh*, شادی
p. *shiyu*, aller شدن
sscr. *çyêna*, aigle, z. *çaêna* 𐬰𐬀𐬌𐬥 *çîn-*

v est tombé dans la même position ; dans certains cas, dès la période perse :
**çvaka*, chien ; z. *çpaka* devenu **çaka* 𐬰𐬀𐬐 سگ *çag*
**açva*, cheval ; z. *açpa* *aça*

1. *âshkârâk* traduit *âvish*, *Yaçna* LIII, 7, c.
2. Ou *âvaya*, dans *apâvaya*, qui n'est point « Streit, Abneigung », mais « impuissance » *apa-âvaya* (*Vend.* II, 20).

**açvabara*, cavalier	*açabara* 𐬀𐬐𐬀𐬉𐬌	سوار *çuvâr*
**viçva*, tout; z. *vîçpa*	*viça*	
**âçvan*, repos; z. *açpen*		آسانی *âçânî*[1]
duvarâ, porte		در *dar*
duvitiya, second		ددی *dadî-*
khshviora, agile (langue)		شیوا *shîvâ*
**cathuvârô*, (z. *cathwârô*), quatre		چهار *cahâr*
z. *khshvash*, six,		شش *shash*
khshvaêpa, anus		شیب *shîb*
cvañṭ, combien	𐬰𐬀𐬎𐬌	چند *cand.*

ya s'est contracté en *i* dans :

hya, qui,	devenu	l'*i*	de l'izâfet (§ 142)

ya- suffixe de dérivation, devenu *ya-k*, se contracte en *î* dans le pehlvi *îk*, d'où *î* ی persan.

§ 86. Aspiration des voyelles initiales. — La voyelle initiale subit un certain nombre de modifications importantes :

1° Dans les monosyllabes, commençant par un son vocalique, ce son s'aspire, soit en *h*, soit en *kh* :

aêçma, bois	𐬵𐬀𐬐𐬌	هیسم *hiçm*
aêthra, feu		هیر *hêr*
aêsha, soc de charrue[2]	𐬵𐬎𐬌	خیش *khêsh*
aêshma, colère	𐬵𐬎𐬌𐬨	خشم *khishm*
ishtya, brique	𐬀𐬎𐬌𐬙	خشت *khisht*
âma, cru		خام *khâm*
âçtavâna, qui fait profession[3]	𐬀𐬐𐬙𐬀𐬯𐬀𐬥	خستوان *khaçtavân*[4]
açtu, os		خستو *khaçtû*, noyau.

Cette aspiration s'est même produite dans des dissyllabes :

**âvya*, œuf	خایه testicule.

1. Voir vol. II, Lexicographique, *açpén*.

2. *Vend.* XIV, 43.

3. *Vend.* III, 40; *khaçtavân* y traduit *âçtavâna*.

4. Le zend semble offrir déjà une tendance pareille : c'est ainsi du moins que peut s'expliquer le *kh* inorganique de *kh-shvash* pour *shvash;* de *kh-shmâkem* pour *-shmâkem;* de *kh-çtâ* pour *çtâ;* il est à noter que cette aspiration se produit toujours devant une sifflante.

§ 87. Chute des voyelles initiales en persan. — 2° Dans les polysyllabiques la voyelle initiale tombe en persan, que ce soit *a* ou *â*; quelquefois même *ha* et *an*. Exemples :

an-âp, sans eau	*anâp*	*nâb*[1]
an-aoshah, immortel	*anôsh*	*nôsh*
**anyâc, anîc*, autre		*nîz*[2]
**anûc*, à la suite		*nûz*[2]
amayava, lamentation	*mûyak*[3]	*mûya*
Ameretâṭ		*Murdâd*
p. *abâcari*, marché, lieu de réunion		*bâzâr*[4]
apâc, en arrière	*apâj*	*abâz bâz*
apaya (? § 177)		(préfixe)
aperenâyuka, enfant	*apurnâyak*	*barnâ*[5]
ahmâkam, de nous	parsi *êma* (judéo-p. אימא)	*mâ*
açeñga, pierre, p. *athanga*,	*çang*[6]	*çang*
apâkhtara, nord		*bâkhtar*
**an-âkâça-*	*anâkâçîhâ* sans s'en apercevoir	*nâgâh*[7] subitement
p. *açabara*, cavalier	*açvâr*	*çuvâr*
(**avôdâta*[?][8], secourable)	*ayyâr*	*yâr*
âyâpta, faveur obtenue	*âyâft*	*yâft*
âyâç, désirer		*yâçîdan*.

La voyelle initiale en pehlvi. — Le pehlvi conserve encore la voyelle initiale. Voici quelques exemples pour lesquels on n'a pas la forme ancienne, mais où le pehlvi peut en tenir lieu, en ce qui touche le point qui nous occupe :

1. *Madhu anâpem*, vin sans eau (*Vend.* V, 154), persan می ناب. De là ناب a pris le sens général de pur, sans mélange, et peut qualifier le feu, les métaux *(âtashi nâb; zar, çim, pûlâdi nâb)*.

2. Voir vol. II, Indo-Iranica, suffixe *ac*.

3. Voir vol. II, Lexicographie, s. *shîn u mûyaî*.

4. Voir Lexicographie, *abâcari*.

5. Un exemple frappant des pièges de l'étymologie non historique : si l'on s'en tenait au persan *barnâ*, il faudrait beaucoup de modération pour ne pas y voir le même mot que l'écossais *barn*, enfant (de *to bear; geboren*).

6. L'*a* est tombé déjà en pehlvi; comme dans *mûyak*.

7. Écrit ناگاه, comme si c'était un composé de گاه, temps, « à contre-temps ».

8. Voir plus haut, page 73.

abê, sans	(**apaya*?)	p. ابی‌بی	*abê bê*
anâr, grenade		نار	*nâr*
an-umîd	sans espoir	نمید	*numîd*
anôshîn-ravân	d'âme immortelle	نوشیروان	*Noshîrvân*
anâk, mauvais		ناک	*nâk*
açîm, argent		سیم	*çîm*
afâm, dette		وام	*vâm*
abâyiçtan, falloir		بایستن	*bâyiçtan*
avîrân, désert		ویران	*vîrân*
abar, sur		بر	*bar*
âyyâd, souvenir		یاد	*yâd*
âyûf, ou bien		یا	*yâ*[3].

Enfin, à l'intérieur même du persan, *hamê* se réduit à *mê; andar* à *dar*.

Observations.

1° Les composés négatifs de *an* sont réduits en mots simples et le sens de la composition disparaît. Le persan ne sait plus que می ناب *mayi nâb*, vin pur, est « du vin sans eau », *madhu an-âpem*. *Ameretât*, le génie de l'immortalité, en devient chez les modernes, sous la forme *Murdâd*, le génie de la mort, une forme persane d'Israfil[1]. Quand le souvenir du sens négatif est conservé, l'expression négative se reforme par un procédé nouveau, la combinaison de la conjonction négative avec le mot à rendre négatif (§ 287).

2° Tout groupe initial *apa upa api* se réduit à *ba bi*.

3° Tout groupe initial *âya* se réduit à *ya* (cf. § 20).

Tous ces faits sont modernes : le pehlvi a encore les formes anciennes[2] et le persan moderne, dans sa forme archaïque, a encore la voyelle initiale. On rencontre dans Firdousi *abar* ابر à côté de *bar*, *abê* ابی à côté de *bê*, *abâz* اباز à côté de *bâz*. Les textes judéo-persans, dont la langue dans son ensemble remonte à l'époque de Firdousi, ont toujours la forme pleine et ont même pour ما *mâ*, « nous », la forme parsie *émâ*, écrite אימא.

§ 88. Chute des voyelles finales. — Les voyelles et les groupes de voyelles à la fin des mots ont disparu dans le passage au pehlvi :

1. Voir *Haurvatât et Ameretât*, II^e^ partie, fin.
2. Sauf dans deux cas : *çang* et *müyak* (page 111, note 6).

bandak-a, serviteur	*bandak*	*banda*
bandakân-âm, des serviteurs	*bandakân*	
barat-i, il porte		*barad*
baoidh-i, parfum	*bôd* (ou *bôi*)	*bôi*[1]
magu, mage	*magû*[2]	
madh-u, vin	*mai*	
vah-u, bon		*bah*
vah-yah, meilleur		*bah* (§ 106).

Les voyelles et les groupes de voyelles à la fin des mots ne se conservent qu'autant que le thème s'était déjà allongé dans la formation pré-pehlvie par l'addition du suffixe *ka*, ce qui les rendait médiales : c'est ainsi que le groupe *ya* final de *âvya*, œuf, semble resté dans le moderne *khâya* خايه; mais en réalité *khâya* vient d'une formation secondaire **âvyaka*.

L'*î* final et l'*û* final de mots persans qui semblent répondre à un *i* ou à un *u* final de la langue ancienne, représentent de même cet *i* ou cet *u* devenu médial par l'addition d'une suffixe. Ainsi, *jâdû* جادو, sorcier, répond en apparence au zend *yâtu*, mais répond en réalité au pehlvi *yâtûk* 𐭩𐭠𐭲𐭥; *pahlû* répond en apparence au zend *pereçu*, en réalité au pehlvi *pahlûk*.

§ 89. Apocope. — Les mots *mâtar*, *padar*, qui sont restés en persan *mâdar*, *padar*, ont une forme apocopée *mâd*, *pid*, ماد پد: de même en pehlvi : 𐭬𐭠𐭣, 𐭯𐭣.

Ces formes apocopées doivent avoir été très fréquentes, ce qui explique l'emploi de compléments phonétiques avec l'équivalent zevâresh : *abîtar*, *amîtar*, signifient, comme on l'a déjà dit (p. 29) : « prendre le synonyme de *ab*, de *am*, qui a le suffixe *tar*, et non la forme réduite ».

§ 90. Allongement compensatif. — La chute d'une consonne de groupe allonge souvent la voyelle précédente : en général, la consonne tombée est une aspirée qui se réduit à une simple aspiration et en disparaissant prolonge le son de la voyelle[3] :

1. Dans *bôi*, l'*i* représente le *d* radical (p. 71).
2. *Magû* est un mot savant.
3. Une voyelle longue n'est souvent pour l'oreille qu'une voyelle suivie

p. *târ* تار, ténèbres; fil (§ 212, 3°)	𐭬𐭥𐭫	de *tâthra (*tahr)*
Mâr مار	𐭬𐭥𐭪 *Mahr*	*Mâthra (Mahr)*
khvâr خوار, aisé	𐭧𐭥𐭫	*hvâthra (*hvâhr)*
çûrâkh سوراخ, trou	𐭮𐭥𐭫𐭧𐭥𐭪 *çûrâk*	*çufra (*çuhr)*
pûr پور, fils	𐭯𐭥𐭫 *puhr*	*puthra*
shûr شور, petit		sscr. *kshudra*
çûr سار, affliction		z. *çâdra* (?)
çî سی, trente	𐭮𐭩𐭲 *çih*	*triçat*
tîr تیر, flèche	𐭮𐭩𐭫	*tighri*
shâm شام, repas du soir (p. 82)		*khshafnya*
âkhôr آخور, étables	𐭠𐭧𐭥𐭫 *avkhvar*	*avô-hvarena.*

Cette forme réduite donnait naissance à des formations dérivées : c'est de *mât* = *mâtar* que s'est sans doute formé le mot *mât-ak* ماتک, femelle, qui est devenu le signe du féminin dans les noms d'animaux : persan ماده, *mâda*. De là aussi l'adjectif *mâd-îna* مادینه, femelle.

napâṭ, petit-fils, à côté du dérivé plein *navâda* نواده, avait une forme apocopée *nap*, d'où le *napî* des inscriptions sassanides et le dérivé moderne *nabîra* نبیره.

L'apocope est fréquente dans les noms de nombre. Elle l'était déjà dans les formes primitives : *trîçat* pour **tridaçat* : elle l'est plus encore dans les formes dérivées : dans les noms de nombre composés le second terme ne laisse souvent subsister que sa première consonne :

thriçata, trente, se réduit à **thriç-*, pehlvi *çih* 𐭮𐭩𐭲, devenu en persan *çî* سی.

cathwareçata, quarante, perd *çata* tout entier : *cahal* چهل.

C'est ainsi que dans l'Inde *dvâdaça* se réduit en guzrati à *bâr* = **dvâr* = *dvâd-(aça)*.

§ 91. Contractions; — consonnes inorganiques; — inversion de syllabes. — Les rencontres de consonnes, produites par la suppression de voyelles intermédiaires, amènent de nouvelles réductions.

d'une légère aspiration : de là vient qu'inversement la longue s'exprime parfois au moyen d'une aspiration : ainsi fait l'ombrien; ainsi fait le kurde dans *behin*, odeur, pour *bin* (voir vol. II, p. 88, note).

Le zend *dâtô-barô* «qui porte la loi», devenu en pehlvi *dât-var* 𐭤𐭠𐭲𐭥𐭫, devient en persan *dâvar* داور.

Le perse **daçta-bara* «qui porte la règle[1], ministre», en pehlvi *daçt-var*, réduit *va* en *u* et donne *daçtûr* دستور.

varz-gâv ورزگاو, bœuf de labour (le *varezyañt gâo* de l'Avesta, le bœuf travailleur), se contracte en *varzâv* ورزاو.

parhîzâ, participe de *parhîkhtan*, «qui s'abstient», se contracte en *pârçâ* پارسا (défini *parhîzgâr* پرهیزگار), nom des ascètes.

paḍîraftan پذیرفتن, recevoir, est contracté de **pad-giriftan*, «prendre en retour». La réduction est achevée dans les textes pehlvis : 𐭯𐭰𐭲𐭠𐭩𐭲𐭠𐭭 *patîraftan;* aoriste *paḍîram* پذیرم, pour *pad-gîram.*

ârad آرد est pour *âvarad* آورد (il apporte), de *â-barati.*

vagar وگر, «et si», se contracte en *var* ور.

Dans les contractions, c'est le *g* comme on voit qui est particulièrement exposé à tomber : *paḍîraftan, varzâv, var;* ajouter à cela :

zaryûn زریون jaune, qui est le zend *zairi-gaona*, de couleur jaune.

cûn چون «comment», qui est pour *cîgûn* 𐭪𐭩𐭢𐭥, litt. «de quelle couleur, de quelle espèce»; quand le sens primitif reste bien marqué, le *g* reste : *cigûna*, چگونه, de quelle espèce; *cigûnagî* چگونکی nature, qualité.

Un *t* non étymologique s'ajoute dans :

gaush, viande, d'où گوشت *gôsht.*

almâç, diamant (de *adamas*), est transcrit en parsi *almâçta* (*Minokhired* IX, 7).

Un *t* final est tombé dans *faramûsh*, فراموش, oubli, du zend *farmarshta*, parsi *farâmôsht* : on trouve aussi d'ailleurs *farâmasht.*

Il y a inversion de syllabe dans :

karana, bord, devenu 𐭪𐭭𐭠𐭫 کنار *kanâr.*

On trouve encore dans le Dabistan کران *karân.*

1. L'élément *daçt* n'est point ici *daçta*, la main, mais un vieux mot *daçta* ou peut-être *daçtva*, règle : cf. zend *dãçtva* (traduit *daçtvar, âdeça Yt.* XLV, 7) : ce mot *dãçtva* est de la racine *dak*, qui a donné *-dâo*, sage; *dãhishta*, très sage (*dânâktûm; Visp.* III, 14); *dahma*, *dañgra*, sage; *dé* id. (dans *dé Jâmâspa*, Jamasp le sage), *daṅhô*, sagesse (*hizvô-daṅhô* traduit *hûzvân-dânâkih.i*); sscr. *dasra, dãsas.*

§ 92. Vue générale de la phonétique persane. — Les caractères généraux du développement phonique de la langue persane peuvent se résumer dans les formules suivantes:

1° Les voyelles initiales sont tombées.

2° Les voyelles finales sont tombées.

3° Les diphthongues se sont réduites en voyelles.

4° Les consonnes médiales se sont affaiblies ou sont tombées quand elles étaient explosives; les continues et les aspirées sont demeurées.

5° Les groupes de consonnes ont aspiré leur premier élément quand il ne l'était pas encore, et l'ont souvent réduit à une simple aspiration qui peut même disparaître.

De ces cinq caractères, le second, le troisième et le quatrième se retrouvent dans le développement des langues romanes, des langues de l'Inde et des langues scandinaves : le cinquième dans le développement de la langue grecque. Le premier est plus particulier au persan.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

TROISIÈME PARTIE.

ÉTUDES SUR LES FORMES PERSANES.

§ 93. Décomposition des formes persanes. — L'histoire des formes persanes est surtout l'histoire de la décomposition des formes anciennes. Le persan moderne est une des langues les plus analytiques et les plus simples de structure de la famille indo-européenne; or, le perse ancien, autant que l'on voit par les quelques textes que l'on en possède, n'était pas moins synthétique ni moins riche en formes que le zend, sinon que le sanscrit. Cependant, l'on peut retrouver déjà dans la vieille langue l'indice des tendances qui ont ruiné l'édifice des formes anciennes et l'ont amenée au degré de simplicité parfaite où elle est à présent, exprimant avec un minimum de formes toutes les relations qu'elle rendait autrefois par un système compliqué de désinences et de formes.

Les changements essentiels dans les formes se sont opérés, non pas dans le passage du pehlvi au persan, mais dans le passage du perse au pehlvi. La structure grammaticale du pehlvi est déjà dans son ensemble celle du persan, et par suite, nous n'avons pas, comme nous l'avions souvent pour l'histoire des sons, le secours des formes intermédiaires pour combler l'abîme entre le perse et le persan. Néanmoins, le pehlvi fournit souvent des renseignements précieux ; dans la période pehlvie, les formes analytiques créées par la langue pour remplacer les formes synthétiques, et qui sont en général formées d'auxiliaires soudés au thème, n'étaient pas encore fondues, comme elles le sont en persan; et le pehlvi, écrivant séparément les éléments distincts que le persan a soudés dans l'écriture comme il les soude dans la prononciation et dans la pensée, révèle souvent l'origine et le sens premier de formations dont l'on ne pourrait autrement que constater l'existence sans en pénétrer la nature. Il n'est point jusqu'au caractère artificiel de l'écriture pehlvie, — qui si souvent obscurcit et voile les faits réels, — qui ne soit ici au contraire d'un puissant secours, et la confusion perpétuelle des racines sémitiques et des racines aryennes se trouve être ici un élément d'ordre et de lumière, parce que l'écriture pehlvie s'étant formée à une époque où le sens premier des formes nouvelles était encore connu et senti, la nature des équivalents sémitiques choisis nous renseigne sur le sens que ces formes avaient en ce moment, ce qu'un système d'écriture plus direct ne nous révèlerait pas.

CHAPITRE I.

DÉCLINAISON.

§ 94. Déclinaison perse. — Le perse possédait le système de déclinaison du zend et du sanscrit, qui distingue les relations de cas, de nombre et de genre par des désinences spéciales ajoutées à un thème : la forme même de ce thème varie avec le genre, et il modifie phonétiquement la prononciation des désinences suivant le son qui le termine.

Voici le type de la déclinaison du mot *martiya*, homme.

	SINGULIER	
Nom.	*martiya*	zend *mashyô*
Voc.	*martiyâ*	*mashya*
Génitif	*martiyahyâ*	*mashyêhê*
Accus.	*martiyam*	*mashyam (mashîm)*
Inst.	*martiyâ*	*mashya*
Datif		*mashyâi*
Ablat.	*martiyâ-*	*mashyât*
Locat.	*martiyai*	*mashyê*
	PLURIEL	
Nom.	*martiyâ, martiyâha*	*mashyâonhô*
Voc.		
Génitif	*martiyânâm*	*mashyânãm*
Accus.	*martiyâ*	*mashyãn*
Inst.	*martiyaibish*	*mashyâish*
Datif		*mashyaêibyô*
Ablat.		*mashyaêibyô*
Locat.	*martiyaishuv*	*mashyaêshu*
	DUEL	
Nom. Accus.	*martiyâ*	*mashya*
Inst. Datif Ablat.		*mashyaêibya*
Locat.	*martiyayâ*	*mashyayô* [1].

1. Ce tableau n'épuise pas toute les formes des thèmes en *a* : voir Justi, *Handbuch*, page 387.

Le vieil iranien, comme on voit, est encore sur l'étage sanscrit et en a les huit cas. Le persan moderne n'en possède plus aucun, c'est-à-dire qu'il ne marque plus par des modifications du thème les rapports casuels : l'expression de ces rapports rentre dans les procédés de construction, dans la syntaxe.

La déclinaison différait selon le thème : un thème en *u* ou en *i* ne faisait pas son génitif comme un thème en *a*. Ainsi :
le thème en *a* le faisait en *ahya : martiyahyâ ;*
le thème en *i* le faisait en *aish : Cishpi*, gén. *Cishpaish ;*
le thème en *u* le faisait en *aush : Bâbiru*, gén. *Bâbiraush ;*
le thème terminé par une consonne le faisait en *a (h) : vîth*, gén. *vîtha(h)*.

Les désinences étant tombées en persan, il n'y a plus à distinguer de thème. Tous les thèmes sont égaux devant la syntaxe.
Le thème *mard*, homme, مرد, dérivé d'un thème en *a*, *martiya*,
le thème *mai*, vin, می, dérivé d'un thème en *u*, *madhu*,
le thème *bûm*, terre, بوم, dérivé d'un thème en *i*, *bûmi*,
le thème *shab*, nuit, شب, dérivé d'un thème en *p*, *khshap*,
le thème *rôz*, jour, روز, dérivé d'un thème en *ah*, *raucah*,
le thème *padar*, père, پدر, dérivé d'un thème en *r*, *patar*,
rempliront tour-à-tour les fonctions de nominatif, d'accusatif, de génitif, de datif, d'instrumental, de locatif, selon la place qu'ils occuperont dans la phrase, selon le pronom ou la préposition qui précèdera ou qui suivra.

La décomposition de la déclinaison, qui est déjà achevée dans les textes pehlvis les plus anciens, était commencée dans les derniers textes Achéménides. L'inscription la plus récente, celle d'Artaxerxès Ochus (361—336), fourmille de fautes de déclinaison, qui ne peuvent être attribuées à l'incurie du graveur et indiquent, ou que la langue était en voie de se corrompre, ou qu'elle était déjà morte et que l'on n'a qu'un pastiche maladroit d'une main ignorante. Le thème en *â* a absorbé le thème en *i : bûmîm*, accusatif de *bûmi*, fait place à *bûmâm ; shiyâtim*, à *shiyâtâm*. La distinction des genres se trouble comme celle des thèmes : *kartam*, neutre de *karta*, devient *kartâ ;* un accusatif masculin *imam* se construit avec un féminin *uçatashanâm*. L'accusatif pluriel se confond avec le nominatif pluriel.

L'on sent approcher l'instant où il n'y aura plus qu'un thème et plus qu'un genre, ou pour mieux dire où la grammaire ne distinguera plus de thème ni de genre [1].

Formation du pluriel.

§§ 95—100. Pluriel. — Le persan a conservé la distinction des deux nombres, singulier et pluriel. Le duel a disparu [2].

Le persan a deux formes de pluriel, l'une autrefois réservée aux noms d'êtres animés ou personnifiés; l'autre autrefois réservée aux noms d'êtres inanimés; la première est *ân*, آن; la seconde est *hâ*, ها.

§ 95. Pluriel en *ân*. — 1° Terminaison *ân*. Exemples :

mardum, homme	مردمان *mardumân*
zan, femme	زنان *zanân*
shutur, chameau	شتران *shuturân*
gâv, bœuf	گاوان *gâvân*
shab, nuit	شبان *shabân*
dirakht, arbre	درختان *dirakhtân*.

La terminaison *ân* s'ajoute ainsi directement au thème, quand il se termine par une consonne. Quand le thème se termine par une voyelle, il est traité différemment selon la nature de cette voyelle:

1° Si cette voyelle est *a* (marqué dans l'orthographe par le signe ﻩ), le pluriel se forme en ajoutant la désinence *gân* au lieu de *ân*, ce qui se marque dans l'écriture en remplaçant ﻩ par گ que l'on fait suivre de *ân*. Quelquefois on conserve le ﻩ et l'on ajoute گان, ce qui d'ailleurs ne change rien à la prononciation :

banda, serviteur	بندگان *bandagân*
	بندهگان
bacca, enfant	بچّگان *baccagân*
murda, mort	مردگان *murdagân*.

Il ne faut pas confondre le cas où ce ﻩ est simplement un

1. Oppert, *Les Inscriptions des Achéménides*, *J. Asiat.* 1851.

2. Sauf un cas unique de préservation phonétique, dans un nom de nombre : *duviçt* دویست, deux cents, de *dvê çata*.

signe orthographique, indiquant que la consonne précédente porte une voyelle, avec celui où il est réellement prononcé [1]. Dans ce cas le thème est consonantique et le pluriel se forme régulièrement en *ân* : *shâh* شاه, roi, *shâhân* شاهان ; *çipâh* سپاه, armée, *çipâhân* سپاهان.

Quand la voyelle finale est *â û î*, on intercale entre elle et la désinence *ân* la semi-voyelle *y* ی :

pâ پا, pied	پایان *pâyân*
gadâ گدا, mendiant	گدایان *gadâyân*
badgû بدگو, calumniateur	بدگویان *badgûyân*
rûmî رومی, Grec	رومیان *Rûmîyân* [2].

§ 96. Pluriel en *hâ*. — Terminaison en *hâ*.

Cette terminaison, qui dans la langue contemporaine est presque la seule en usage, s'ajoute au thème, sans le modifier, quelle que soit sa terminaison :

گل *gul*, rose	گلها *gulhâ*
زن *zan*, femme	زنها *zanhâ*
اسب *açb*, cheval	اسبها *açbhâ*.

On peut écrire *pâhâ* ou *pâihâ* (پاها ou پایها) de *pâ*, pied, parce que le thème primitif est *pâi* پای.

Dans les mots écrits en ه', le ه disparaît quand il n'est que signe de la voyelle précédente : خانه *khâna(h)*, pluriel خانها *khânahâ* ; mais *kôh*, montagne, où le ه est étymologique et se prononce, fera au pluriel *kôh-hâ* کوهها.

§ 97. Le pluriel *ân* en pehlvi. — La désinence *ân* paraît déjà dans les textes pehlvis les plus anciens :

1. Soit à écrire *banda* : si l'on écrit بند, comme dans l'écriture arabe la consonne finale ne porte pas de voyelle, sauf indication contraire, on lirait *band* ; le ه qu'on ajoute indique que د porte une voyelle. Il ne représente pas le *k* pehlvi qui est tombé purement et simplement. Dans quelques cas, il représente au contraire un élément réel, et alors il se prononce : 𐭪𐭠𐭧 *kah* = *kaç*, petit ; 𐭬𐭠𐭧 *mah* = *maç*, grand ; 𐭪𐭠𐭩 *gâh* = *gâç*, siège (perse *gâthu*) etc. Le ه orthographique s'appelle chez les grammairiens *h caché* مختفی ; le ه étymologique et prononcé s'appelle *h manifeste* ظاهر.

2. Il ne faut pas confondre le cas où le *v* ou le *y* sont consonantiques, auquel cas il n'y a point d'insertion :

kay کی roi		کیان *kayân*
pêshrav پیشرو guide		پیشروان *pêshravân*.

martûm-ân, hommes, 𐭬𐭫𐭥𐭥𐭠𐭭 *tan-ân*, corps, 𐭬𐭭𐭠𐭭
anshûtâ-ân, hommes, 𐭠𐭭𐭱𐭥𐭲𐭠𐭭 *khutây-ân*, seigneurs, 𐭪𐭥𐭲𐭩𐭠𐭭
ravân-ân, âmes, 𐭫𐭥𐭥𐭠𐭭

Les thèmes terminés en *a*, en persan ه', comme *banda* بنده, et dont le pluriel est en *agân (bandagân)*, ont leur pluriel pehlvi en *kân*. Comme le singulier de ces thèmes est en *ak*, toutes les particularités grammaticales de ces thèmes se réduisent à l'action d'une loi phonétique : à savoir, au fait que le *k* des thèmes anciens en *aka* tombe en persan quand il est final, s'affaiblit quand il est médial. *Bandagân* n'est donc point formé par l'addition de la désinence *gân* à *banda :* c'est l'affaiblissement de *bandakân*, qui est formé régulièrement par l'addition de la désinence *ân* à *bandak* thème du singulier, dont *banda* est l'affaiblissement :

thème *bandak;*	phl. sing. *bandak*	ph. *bandakân*
	persan sing. *banda*	*bandagân*

L'écriture بندگان est donc incorrecte étymologiquement et il n'y a de désinence *gân* que pour le sentiment de la langue moderne, non pour l'histoire même de la langue.

Les particularités des thèmes en *â, î, û* s'expliquent de la même façon, par la chute d'une consonne, quelquefois *k*, comme dans le cas précédent, quelquefois *d;* au lieu de s'affaiblir en *g*, le *k* s'est réduit en *y*, parce qu'il suivait une longue; le *d* en se réduisant à *y*, n'a fait que suivre sa loi ordinaire (page 71).

1° *y* représente un *k* dans *dânâyân*, pluriel de *dânâ*, sage : le pehlvi de *dânâ* est *dânâk*, dont le pluriel est *dânâkân*, 𐭣𐭠𐭭𐭠𐭪𐭠𐭭.

La réduction du *k* est absolue en persan pour la terminaison *âka*, tandis qu'elle n'est que relative pour la terminaison *ak;* le pehlvi également traite différemment *k* dans les deux cas et le conserve moins énergiquement dans le cas où le persan le perd; ainsi, à côté de *dânâkân*, on trouve 𐭣𐭠𐭭𐭠𐭲𐭠𐭭 qui peut se lire *dânâgân*, peut-être *dânâyân*, et prouve en tout cas que le *k* primitif était entamé.

Il existe un cas où le persan a conservé le *k* de *âk* sur le même étage que celui de *-ak :* c'est le mot *nyâgan* نیاکان, grands-pères, pluriel de *niyâ* نیا; pehlvi *nyâk, niyâkân.*

2° *y* représente un *d* dans :
pâyân پایان, pluriel de *pâ*, pied; ici le pehlvi est déjà sur le

même étage que le persan, la réduction de *d* final et médial à *y* étant un fait accompli dans la période pehlvie.

§ 98. Origine de la désinence de pluriel *ân*. Elle dérive exclusivement du génitif en *ânâm* des thèmes en *a*. — Bopp supposait que le pluriel en *ân* est né de l'accusatif pluriel des thèmes en *a*. En effet, l'accusatif de ces thèmes est en sanscrit *ân*, en zend *ãn*, et, d'autre part, l'exemple des langues romanes, du français, par exemple, qui a tiré son pluriel *roses, murs*, de l'accusatif *rosas, muros*, prouve que le persan ne serait pas isolé dans cette formation.

Cette théorie souffre pourtant une objection insurmontable: *ân* est l'accusatif du sanscrit, *ãn* est l'accusatif du zend; mais *ân n'est pas l'accusatif pluriel du perse; le perse a perdu son accusatif pluriel* et l'a remplacé par le nominatif pluriel, cela dans le texte le plus ancien, celui de Behistun, et non seulement dans les thèmes de substantif en *a*, mais même dans les thèmes pronominaux : « Je pris ce Vahyazdâta et je pris les hommes qui étaient ses principaux partisans » est en perse : « uta avam Vahyazdâtam agarbâya uta *martiyâ tyaisaiy* fratamâ anushiyâ âhanta » (III, 48; cf. 50, 73; cf. *imâ* signifiant « illi » et « illos » B. I, 21; *tyaiy*, II, 73; *avaiy*, II, 77; IV, 69). Le perse a encore un accusatif singulier, il n'a plus d'accusatif pluriel. L'explication du pluriel *ân* par l'accusatif ancien tombe donc par la base.

Le thème des pronoms en persan est d'une façon indubitable formé de l'ancien génitif perse (§§ 127—128) : on est donc conduit à se demander s'il n'en serait pas de même du substantif. Or, le génitif pluriel est en *ânâm : baga*, dieu, *bagânâm*, des Dieux (H. 1; F. 2; K. 2). Donc, quelle que soit la raison logique qui a pu faire choisir le génitif du pronom pour forme unique et générale du pronom, comme cette raison doit et peut avoir existé pour le substantif aussi bien que pour le pronom; comme, d'autre part, le génitif, avec sa terminaison *ânâm*, offre précisément la forme que l'on cherchait dans l'accusatif pluriel et qui n'y est pas puisque cet accusatif n'existe pas, il faut conclure que le pluriel en *ân* est le résidu de la désinence du génitif des thèmes en *a*[1] : *ânâm*, en perdant regulièrement sa finale *âm*, devait donner *ân*.

1. Vullers (*Institutiones*, § 195) ramène le pluriel *ân* au génitif *ãm* : mais *ãm* final est précisément tombé en persan : il faut partir du thème général en *a*, génitif *ân-âm*.

La langue moderne a conservé une expression unique qui nous a transmis d'une façon irrécusable cet ancien génitif en *ânâm* et où le sentiment moderne reconnaît pourtant un simple pluriel. C'est le titre de *shâhinshâh* شاهنشاه, Roi des Rois; or, ce composé qui, pour la grammaire moderne, est la combinaison de *shâhân,* pluriel de *shâh,* avec le singulier *shâh,* et correspondrait à la construction *shâh i shâhân,* rex-de-*reges,* n'est que la reproduction du vieux juxtaposé des inscriptions de Darius : *khshayathiyânâm khshâyathiya, regum-* rex.

§ 99. Origine des pluriels en *hâ*. — Le pluriel en *hâ* (voir les exemples § 96) est rare dans les textes. Il ne paraît pas dans le Commentaire de l'Avesta; il paraît dans le Bundehesh et dans la transcription parsie du Minokhired : la forme entière du suffixe est là, non pas *hâ* comme en persan, mais *ihâ.* On trouve ainsi :

kôfihâ,	les montagnes, pluriel	de *kôf*	𐬐𐬀𐬯𐬌
rôtihâ,	les fleuves,	de *rôt*	𐬭𐬀𐬎
cashmakihâ,	les sources,	de *cashmak*	𐬎𐬀𐬱𐬨𐬀𐬐
pôçtihâ,	les peaux,	de *pôçt*	𐬐𐬀𐬎𐬌𐬎𐬀

et dans le pazend du Minokhired :

darihâ,	les portes,	de *dar*
daryâwihâ,	les mers,	de *daryâw*
vadardihâ,	les passages,	de *vadard.*

Les adverbes en *ihâ*. — Cette terminaison *ihâ* se retrouve néanmoins très fréquemment dans les textes anciens, mais avec une fonction différente. C'est le suffixe ordinaire pour former des adverbes du substantif, de l'adjectif ou du verbe :

dâityô-kereta, fait selon la loi,	se traduit	*dâdihâ-kart*	
vîdhvâo, le sachant, le voyant,		*vînâkihâ*	𐬯𐬌𐬥𐬀𐬐𐬌𐬀
cikithwâo, en ayant conscience,		*âkâçihâ*	𐬀𐬐𐬀𐬎𐬌𐬀
	« droitement » se dit	*râçtihâ*	𐬭𐬀𐬎𐬌𐬎𐬀
	« amicalement » se dit	*dôçtihâ*	𐬐𐬀𐬎𐬌𐬎𐬀

De même dans l'Ardâ Vîrâf :

𐬀𐬐𐬌𐬥𐬀𐬐𐬌𐬀 *nihânihâ,* en secret
𐬐𐬀𐬭𐬎𐬌𐬎𐬀 *duruçtihâ,* parfaitement
𐬐𐬀𐬎𐬌𐬎𐬀 *tagdilîrihâ,* avec fermeté de cœur.

Et en transcription pazende dans le Minokhired :

adâdihâ, injustement
anâgâhihâ, sans qu'on le sache
dâêstânihâ, justement
çazhâihâ, convenablement
khûbihâ, bien
dâneshnihâ, sagement.

Cet emploi adverbial de ها n'est pas inconnu au persan, qui dit encore *tanhâ* تنها, seul; *bârhâ* بارها, alternativement; *dêrhâ* دیرها, longtemps.

Les adverbes en *ân*. — L'on n'a aucun motif de douter de l'identité du suffixe dans ses deux emplois de signe du pluriel et de suffixe adverbial; il est écrit de même dans les deux cas, lu de même dans les deux cas par la tradition, et, comme contre-partie, le suffixe pluriel *ân* s'emploie, absolument comme le suffixe pluriel *ihâ*, pour former des adverbes : de بامداد *bâmdâd*, le matin, on forme بامدادان *bâmdâdân*, au matin; «au printemps» se dit بهاران *bahârân*, de *bahâr*; *nâgâhân*, ناگاهان, «subitement», est formé de ناگاه (voir page 111).

Dans tous ces cas, on voit le suffixe de pluriel *ân* former des adverbes, et comme le suffixe de pluriel persan *hâ* en forme également, il n'y a pas à douter que le suffixe pehlvi lu *ihâ* qui forme des adverbes est identique au suffixe écrit de même qui forme des pluriels. Remplaçons *ân* par *hâ* dans ces adverbes et nous aurons des formes absolument pehlvies : *nâgâhân* deviendra le pehlvi *anâkâçihâ* (pour la chute de l'*a* initial, voir p. 111).

Le pluriel en *hâ* sort du génitif pluriel en *âkham* des pronoms personnels. — Il suit de ces équivalences que des deux valeurs de *ihâ*, c'est celle de pluriel qui est antérieure, et, ici comme là, c'est par le pluriel que l'on a formé l'adverbe[1].

Qu'est-ce donc que ce suffixe de pluriel, équivalent de *ân*? Est-ce le représentant d'une forme ancienne ou une création nouvelle?

Selon l'explication généralement admise[2], l'on aurait ici le

1. Quant à ce procédé de formation adverbiale par le génitif pluriel, comparer les ablatifs pluriels du latin : *gratis, satis*; l'italien *di leggieri*.

2. Justi, *Gramm. Kurde*, 123; Vullers, *Institut. linguae Persicae*, 2e édition, § 195.

représentant du pluriel des anciens thèmes neutres en *as*, perse *ah;* ce pluriel, probablement *ahi-*, serait devenu *âh*, et, avec inversion, *hâ*. Cette hypothèse n'est guère susceptible de vérification, le seul thème en *as* que présentent nos textes étant *raucah* qui n'y paraît qu'à l'instrumental *raucabis*. Mais cet exemple unique n'est point très favorable à la thèse, car il semble indiquer que *raucah* a passé au thème en *a;* et si de plus on considère l'état de décomposition où la déclinaison apparaît déjà et qui se manifeste si clairement pour le thème même et le cas où elle se conserve le plus volontiers (p. 124); si l'on considère, d'autre part, que la déclinaison persane a abandonné toute distinction de thème, il est bien difficile d'admettre que l'on ait dans le pluriel *ihâ* un dernier représentant des thèmes en *ah*. Une difficulté d'ailleurs beaucoup plus sérieuse que ces raisons quelque peu *à priori*, c'est que d'après les lois de la phonétique perse la terminaison *asi ahi* devait tomber purement et simplement; ce serait le seul exemple de *ah* final, non radical, maintenu [1]. La même difficulté empêche de le rattacher au pluriel des thèmes en *a (âha)* comme le fait Bopp : outre que le nominatif ne rendrait pas compte de l'emploi adverbial de la forme, car il faut qu'elle dérive d'un cas susceptible de former des adverbes, toutes les analogies sont contre la conservation de ce suffixe.

Les conclusions où nous ont conduit nos recherches sur l'origine du pluriel *ân* nous indiquent la voie où nous devons chercher celle du pluriel *hâ*. Les causes qui ont amené le langage à choisir le génitif pour type du mot n'ont pas dû être subordonnées à des considérations de thème, mais répondre à des nécessités de construction. L'on peut donc se demander si, *ân* étant une forme de génitif, *hâ* n'en serait pas une autre, et s'il n'y a pas lieu, soit de reprendre l'hypothèse de Bopp au profit du *génitif* pluriel en *-ahâm*, soit plutôt de chercher un autre type de génitif. Or, l'on sait qu'en perse, comme en sanscrit, il existe deux types de déclinaison bien distincts, quoique s'entrecroisant parfois : le type nominal et le type pronominal; nulle part cette différence n'est plus marquée que dans le génitif pluriel des pronoms des deux premières personnes. Le génitif pluriel de la première personne est en perse *a(h)mâkham*, répondant

1. Dans *bah* بـه, *mah* مـه, *duzhakh* دوژخ, c'est un *h* radical qui s'est maintenu.

au zend *ahmâkem*, sanscrit *asmâkam;* et d'après l'analogie de ce type, celui de la seconde personne a dû être **yushmâkham*, répondant au sanscrit *yushmâkam* et devenu probablement **khshmâkham*, puisque le zend est devenu *khshmâkem* [1] et que les formes persanes *(shumâ)* appuyent cette forme.

Or, ces formes de génitif pluriel en *âkham* étaient certainement assez particulières pour frapper l'attention, dès l'instant qu'on ne les avait pas sacrifiées à l'analogie des formes communes, et pour créer à leur tour un mouvement d'analogie. La question se pose donc dans les termes suivants : est-il possible de passer de la terminaison *âkham* à la terminaison *hâ* du persan moderne, en passant par la forme 𐭠𐭧 du pehlvi, quelle qu'en soit la lecture première?

Il faut noter en premier lieu que la lecture *ihâ* des Parses prouve seulement l'identité du groupe 𐭠𐭧 avec le persan ها, mais non pas qu'il se soit prononcé ainsi de tout temps; c'est la dernière étape, mais non pas nécessairement l'étape unique, et il est permis, si l'on a des raisons nécessaires pour le faire, de prêter à l'aspiration sa valeur plus forte de *kh*.

Ahmâkham et *khshmâkham* sont devenus respectivement en persan *mâ* et *shumâ* ما et شما; *mâ* est mutilé de *émâ* ﻣﺎ (voir page 111); dans شما, *khsh* s'est régulièrement réduit à *sh* (page 85).

Passons à la terminaison proprement dite : il semble à première vue que *kham* soit tombé purement et simplement, comme tombe *k* après *â* dans *dânâ* دانا, ph. *dânâk;* dans *tukhshâ* تخشا, ph. *tukhshâk*.

Mais au fond cette conclusion implique une difficulté considérable, car il ne s'agit pas ici d'un groupe *âk,* mais d'un groupe *âkh,* le perse ayant l'aspirée; or, le *kh* final ne s'évanouit pas si légèrement, comme le prouve *shâkh* شاخ en regard du sscr. *çâkhâ,* branche (§ 26).

L'examen des dialectes persans confirme ces doutes : en ossète, le génitif du pronom de la première personne a, comme en persan, perdu le *é* antérieur, mais il se dit *makh* (MAX); le génitif du pronom de la seconde personne a, comme en persan, réduit le *khsh* perse à une sifflante simple, mais il a garde le *kh* final et se dit *smakh* (CMAX).

1. Sur le *kh* inorganique de cette forme, voir page 110, note 4.

Mais le pehlvi ne nous donne ici aucune lumière : les écrivains ont eu la malheureuse idée de remplacer partout le pronom aryen par la forme sémitique et « nous » se dit *lanman* لنمن, « vous » se dit *lakûm* لכום (p. 31 n. 1) : la manie du *zevâresh* nous a joué ici un de ses plus vilains tours. La transcription pazende et parsie ne nous donne que la valeur finale, et non la valeur intermédiaire entre *âkham* et *â*. Je supposerais que la réduction de *émâkh* à *émâ*, de *shumâkh* à *shumâ*, s'est opérée par un déplacement de l'aspiration accompagné d'un affaiblissement parallèle : **émhâ*, **shumhâ*, plus tard réduits à *émâ*, *shumâ*. C'est cette phase à laquelle s'est arrêté le suffixe en persan moderne, quoique dans des dialectes, en kurde par exemple, il soit allé jusqu'au bout, faisant pour les noms ce que le persan avait fait pour les pronoms et le réduisant à un simple *â* : *khânâ*, les maisons.

Or, étant donnés des génitifs pronominaux en *âkh*, il n'était pas impossible qu'il s'établît un courant d'analogie du pronom génitif aux substantifs possédés : « nos montagnes » se disait *kôfân i émâkh;* l'analogie fit dire **kôfâkh i émâkh;* de même on dit **kôfâkh i shumâkh* pour « vos montagnes » : de là **kôfkhâ*, *kôfhâ*.

C'est à la première de ces deux phases que nous reporte la forme pehlvie qui a dû se lire anciennement, non pas *ilhâ*, mais *ilkhâ;* l'*i* est une insertion euphonique amenée par la rencontre de *khâ* et de la consonne finale; par le seul fait que l'on déplace l'aspirée une voyelle s'intercale entre la consonne finale et l'aspiration : la filière est *kôfâkh*, *kôf(e)-khâ*, *kôf-ihâ*.

§ 100. Pluriels arabes. — L'influence croissante de l'arabe a amené dans la langue littéraire une formation nouvelle, mi-arabe, mi-persane.

Tandis que le pluriel en *hâ* s'appliquait à un grand nombre de substantifs arabes (ce qui d'ailleurs n'est pas plus étonnant que de voir un substantif anglais ou russe emprunté par le français prendre le *s* du français au pluriel), il arrivait que le pluriel propre à la langue arabe pénétrait la langue persane et empiétait sur ses désinences, même dans le domaine du vocabulaire persan. Le pluriel des féminins arabes en *ât* ات donna :

دهات *dahât*, villages	de ده
باغات *bâghât*, jardins	باغ
فرمایشات *farmâyishât*, ordres	فرمایش

Quand le thème est terminé en ه, par imitation des pluriels en گان du persan, l'on intercale le représentant arabe de ة, c'est-à-dire ج et l'on dit :

قلعجات, *qala'jât*, forteresses	de قلعه
نامجات, *nâmajât*, lettres	de نامه

Ces formations appartiennent d'ailleurs à la langue des savants et des pédants plus qu'à la langue populaire. Une influence arabe qui a pénétré plus avant dans la langue du peuple, mais sans l'altérer parce qu'elle n'y introduit pas un procédé de formation nouveau et n'agit que sur le vocabulaire, c'est l'addition du pluriel persan à des pluriels arabes pris pour des singuliers : il s'agit naturellement des pluriels brisés, dans lesquels rien ne révèle au Persan la fonction numérique. C'est ainsi que les Persans disent اربابان *arbâbân*, pour dire « les maîtres », prenant le pluriel ارباب pour un singulier (le singulier est ربّ *rabb)*; de là, آدابها « bonnes mœurs », pluriel persan enté sur le pluriel arabe de ادب *adab;* اطرافها *aṭrâfhâ* «côtés», de اطراف, pluriel brisé de طرف. Un de ces pluriels brisés de l'arabe est devenu célèbre en Europe; c'est le mot نابابب *nâbâb*, pluriel de نائب *nâyib*, vice-roi, et traité comme un singulier : pluriel نابابان.

Il y a un mot pluriel aryen qui est devenu singulier : *yazdân* يزدان; c'est le pluriel de *yazata*. Il signifiait « les Dieux » dans l'ancienne langue et l'ancienne religion; devenu pluriel de majesté dans la nouvelle religion, il est devenu un thème simple invariable, non susceptible de pluriel, parce que l'objet qu'il exprime est un, et la langue n'y sent plus la présence d'un suffixe pluriel[1].

Le duel a disparu. Les poètes naturellement emploient le duel arabe dans les mots arabes; quelquefois ils en ajoutent la désinence (ين *ain*), par jeu poétique, aux mots persans. Un poète, par imitation du ذو القرنين des Arabes (*ḍu 'lqarnain*, l'homme aux deux cornes), dit

ذو الخورشيدين *ḍu'l khûrshîdain*, maître des deux soleils[2].

La langue réelle n'a pas gardé trace du duel, sauf dans le nom de nombre دويست *duvîçt*, deux cents, forme parallèle à

1. Le mot *musulman* مسلمان est aussi un pluriel, de مسلم.
2. Vullers.

دو صد qui est l'expression analytique; *duvîçt* est le représentant de l'ancienne forme, où *dva* était au duel : *dvê-çata.*

DÉCLINAISON.

Le rôle des désinences dans la déclinaison est remplacé par la périphrase et par l'emploi de prépositions ou de postpositions. Autrement dit, la déclinaison est devenue une branche de la syntaxe.

§ 101. Expression du rapport possessif : *l'izâfet.* — Le rapport de possession s'exprime en persan par la voyelle *i*, intercalée entre le nom possesseur qui précède et le possédé qui suit. Cet *i* s'appelle *izâfet* اضافت, ou « relation ».

Ex. : mon armée, *lashkari man* لشکرمن (l'armée de moi).

Cette construction sort directement d'une construction du perse. Le perse pour « mon armée » pouvait dire, soit *mana kâra* « de moi l'armée », soit *kâra hya mana* « l'armée *qui* de moi, l'armée *qui* est la mienne », cette seconde expression étant plus définie que la première.

hya, contracté en *i*, a donné l'*izâfet*[1]. L'*izâfet*, devenu le signe du génitif, n'est donc en réalité que le pronom relatif : le génitif était dans le mot suivant, dans le nom possesseur : la désinence du génitif étant tombée et le sens de l'*izâfet* oublié, la fonction de génitif a passé du nom au relatif.

Ce relatif *hya* est composé du thème démonstratif *ha*, combiné avec le relatif zend-sanscrit *ya ;* il fait au féminin *hyâ*, au neutre *tya* (le thème *ha*, sscr. *sa*, faisant au féminin *hâ*, au neutre *ta ;* cf. ὁ, ἡ ; τό). L'emploi plus fréquent de la forme aspirée, qui est celle des deux genres, masculin et féminin, a amené la forme générale *i*, le neutre ayant disparu.

§ 102. L'expression du rapport objectif. — Le cas objectif, marqué dans l'ancienne langue par les désinences du datif et de l'accusatif, est marqué dans la langue moderne par la particule postfixée را *râ.*

1. L'on explique quelquefois l'*izâfet* par le pronom *ya* qui est la forme primitive du relatif et qui joue en zend le rôle de *hya* en perse : Fravashayô *yâo* irîrithushãm : « les Férouers des morts ». Mais le persan vient du perse, non du zend, et l'*izâfet* vient de *hya*, non de *ya*.

Dans la période intermédiaire le datif seul est marqué par *râ*. écrit *râi* رای; l'accusatif est marqué par la construction.

Cette particule *râi* a un sens propre à côté de sa fonction grammaticale : c'est un mot signifiant «vue, dessein, cause» : *barâi ân*, à cause de cela. On a reconnu depuis longtemps que ce *râi* n'est autre que le *râdiy* des inscriptions perses, qui se postpose au génitif et signifie «à cause de» : *avahya râdiy*, à cause de cela. *Râdiy* est le locatif de *râd*, qui se retrouve dans les verbes *ârâçtan*, *pairâçtan*, préparer, disposer : c'est la racine qui se retrouve en zend sous la forme *râz*.

En pehlvi la postposition *râi* signifie surtout, conformément à son sens primitif, «en vue de, à cause de, quant à» : harviçp âkâçihi Auhrmazd *râi* (*Bund.* 2, 4) : «à cause de l'omniscience d'Ormazd».

De là, en parlant des personnes, il arrive au sens du datif : zaki lâ dâniçt havmanih, *lak râi* barâ guft havmand (*Gôsht i Fryân* IV, 25) : «ce que tu ne savais pas, ils te l'ont dit (litt. ils l'ont dit pour toi)».

Enfin il arrive à marquer l'accusatif :

Akhti yâtûk *râi* . . . akâr barâ kart (*ib.* 27).

«Il détruisit le sorcier Akht», litt. «quant au sorcier Akht, il (le) détruisit»[1].

1. Les anciens poètes persans ajoutent souvent devant le datif et l'accusatif la particule *mar* مر :

مرآن زخم گرزش که یارد چشید (Fird.)

«Qui ose goûter un coup de sa massue?» (*mar ân zakhm*).

مر او را رسد «à lui arrive» (*mar o râ raçad*).

Aussi peut-il s'employer même avec le nominatif :

مر او هست پروردهٔ کردگار *(mar ô hast)*.

«Il est le nourrisson de Dieu» (Vullers).

مر, comme mot indépendant, signifie «compte»; le préfixe *mar* est donc, comme *râi*, d'origine nominale et signifie littéralement «quant à». Il n'est point signe de cas et ne sert qu'à mieux détacher la personne qui est le sujet de l'idée exprimée.

Les diverses relations exprimées par l'ablatif, l'instrumental, le locatif, sont rendues au moyen de prépositions simples ou composées :

ablatif
instrumental از *az* (zevâresh *min*)
locatif
به *ba*, dans
بر *bar*, sur
در *dar*, dans.

GENRE.

§ 103. Le genre en perse et en persan. — Le perse, comme le zend et le sanscrit, distingue les trois genres. Le genre se reconnaît à la forme du thème ou bien est fixé par l'usage. Les désinences varient avec le genre dans des limites plus ou moins larges selon la nature du thème : elles varient pour toutes les désinences dans les thèmes en *a*, pour quelques-unes dans les autres thèmes.

A la fin de la période Achéménide, comme on l'a déjà vu (p. 120), le sentiment de la distinction des genres se perdait. La chute des voyelles finales entraîne définitivement la chute du genre grammatical : il n'y en a plus trace en persan. La réduction à une forme unique de l'article masculin et féminin, *-ê*, venant de *aêva* comme de *aêvâ;* du pronom de la 3e personne masculin et féminin *ô*, venant de *ava* et de *avâ;* de *în* et *ân*, venant de *aêna aênâ, anya anyâ;* empêchait une reformation des genres par accord.

Le persan connaît seulement le genre *naturel*. Pour certains êtres, il marque la différence du genre par l'emploi d'un terme différent pour le masculin et pour le féminin : pour d'autres, il la marque en faisant précéder le nom de l'objet d'un mot qui signifie mâle ou femelle.

1° L'emploi d'un mot différent selon le sexe de l'être désigné rentre dans le lexique plus que dans la grammaire. Le persan d'ailleurs ne crée pas ici ; il ne fait que continuer la langue ancienne, et toutes les langues procèdent ainsi pour les noms les plus communs :

homme	*mard*	مرد	femme	*zan*	زن
père	*padar*	پدر	mère	*mâdar*	مادر
fils	*puçar*	پسر	fille	*dukhtar*	دختر
frère	*brâdar*	برادر	sœur	*khvâhar*	خواهر
vieillard	*rîsh çifîd*	ریش سفید	vieille femme	*gîç çifîd*	گیس سفید
bœuf	*varzâ*	ورزو	vache	*gâv*	گاو
coq	*khurûç*	خروس	poule	*mâkyân murgh*	ماکیان مرغ

2° On prépose, pour les êtres humains, les mots *mard* مرد ou

zan زن (homme, femme); *puçar* پسر ou *kanîz* کنیز (garçon, fille); — pour les animaux : *nar* نر ou *mâda* ماده (mâle, femelle).

mendiant	*mardi gadâ*	مرد گدا	mendiante	*zani gadâ*	زن گدا
lion	*shîri nar*	شیر نر	lionne	*shîri mâda*	شیر ماده
	nara shîr	نره شیر		*mâda shîr*	ماده شیر

Le zend montre l'équivalent de ce procédé : pour dire « des chiens et des chiennes », il emploie le même terme *çânis* avec les épithètes *nairyô-nâmanô* et *çtrî-nâmanô*, « à nom [1] mâle et à nom femelle ».

Le persan, comme on voit, est arrivé à l'étage anglais : *mard* et *zan*, *nar* et *mâda*, remplissent le rôle de *male* et *female*, de *he* et *she*, de *cock* et *hen*. Seulement l'anglais a gardé le genre grammatical dans le pronom, de sorte que le genre naturel a encore son retentissement dans les formes grammaticales : en persan, rien de tel.

Il reste quelque chose comme un genre grammatical dans les féminins en *û* comme :

yârû یارو, amie	de *yâr* یار, ami
bânû بانو, maîtresse	de *bân* بان, maître.

Les participes arabes pris substantivement sont empruntés avec leur genre : *mahhbûbi man* محبوب من, mon ami; mais *mahhbûbati man* محبوبت من, mon amie. Mais, employés comme adjectifs, ils restent invariables : *puçari maqbûl* پسر مقبول, joli garçon : *dukhtari maqbûl* دختر مقبول, jolie fille.

CHAPITRE II.

ADJECTIF.

§ 104. L'adjectif. — L'adjectif, dans l'ancienne langue, se déclinait comme le substantif et distinguait genre, nombre et cas. On disait : *iyam* dahyâush *hyâ* naibâ (H. 8), cette contrée qui est belle, belle en chevaux . . .; on disait : hamahy*âhyâ* tharda, de toute espèce.

En persan, et déjà en pehlvi, l'adjectif a perdu toute trace

1. Ou « nature »; voir vol. II, 124.

de déclinaison. Il est invariable, sauf quand il est pris substantivement, auquel cas il est susceptible de prendre la marque du pluriel :

une vieille femme زن پیر *zani pîr*
de vieilles femmes زنان پیر *zanâni pîr.*

§ 105. Degrés de comparaison en perse. — Mais l'adjectif a gardé de l'ancien système analytique un souvenir très net dans une partie de sa structure, dans la formation des degrés de comparaison. Ici, l'analyse n'a point pénétré et l'adjectif, si loin des origines quand on le compare à ce qu'il est resté dans les langues de l'Inde, est, ici, aussi archaïque que possible, et il est resté infiniment plus près des origines que ces langues, qui ont passé, pour la formation des degrés, au procédé analytique.

L'ancienne langue avait deux procédés pour former les comparatifs et les superlatifs.

Dans le premier procédé, elle joignait à la *racine* de l'adjectif le suffixe *yah* (sanscrit *îyâns,* grec ων, latin *ior,* anglais *er*) pour le comparatif; le suffixe *içta* (sanscrit *ishṭha,* grec ιστος, latin *iss-,* anglais *est*) pour le superlatif.

Dans le second procédé, elle joignait au *thème* de l'adjectif le suffixe *tara* pour le comparatif, le suffixe *tama* pour le superlatif (sanscrit *tara,* grec τερος, latin *ter;* — sanscrit *tama;* latin *timus simus;* gallois *tev*).

Au premier procédé appartiennent, par exemples :

p. *vahu* bon	comp. *vahyah*	
z. *vôhu*	*vañhô*	sup. *vahishta*
p. *math,* grand		*mathiçta*[1]
z. *maç*	*maçyâo*	
z. *nazda,* proche		*nazdishta*
kamna, peu		*kambishta*

Au second procédé appartiennent :

aka, mauvais	*akatara*
apana, haut	*apanôtema*

1. Écrit *mathishta,* comme **niyapiçam,* p. نویسم, écrit *niyapisham* (§ 42), comme **dauçtar,* p. دوستار, écrit *daushtar.*

duzhgaiñti, infect	*duzhgaiñtitara*
hubaoidhi, parfumé	*hubaoidhitema*.

Le premier procédé a disparu en persan. Il reste seulement quelques débris isolés du système.

§ 106. Débris du comparatif en *yah* en pehlvi et en persan. — Le comparatif en *yah* devait disparaître, étant constitué par des voyelles finales caduques, et le comparatif se confondit avec le positif. Mais la valeur comparative passait par là à la forme positive; aussi un certain nombre d'adjectifs, qui, en perse, formaient leur comparatif en *yah*, combinent la valeur comparative avec la forme et la valeur positive. Ainsi, بِه *bah*, signifie «meilleur» aussi bien que «bon», parce qu'il représente aussi bien l'ancien comparatif *vahyah* que l'ancien positif *vahu*. *Kam* signifie «plus petit» aussi bien que «petit»; or, le superlatif zend *kambishta* prouve que le comparatif était en *yah*. De même کَس *kah*, petit, comparatif zend *kaçyâo*; پَه *pah*, pire (origine obscure). Pour l'emploi, cf. § 110.

Le pehlvi a conservé un autre comparatif en *yah* : *frâi* 𐭯𐭫𐭩, qui est le zend *frayô*, grec πλείων, latin *plus*.

Débris du superlatif en *ishta*. — Les débris du superlatif en *ishta* se retrouvent surtout en pehlvi :

vahesht 𐭥𐭧𐭮𐭲, paradis; zend *vahishtô ahu* «le monde excellent»; superlatif de *vahu*, zend *vohu* (p. بهشت).

maheçt, le plus grand; superlatif de *maç*, perse *mathiçta*[1], zend **maçishta*.

bâliçt 𐭡𐭫𐭩𐭮𐭲, très haut; superlatif de *berezañt*; zend *barezishta*.

fraêçt 𐭯𐭫𐭠𐭩𐭮𐭲, le plus; superlatif correspondant au comparatif *frâi*, vu plus haut; zend *fraêshta*, gr. πλεῖστος.

nazdiçt 𐭭𐭰𐭦𐭮𐭲, le premier; superlatif de *nazda*, proche, zend *nazdishta*.

ɳukhuçt 𐭭𐭥𐭲, le premier[2].

khvêliçt 𐭪𐭥𐭠𐭩𐭮𐭲, le plus savoureux; z. *hvarezishta*[3].

De ces formes, la première seule et *nukhuçt* sont persanes;

1. Voir la note de la page précédente.
2. Cf. § 118.
3. *Vend.* II, 77.

encore la première appartient-elle plutôt à la littérature parsie qu'à la langue; c'est ce qu'indique suffisamment le *sh* du suffixe.

§ 107. Comparatif en *tar*. — Le second procédé est le procédé usuel du pehlvi qui forme ses comparatifs en *tar* 𐭬𐭫, ses superlatifs en *tûm* 𐭬𐭲, perse **tara*, **tama*. Le persan forme ses comparatifs en *tar* تر, comme le pehlvi: mais il a abandonné son procédé de superlatif. Étudions d'abord le comparatif qui est commun aux deux :

khôb, bon	𐭬𐭥𐭥𐭫 *khôptar*	p. خوبتر *khôbtar*
bad, méchant	𐭬𐭠𐭣𐭫 *vadtar*	بدتر *badtar*
mah, grand		مهتر *mahtar*
vah, bon	𐭬𐭢𐭣𐭫 *vehtar*	بهتر *bahtar*
bâlâ, haut	𐭬𐭠𐭤𐭠𐭫 *bâlâtar*	بالاتر

Ce suffixe s'emploie avec les adverbes et les substantifs qui indiquent la direction et le temps; cela, déjà dans la langue ancienne[1]:

abar, sur	𐭬𐭠𐭥𐭫 *abartar*,	qui est au-dessus
azêr, sous	𐭬𐭠𐭦𐭩𐭫 *azêrtar*,	» » au-dessous
z. *ushaçtara*	𐭬𐭠𐭱𐭠𐭲𐭫 *ôshaçtar*[2],	» » à l'orient
daoshaçtara	𐭬𐭠𐭣𐭠𐭲𐭫 *dôshaçtar*,	» » » l'occident
de *rapithwina*	𐭬𐭫𐭯𐭠𐭲𐭩𐭲𐭫 *rapîçpîntar*,	» » au midi
de *ê-*, ceci	𐭩𐭲𐭫 *îtar*, ici (cf. § 130)	
frâz, avant	𐭬𐭯𐭠𐭩𐭫 *frâjtar*, antérieur	فرازتر

§ 108. Superlatif pehlvi en *tûm*. — Superlatif pehlvi en *tûm* 𐭬𐭲 :

1. z. *fra-tara*, *fra-tema*
nish-tara, *ni-tema*
avec des noms de nombre : *viçâçtema*, *hazañrôtema*
» » substantifs : *urvarôtema*.

2. *ushaçtara*, formé de *ushah (ushas)*, a donné naissance abusivement à un comparatif *çtara*, d'où *daoshaçtara* de *daosha*. A ce procédé sont dus, je crois, les deux mots persans :
خاکستر *khâkiçtar*, poussière, qui serait un comparatif de خاک *khâk*, terre
آترستر *âtariçtar*, cendre, de *âtar*, feu.
Il se peut néanmoins que l'on soit en présence d'anciens composés.

Le nom du *Mâzandar* ou *Mâzandarân* est un comparatif, formé du nom ancien *Mâzana*. C'est le pays du côté de *Mâzana* : **Mâzan-tar*.

çaryâ, mauvais	*çaryâtûm*, 𐬯𐬀𐬭𐬌𐬀𐬑𐬙𐬀𐬥
vad, »	*vadtûm*, 𐬯𐬀𐬛𐬙𐬀𐬥
tîj, rapide	*tîjtûm*, 𐬙𐬌𐬐𐬙𐬀𐬥
tûkhshâk, actif	*tûkhshâktûm*, 𐬙𐬀𐬵𐬱𐬀𐬑𐬙𐬀𐬥
abar, sur	*abartûm* 𐬀𐬀𐬯𐬙𐬀𐬥, supérieur
azêr, sous	*azêrtûm* 𐬀𐬟𐬌𐬯𐬙𐬀𐬥, inférieur
vakhshishnîg, qui fait croître	*vakhshishnîgtûm*, 𐬯𐬀𐬵𐬱𐬌𐬱𐬈𐬌𐬐𐬙𐬀𐬥
patâdehishnîg, qui récompense	*patâdehishnîgtûm*, 𐬐𐬀𐬙𐬀𐬛𐬀𐬵𐬱𐬌𐬈𐬌𐬐𐬙𐬀𐬥
ôjômand, fort	*ôjômandtûm*, 𐬀𐬐𐬀𐬨𐬀𐬛𐬙𐬀𐬥
takîk, »	*takîktûm*, 𐬙𐬀𐬑𐬌𐬙𐬀𐬥

Les deux mots signifiant *premier* et *dernier*, *fartûm* 𐬐𐬀𐬭𐬙𐬀𐬥 et *aftûm* 𐬀𐬐𐬙𐬀𐬥, sont de véritables superlatifs : *fratama*, **apatama*[1].

§ 109. Superlatif persan en *tarîn*. — Le persan a abandonné ce procédé : il forme son superlatif du comparatif, en ajoutant le suffixe *în*, ين, au suffixe *tar* :

bah, bon	cp. بهتر, *bahtar*	sp. بهترين, *bahtarîn*
mah, grand	مهتر, *mahtar*	مهترين, *mahtarîn*
bâlâ, haut	بالاتر, *bâlâtar*	بالاترين, *bâlâtarîn*.

Bopp voyait dans ce second suffixe *în* un représentant de l'ancien comparatif en *yah* qui se serait ajouté au comparatif pour exprimer un degré supérieur; comme le suffixe contenait une nasale, ainsi que le prouve le sanscrit *îyâns*, le grec ιον, c'est cet *n*, dissimulé par l'écriture perse et attesté d'ailleurs par le zend *yâoiih*, qui aurait donné le *n* du suffixe persan. Mais le suffixe *yanh* ne pouvait subsister à la fin du mot; sa chute d'ailleurs est prouvée par les comparatifs en *yah* passés en pehlvi, comme *frâi* de *frâyah*, sans parler des comparatifs *kah*, *bah*, *kam* etc. dont le suffixe *yah* est tombé; et c'est précisément parce que le persan et le pehlvi faisaient tomber le suffixe *yah*, qu'ils ont été obligés de recourir exclusivement au comparatif en *tar*. C'est donc ailleurs qu'il faut nous adresser.

1. Forme obscure : 𐬐𐬀𐬵𐬌𐬥𐬙𐬀𐬥 *pahlûm*, traduction ordinaire de *vahishta*, excellent; il s'écrit également 𐬐𐬱𐬙𐬀𐬥 *pashûm* : ces deux formes combinées renvoient à un primitif **partama*, dont *pahlûm* est la forme persane et *pashûm* la forme médique, comme *ahlav* est la forme persane de *artavan*, dont *ashavan* est la forme médique; **partama* serait un synonyme de *fratama* et l'origine probable des פרתמים de la Bible. La forme zende serait **pa-thama*.

Le superlatif persan est une formation toute persane et qui a son point de départ dans des formes de la langue moderne. Le suffixe *în*, ین, s'ajoute dans la langue moderne aux substantifs ou aux adjectifs pour former des adjectifs exprimant que l'objet qualifié possède à un haut degré la qualité désignée par le mot qui sert de base. De *bar* بر, hauteur, se forme *barîn* برین, suprême; ph. 𐭁𐭓𐭉𐭍; de *paç* پس, après, se forme *paçîn* 𐭯𐭮𐭩𐭭, *ultimus*. Ce suffixe est le même dont on forme les noms de matière : *zarîn* زرین, 𐭦𐭫𐭩𐭭, fait d'or; *pôçtîn*, پوستین (𐭯𐭥𐭮𐭲𐭩𐭭), fait de peau; au moral : *arashkîn*, 𐭠𐭫𐭱𐭪𐭩𐭭, envieux (de *arashk*, envie); *khishmîn* 𐭪𐭩𐭱𐭥𐭩𐭭, porté à la colère (de *khishm*, colère). Le persan l'emploie avec des adjectifs : *bahîn* بهین, *buzurgîn* بزرگین, fort bon, fort puissant. Le suffixe a là le même sens que dans les noms de matière, ou du moins il le prend par analogie : « fait de bonté, fait de force ». C'est ce suffixe qui, joint au comparatif, en exaltant au plus haut point l'idée qui y est contenue, en fait un superlatif.

Le zend présente la forme primitive de ce suffixe *în*, qui est *aênya;* il l'emploie avant tout à former des noms de matière (§ 226); mais l'une de ces formations nous conduit bien près des précédentes : c'est le mot *temaŋhaêna*, littéralement « fait de ténèbres », épithète du démon.

Construction du comparatif et du superlatif.

§ 110. Construction du comparatif dans l'ancienne langue. — Le rapport entre l'objet auquel on compare et l'objet comparé se marquait :

1° soit synthétiquement, en mettant ce terme à l'ablatif ou au génitif :

Ablatif : vâtô hubaoidhish . . . . . hubaoidhitarô *anyaêibyô vâtaêibyô* « un vent parfumé . . . . . plus parfumé que les autres vents » (*Yt.* XXII, 7).

anyô *thwaṭ* yaṭ *Zarathushtrâṭ* « un autre que toi, Zoroastre » (*Vend.* II, 6).

baêshazyôtarâo *ahmâṭ* . . -yatha vaca framrvare (*Yt.* XIII, 64) « plus guérissantes que la parole ne saurait dire ».

Génitif : anyô *mana* yaṭ Zarathushtrâi (*Vend.* II, 3).

2° Soit analytiquement — et c'était le procédé le plus fréquent — en faisant suivre le comparatif de la conjonction *yatha* « comme, que » :

aoshôtaraçca duzhitôtaraçca gaêthôjataraçca *yatha* aṅya vehrka (*Vend.* XIII, 123) « un loup plus meurtrier, plus funeste, plus destructeur de troupeaux que les autres loups ».

âaṭ anyaêshâm fravashayô jvanâm narâm ashaonâm *aojyêhîsh* Zarathushtra *yatha* iriçtanâm (*Yt.* XIII, 17) : «quant aux Férouers des autres hommes, ceux des vivants sont plus puissants que ceux des morts, o Zarathushtra!

Le premier procédé répond au procédé latin (major caeteris), le second au procédé roman (plus grand que les autres).

§ 111. Construction du comparatif en persan. — La langue moderne a conservé l'un et l'autre procédé:

1° le second terme se met à l'ablatif, c'est-à-dire qu'on le fait précéder de la préposition *az*. Exemples pehlvis (*az* est remplacé par le zevâresh *min*, ﻣ; sém. מִן) :

min kôf maman *girântar*	« qui est plus lourd que la montagne?
va *min* kârdi pûlâftîn maman *tîjtar*	qui plus aigu que le couteau d'acier?
va *min* angûpîn maman *shîrîntar* . . .	qui plus doux que le miel . .?
maman *min* kôf zûr va anâst *girântar;* va *min* kârdi pûlâftîn hûzvâni mardûmân *tîjtar;* va *min* angûpîn abitar va amîtar râi farzandi rôzi *shîrîntar* (*Gôshti Fryân* III, 29).	Plus lourde que la montagne est la violence et l'injustice; plus aigüe que le couteau d'acier la langue de l'homme; plus doux que le miel est au père et à la mère l'enfant qui vient de naître».

râmeshni *ezh* har râmeshn *frâzhtar* (*Minokh.* XIV, 14) : «le plaisir au-dessus de tout plaisir ».

i *ezh* har kaniki pa gethi *hucihartar* u *veh* (*ibid.* II, 126) : « qui est plus belle et meilleure que toute jeune fille dans le monde ».

Persan : مرا این دروغ پسندیده‌تر آمد ازین راست (*Gul.* 15, 14)

« Ce mensonge m'a été plus agréable que cette vérité ».

Il n'est point nécessaire, pour qu'il y ait comparatif, qu'il y ait désinence de comparatif : c'est le sens qui fait le comparatif et non la forme. On a vu plus haut en zend : *anyô mana, anyô thwaṭ*, « autre que moi, autre que toi » ; *anya* est un vrai comparatif, bien qu'il n'en ait pas la forme. De même *paourva*, avant: daêvayaçnaêibyô *paourvô* âmayañta *yatha* mazdayaçnaêibyaççiṭ (*Vend.* V, 96) : « Qu'ils s'essaient sur les infidèles, avant de s'essayer sur les adorateurs de Mazda ».

De même en persan : *pêsh az,* avant; *bêsh az,* plus : în manzalat *az* qadari tu mê bînam *bêsh (Gul.)* : « Je vois que cette dignité est au-dessus de (plus que) ta valeur ».

Les adjectifs *bah* به, bon; *mah* مه, grand; *pah* په, pire; *kam* کم, moindre, s'emploient avec le sens comparatif quand ils sont suivis de از, bien qu'ils aient aussi le comparatif régulier:

nân *bah az* zar ast
نان به از زر است
Le pain est meilleur que l'or.

Nîl *kam az* Zendrûd u Miçr *kam az* Jay
نیل کم از زندرود ومصر کم از جی
Le Nil est moindre que le Zendrûd et l'Égypte que Jay (Châqâni).

Le choix de *az,* از, pour remplacer l'ablatif ancien vient de sa fonction même et était déjà indiqué par la langue ancienne où « en avant de cette maison » se dit : fratara *haca* nmâna (*Vend.* XVI, 14).

2° A l'emploi de *yatha,* que, répond l'emploi de *ki,* که, pehlvi *âigh,* ﻉ :

pâdafrâçi lak *çakhttar âigh* hamân darvandân (*Gôsht* 4, 22). « Ton châtiment est plus dur que celui de tous les démons. »

kolâ manash 3 Çrôsh caranâm karfak *vêsh âigh* vanâç (*Ard.* V VI, 9). « De quiconque les bonnes œuvres sont supérieures de trois Çrôshcaranâm à ses péchés. »

daryôsh i agunâh i dânâ *veh u garâmîtar ku* pâdishâhi tuãgari dush-âgâh (*Minokh.* LVIII, 7). « Le mendiant sans péché et sage est meilleur et plus honorable que le roi puissant et insensé. »

Persan : هزار چشم چنان کور بهتر که آفتاب سیاه *Gul.*

«Mieux vaut mille yeux comme ceux-là aveuglés que le soleil noir» *(behtar ki)*.

Quelquefois, au lieu de كه, *ki*, on a *azân ki*, ازآن كه, construction qui combine les deux procédés que l'on vient d'examiner. *Avant que la voix monte* se dit : زآنپیشتر كه بانگ بر آید, littéralement « avant cela que » *(z-ân pêshtar)*. — «Tu m'es *plus cher que* tu ne l'étais» se dit : زآن محبوبتر باشی كه بودی, littéralement « plus cher *que ce que tu* étais » *(z-ân-ki bûdî)*.

L'on a déjà rencontré cette construction en zend (page 139), baêshazyôtarâo *ahmâṭ yatha* vaca framrvare : « plus guérissantes *que cela (ahmâṭ) que (yatha)* la parole ne pourrait dire ».

§ 112. Construction du superlatif. — Le superlatif se faisait suivre du génitif :

p. Auramazdâ vazarka hya *mathishta bagânâm* (Persépolis H. 1).

« Le puissant Auramazda, qui est le plus grand des dieux. »

z. (Çraoshem) *yûnãm* aojishtem, *yûnãm* taŭjishtem . . . etc. (*Y.* LVI, 6, 2).

« Çraosha, le plus fort des jeunes dieux, le plus rapide des jeunes dieux. »

Amavaçtemem *zayanãm* verethravaçtemem *zayanãm* (*Yt.* X, 132) :

« la plus puissante des armes, la plus victorieuse des armes ».

Le pehlvi emploie *min-(= az)*; le persan l'*izâfet* du génitif :

phl. Auhrmazd *min* mînôyân *afzûnîgtûm* (*Ard. V.* CI, 13) : « Ormazd, le plus bienfaisant des esprits ».

zake padmûjani zarîn pêçîd, açîmîn pêçîd, *barâzishaktûm min* harviçt padmûjanân (XII, 9) : « ce vêtement brodé d'or, brodé d'argent, le plus brillant de tous les vêtements ».

rámeshn i *ezh* har râmeshn *frâzhtûm* kadâm (XIV, 7) : « quel est le plaisir, qui est le plus grand de tous les plaisirs ? »

Quelquefois le comparatif suffit pour exprimer le superlatif :

ezh qareshn i mardumã qareñd *kadãm arzmañdtar u veh (Minokh.* XVI, 1) : « des aliments que les hommes mangent, quel est (le) plus précieux et (le) meilleur ? »

خدا بهترین پادشاهان است : « Dieu est le meilleur des souverains » (*behtarîni* pâdishâhân).

مرا توانگرترین اهل بیت من گردانیدی : « tu as fait de moi le plus riche de ma famille » (*tuvângartarîni* ahli baiti man).

Le superlatif absolu s'exprime par des mots signifiant « beaucoup, bien », et qui peuvent se placer devant les comparatifs :

pur پر, litt. plein; *nêk* نیک, bien : *çakht* سخت, fort; *baç* بس, beaucoup; *baçî* بسی, assez; *biçyâr* بسیار, beaucoup.

Ex. : *pur âhaçta,* très lentement.

Ces mots se placent aussi devant les comparatifs et les superlatifs pour les renforcer :

baçî behtar بسی بهتر, beaucoup meilleur.

nîk sahltarîn نیک سهلترین, de beaucoup le plus léger.

bâz devant le comparatif signifie « encore » :

dôçt shîrîn, 'umr shîrîntar vaamma vaṭan *bâz shîrîntar* açt : « l'ami est doux, la vie plus douce, mais la patrie plus douce encore. »

bâz signifie « en arrière, en retour » ; cf. l'emploi de l'anglais *again.*

ACCORD DE L'ADJECTIF AVEC LE SUBSTANTIF.

§ 113. Perte de l'accord. — Dans l'ancienne langue, l'adjectif s'accordait avec le substantif en genre, en nombre et en cas. Ex. :

baga vazarka Auramazdâ, c'est un dieu puissant qu'Auramazda :

imâm bûmim adâ, il a créé cette terre :

imam açmânam adâ, il a créé ce ciel :

zend : *yim* azem *viçpahê aiñhéush açtvatô çraêshtem* dâdareça (*Y.* IX, 4) : « *quem* ego *totius mundi viventis pulcherrimum* vidi ».

Le substantif ayant perdu le genre grammatical, l'accord de genre disparaît. *Le bon fils* et *la bonne fille* se disent *puçari khôb, dukhtari khôb,* sans variation dans l'adjectif ; cela, même quand l'adjectif est emprunté à l'arabe qui pourtant distingue le genre : *puçari maqbûl, dukhtari maqbûl,* « le joli fils, la jolie fille », bien que *maqbûl* ait un féminin *maqbûlat,* مقبولت, qui peut être employé

même en persan, avec valeur substantive. Dès les plus anciens textes pehlvis, l'adjectif est invariable.

§ 114. L'*izâfet* descriptif en persan, en perse, en zend. — Le rapport de l'adjectif au substantif est marqué par l'*izâfet* (appelé en ce cas par les grammairiens l'*i descriptif;* كسرهٔ توصیفی) : « le vieil ami », *doçt i qadîm* دوست قدیم.

L'*izâfet* de l'adjectif a la même origine que celui du substantif et remonte à la période perse comme lui. Les textes perses ne nous offrent, il est vrai, qu'un exemple d'attributif: *Gaumâta hya magush,* « Gaumâta le Mage » ; mais de l'attribut à l'adjectif on peut conclure et le zend supplée à l'insuffisance des textes. Le zend, qui a conservé la forme simple de relatif *yô*, l'emploie pour introduire l'adjectif comme pour introduire le possesseur :

kharem *yîm* ashavanem (*Y.* XLI, 28) : « l'âne saint ».

janayô *yâo* drvaitîsh (*Vend.* XX, 25) : « les Janis démoniaques ».

Aux cas obliques, la difficulté de la déclinaison réduit le relatif à une forme invariable, le neutre *yaṭ*, quelquefois l'accusatif *yim* :

ahmi aŋhvô *yaṭ* açtvaiti (*Vend.* V, 122) : « dans ce monde matériel ».

yô çûnê pishtrem jaiñti *yim* paçush-haurvê (*Vend.* XV, 10) : « celui qui blesse et rend incapable de travail le chien gardien de troupeau ».

zemô *yaṭ* pathanayâo (*Vend.* XIX, 15) : « de la terre large ».

urvaranãm *yaṭ* âtarecithranãm (*Vend.* IX, 228) : « des arbres qui contiennent le germe du feu ».

L'accord se fait entre le substantif et l'adjectif par dessus le relatif invariable.

L'ancienne langue n'employait pas dans tous les cas le relatif pour introduire l'adjectif, pas plus qu'elle ne l'employait dans tous les cas pour introduire le génitif. Dans un cas comme dans l'autre, il servait à définir et déterminer le substantif :

mana kâra est « mon armée » ; *kâra hya mana* » est « mon armée à moi », par opposition à celle de l'ennemi; *aŋhush yaṭ açtvaŋṭ* est

« *le* monde matériel », par opposition à *añhush yaṭ manahya* « *le* monde spirituel ». Cependant, en zend, l'on voit déjà l'emploi du relatif gagner de proche en proche : on dit *janayô yâo drvaitîsh* « les Janis démoniaques », bien que toutes le soient. Le relatif devient le signe qui annonce la qualité, qu'elle soit inhérente ou accidentelle.

Le pehlvi ne diffère point là du persan :
Akhtî yâtûk 𐭠𐭧𐭲𐭩 𐭩𐭠𐭲𐭥𐭥, Akht le magicien (*Gôsht i Fryân*, IV, 27).

Kuneshni veh (*Minokh.* I, 33), bonne action.

§ 115. Le pluriel de l'adjectif. — L'adjectif ne s'emploie au pluriel dans la langue moderne que quand il est pris substantivement.

nêk, bon — ph. 𐭭𐭩𐭥𐭢𐭠𐭪 *nêvakân*, les bons, بیکان
dânâ, sage — 𐭭𐭠𐭪𐭢𐭠𐭪 *dânâkan*, les sages, p. دانایان
ph. *arjânîk*, honnête homme ; 𐭠𐭫𐭦𐭠𐭪𐭢 *arzânîkân*.

Quand il est purement qualificatif, il reste invariable.

Cependant l'on trouve encore en pehlvi des cas d'accord là où le persan ne l'aurait plus. Par exemple, *Y.* LVI, 7, 2, les expressions *kayadha kayêdhi*, le destructeur, la destructrice, sont traduites au pluriel :

kâçtârân gabrâân, les destructeurs hommes,
kâçtârân neçâmanân, les destructrices femmes :

le persan eût dit : kâçtârâni *mard*, les destructeurs *homme*
kâçtârâni *zan*, les destructrices *femme*.

Ce n'est point, je crois, que l'adjectif ne fût pas encore arrivé à l'invariabilité absolue : mais on a ici un substantif employé comme attribut et qui a encore une certaine indépendance.

Dans quelques cas très rares, et surtout chez les poètes, l'adjectif s'accorde : Saadi a : mardâni dilâvarân مردان دلاوران (*Guliçtân* XIX, 19), pour *dilâvar* دلاور : « des hommes de cœur ». Il est probable qu'il prend le mot substantivement et comme coordonné à *mardân* plutôt que comme adjectif qualificatif.

CHAPITRE III.

ADJECTIFS NUMÉRAUX.

§ 116. Nombres cardinaux. — Les noms de nombre sont ceux de l'ancien perse, modifiés par les lois phonétiques et par l'action de l'analogie.

Nombres cardinaux jusqu'à dix :

1 p. *aiva*, z. *aêva*	یک *yak*
2 p. *duva*, z. *dva*	دو *du*
3 *thri*	سه *çi*
4 p. **cathuvâra*, z. *cathwârô*	چهار *cahâr*
5 *pañca*	پنج *panc*
6 *khshvash*	شش *shash*
7 *hapta*	هفت *haft*
8 *ashta*	هشت *hasht*
9 *nava*	نو *nu*
10 *daça*	ده *deh.*

L'on ne possède la forme pehlvie que pour le nombre *un* : les autres sont exprimés en zevâresh ou par chiffres. *Un* est en pehlvi 𐭠𐭲 *êvak*, formé régulièrement de *aêva* avec le *k* pehlvi (§ 216) : *êvak* a perdu *v*, comme le pehlvi *nêvak* 𐭭𐭲, beau (perse *naiba*); mais, tandis que de **nêak* le persan a tiré *nêk* en écrasant l'*a*, de **êak* il a tiré *yak*, probablement par l'intermédiaire d'une semi-voyelle qui s'est développée entre les deux sons vocaliques : **ê-y-ak* **îyak* *yak*.

Yak est à proprement parler un distributif (§ 119); le vrai représentant du nombre ancien est le *yâ* d'unité des grammairiens : le perse disait *aiva* martiya, un homme; le persan dit nard-*ê* (martiya *aiva*). Le *v* est resté dans le composé pehlvi *êv-kartakîh*, une fois.

Pour *çi* سه, voir § 61.

Le *v* de **cathuvâra* est tombé comme le *v* de *dvara*, comme celui de *khshvash* (p. 110).

Le *ç* de *daça* est devenu *h*; cf. § 41, 4°.

De onze à dix-neuf :

11 *aêvadaça*	یازده *yâzdah*
12 *dvadaça*	دوازده *dvâzdah*
13 *thridaça*	سیزده *çîzdah*
14 *cathrudaça*	چهارده *cahârdah*
15 *pañcadaça*	پانزده *pânzdah*
16 *khshvashdaça*	شانزده *shânzdah*
17 *haptadaça*	هفتده *haftdah*
18 *ashtadaça*	هشتده *hashtdah*
19 *navadaça*	نوازده *nuvâzdah*

De ces formes, trois sont organiques : *haftdah, hashtdah, pânzdah,* qui dérivent régulièrement de *haptadaça, ashtadaça, pañcadaca :* mais la forme *pânzdah* a réagi sur les trois premières et la dernière, et a amené l'insertion d'un *z* inorganique; de là *yâzdah* au lieu de *yakdah; çizdah* au lieu de *çidah;* l'*â* de *yázdah,* à son tour, a amené *dvâzdah* au lieu de *dudah, nuvâzdah* au lieu de *nudah.* Dans le dialecte kurde, le *n* de *pânzdah* a même pénétré une partie de la série : *yânzdah, duânzdah, shânzdah. Cihârdah* est refait de toute pièce, de *cihâr* et *dah.*

Dizaines :

vîçaiti	*vîçt*	بیست *bîçt*
thriçat	*çih*	سی *çî*
cathwareçata	*cahal*	چهل *cahal*
pañcâçat	*pancâh*	پنجاه *panjâh*
khshvashti	*shasht*	شصت *shaçt*
haptaiti	*haftât*	هفتاد *haftâd*
ashtaiti	*hashtât*	هشتاد *hashtâd*
navaiti	*navat*	نود *nuvad*
çata	*çat*	صد *çad*
hazaŋra	*hazâr*	هزار
baêvare	*bêvar*	بیور

Toutes ces formes sont organiques : les seules remarquables au point de vue phonétique sont : *panjâh, çî* et *cahal.*

Panjâh est dérivé de *pancâçata* par chute de *-ata* (cf. p. 114); *ç* est devenu *h,* comme dans ذ de *daça.*

La forme *çî* سی, qui semble inorganique et formée de سه *çi,* trois, par simple allongement de la voyelle, est en réalité

un dérivé direct de *thriçaṭ;* la forme pehlvie est 𐭮𐭫, c'est à dire *çih*, le *h* étant étymologique, car le pehlvi ne connaît pas le *h* orthographique du persan (p. 77); c'est cet *h* qui, en tombant, a amené l'allongement de la voyelle (p. 114) et il représente le *ç* de *thriçaṭ* au même titre et de la même façon que le *h* de *panjâh*.

Cahal dérive du primitif *cathwareçata* : *ata* étant tombé dans les noms de dizaines, c'est de **caturç* que vient *cahal*, pour **cahahl;* le premier *h* est né de *t* médial, comme dans *cahâr* de **catuvâra cathwârô; *hl* représente *rç* comme dans *pahlû* de *pereçu* (§ 72); pour la chute de *h*, cf. *pul* de *puhal (ibid.)*.

Les noms de nombre intermédiaires entre les dizaines et les multiples de cent et de mille se forment par voie analytique à la façon du français : c'est d'ailleurs ce que faisait déjà l'ancienne langue, disant *thryaçca thriçâçca*, «trois et trente», pour «trente-trois»; *pañca çata* «cinq cents». Seulement, dans le premier cas, le persan moderne, comme le français, met en tête le nombre le plus fort, tandis que dans la formation synthétique پانزده *pânzdah* etc., il garde l'ordre transmis, qui met en tête le nombre inférieur.

§ 117. Nombres ordinaux. — L'ancienne langue avait pour les quatres premiers nombres des formes spéciales d'ordinal :

1er *fratama*	
2e *duvitiya*	z. *bitya*
3e *thritiya*	
4e	z. *tuirya* (de **caturya* resté dans *â-khtuirîm*).

De *pañca* «cinq» à *daça* «dix» inclusivement, elle ajoutait le suffixe *ama : pancama, haptama, ashtama, navama, daçama;* «six» avait un suffixe spécial : zend *khshtva*, sanscrit *shashṭha*.

De onze à vingt exclusivement, c'était le suffixe *a* :

11e *aêvalaça*	16e *khshvashdaça*
12e *dvadaça*	17e *haptadaça*
13e *thridaça*	18e *ashtadaça*
14e *cathrudaça*	19e *navadaça*
15e *pañcadaça.*	

Ces formes ne diffèrent du nombre cardinal que par le fait qu'elles appartiennent au thème en *a* et sont déclinables.

A partir de *vîçaiti* on emploie le suffixe de superlatif *tama*, ou bien le numéral passe au thème en *a* :
viçãçtema, 20e; *thriçata*, 30e; *çatôtema*, 100e; *hazanrôtema*, 1000e.

Le pehlvi et le persan ont réduit cette variété de forme à une forme unique, en employant partout le suffixe *-ama* de *pañcama, daçama*. Ils l'appliquent sans distinction à toutes les formes cardinales :

1er	de *yak*		يكم *yakum*
2e	*du*		دوم *duvum*
3e	*çi*		سوم *çuvum*
4e	*cahâr*	𐭪𐭠𐭧𐭠𐭫 *cahârum*	چهارم
5e	*panc*	𐭯𐭠𐭲𐭩 *panjum*	پنجم
6e	*shash*	𐭱𐭠𐭱𐭠𐭬 *shashum*	ششم
9e	*nu*	𐭭𐭥𐭬 *nuhum*	نهم
10e	*dah*	𐭣𐭠𐭬 *dahum*	دهم
11e	*yâzdah*	𐭩𐭠𐭦𐭣𐭠𐭬 *yâzdahum*	يازدهم
12e	*bîçt*	𐭩𐭠𐭱𐭲𐭬 *vîçtum*	بيستم *bîçtum*
30e	*çî*		سيم *çîyum*
100e	*çad*		صدم *çadum*
200e	*duvîçt*		دويستم *duvîçtum*
1000e	*hazâr*		هزارم *hazârum*

Dans les nombres composés, c'est le dernier terme qui prend le suffixe, comme dans l'ancienne langue :

127e se dit صد وبيست و هفتم *çad ubîçt u haftum*.

Le triomphe de la forme en *ama* sur les autres formes tient à sa transparence et à l'emploi fréquent des nombres où elle paraissait; c'est la même cause qui a assuré son triomphe dans les langues de l'Inde.

§ 118. Formes anciennes des trois premiers ordinaux. — Les trois premiers nombres, à côté de la forme moderne due à l'analogie, ont aussi des formes spéciales dérivées de la langue ancienne.

Premier se dit en pehlvi :
fartûm 𐭯𐭫𐭲𐭥𐭬, qui est le perse *fratama;*
nazdiçt 𐭭𐭣𐭩𐭧𐭲, littéralement « le plus proche » : c'est le superlatif de *nazda*, proche (p. نزد), zend *nazdishta*, sscr. *nedishṭha;*

nakhuçt 𐭭𐭪𐭧𐭲, forme obscure, superlatif d'un thème *nakh*, resté avec ce sens en arménien (*նախ*).

Second se dit en pehlvi 𐭣𐭠𐭲𐭩𐭲𐭪𐭫 *datîgar* : *datî* est le représentant direct de l'ancien *duvitiya ; gar* est l'affaiblissement de *karam;* littéralement : *faisant second.* La racine *kar* joue un rôle assez fréquent dans la numération : en sanscrit, elle sert à exprimer l'idée de *fois : pañca-kṛtvas,* cinq fois; de même dans les langues slaves (lituanien *du kartû,* deux fois; slave *duva kratu).*

Troisième se dit en pehlvi 𐭧𐭲𐭩𐭲𐭪𐭫 *çitîgar ; çitî* étant dérivé de l'ancien *thritiya, çitîgar* = **thritiyakaram.*

Datîgar et *çitîgar* signifient avant tout « seconde fois » et « troisième fois » ; ils ont encore ce sens en persan, à côté des sens de *second* et *troisième ;* ce sens adverbial leur vient de l'accusatif *karam.* Nous retrouvons encore cet élément *karam* dans le pehlvi *hakric,* « une fois quelconque » (perse **hakaramciy)* et dans *agar* « qu'une fois, si une fois » (§ 202). *Karam* se trouve une fois en perse dans l'invariable *ciykaram,* combien!

Ciykaram avâ dahyâva tyâ Dârayavush khshâyathiya adâraya (NR. a. 38) : quot illae regiones quas Darius rex possessit!

Pour *quatrième* on trouve en pehlvi à côté de *cahârum,* qui est formé régulièrement de *cahâr,* une forme énigmatique 𐭪𐭥𐭲 qu'on lit *taçûm ;* elle est aryenne, car le sémitique serait *arbaîn;* elle doit donc répondre à l'ordinal spécial de « quatre » qui est en zend *tuirya,* perse **turiya;* il faut supposer une corruption orthographique et lire **turiûm* (𐭲𐭥𐭩𐭥 ou 𐭲𐭥𐭩𐭲; le 𐭩 s'étant par erreur lié à 𐭥 *iu,* on eut 𐭪𐭥𐭲).

Le persan a perdu *fartûm* et *nazdiçt,* mais il a conservé *nukhuçt* نخست.

Il a gardé *dadîgar,* qu'il a réduit à *dîgar* دیگر, et qui signifie surtout « l'autre, un autre ».

Il a gardé *çidîgar,* qu'il écrit *çi dîgar* سه دیگر, comme s'il était formé de دیگر « autre » ajouté à سه, trois.

La langue moderne ajoute volontiers à l'ordinal la désinence *în* ین, la même que nous avons rencontrée au superlatif (109) : نخستین *nukhuçtîn,* دویمین *duyumîn,* چارمین *cârumîn,* etc. Le pehlvi employait ce suffixe avec le nombre cardinal directement :

on trouve *panj-în* 𐭯𐭭𐭪𐭩𐭭, le 5e; *haft-în* 𐭩𐭮𐭦𐭩𐭭, le 7e; *hasht-în* [1] le 8e. A cette formation se rattache le پسین *paçîn* « dernier » du persan, pehl. 𐭯𐭮𐭩𐭭. Souvent l'ordinal est marqué par le chiffre du nombre cardinal suivi de 𐭩 *în* : 𐭢𐭮𐭩𐭭 le sixième, 𐭩𐭥𐭩𐭭 le dixième.

§ 119. Distributifs. — La distribution s'exprime, soit par des procédés syntactiques (répétition du nombre cardinal, répétition du nombre cardinal avec intercalation de la préposition *bâ* با, avec); soit en ajoutant au nombre cardinal le suffixe گان *gân*: دوگان *dugân*, deux à deux; چهارگان *cahârgân*, quatre à quatre; صدگان *çadgân*, cent à cent.

Le suffixe *gân, gâna.* — Ce suffixe paraît en pehlvi sous la forme *kânak* 𐭪𐭭𐭪𐭩𐭪 : *dukânak* 𐭣𐭥𐭪𐭭𐭪𐭩𐭪, deux à deux; *çikânak* 𐭮𐭦𐭪𐭭𐭪𐭩𐭪, trois à trois.

Le persan *gân* dérive d'une forme pehlvie simple *kân;* la forme pehlvie *kânak* donnerait گانه *gâna*, qui d'ailleurs paraît dans le distributif de *un* : یگانه *yagâna*, un à un, en pehlvi 𐭠𐭥𐭪𐭭𐭪𐭩𐭪 *êvkânak.*

L'exemple de *yagâna* nous apprend que nous sommes ici en présence d'un cas analogue à celui des pluriels en *gân* (p. 123), c'est-à-dire que nous n'avons pas affaire à un suffixe primitif *gân* ou *gânak* s'ajoutant à un thème quel qu'il soit, mais à un suffixe *ân; ânak* s'ajoutant à un thème en *ak.*

Or, le sanscrit (nous sommes obligés de remonter au sanscrit parce que ni le perse ni le zend ne nous offrent d'exemple du distributif) exprime les groupes par le suffixe *ka* ajouté au nom de nombre : *catushka*, groupe de cinq; *saptaka*, groupe de sept; *aṣhṭaka*, groupe de huit; un à un, deux à deux, trois à trois, se disent *ekakam, dvake, trikâ.*

ana *dvake* ana *trikâ* divaç caranti bheshajâ
khshamâ carishṇu ekakam bharatâm apa yad rapas.

« Deux à deux, trois à trois, du ciel descendent les remèdes; qu'ils emportent le mal qui va sur terre, un à un » (*RV.* X, 59, 9.)

C'est à une formation perse analogue ou identique qu'il faut remonter pour comprendre la formation moderne. Le pehlvi

1. On a toute la série dans le *Yaçna* XI, 24 : *çîn cahârîn, panjîn, shashîn, haftîn, ashtîn, nuhîn, dahîn* (le ی qui précède *în* est une faute d'écriture pour ;; cf. *Vend.* V, 28 sq.).

dukânak est formé par l'addition d'un suffixe *ânak* au distributif perse **dvaka*; le persan *yagâna* یگانه est né du suffixe *ânak* ajouté au distributif perse *aivaka*, et il ressort de ces comparaisons que le persan *yak* یک, le nombre de l'unité, n'est que le distributif de l'ancienne unité, celle-ci n'étant restée que dans le *ê* d'unité (p. 146).

Ce suffixe *ân* ou *ânak* est un suffixe que nous retrouverons ailleurs comme formatif de patronymiques et de qualificatifs : *Çpitâmân*, fils de Çpitama ; *martânak*, qui a la qualité d'homme (*mart*). Le sens est le même dans ces trois emplois ; il accentue la qualité exprimée : *Çpitâmân* est celui qui tient étroitement à *Çpitama* ; *martânak* celui qui tient étroitement à la qualité d'homme ; *yagâna* celui qui tient étroitement à son unité isolée (cf. § 218).

Le suffixe *ân* reparaît aussi avec le distributif par redoublement : «quatre à quatre» se dit *cahâr cahâr* ; mais on peut dire aussi *cahârân cahârân* : ce n'est pas un pluriel, c'est l'intensif de *cahâr cahâr*.

Avec le temps, de formations comme *dukânak* en regard de *yakânak*, il sembla résulter que le suffixe était *kânak gâna*, parce que *deux* se disant *du* et non *duk*, et la forme véritable du distributif **duk (dvaka)* étant perdue, *kânak* apparut comme l'élément commun à *dukânak* et à *yakânak*, et les grammairiens enseignèrent que *yagâna* a perdu un *k*, le *k* de *yak* s'étant assimilé devant le *g* du suffixe *gâna*.

§ 120. Multiplicatif. — Le multiplicatif s'exprime, soit par le suffixe *gâna*, ph. *kânak* (voir le paragraphe précédent), soit par les suffixes *tâ* تا, *lâ* لا, *vay* وی.

Suffixe *tâ* : یکتا *yak tâ*, simple ; *du tâ*, double ; *çi tâ*, triple. Ce تا est le pehlvi 𐭬𐭠𐭪 *tâk* : *yak tâ* se dit en ph. 𐭠𐭥𐭪 𐭩𐭥𐭠𐭪 *êvak tâk* ; چند تا *cand tâ*, plusieurs, se dit 𐭪𐭠𐭪 𐭧𐭭𐭣 (*Vd.* III, 44). Comme mot isolé, *tâk* signifie *rameau*, *branche*, et traduit le zend *āçush* (*Y.* X, 4) et *yakhshti* (*Y.* LVI, 2, 3) : *yak tâ* signifie donc «qui n'a qu'une branche», *çi tâ* «qui a trois branches» et ainsi de suite.

lâ لا est une formation persane ; *lâ* signifie *pli* : *dulâ* répond donc exactement pour la formation au latin *duplex*.

vay, وی ; ex. دهوی décuple ; صدوی *çad vay* centuple. Cette formation n'est pas d'un emploi fréquent : elle sert à marquer le

rapport, l'intérêt : quand une graine rend dix pour cent, on dit دەوی شدە است *deh vay shuda açt*, elle est devenue le décuple: d'un marchand qui revend un cheval double du prix d'achat, on dit دووی کردە است *du vay karda ast*, il a fait double (Vullers).

Je crois que وی est simplement le pronom de la troisième personne et que دەوی signifie littéralement *dix lui*. Il se pourrait aussi que وی fût une forme de l'unité *(aiva)*; دەوی serait l'expression corrélative à *yak deh* یک دە (§ 121); *yak deh* signifie un dixième, littéralement «un sur dix»; *deh vay* serait «dix fois un».

§ 121. Partitifs.

Moitié: p. **naima*, zend *naêma*.
pehlvi 𐭭𐭩𐭬𐭠𐭪 *nîmak*.
persan نیم *nîm*, نیمە *nîma*.

A partir de trois, la langue ancienne exprimait les fractions par un procédé synthétique, différente en cela du sanscrit qui se sert du procédé analytique et combine un mot signifiant *part* avec l'adjectif ordinal. Nous ne connaissons pas directement ce procédé synthétique du perse, et nous ne connaissons qu'imparfaitement celui du zend.

On possède les mots zends pour $^1/_3$, $^1/_4$, $^1/_5$; ce sont *trishva, cathrushva, pañgtañhva*. Les deux premiers termes sont clairs; ce sont des dérivés par suffixe *va* des mots signifiant *trois fois, quatre fois : thrish* et *cathrush*. Le troisième terme est formé sur leur modèle, car la terminaison *ñhva* répond à un primitif *sva*, qui est le *shva* de *thrishva*; seulement elle est ajoutée à un thème en *ta;* or, ce thème ne peut être, d'après l'analogie des ordinaux dans les autres langues, que le thème de l'ordinal en *ta*, sscr. védique *pañcatha*, grec πεμτός, latin *quintus*, que l'on retrouve en zend même sous la forme altérée *pukhdha*, dont *pañgta-* est une autre forme moins usée.

En pehlvi, les fractions s'expriment par le suffixe 𐭲𐭠𐭪 *tak* : «le quart» se dit *catrushtak* qui est le zend *cathrush*, transcrit et suivi du suffixe pehlvi; «le tiers» se dit *çrishtak*, qui est le zend *thrish*, suivi de *tak;* «le cinquième» se dit *panj tak*. Etant donnée l'identité primitive de *pañgta* et de l'ordinal usuel *pukhdha*, l'un et l'autre différemment contractés de *pañcatha*, il devient probable que les nombres fractionnaires suivants se formaient, eux

aussi, en zend, de l'ordinal augmenté du suffixe *hva* et que le pehlvi, à partir de *panj-tak*[1], les formait en prenant pour base le nombre cardinal auquel il ajoutait le suffixe *tak ;* il avait dégagé ce suffixe des ordinaux en *ta*, tels que *pañgta, haptatha.*

Mais le persan a perdu cette formation et emploie un procédé analytique que le pehlvi possède déjà:

un tiers, c'est « un (sur) trois » *çi yak* سه یک, pehlvi *çi êvak* س ʾʿw.

un quart, c'est « un (sur) quatre » چهار یک *cahâr yak*, contracté en چر یک *car yak.*

On peut dire aussi, en poussant encore plus loin l'analyse : *yak az çi, du az çi,* un de trois, deux de trois.

§ 122. Adverbes numéraux. — *Une fois* se disait en perse **ha-karam* (cf. zend *ha-kereṭ*, sanscrit *sa-kṛt*), formé de *ha,* qui en composition a le sens de *un* (sscr. *sa*), et de *karam,* de la racine *kar* (voir page 150 et § 202).

**hakaram* est rendu en pehlvi par *êvkartakîh : êv,* un (p. 146), étant la traduction de *ha,* et *kartakîh* l'abstrait du participe de *kar.*

Comme le sanscrit forme ses autres adverbes nominaux également au moyen de cette racine *kar,* par le substantif *kṛtu,* il est probable que le perse suivait aussi son analogie dans le reste de la numération. On a déjà vu plus haut le perse *ciykaram,* combien! et la série pehlvie-persane *datîgar, çitîgar,* qui fait remonter à une série :

**hakaram*	une fois
**duvitiya-karam*	deux fois
**thritiya-karam*	trois fois ;

c'est-à-dire que la série adverbiale se formait par la combinaison de *karam* avec la série ordinale. Mais le persan, ayant transformé *dadîgar, çidîgar* en adjectifs, a eu recours à un procédé analytique.

A côté de *êvkartakîh,* le pehlvi dit encore, par voie analytique, *êvak bâr* אוירל, formé de *êvak* «une» et *bâr* «fois» (sanscrit *vâra* [§ 244]); *êv bâr* אירל; *dû bâr* ירל. C'est le procédé adopté

1. Identique à notre français *quinte.*

par le persan : یکبار *yak bâr*, une fois; دوبار *du bâr*, deux fois, etc. *Bâr* est un véritable substantif et l'on dit au pluriel *bârhâ*, des fois.

CHAPITRE IV.

PRONOM.

I. PRONOM PERSONNEL.

§ 123. Pronom personnel. — Le perse déclinait le pronom comme il déclinait le nom; le persan a perdu la déclinaison du pronom comme il a perdu celle du nom, et il n'a conservé que la distinction du singulier et du pluriel.

Le pehlvi est sur le même étage que le persan : il a réduit également le pronom de chaque genre à une forme unique. Mais comme il représente la plupart des pronoms par leur équivalent sémitique, il n'est pas toujours possible de reconnaître jusqu'à quel point la prononciation était déjà la même. En retour, le choix des équivalents sémitiques employés pour rendre les pronoms aryens jette un jour inattendu sur l'histoire des fonctions du pronom pehlvi proprement dit.

§ 124. Pronoms des deux premières personnes en perse.

I° Pronom de la première personne[1]

		en perse :		en zend :	
Singulier.	Nom.	*adam*		*azem*	
	Accus.	*mâm*		*mãm mâ*	
	Génitif	*manâ*	forme enclitique	*mana*	enclit. *mê*
	Datif			*maibyô*	
	Ablat.	*ma*		*(mat)*.	
Pluriel.	Nom.	*vayam*		*vaêm*	
	Accus.				
	Génitif	*amâkham*		*ahmâkem*	enclit. *nô*
	Datif				
	Ablat.				

1. Voir la variété des formes zendes dans Justi, *Handbuch*, s. *azem*, *tûm*.

II° Pronom de la seconde personne :

Singulier.	Nom.	*tuvam*	*tûm*	
	Accus.	*thuvâm*	*thwâm thwâ*	enclit. *tê*
	Génitif		*tava*	
	Datif	encl. *taiy*		enclit. *té*
	Ablat.		*thwaṭ*	
	Locat.		*thwôi*	
Pluriel.	Nom.		*yûzhem*	
	Accus.			
	Génitif	*yushmâkem, khshmâkem*		enclit. *vô*
	Datif		*yushmaibyâ*	
	Ablat.		*yushmaṭ*	
Duel.		Génitif *yavâkem.*		

§ 125. Pronom enclitique perse. — Le pronom perse, comme l'indique le tableau ci-dessus, a deux formes, une forme indépendante et une forme enclitique. La forme indépendante varie avec les personnes; la forme enclitique ne paraît qu'aux cas obliques et elle est, d'après les textes perses et l'analogie du zend, uniforme pour tous ces cas:

Génitif singulier indépendant, *mana;* enclitique *maiy.* Ex.:

Mana pitâ Vishtâçpa : de moi le père était Vishtâçpa (*Behist.* I, 4).

duvarayâmaiy baçta adâri : il fut tenu prisonnier à ma cour (*Ib.* II, 75).

Auramazdâ maiy upaçtâm abara : Ormazd me porta secours (*Ibid.* passim).

Au pluriel, d'après l'analogie du zend (et du sanscrit), le pronom enclitique était **na.*

A la seconde personne du singulier, le pronom enclitique est *taiy :*

utataiy taumâ mâ biyâ : qu'à toi ne soit point de famille! (*Ib.* IV, 58)

Le génitif indépendant, d'après l'analogie du zend et du sanscrit, devait être *tava.*

Le pluriel enclitique devait être **va,* celui du zend et du

sanscrit étant *vô vas.* Le génitif pluriel indépendant était **yush-mâkham* ou **khshmâkham,* celui du zend étant *yushmâkem* (sscr. *yushmâkam*) et *khshmâkem.*

§ 126. Pronom persan des deux premières personnes. — Le pronom de la première personne du persan est :

au singulier *man* من (au cas oblique *ma-*[râ] مرا)
au pluriel *mâ* ما.

Celui de la seconde personne est :

au singulier *tu* تو
au pluriel *shumâ* شُما.

Le pronom enclitique est pour la première personne :

au singulier *-am* م
au pluriel *-amân-* مان.

Celui de la seconde personne est :

au singulier *-at* ت
au pluriel *-atân* تان.

§ 127. La première personne dérive du génitif du pronom perse correspondant. — L'on reconnaît immédiatement que le pronom singulier de la première personne *man* من n'est autre que le génitif du perse *mana;* et que le pronom enclitique correspondant, م, est l'enclitique perse *maiy : dar-am* درم « ma porte » est dérivé du perse *dvara-maiy.*

Il est clair de même que le pluriel *mâ* est dérivé du génitif *amâkham,* l'*a* initial étant tombé en persan selon la règle (§ 87). Dans la période pehlvie, l'initiale devait exister encore; car, l'équivalent zevâresh qui le représente, 𐭠, est transcrit en parsi *émâ;* les textes judéo-persans ne connaissent d'autre forme que *émâ* אימא; les dialectes enfin renvoient de même à cette forme : kurde *îmâ;* mazand. *amo.*

Le pronom enclitique du pluriel est une formation analogique : on a ajouté la désinence de pluriel des substantifs à la forme du singulier : *am-ân.*

§ 128. La seconde personne dérive du génitif du pronom perse correspondant. Preuve tirée du *zevâresh.* —

L'on n'a point la forme du génitif singulier de la seconde personne dans les textes perses : c'est certainement *tava*. Mais ici le pronom ne porte pas, comme pour la première personne, dans sa forme même la marque matérielle de son origine : car *tu* تو peut dériver aussi bien de *tuvm* que de *tava;* l'*u* est bref aujourd'hui, il était long chez les anciens poëtes, mais l'*û* long n'indique pas *tava* de préférence à *tuvm*. Mais la transcription parsie du zevâreṣh correspondant تُ, qui est *tô*, ne peut s'expliquer que par *tava*, parce que *ô* parsi suppose un ancien *ao*, perse *au*, que *tava* seul fournit, de sorte que le témoignage de la forme vient ici aussi s'ajouter à l'analogie des deux formes de la première personne, et, nous pouvons dire, à celle du pluriel même de la seconde personne.

Ce pluriel, en effet, est *shumâ* شما, qui dérive tout naturellement du perse **khshmâkham* (zend *khshmâkem*), génitif pluriel de *vayam*, nous (*sh* = *khsh;* cf. p. 85).

Enfin, comme on verra bientôt (p. 159), l'équivalent sémitique est un génitif : *lak*, de toi, et non un nominatif.

Le pronom enclitique est -*at* ت au singulier; c'est le *taiy* du perse, *tê* du zend; *darat* درت ta porte, est le perse *dvarâ-taiy*. L'on attendrait *darad* avec affaiblissement de la finale; mais la conscience de la parenté du pronom suffixe avec le pronom indépendant *tu*, entretenue par le rapport des formes à la première personne, *man* et *am*, a maintenu la valeur primitive de la consonne.

Le pluriel du pronom suffixe est formé sur l'analogie du substantif : *at-ân* au lieu d'un dérivé de **va*.

De l'ancien nominatif nulle trace n'est restée ni au singulier, ni au pluriel. Mais un grand nombre de dialectes iraniens ont conservé la distinction du nominatif et de l'accusatif : le kurde, par exemple, a gardé le nominatif *az*, zend *azem*, à côté du cas oblique *man* (vol. II, 90). Cette disparition de l'ancien nominatif est un des traits frappants du persan et se lie à une profonde transformation dans la syntaxe, à la substitution générale de la construction passive à la construction active (§ 189).

Ce fait pourra servir un jour à la classification des dialectes iraniens qui se diviseront en : dialectes qui ont conservé le nominatif et dialectes qui ne l'ont pas conservé : car le fait de l'avoir conservé ou de l'avoir perdu emporte toute une série

de faits correspondants dans la formation et dans la syntaxe. A la classe qui a conservé le nominatif appartiendraient l'Afghan, le Talisch, l'Ossète; à l'autre le Kurde, le Gilanais, le Mazandéranais.

Tous les dialectes qui ont conservé le nominatif l'ont sous la forme *az*, c'est-à-dire sous la forme zende ou médique. Mais ce qui empêche dans l'état présent de tirer de là une conclusion trop hâtive, c'est que le *z* peut fort bien être un dérivé du *d* perse de *adam*, et que les dialectes de la famille perse n'ont pas tous nécessairement suivi les deux seuls dialectes de cette famille que nous connaissions bien : pehlvi et persan.

La façon dont le zevâresh rend les pronoms dont on vient de parler prouve qu'au moment où l'on introduisit l'écriture pehlvie, la langue avait encore le sentiment parfait de la valeur de ses pronoms et que l'on savait que c'étaient des génitifs. Le zevâresh, en effet, a choisi pour représenter *man* et *mâ*, non pas les pronoms sujets du sémitique אנחנו ,אני ou חנן ,אנא, mais les pronoms obliques לן ; de même, pour la seconde personne, non אתה ,אתם ou אתון ,את, mais לך לכם :

1er pers.	𐭫 *li*	littéralement	*à* moi, *de* moi.
	𐭫𐭭 *lanman* (*lanû?* p. 32, n. 1)		*à* nous, *de* nous.
2e pers.	𐭫𐭪 *lak*		*à* toi, *de* toi.
	𐭫𐭪𐭥 *lakâm*		*à* vous, *de* vous.

Le pronom affixe est rendu en pehlvi, non en sémitique :

1er pers.	𐭠 *am*	à moi, moi, de moi.
	𐭠𐭥 *mân*	à nous, nous, de nous.
2e pers.	𐭯 *at*	à toi, toi, de toi.
	𐭯𐭥 *tân*	à vous, vous, de vous.

§ 129. Pronom de la troisième personne en perse et en persan. — Le pronom indépendant de la troisième personne est en persan *hauv* : l'enclitique est :

shim à l'accusatif singulier
shaiy au génitif singulier
shish à l'accusatif pluriel
shâm au génitif pluriel.

Le pronom personnel est très peu usité comme sujet; la troisième personne est le plus souvent marquée par des démonstratifs, construits avec le nom de la personne. Ces démonstratifs sont *ava, aêta, ima, ana.*

De *ava* on a les cas suivants :

Acc.	*avam* (masc.), *ava* (neutre).
Gén.	*avahyâ.*
Nom. Acc.	*avaiy* (masc.), *avâ* (fém.).
Gén.	*avaishâm.*

De *aita* l'on a :
Acc. neutre *aita.*

De *ima* l'on a :

Nom.	*iyam* (masc. fém.), *ima* (neutre).
Acc.	*imam* (masc.), *imâm* (fém.).
Gén.	*ahyâyâ* (fém.).

De *ana* l'on a :
Inst. *anâ.*

Le pronom persan est :
Sing. indép. او *ô,* اوی *ôi,* وی *vay*
suff. ش *-ash.*
Plur. indép. ایشان *êshân*
suff. شان *ashân.*

§ 130. Le pronom pluriel de la troisième personne est composé d'un pronom *ê* disparu et du pronom suffixe du pluriel. — L'origine du pronom suffixe est claire; au singulier, c'est le pronom suffixe du perse *shaiy;* au pluriel, c'est le singulier augmenté de la désinence du pluriel *ân* (cf. *am, amân*; p. 157). Les formes indépendantes sont moins claires. Commençons par celle du pluriel.

êshân. — Le pluriel indépendant *êshân* n'est point, comme on pourrait le croire, un dérivé du thème sanscrit-zend *esha aêsha;* en effet, sans parler des difficultés phonétiques [1], le zevâ-

1. Le thème du génitif de *aêsha,* — c'est du génitif que viennent jusqu'ici tous les pronoms étudiés, comme tous les thèmes nominaux, — est *aêta,* non *aêsha* qui ne paraît qu'au nominatif : le génitif pluriel est

resh le transcrit 𐭠𐭥𐭭𐭭𐭱𐭧𐭠𐭭 *olman-shân ;* or, *olman* est le représentant zevâresh du pronom singulier de la troisième personne, d'où il suit que les auteurs du système zevâresh, qui connaissaient parfaitement, comme on l'a vu par un exemple probant (p. 159), la valeur organique des pronoms pehlvis, voyaient dans *êshân* une forme composée de deux éléments, d'abord d'un pronom singulier de la troisième personne, puis du pronom suffixe de la troisième personne du pluriel, *shân*. Or, *shân* retiré, reste *ê*; donc le pronom de la troisième personne, ou du moins un pronom de cette troisième personne, était *ê*. Ce pronom se retrouve en parsi dans la locution *ê-râ* «à cause de cela», qui reste encore dans le persan زیرا *zîrâ (az-ê-râ)* : de même dans l'indéfini *hîc* (§ 146). C'est l'origine du *yâ* de définition (یای تعریف)[1].

On a le comparatif local de ce même pronom dans *êdar*, ici[2].

Aêta, avant de se réduire en *ê*, s'est réduit en *êd*, forme intermédiaire qui est restée dans le mot *êdûn* ایدون, pehlvi *êtûn* 𐭠𐭩𐭲𐭥𐭥𐭥 «de cette façon», lequel traduit constamment l'adverbe *aêtadha*, et l'adjectif *aêtavañt*, qui ont ce sens. Le suffixe est *-aona : êtûn* = **aêtavana*, *aêtaona* (§ 229).

Il existait donc, dans la période pehlvie, un pronom de la troisième personne *ê*, dérivé de *aita*, et c'est ce pronom qui a fourni la base du pronom pluriel *êshân*, en s'adjoignant le pronom suffixe.

Pronom *ô û*. — Le singulier او est moins long à retrouver; c'est le perse *ava* devenu régulièrement *ô* en parsi, d'ou *û* à présent.

aêtaêshãm qui eût donné *âdêsh* ou *êsh*. Le thème *a*, qui fait au génitif pluriel *aêshãm*, eût donné *êsh*. Ainsi, quelque thème pronominal qu'on eût choisi, le génitif pluriel donnait une terminaison en *sh* qui se confondait plus ou moins avec le pronom suffixe du masculin : c'est pour cette raison que le pronom de la troisième personne a formé son pluriel sur le singulier d'après l'analogie des substantifs et a renoncé à l'ambition d'une forme organique. Les deux premières personnes, au contraire, ayant une forme spéciale pour le génitif pluriel, purent rester chez elles.

1. Voir § 222, 2°. — Le double emploi de l'*ê* enclitique, comme *ê* d'unité (p. 146) et *ê* de définition, tient donc à la diversité des formes primitives, l'une *aiva*, l'autre *aita*, réduites à une forme unique par la chute de la seconde syllabe. — Pour un troisième *ê*, l'*ê* d'imparfait, voir p. 71 et §§ 178 et 222, 3°.

2. **aitataram;* cf. p. 137.

Le pluriel rare اوشان, entendu par Lumsden, prouve que le pronom préfixe se joignait à *ô* comme il s'est joint à *ê*.

Pronom *ôi*. — La forme اوی est en parsi *ôi*. C'est la combinaison des deux thèmes, de celui qui est dans *ô* et de celui qui se cache dans *êshân ê-râ êdûn*; c'est *ô*+*ê*, *ava*+*aita*. Ces accumulations de pronoms n'ont rien d'insolite dans les langues dont l'organisme se décompose et se reforme. Les thèmes usés se renforcent en se redoublant.

Pronom *vay*. — La troisième forme وی, *vay*, est considérée par les Persans comme une simple inversion de اوی, *ôi;* au moins remonte-t-elle à une forme plus ancienne de *ôi* : elle est directement *ava-aêta*, tandis que *ôi* n'est que *ava*+*aêta* (*ô*+*ê*).

L'origine génitive de *ô* et de *ê* est moins apparente dans la forme que pour *man*, et moins apparente dans le zevâresh que pour *man* et pour *tu*. Le zevâresh est ولمان *olman* ou *valman*, forme qui n'est pas encore assimilée d'une façon bien sûre.

§§ 131—133. Construction du pronom personnel.

§ 131. De l'emploi du pronom personnel en perse et en persan. — Le pronom personnel, dans l'ancienne langue comme dans la nouvelle, est inclus dans le verbe, dont les désinences suffiraient à elles seules à marquer la personne. Néanmoins le perse affectionne de placer en tête le pronom personnel. Darius, dans le récit de ses exploits, met toujours *adam* en tête de ses phrases et ce n'est point uniquement par emphase royale, car souvent il le répète à l'intérieur de la phrase sans nécessité apparente, et il en use de même pour le pronom de la 3e personne. C'est seulement le besoin de marquer plus clairement les personnes en présence. Exemples :

avadâ mâm (citâ[?]amânaya yâtâ) *adam* araçam (*Beh.* II, 28):
«Là il m'attendit jusqu'à ce que je fusse arrivé».

avam *adam* frâishayam Arminam avathâshâiy athaham (II, 30):
«Je l'envoyai en Arménie, et lui parlai ainsi».

De même en zend :
âaṭ yaṭ Mithrem dadhãm *azem* Çpitama (*Yt.* X, 1):
«Lorsque je créai Mithra, o Çpitama».

âaṭ *tûm* Zarathushtra ava hishtôish (*Vend.* XIX, 42):
«Mais toi, o Zoroastre, lève-toi».

En persan, l'expression du pronom personnel est emphatique:
mâ gunakâr îm u *tu* âmurzgâr, ما گنهکار یم و تو آمرزگار (*Pand Nâma*) :
«*nous* sommes pécheurs, et *toi,* pardonneur».

kunûn *mâ* shikârîm *ûshân* palang, کنون ما شکاریم وایشان پلنگ (*Shâh Nâma*) :
«A présent *nous* sommes le gibier et *eux* le tigre».

§ 132. De l'emploi du pronom suffixe en perse.

1e pers. sing. ***maiy.*** — Auramazdâ*maiy* upaçtãm abara (*Beh.* passim):
«Auramazdâ me porta secours».

naiy zurakara âham adam *naiymaiy* taumâ (IV, 65):
«Je n'étais point homme de violence, moi ni ma race».
Dans le premier de ces exemples, *maiy* est régime de verbe et datif; dans le second, il est régime de substantif et possessif.

2e pers. sing. ***taiy.*** — *adataiy* azdâ bavaiti (*Naqshi R.* 43, 45):
« Et tu ignores (et ignorance est à toi)».

tya kunavâhy *avataiy* Auramazdâ vazrakam kunautu (*Beh.* IV, 76):
« Ce que tu feras, qu'Ormazd te le fasse prospérer»!

utâtaiy taumâ vaçiy biyâ (*Beh.* IV, 75):
«Et que tu aies postérité nombreuse»!

3e pers. sing. — Accus. *shim* : *utâshim* avâjana (II, 13):
«Et je le tuai».

Datif *shaiy* : *avathâshaiy* athaham (II, 30):
«Je lui dis».

Génitif id. : martiyâ *tyaiyshaiy* fratamâ anushiyâ âhanta (II, 77):
«Les hommes qui étaient ses principaux partisans.»

Accus. pl. *shish*: *avadashish* uzmayâpatiy akunavam (III, 52):
«Là, je les mis en croix».

Génitif pl. *shâm : adamshâm* khshâyathiya âham (I, 14):
«J'étais leur roi».

avamshâm mathishtam akunavam (II, 20):
«Je le fis leur chef».

avathâshâm athaham (II, 20):
«Ainsi je leur parlai».

avathâshâm hamaranam kartam (II, 27, 36, 42, 47):
«Ainsi ils livrèrent bataille».

utâshâm 1 martyam mathishtam akunaush (II, 56):
«Il fit un homme leur chef».

hyashâm mathishta âha (II, 13):
«Qui était leur chef».

yathâshâm hacâmâ athahya avathâ akunavyatâ (I, 23):
«Comme il leur était ordonné par moi, ainsi était fait».

Le pronom suffixe a en persan précisément le même emploi qu'en perse, c'est-à-dire qu'il remplace soit le génitif, soit le cas objectif : on dit *kitâbat* كتابت, ton livre; on dit *dîdam-at* ديدمت, je t'ai vu; *dâdamat* دادمت, je t'ai donné; dans le premier cas il tient lieu de *i tu;* dans les deux autres de *turâ.*

§ 133. Emplois du pronom suffixe en pehlvi et en persan. — En pehlvi et dans le persan ancien, il a de plus un emploi qu'il n'avait pas et ne pouvait avoir en perse : il sert de sujet.

Examinons un à un chacun de ces trois emplois : possessif, objectif, subjectif.

1° Pronom suffixe marquant la possession :
type perse : *utamaiy taumâ* «et ma race».
avamshâm mathishtam akunavam «je le fis leur chef».

Le perse place toujours le pronom enclitique avant le mot possédé, suivant la loi de l'ancienne construction aryenne qui veut que le déterminant précède. Le pehlvi suit cette tradition : *amatam rôishman* paçakûnad (*Vd.* XIX, 25), «s'il me coupe la tête» : l'on eût dit en perse *yadimaiy çara* . . et *amat-am rôishman* serait en persan *agar-am çar :* mais l'usage moderne ne souffre plus cette construction et le pronom suffixe se place à présent après l'objet possédé : *agar çar-am beburad,* اگر سرم ببرد.

Il y a là, sans doute, imitation de la conjugaison. Cependant les poètes, plus archaïques, séparent quelquefois le suffixe possessif de son substantif, licence qui est souvent un souvenir de l'ancienne loi : si, dans cet exemple-ci :

har kirâ *guftâr biçyârash* bavad, هر کرا گفتار بسیارش بود (P. N.)
« quiconque parle immodèrement »,

il y a licence véritable, parce que, selon la construction primitive, *ash* devrait être avec *ki* ; dans l'exemple suivant :

darîn *deftarat ḍikr* jâvîd haçt, درین دفترت ذکر جاوید هست,
« dans ce livre ton souvenir est éternel »,

la licence est règle ancienne ; car *at*, qui, suivant la grammaire persane, se placerait aprés ذکر, suivant la grammaire perse se serait placé avant.

2° Pronom suffixe servant de régime :

type perse : *Auramazdâmaiy* upaçtâm abara.
adamshim avajam.
ụtâtaiy taumâ biyâ.

En pehlvi, le pronom suffixe régime se place, comme en perse, avant le verbe ; en général après une particule :

ph. *ap-am* burzishnîgtar madammûniçt (*Ard. Vîr.* XII, 10) :
« Et cela me semblait plus merveilleux ».

ap-*amân* ôl patîrak yâtûnt ôlmanshân vatartagân ravân (X, 2) :
« Et vinrent au devant de nous les âmes des morts ».

ap-at numâyam tarîkîh va tangîh (V, 8 ; cf. IX, 10, 12, 13) :
« Et je te montrerai les ténèbres et l'étroitesse ».

adîn-at pun ham zemân barâ zakatalûnam (*Goshti F.* I, 13) :
« Alors je te tuerai sur l'heure ».

La place du suffixe régime est libre en persan :
après le verbe : *dîdam-at* دیدمت « je t'ai vu » ;

dans les verbes composés, après un des termes composants : *mulâmat-ash* kardam, ملامتش کردم « je l'ai blâmé » ;

ou après tout autre mot précédant le verbe :
man-at rahbarî kunam, منت رهبری کنم « je te guiderai ».

az mûy-ash begiriftand, از مویش بگرفتند « ils le prirent par les cheveux ».

gar-ash zar na dehî, گرش زر ندهی «si tu ne lui donnes pas d'or».

bekhôr pêsh azân *kat* khôrad kirmi gôr, بخور پیش از آن کت خورد کرم گور : «mange avant que le ver du sépulcre ne te mange».

3° Pronom suffixe servant de sujet, *en pehlvi :*
Ap-*am khadîtânt* ravân «et je vis l'âme» (*Ard. V.* passim).

Ap-*am purçît* âigh «et je demandai» *(ibid.)*.

ap-*at* âtash *pâhrîkht* «et tu soignas le feu» (II, 26).

ap-*ash* abârd farmânîh *kart* (LXIII, 7) : «et elle a fait acte de désobéissance».

ap-*ash* khvâçtak min shûi *dûzdît* (*id.* 8) : «et elle a volé l'argent de son mari».

Cette construction est propre au pehlvi, elle est perdue en persan. — Rien de pareil en perse; la chose était d'ailleurs impossible, puisqu'il n'a de pronom affixe qu'aux cas obliques et qu'au nominatif il ne connaît qu'une forme. Mais cet emploi abusif s'explique aisément dès qu'on considère le changement subi par la construction perse et notamment l'origine participiale du prétérit (§§ 187—189). Ap-*am khadîtânt* ravân cesse d'être «et je vis l'âme» pour devenir «et à moi fut vue l'âme», *uta *maiy dîta* ravan. Ap-*at* âtash *pâhrîkht* n'est point : «et tu as soigné le feu» mais : «et par toi fut soigné le feu», utâ*taiy* âtarsh **pati-rikhta*. Ap-*ash* khvâçtak min shûi *dûzdît* n'est plus : «et elle vola de l'argent de son mari» mais : «et par elle de l'argent fut volé de son mari», *utâshaiy hvâçta hacâ* * * *-ta*.

Cette construction, créée par le pehlvi, disparut nécessairement pour la première et la seconde personne quand le persan eut fondu à son prétérit les deux premières personnes du verbe substantif : *am, ê* (§ 187); car, dès que le prétérit cessait d'être un participe passé invariable et devenait un temps avec désinences personnelles, il n'était plus nécessaire d'exprimer ce sujet en dehors, et, comme en l'exprimant on arrivait à des équivoques, on laissa tomber le procédé. «J'ai vu l'âme», transcrit de pehlvi en persan, devenait d'abord *ravân-am dîd* «je vis l'âme», littéralement : «l'âme à moi fut vue»; mais quand la

première personne eut pris à demeure la désinence *am*, *ravân-am dîdam* ne pouvait plus évoquer d'autre idée que celle de «je vis *mon* âme» et la construction disparut : *ravân dîdam* suffisait.

La même cause de confusion n'existait pas à la 3e personne qui était restée et qui est encore le participe passé primitif (§ 187 bis). Aussi se maintint-elle là plus longtemps, et dans Firdousi on en trouve encore des exemples : نبشتش *nibisht-ash* peut s'employer pour نبشت او, *nibisht ô*, il écrivit[1]; littéralement «écrit de lui [fut]».

II. Pronoms réfléchis.

§ 134. Pronom réfléchi perse et zend. — Le perse, à en juger par le zend, n'avait point de pronom réfléchi proprement dit, rien qui jouât le rôle du *se* latin. Mais il avait, comme le zend, l'adjectif possessif de la troisième personne, qui est la base de toute expression réfléchie. C'est le pronom *uva*, zend *hva*, sanscrit *sva*. Ce pronom *uva*, il l'emploie, soit pour former des possessifs : *Uvakhshathra*, z. *hvakhshathra*, sscr. *svakshatra* «qui a l'empire sien»; soit pour former des expressions réellement réfléchies : *uvâipashiya*, zend *hvaêpaithya* «de lui-même»; *uvâmarshiyu* «ayant mort sienne, qui meurt de sa propre main».

En zend, le réfléchi possessif *hva* s'emploie avec toutes les personnes :

hvahê gayêhê hvanvatô ameshahê . . . *jaghmyãm* (*Yt.* X, 55) : «je viendrais au *temps* de ma belle vie immortelle».

tem vâ ahûm drvañtô skyaothanâish *hvâish hva* daêna niçrinuyâṭ acishtai añuhê (*Vend.* V, 177),

«O méchants, c'est à ce monde, à ce monde de l'Enfer, que vous livrera *votre* propre conduite par *vos* propres actions».

ushta tê yô *hvâ aojañhâ* vaçôkhshathrô ahi haoma (*Yt.* IX, 7, 8),

«Salut à toi, Haoma, qui, par ta force propre, es maître absolu».

yeñg *hvé urvâ* khraoçaṭ (*Yç.* XLV, 11),

«de qui l'âme gémira».

1. S. de Sacy, *Journal des Savants*, 1832, p. 92.

§ 135. Pronoms réfléchis en persan. — Le persan a trois pronoms réfléchis : *khod,* خود; *khvêsh,* خویش; *khvêshtan,* خویشتن.

Khod est le plus usité : il se dit des personnes et des choses; *khvêsh* ne se dit que des personnes; de même *khvêshtan,* dont l'emploi est encore plus limité, car il ne s'emploie que quand l'action retourne matériellement sur le sujet : « il se tua lui-même » *khvêshtanrâ bekusht* خویشتنرا بکشت.

Khvêshtan est le seul réfléchi véritable : les autres ne font qu'accentuer la personnalité : aussi, comme le latin *ipse,* peuvent-ils s'appliquer aux trois personnes :

moi-même, من خود; toi-même, تو خود; lui-même او خود; nous-mêmes, ما خود; vous-mêmes, شما خود; eux-mêmes, ایشان خود; et avec le pronom suffixé : *khodam, khodat, khodash*[1] etc.

§ 136. Origine des pronoms réfléchis du persan. 1° *Khod.* — *Khod,* pehlvi *khvat,* ꝟ, est le zend *hvatô,* sanscrit *svatas;* c'est primitivement un adverbe, **suitus* dirait-on en latin. C'est pour cela qu'il s'applique aux choses aussi bien qu'aux personnes, n'ayant point relation dans l'origine à l'un plutôt qu'à l'autre. Le sens absolu de l'expression et sa valeur ablative sont visibles dans ce passage du *Vend.* XV, 37 :

aêsha kainê . . . hvatô garewem irishyêiti :
« cette jeune fille blesse *son* germe »,

littéralement « le germe [qui sort] d'elle-même ».

hvatô nizbayañuha : « loue [de] toi-même » (*Vend.* XIX, 49).

Mais, déjà en zend, il prend le sens réfléchi général et se rapporte soit au sujet, soit au régime, sans idée ablative :

cathwârô hvatô zavaiti (*Vend.* XVIII, 28) :
« à la quatrième bénédiction, il se maudit lui-même ».

1. Exemples :

Je veux *mes* vêtements. — جامه خود میخواهم
jâmai *khod* mêkhvâham.

As-tu vu personne plus généreux que *toi-même?* — از خود بزرگ همّت تر کسی دیدهٔ
az khod buzurg-hammat-tar kasè dîdai.

Car les bons *eux-mêmes* sont grands et heureux, — که نیکان خود بزرگ ونیک روز ند
ki nikân khod buzurg unîk rôz and.

2° ***khvêsh.*** — *khvêsh* خویش s'emploie comme *khod,* mais seulement en parlant des personnes.

En pehlvi *khvêsh* 𐭧𐭥𐭩 est encore adjectif et signifie : « qui appartient en propre » : il est susceptible de la marque du pluriel :

pun nîvakîh pâtakhshâhîh *khvêshân dâmân* (*Y.* VIII, 10) :
« avec bonne royauté sur *ses* mondes ».

Varunî ma kun, kut azh *hvésh kuneshn* ziã u pashémânî né raçed (*Minokh.* II, 23) :
« Ne te livre pas à la luxure, pour que de tes actions ne viennent pas dommage et repentir ».

pa ham-ayâr ô *hvésh kardârî* çûd dâdârî veh (*ib.* 77) :
« à l'associé de *ses* actes faire le bien est bonne chose ».

Dans cet emploi, *khvêsh* est l'adjectif et répond pour le sens au sanscrit védique *sva*; quant à la forme, c'est un dérivé du zend *hvaêtush*, « qui tient à la personne, parent » (probablement de **hvaêtusha*). Les transcriptions pazendes ont encore souvent le *u* : *hvéush.* Le persan a gardé un souvenir du sens primitif dans l'emploi de *khvêsh* au sens zend de *parent,* comme synonyme de *khvêshâvand* خویشاوند :

مر این خانه تو حانهٔ خویش دان
مرا گرچه بیکانه ام خویش دان

« Regarde cette maison comme *ta* maison (khânai *khvêsh*) : bien que je ne sois qu'un étranger, regarde moi comme *un parent* » (marâ *khvêsh* dân).

3° ***khvêshtan.*** — Le troisième réfléchi, *khvêshtan* خویشتن ne s'emploie qu'en parlant des personnes et exprime seul l'action réellement réfléchie : cela en vertu de son origine; car il est formé de *khvêsh* adjectival et de *tan* « corps » et signifie par suite « son propre corps, sa propre personne » :

پروانه خویشتن بکشد
parvâna *khvêshtan bekushad*

« le papillon se tue lui-même; litt. tue son propre corps ». On eût dit en perse *uvâm tanûm* : l'emploi de *hva tanu,* pour « soi-même », se rencontre en zend : *narém narem hvahvyâi tanuyê* (*Y.* XXX, 2) « homme et femme, chacun pour soi ». En sanscrit, « Agni se parant lui-même » se dit : « Agnis.. çumbhânas *tanvam svâm* (*RV.* VIII, 44, 12).

En pehlvi *khvêsh* et *tan* sont encore indépendants : har kaç u *khvêshci tan* muçtmand uné hvashnûda (*Minokh.* 40, 23) : « chacun et *sa personne* est troublé et non satisfait », c'est-à-dire « chacun est troublé en lui-même ». L'on passe de là, d'une part à *tani khvêsh*, « le corps de soi » : *awaspâr kardan i tani khvêsh* (XXVII, 15) « livrer *son* corps » ; d'autre part à *khvêsh-tan*, expression indissoluble, où le sens propre des éléments est fondu en un sens unique.

III. Pronom possessif.

§ 137. Pronom possessif. — La possession se marquait dans l'ancienne langue, à en juger par le zend, par l'adjectif possessif *ma* à la première personne, *tuva* à la seconde, *uva* à la troisième.

Mais en fait, dans tous les cas où les auteurs des inscriptions auraient pu employer l'adjectif possessif, ils emploient le pronom suffixe : il est à croire que ce n'est pas là pur hasard, et comme l'emploi du pronom suffixe comme possessif est un des traits particuliers du persan, la langue ancienne avait sans doute déjà marché largement dans cette voie.

La possession se marque en persan à l'aide du pronom personnel construit au cas possessif (dit génitif) ou à l'aide du pronom suffixe :

« mon cœur » : *dili man* دل من « le cœur de moi » ; ou *dil-am* دلم.

Ainsi dans les inscriptions, « mon armée » se dit « l'armée de moi » *kâra hya mana*, ou *maiy kâra;* c'est la tournure moderne.

Pour la périphrase possessive *az ân* از آن, voir § 140.

IV. Pronom démonstratif.

§ 138. Pronom *în*. — Nous avons déjà vu les principaux pronoms démonstratifs du perse (p. 160) et comment les plus usités ont servi à former le pronom de la troisième personne du persan. Néanmoins il lui en restait un assez grand nombre encore pour fournir au persan l'étoffe de ses pronoms démonstratifs.

Les deux pronoms démonstratifs du persan, qui servent aussi d'ailleurs d'adjectifs démonstratifs, sont :

pour les objets rapprochés : *în* این, celui-ci,
pour les objets éloignés : *ân* آن, celui-là.

Ces pronoms ne paraissent en pehlvi que sous le déguisement zevâresh : *în* est rendu par *zanman* 𐭦𐭭𐭭 (sur les inscriptions 𐭦𐭭𐭭; chaldéen זנא); *ân* est rendu par 𐭦𐭪 *zak* (sur les inscriptions 𐭦𐭪, chald. זך).

Pour l'origine de *în*, on ne trouve point d'indication en perse ni en zend : l'idée qui se présente d'elle-même est que *în* est le représentant d'une forme **aina*, qui serait le sanscrit *ena*, celui-ci.

Le zend, il est vrai, ne connaît point ce thème et le perse ne l'offre pas dans les textes que nous possédons. Mais cela ne prouve pas que le perse ne l'ait pas connu, d'autant moins que sa richesse en fait de démonstratifs lui permettait de laisser *aina* dans l'ombre, et ce n'est que le passage de ces démonstratifs au rôle de pronom personnel qui força le persan de faire monter au jour des couches pronominales plus obscures.

§ 139. Pronom *ân*. Il dérive de *anya*. — *ân* semble être à première vue un représentant du thème *ana*, qui a donné à *ayam* son instrumental, sanscrit *anena*, en zend *ana*, au pluriel *anâish*. Le sens cependant fait difficulté, car *ana* désigne l'objet rapproché, tandis que *ân* désigne l'objet éloigné.

L'emploi, bizarre en apparence, que le zevâresh fait du même pronom *zak* à la fois pour exprimer le démonstratif et pour traduire le mot *anya*, autre[1], prouve que le mot adopté pour rendre l'idée de l'objet éloigné n'est autre que le mot qui signifie *autre* : c'est comme si en français au lieu de « celui-là », on disait « cet autre ». Il y a plus : si l'on se reporte à l'emploi de *aniya* dans les inscriptions perses, on voit déjà poindre le sens et les emplois de *ân* dans les combinaisons où il entre (voir plus bas § 145). Enfin, en zend, *ici* et *là* s'expriment par

1. Il reste encore des exemples de *ân* au sens de « autre » en pehlvi; on pour mieux dire, *ân*, durant la période pehlvie, avait les deux sens de « autre » et de « celui-là »; car *zak* n'est que le zevâresh de *ân*, et *anya* est rendu soit par *zak*, soit par *ân* 𐭠𐭭 (lu à tort *hân*). A la longue, pour éviter l'équivoque, on remplaça *ân* au sens de « autre » par *dadigar* (§ 146).

idhaṭca, aiwidhaṭca (*Yaçna* LVI, 13, 2 : en zevâresh *letamman, tamman*); la symétrie des deux formes renvoie, pour la base thématique du mot signifiant « là », à une forme *aiwî-*, c'est-à-dire *anya*.

A côté de *în* et *ân* restent les débris d'autres thèmes démonstratifs. Nous avons déjà rencontré le pronom *ê*, débris de *aita* (p. 161); reste encore *im* ایم, débris de *ima*, dont l'on trouve en perse les formes suivantes :

Acc. *imam* (m.), *imâm* (f.), *ima* (n.)
Nom. Acc. *imaiy* (m.), *imâ* (n.).

im est resté dans les locutions adverbiales :

امروز *imrôz*, ce jour ; c.-à-d. *ima raoca*
امسال *imçâl*, cette année ; *imam *thardam*
امشب *imshab*, cette nuit ; *imâm khshapam*.

C'est le même thème, allongé du suffixe *ka*, **imaka*, qui se retrouve dans la forme ایمه *îma*. Le sanscrit ajoute le suffixe *ka* aux thèmes pronominaux (pour exprimer une idée de mépris) :

râjakâ id *anyake yake* sarasvatîm anu (*RV.* VIII. 21, 18) :
« Ce sont des roitelets tous les autres le long de la Sarasvatî ».

§ 140. Construction du pronom démonstratif. — Le pronom démonstratif, variable en perse comme tous les thèmes nominaux et pronominaux, n'est variable en persan que quand il est réellement pronom ; adjectif, il est invariable comme tout adjectif. On dit *înân*, ceux-ci ; *ânân*, ceux-là ; *înhâ, ânhâ :*

înha çefîd *uânhâ* çiyâh and :
« Ceux-ci sont blancs, ceux-là sont noirs ».

ânânki qebl az mâ mê bûdand :
« *Ceux* qui vivaient avant nous ».

Si pourtant il s'agit d'objets inanimés, on peut garder le singulier : harki *ân* dârad هرکه آن دارد, ou : har ki *ânhâ* dârad هر که آنها دارد «quiconque possède ces choses».

En pehlvi *ân* et *în* (zevâresh *zak, zanman*) sont absolument invariables :

cirâ mardumân *iñ cihâr thish* yashân pa dâsha vêsh âwâyad minîdan *iñ* kamtar mineñd (*Minokh.* XVIII, 2) :

« Ces quatre choses auxquelles il faudrait tant songer comme avertissements, pourqui les hommes y songent-ils si peu»? Le second *iñ* serait variable en persan.

Emploi possessif de *ân*. — Le pronom démonstratif *ân* sert à former une locution possessive :

ازآن *azân; azâni man* signifie mien, litt. de ce qui est à moi
» *tu* » tien, » » toi
» *ô* » sien, » » lui.

gâvî azâni Barahman bar âvurdand گاوی ازآن برهمن بر آوردند « On amena un bœuf appartenant à un Brahmane » (litt. de ce qui est à . .); *puçarî azâni* în malik پسری ازآنِ این ملک « un fils de ce roi ».

Il ne faut pas rapprocher cette tournure de l'anglais *a friend of mine, a son of his; ân* ne se rapporte pas à l'ensemble des objets possédés dont l'on désignerait *un* en particulier. *Puçarî azâni malik* n'est pas « un fils d'entre *ceux* du roi » ; c'est « un fils d'entre ce qui appartient du roi » et *ân* est neutre indéfini. Aussi anciennement s'emploie-t-il seul sans *az* pour désigner la possession. Voici un exemple de Firdousi qui combine les deux expressions :

çari arjmandân ujân *âni tu'st* سر ارجمندان وجان آن توست
na sultân ki ân bûm u barr *zâniô'st* نه سلطان که آن بوم و برّ زآن اوست

« Les têtes et les âmes des héros sont à toi, non au sultan à qui appartiennent ces terres et ces continents ».

Cet emploi de *ân* n'était pas borné à l'emploi possessif; il servait aussi en pehlvi à introduire un objet : *ã i* pâdishâhî (*Minokh.* XV, 12), la royauté, litt. « ce qui est la royauté ».

Expression de l'indéfini *on*. — Le sujet indéfini *on* se rend en persan par la 3e personne du pluriel, avec le sujet « les hommes » مردمان, exprimé ou sous-entendu :

nadahad mardi hôshmand javâb ندهد مرد هوشمند جواب
magarângah kazô çavâl kunand مگرآنگه کزو سوال کنند

« L'homme de sens ne répond pas *qu'on ne l'interroge* (litt. qu'ils ne l'interrogent) ».

Pehlvi : u ã ca i pâdishâhî râ *goêñd* (*Minokh.* XV, 12) « et quant à la royauté, *on dit* », litt. « ils disent ». — ũ ca yash *âmôzheñd*

(XXVI, 6), « ce *qu'on* lui enseigne ». Quand il s'agit d'un texte cité, le pehlvi a le singulier : pun dîn yemalalunît « *il dit* dans l'Ecriture » pour « il est dit ».

Le zend employait de même le pluriel :
mâṇayen ahê yatha, on dirait, littéralement : « *ils assimileraient* cela à . . . »

Le persan exprime parfois la même idée par la 2e personne du conditionnel : *tu gûyî* تو گوئی, *tu guftî* تو گفتی, « tu dirais, tu aurais dit ».

V. Pronoms relatifs, interrogatifs, indéfinis.

A. §§ 141—144. Pronoms relatifs.

§ 141. Pronoms relatifs du perse, *hya* et *ka*. — L'ancienne langue avait deux relatifs : *hya* et *ka; hya* était le relatif de l'objet déjà suffisamment défini, *ka* de l'objet non suffisamment défini. Exemples :

1° Auramazdâ vazarka *hya mathishta bagânâm* hauv Dârayarum khshâyathiyam adadâ (Persépol. H. 1) :
« Le puissant Auramazdâ, (qui est) le plus grand des dieux, a fait Darius roi ».

iyam dahyâush Pârça tyâm manâ Auramazdâ frâbara *hyâ* naibâ uvaçpâ umartiyâ (*ibid.* 7) :
« Cette contrée de Perse qu'Ormazd m'a donnée, (qui est) belle, bonne en chevaux, bonne en hommes ».

ima tya akunavam (*Beh.* IV, 40) :
« Voilà ce que j'ai fait ».

kâra hya manâ avam karam tyam hamitriyam aja vaçiy (I, 25) :
« Mon armée battit complètement l'armée rebelle ».

Gaumâta hya Magus « Gaumâta, le Mage ».

2° *tuvam kâ* khshâyathiya hya aparam[1] ahi (*Beh.* IV, 37 et pass.) :

1. *hya aparam,* dans la suite; litt. *quod posterum;* en zend *aparacit* (*Y.* IX, 8).

«Toi qui seras roi dans la suite».

tuvam kâ hya aparam imâm dipim patiparçâhy (*ibid.* 41):
«Toi qui dans la suite liras cette inscription».

Il y a entre *hya* et *ka* à peu près la même différence qu'entre *who* et *that* en anglais.

§ 142. Le relatif *hya (i)* en pehlvi. — L'emploi de *hya*, réduit à *i*, comme pronom relatif, s'est poursuivi longtemps en pehlvi : *i*, devenu en persan uniquement le relatif de possession *(izâfet)* et le relatif de qualification *(kesra descriptif)*, est encore en pehlvi un relatif dans toute l'étendue du terme, et ses deux emplois persans ne sont que deux cas spéciaux d'un emploi plus général.

Ainsi, à côté de l'*i* izâfet comme:
pîm *i* gôspeñdã u gâvã (*Minokh.* XVI, 20):
«Le lait des bestiaux et des troupeaux».

zâishn ca *i*[1] farzandã (*ibid.* 12):
«La naissance des enfants».

khard *i* mard (*ibid.* 21):
«L'intelligence de l'homme».

râh *i* Yazdân (*ibid.* XV, 23):
«La voie de Dieu»;

à côté de l'*i* descriptif comme:
gôhar *i* nêk u vad (*ibid.* 20):
«Le bon et le mauvais caractère».

varun *i* avârûn (*ibid.* 21):
«La passion mauvaise».

Aharman *i* darvañd (*ibid.* 65, 15):
«Ahriman le démon»;

on trouve encore le *i* relatif employé, soit comme sujet, soit comme régime, soit comme conjonctif:

1° *i* relatif, sujet : dastûrã *i* pa iñ dîn dânâtar . . . bûd heñd (I, 43):
«Les Destours qui étaient les plus savants dans la loi».

1. *i*, quoique *izâfet*, est encore visiblement relatif dans cet exemple, puisqu'il est séparé du substantif.

nêki *i* ô mardumã raçed (I, 46):
« Le bien qui arrive aux hommes ».

hvareshn *i* pa dôzhakh parvârd eçted (II, 190):
« La nourriture qui est produite dans l'enfer ».

êshã duâzdah akhtar *i* ezh dîn duâzdah spâhvad guft eçted (XII, 5):
« Ces douze étoiles qui ont été appelées par l'Écriture les douze généraux ».

ît *i* pun girân ranj hamâi vadard (*Ard. Vîr.* XVI, 4):
« Il y en a qui passaient avec lourde peine ».

ît *i* khvârihâ vadard havmand *(ibid.)*:
« Il y en a qui passaient aisément ».

2° ***i* relatif, régime :** hvareshn*i* mardumã hvarênd (*Min.* XVI, 2):
« La nourriture que les hommes mangent ».

vaçtrag *i* mardumã padmôzheñd *(ibid.)* :
« Le vêtement que les hommes revêtent ».

ã *i* guftan u kardan awâyad akard mâned (*Minokh.* XVII, 58):
« Ce qu'il faut dire et faire reste non fait ».

ã kerba *i* mard anâgâhihâ kuned (*ibid.* I, 26) :
« Les bonnes œuvres que l'homme fait sans le savoir ».

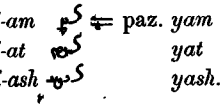
3° ***i* conjonctif :** andâ ã *i* kashã[1] hvareshn tuã hvardan (*Minokh.* XVI, 5) :
« Jusqu'à ce qu'ils puissent manger ».

Avec pronom suffixe : Ce pronom peut, dans tous ses emplois, prendre le pronom suffixe comme le fait le substantif :

yam = *i*-am, que moi
yat *i*-at, que toi
yash *i*-ash, que lui.

En zevâresh, *i* étant représenté par 𐬌, l'araméen 𐡃 *di*, qui est la forme ordinaire du relatif et sert aussi de signe du génitif, l'on a :

1. Pléonasme : «que» est rendu deux fois, d'abord par *i*, puis par *ka*.



1° Exemples : *y-am*, zev. *zi-am* :

iñ ci vâd haçt *yam* hargizhi ca pa gêthî vâd i édun hubôi ô mâlishn né mad (*Min.* II, 142) :

Littéralement : « Quel vent est celui-ci, *que à moi*, jamais dans le monde vent de tel parfum en contact n'est venu » ?

garzishn va kâlâ zak yatûnt *i zyam* pun hanâ dâsht (*Ard. Vîr.* LIII, 4) :

« Tel gémissement et telle voix vint, *que je* pensai . . ».

Dans ces deux exemples *i* est conjonctif. Dans le second il est deux fois exprimé, une fois en pehlvi, une autre en zevâresh.

2° *y-at*, zev. *zy-at* :

humat u hûkht u hvaresht, *yat* minîd u guft u kard (*Minokh.* II, 136) :

« Les bonnes actions, les bonnes pensées, les bonnes paroles *que tu* as pensées, dites et faites » (cf. *ib.* 178).

é *yat* pa dârishn i tan . . . purçîd (*ib.* 196) :

« *Ce que tu* as demandé quant à la préservation du corps ».

u ãñ *yat* mainyô u géthî râ purçaê (L, 29) :

« Et *ce que tu* demandes quant au monde spirituel et au monde matériel ».

frashn *zi-at* purçam râçt barâ vajâr (*Gôshti Fryân* I, 23) :

« La question *que* je *te* demande, réponds y droit ».

3° *y-ash*, zev. *zy-ash* :

u hamôin gunâh u bazha *yash* pa gêthî kard (*Minokh.* II, 160) :

« Et toutes les fautes et tous les crimes *qu'il* a commis dans le monde ».

har kaçã . . . veh dâred *yash* âmôzhashn pa kêsh awar bûd eçted (XIII, 13) :

« Chacun regarde cela comme bon ce *sur quoi* a été fondé *son* enseignement en religion ».

u ezh hvâçta *yash* haçt (XV, 24) :

« Et de la fortune *qui* (est) *à lui* » (cf. XXV, 4).

an ca *yash* âmôzeñd nê padîred (XVI, 6) :
« Il ne reçoit pas *ce qu'*on *lui* enseigne ».

Çalm u Thôzh *i yash*[1] nyâk bûd (XXVII, 42) :
« Çalm et Thôzh *qui* étaient *ses* grands oncles ».

cuñ *yash* pa fradumî brehînîd udâd (VIII, 16) :
« Comme celui (le monde) *qu'il* a créé et fait au début ».

harviçp zak *zi-ash* pun zîvandakîh dar ahvân (*H. N.* II, 6) :
« Tout cela *qui est* en vie dans le monde » (traduction du zend vîçpem imaṭ *yaṭ* jvô añhuṣh).

êshã mardumã *yashã* pa dânâi avîrtar minîd (*Minokh.* I, 36) :
« Les hommes *qu'il* pensait supérieurs en sagesse ».

iñ cihâr thish *yashã* pa dâsha vêsh awâyad minîdan (XVIII 2,) :
« Ces quatre choses *auxquelles ils* (les hommes) devraient faire attention comme signes ».

ã khîn *yashã* pa awazadan i Eraz zâd (XXI, 25) :
« La haine *qui leur* naquit par le meurtre d'Eraz ».

ît *zi-ashân* vadardan lâ tuvân (*Ard. Vîr.* XVI, 4) :
« Il y en a *qui* ne peuvent passer ».

§ 143. Pronom relatif *ka*. — Le persan laissa tomber ce pronom *i*, quand il l'eut réservé aux rapports de génitif et de descriptif (§§ 101, 114) ; il dit : puçar *i* man, filius *qui* mei ; shâh *i* buzurg, rex *qui* magnus ; mais il ne dirait plus : shâh *i* buzurg *açt* « rex *qui* magnus *est* ».

Déjà dans les textes pazends, au lieu de *i* on trouve souvent *ka*, pour répondre au zevâresh *man*. C'est le relatif déterminant (p. 174) du perse, *ka*, devenu le relatif usuel du persan.

La prononciation du pronom كه *ki*, écrit quelquefois كى, laisse supposer que ce n'est pas de la forme en *a*, ou du moins de cette seule forme, que dérive le pronom moderne. Il réunit en lui les fonctions d'interrogatif et de relatif, et comme le relatif perse était *ka*, il est probable que l'interrogatif était fourni par un thème différent, le thème en *i*, celui qui a donné le sans-

1. Le texte pehlvi portait sans doute *i ziash* 𐭩 𐭦𐭱, c'est-à-dire le pehlvi du relatif *i* et son zevâresh *zi*. Le transcripteur parsi a reproduit le pléonasme.

crit *kim* « quoi? » En fait, les transcriptions parsies distinguent avec assez de précision une forme *ka*, plus spécialement réservée au relatif, et une forme *ke ki*, plus spécialement réservée à l'interrogatif.

§ 144. Construction du pronom relatif régime : en persan. — Dans l'ancienne langue, la relation que soutenait le pronom relatif était marquée par le cas, puisque le pronom se déclinait comme un substantif : Mithrem *yêûhê* dareghâcit bâzava (*Yt.* X, 104), « Mithra de qui les longs bras ».

L'expression du génitif pronominal dans la langue moderne n'est plus possible par le procédé normal, qui consisterait à répéter le pronom relatif devant lui-même sous la forme *i*.

Le rapport du génitif s'exprime, à la façon sémitique, en mettant le pronom suffixe après le mot possédé :

moi dont le père :	man	ki	padar-am		م-	که	پدر		من
toi »	tu	»	»	-at	ت-	»	»		تو
lui »	ô	»	»	-ash	ش-	»	»		او
nous »	mâ	»	»	-am-ân	مان-	»	»		ما
vous »	shumâ	»	»	-at-ân	تان-	»	»		شما
eux »	îshân	»	»	-ash-ân	شان-	»	»		ایشان

ki est ici pure conjonction : moi *que* mon père.

Cette tournure n'est point, comme on l'a dit souvent, une imitation de la construction sémitique, à laquelle il est très vrai qu'elle est identique (אנכי אשר אביך ; אתה אשר אביו etc.); elle est sortie des nécessités mêmes du système des formes persanes et a ses racines dans l'ancienne langue. Soit à exprimer en perse cette idée : « le roi dont le trône » : on disait probablement hauv khshâyathiya *kahyâ* gâthush; mais, quand la déclinaison de *ka* eut disparu et qu'il se fut réduit à un indéclinable, il n'y eut d'autre ressource que d'employer le pronom suffixe de la troisième personne, et il est même possible que de tout temps l'on ait dit :

hauv khshâyathiya *kashaiy* gâthush;
de là : *shâh kash gâç;* — d'où, dans la période persane :
ân shâh *ki gâhash* آنشاه که گاهش.

Construction du pronom relatif régime *en zend*. — Déjà le zend offre des exemples de cette tournure :

arezûraiê grîvaya *yaṭ ahmya* daêva hañdvareñti (*Vd.* III, 7) :
« au cou d'Arezûra *où* accourent les bandes de démons » ;
litt. *que là* : *yaṭ ahmya* au lieu de *yahmya* ; *quod illo*, au lieu de *quo*.

tãm zãm... *yaṭ ahmi* çpânaça naraça para iritheñti (*Vd.* VI, 3; 4) :
« la terre sur laquelle (littéralement : que sur elle ; *yaṭ ahmi*, au lieu de *yahmi*) meurent des chiens ou des hommes ».
C'est cette tournure *yaṭ ahmya* que l'on a dans les phrases comme : na mardaçt ân *ki dar vay* mardumî nîçt, نه مردست آن که دروی مردمی نیست : « ce n'est pas un homme celui en qui n'est point de vertu » (litt. *que en lui*).
Même au nominatif et comme sujet, le relatif peut se faire suivre du pronom de la 3e personne :
har*ki ô* dar bandi ârâyish bavad, هر که آو در بند آرایش بود.
« Quiconque (il) est dans le lien de la parure ».
La langue répond ici au même besoin de précision qu'au temps où elle faisait suivre même le sujet direct du pronom de la troisième personne :

1 martiya Atrina nâma . . . hauv udapatata (*Behist.* I, 74)
« Un homme nommé Atrina . ., *il* se révolta » (cf. *ib.* 78).

Le datif et l'accusatif s'expriment en général par *râ* را, comme pour les substantifs :
har kirâ dushman pêsh açt, هر کرا دشمن پیش است :
« Quiconque a un ennemi devant lui » ; littéralement « tout homme à qui l'ennemi est devant ».

ân kirâ pâdishâh byandâzad, آن کهرا پادشاه بیاندازد :
« Celui que le roi rejette ».

B. Pronoms interrogatifs.

§ 135. Pronoms interrogatifs. — Le persan a double interrogatif : که *ki* et چه *ci*, ce dernier réservé exclusivement aux choses. — Pour *ki*, cf. § 143.

چه *ci* est le représentant du thème *ci*, latin *qui* (dans *quid quis*), lequel en sanscrit ne paraît que dans l'enclitique *cit*, qui transforme l'interrogatif en indéfini (*kaç-cit* quelconque), mais qui en zend s'emploie aussi indépendamment et avec le sens interro-

gatif comme en latin : *cish,* qui? *mâ cish,* ne quis! *yô cish,* quicunque.

Ce thème interrogatif paraît une fois en perse, *ciykaram,* combien! (p. 150) et plusieurs fois comme enclitique à la façon sanscrite.

Le double emploi de کَه semble avoir réagi sur چه, qui cumule la valeur relative avec la valeur interrogative. Mais son emploi est limité au cas où il est déterminé par un démonstratif précédent, *ân* cela, *har* tout, ce qui donne à penser qu'il est dans ces expressions le représentant direct de l'ancien enclitique. Ainsi آنچه *ânci* « ce qui » dériverait d'une forme perse, *aniyaçciy* : or, l'on rencontre précisément cette forme dans les inscriptions avec un sens très proche de celui d'*ânci* : *aniyaçciy* vaçiy açtiy kartam, *ava* ahyâyâ dipiya naiy nipishtam : littéralement : «d'*autres choses quelconques* ont été faites par moi en grand nombre, je ne *les* ai pas écrites sur cette inscription» (*Beh.* IV, 46) : il n'y avait qu'un pas à faire pour passer de là au sens de « les choses que » *ânci.*

Les anciens poètes emploient au sens de *ki* کَه le mot *kujâ* کجا et ils disent آنکجا *ânkujâ* pour *ânci* « ce que » ; چنانکجا *cunânkujâ* pour *cunânki* « de façon que » ; ازآن کجا *azân kujâ* pour *azân ki* « depuis que ».

Kujâ est formé de *ku,* thème interrogatif parallèle à *ki* (zend *ku-dâ,* quand; *ku-thra,* où; *ku-tha,* comment; *ku-dô,* unquam; *kva,* où) et de *jâ* جا, lieu; *kujâ* signifie où? et s'emploie isolément dans ce sens : en composition il est indéterminé : « en quelque lieu » ; *ân kujâ* signifie donc littéralement « cela en quelque lieu » et l'interrogatif *kujâ* prend ici absolument le sens enclitique du *cit* sanscrit, devenu le *ciy* perse.

Les autres interrogatifs étaient :

z.	*katâra,*	lequel des deux?
	**katâma,*	lequel de plusieurs?
	cvant,	combien?
	kadha,	quand?

Katâra donne en pehlvi 𐭪𐭲𐭥 *katâr,* qui a disparu en persan. **Katâma* est en pehlvi 𐭪𐭲𐭬 *katâm,* d'où le persan کدام *kadâm.* Précédé d'un indéfini, il est réduit à la valeur du *ci* enclitique : هیچ کدام *hîc kadâm,* aucun; هر کدام *har kadâm,* quiconque.

**cvant*, zend *cvant* (latin *quant*-us), a perdu le *v* au passage du perse au pehlvi (p. 110) : phl. 𐭪𐭲𐭭, persan چند *cand*, combien?

**kadâ*, z. *kadha*, est devenu régulièrement کی *kai* (p. 71).

C. Indéfinis.

§ 146. Indéfinis. — Perse *kaçciy* (z. *kaçcit*), formé de l'interrogatif *ka* (sanscrit *kas*) et de l'enclitique qui le rend indéfini, *ciy; kaçciy* signifie « un quelconque » : naiy âha martiya . . . *kaçciy* « il n'y avait pas un homme quelconque » (*Beh.* I, 49).

De là le persan کس *kaç* « quelqu'un »; avec la négation, « personne ».

Comme *ciy* est le neutre de *ka*, *cishciy* est le neutre de *kaçciy*; il est formé de *cish* interrogatif (masculin, devenu forme générale) et de l'enclitique indéfini *ciy*. Exemple :

Kaçciy naiy adarshnaush *cishciy* thaçtanaiy (*ib.* I, 53) « *personne* n'osait dire *quelque chose* ».

Cishciy est devenu en pehlvi *cish* 𐭪𐭱, transcrit par erreur en pazend *thish* (p. 39); la forme persane est *cîz* چیز, soit par adoucissement du *sh*, soit qu'à côté de la forme *cish-ciy* il y eût une forme **cici* ou **cica*, formée directement du thème ou assimilée de *cishciy* au profit du *c;* quoi qu'il en soit, cette forme *cica* existe en zend à côté de *cishca* et il n'y a rien d'improbable à ce que le perse l'ait possédée.

Le persan a un indéfini ایچ *îc* ou هیچ *hîc*, « aucun »; en pehlvi 𐭧𐭩𐭪, transcrit en parsi *hêc hêci*; le *ê* du parsi nous renvoie à un primitif en *ai*, zend *aê-*; nous avons déjà reconnu plus haut dans *ê* (p. 161) le débris du thème pronominal *aêta; hêc* est donc **aêta-ciṭ*.

Tout se dit en perse *haruva*, z. *haurva* (sscr. *sarva*); et *viçpa*, *viça*, z. *vîçpa* (sscr. *viçva*).

Le pehlvi a combiné les deux pronoms : *harviçp*, 𐭧𐭫𐭥𐭩𐭯. L'on trouve aussi *harviçt* 𐭧𐭫𐭥𐭩𐭮, qui n'est d'ailleurs qu'une simple altération phonétique de *harviçp*, parallèle à celle, par exemple, du zend *Bûshyāçta* devenu *Bûshâçp;* peut-être a-t-on voulu donner au mot une apparence de superlatif; de là aussi le suffixe *în* qu'on y ajoute : *harviçtîn*, 𐭧𐭫𐭥𐭩𐭮𐭲𐭭 (cf. § 109).

Le pehlvi possède aussi le pronom *har* 𐭧𐭫 isolé; il ne possède pas le pronom *viçpa* isolé.

Le persan a perdu *viçp* comme le pehlvi; il a perdu le pronom combiné *harviçp* : il n'a plus que *har* هر.

Un autre mot pour « tout » était *hama* : *hamahyahya tharda*, de toute espèce. *Hama*, avec le *k* pehlvi des anciens thèmes en *a*, est devenu *hamak*, همک; de là le persan *hama*, همه.

Hama en composé signifiait « le même » : *hama-pitar*, qui a même père : sous cette forme il devient le *ham-* des composés persans, هم.

Autre se disait *aniya* : « Pârça uta Mâda uta *aniyâ* dahyâva », « la Perse et la Médie et les autres provinces » : mais *aniya* ayant passé au sens de démonstratif, « celui-là » (p. 171), la langue dut se créer un procédé nouveau pour exprimer l'idée de *aniya* : elle utilisa le mot signifiant second **duvitiyakara*, ph. *datîgar*, pers. *dadîgar dîgar* دیگر ددیگر, qui, au sens de « second », fut remplacé par un ordinal de formation secondaire (p. 150), *duvum*, formé directement de *du*.

Quelque se dit en persan اند et چند, *and* et *cand* : *cand* est, comme on l'a déjà vu (p. 182), le zend *cvaṇt*, combien; mais l'emploi est plus large : چند روز *cand rôz* signifie à la fois *combien de jours?* et *quelques jours*, ce dernier emploi dérivant sans doute de la construction de *cvaṇt* en corrélation : *cvaṇt yavaṭ*, autant que, en persan چند که *cand ki; cand rôz* a pris le sens de *quelques jours*, par le sens intermédiaire *autant de jours*.

Le primitif de *and* اند ne se retrouve pas en zend : on en a rapproché *avañṭ*, autant; mais il est douteux que *avañṭ* eût donné *and*, il eut donné *ônd ûnd*, comme *ava* a donné *ô û* : *and* suppose un perse *ant-* formé du thème *a* de la même façon que *avaṇt* l'est de *ava*, que *cvaṇt* l'est de *cu*.

De اند est formé, par le suffixe diminutif *ak*, le mot *andak* اندک, un peu (§ 220).

CHAPITRE V.

LE VERBE.

I. LE VERBE PERSE.

§ 147. Le verbe perse. — Le verbe perse appartient à l'ancien système indo-européen, c'est-à-dire qu'il distingue deux classes de temps, les temps spéciaux et les temps généraux; *les temps spéciaux*, qui intercalent entre la racine et les désinences une caractéristique qui varie avec les verbes; et les *temps généraux*, qui joignent directement la désinence à la racine.

Les *temps spéciaux* sont :
l'indicatif présent et le subjonctif, — l'imparfait, — l'impératif, — le potentiel, — le participe présent.

Les *temps généraux* sont :
l'aoriste, — le futur, — le parfait, — le participe passé, — l'infinitif.

Le verbe perse distingue cinq voies : l'actif, — le moyen, — le passif, — le désidératif, — le causal.

Il distingue les désinences des temps dits *secondaires* de celles des temps dits *primaires*, les premières étant écourtées des secondes.

Toutes ces formes ne se rencontrent pas dans les textes perses que nous possédons : mais la langue les possédait toutes : cela ressort de l'analogie du zend et des traces laissées dans le verbe persan.

§ 148. Caractéristiques de classes dans le verbe perse. — Les caractéristiques de classes dont l'existence en perse se laisse reconnaître, soit directement, soit indirectement, sont les suivantes :

1° caract. *a*, répondant aux verbes sscr. de la 6e classe du sanscrit :

barantiy.

2° *a*, avec renforcement de la racine ; 1ᵉ classe du sanscrit :
gaubatai, de *gub*, il dit ; *abava*, de *bu*, il fut.

3° *ya* ; 4ᵉ classe du sanscrit :
yadiy *maniyâhy*, si tu penses.

4° *aya*, avec renforcement de la racine ; 10ᵉ classe du sanscrit :
dârayâmiy, je possède, de *dar*
apa-gaudayâhy, que tu caches, de *gud*
a-garbaya, je pris, de *garb* ;
c'est la formation du causal.

5° redoublement ; 3ᵉ classe du sanscrit :
**(h)içtâmiy*, je me tiens, de *çtâ*
adadâ, il donna, de *da*.

6° *nu* ; 5ᵉ classe du sanscrit :
kunavâhy, que tu fasses, de *kar*
varnavâtiy, qu'il croie, de *var*.

7° *nâ* ; 9ᵉ classe du sanscrit :
a-dânâ, il savait, de *dâ*
a-dinam, je pris, de *di*.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

Ajouter à cela la conjugaison directe, 2ᵉ classe du sanscrit, qui joint les terminaisons directement à la racine :
ahy, tu es
açtiy, il est, etc.

Nous reconnaîtrons plus tard que le perse avait une classe inconnue au sanscrit, celle des verbes grecs en -τω (§ 163).

§ 149. Temps et voies. — Exemples de temps.

1° Temps spéciaux.

***A.* Actif :**

Indicatif présent : *barantiy*, ils portent
gaubataiy, il dit
dârayâmiy, je possède
jadiyâmiy, je prie
açtiy, il est.

Subjonctif, formé par intercalation d'un *a* devant la désinence :
kunavâhy, que tu fasses
maniyâhy, (si) tu penses
varnavâtiy, qu'il croie.

Imparfait : *a-kunavam*, je faisais, je fis
a-bara, il porta
a-raçam, je vins
a-shiyava, il alla.

Impératif : *parikara*, garde! *parâ-idi*, va!
dadâtu, qu'il donne! *parâ-ita*, allez!
pâtu, qu'il protège! *jata*, battez!
dîdiy, regarde!

Potentiel : *biyâ*, soit!

Participe présent : (**barant*, portant).

2° Temps généraux.

Aoriste : *pati-âisha*, il alla; *âisha*, il alla.

Parfait potentiel : *ca-khr-iyâ*, il aurait fait.

Infinitif : *thaçtanaiy*, dire, de *thaç*
cartanaiy, faire, de *kar*.

Participe passé : *kartam*, fait, de *kar*
ni-pishtam, écrit, de *ni-pish*
parâ-itâ, allés, de *parâ-i*.

Futur : (**bavishyati*, il sera).

***B.* Moyen :** *gaubataiy*, il se dit.
patiyakhshaiy, je surveille.
âdarshaiy, je me rendis maître.
ham-atakhshiy, j'effectuai.
ud-apatata, il se souleva.
agaubata, il dit.
abaranta, ils portaient.
varnavatâm, qu'il croie!
patipayauvâ, protège!

***C.* Passif**, caractérisé par le suffixe *ya* comme en sanscrit, avec désinences moyennes ou actives :

akunav-ya-tâ, était fait.
athah-ya, était dit.
thah-yâ-mahy, nous sommes appelés.
a-dâr-iy, fut possédé.

Moyen avec sens passif :

a-nayatâ, il fut conduit.
a-garbâyatâ, il fut pris.

***D.* Désidératif :** point d'exemple perse.
zend : *mimarekhshâitê*, qu'il veuille faire périr !
Cf. § 195.

***E.* Causal[1] :** renforcement de la racine et caractéristique *aya* :
apagaudaya, cacher (§ 158).
zend *çrâvayaṭ*, il fit entendre, il chanta.

§ 150. Désinences. — Les désinences sont à l'actif :

primaires	sing. 1°	mi :	*dârayâmiy*,	pl. mahi :	*thahyâmahy*
	» 2°	hi :	*ahy*		
	» 3°	ti :	*tarçatiy*	anti :	*barantiy*
secondaires	sing.	am :	*araçam*	pl.	
		a :	*araça*	a[n] :	*abara[n]*
		sh :	*adarshnaush*	sa :	*adurujyasa.*
impératif	sing. 1°	(am) :	*(tarçam)*		
	» 2°	a, di :	*avarâda, dâdiy*	ta :	*jata*
	» 3°	tu :	*baratu, pâtu, dadâtu.*		

Les désinences sont au moyen :

primaires	sing. 1°	—		pl.	—
	» 2°	—			—
	» 3°	taiy :	*gaubataiy*		—
secondaires	sing. 1°	i :	*adâriy*	pl.	—
	» 2°		—		—
	» 3°	tâ :	*akunavyatâ*	ntâ :	*akunavantâ.*

II. Ce qui reste du verbe perse en persan.

§ 150. Ce qui reste du verbe perse en persan. — De tout cet édifice le persan n'a conservé que deux choses :

1° la division des temps en temps spéciaux et temps généraux ;
2° le système des désinences primaires.

1. Ou dénominatif.

Il a laissé tomber le principe des classes et des caractéristiques, tout en gardant mécaniquement l'empreinte du système ancien, d'où une série d'irrégularités apparentes.

Il a laissé tomber la distinction des trois voies, dont la fonction a été remplie par des procédés syntactiques.

Il a perdu tous les temps secondaires qui ont été remplacés par des formations nouvelles, tirées du participe passé combiné avec l'auxiliaire.

Il a gardé le système des désinences primaires.

Il a gardé des temps spéciaux, quatre temps : l'indicatif présent (dit aoriste), — le subjonctif, — l'impératif, — le participe présent; il a gardé des temps généraux, deux temps : le participe passé et l'infinitif.

Prenons pour spécimen le verbe *burdan* بردن, porter, qui aurait été en perse *bartanaiy*.

Voici les temps anciens du verbe persan, j'entends ceux qui représentent directement des temps perses (indicatif présent, subjonctif, impératif; participes, infinitif) : je mets en regard les formes théoriques du verbe perse.

§ 152. — Temps anciens du persan.

Indicatif présent ou Aoriste.

1° *baram*	برم, je porte	p. *barâmi*
2° *barî*	بری, tu portes	*barahi*
3° *barad*	برد, il porte	*barati*
1° *barîm*	بریم, nous portons	*barâmahi*
2° *barîd*	برید, vous portez	*barata*
3° *barand*	برند, ils portent	*baranti*

Subjonctif.

3° *barâd*	براد, qu'il porte	*barâti*

Impératif.

2° *bar*	بر, porte!	*bara*

Participe présent.

baranda	برندهٔ, portant	*barant*

Infinitif.

burdan	بردن, porter	*bartanaiy*

Participe passé.

burda	برده, porté	*barta.*

De ces formes, celles du subjonctif, de l'impératif et de l'infinitif, dérivent régulièrement des formes du perse, sans autre altération que celles qu'exige la phonétique. Celles des participes présent et passé dérivent de la forme perse augmentée, suivant l'analogie des formes nominales, du suffixe *ka* (ph. *ak* ﺍﮎ, persan *a* ه; § 216).

§ 153. Désinences de l'indicatif présent en persan; en pehlvi. — Des formes de l'indicatif, deux sont absolument régulières; ce sont les deux formes de la troisième personne, *barad* et *barand;* à la rigueur *baram* peut être abrégé de *barâm* et *barê* venir de **barahi*, **barai;* mais *barîm barîd* ne s'expliquent pas par les formes anciennes.

Adressons-nous au pehlvi : ses désinences sont les suivantes :

1°	*êm*
2°	*ê*
3°	*êt*
1°	*êm*
2°	*êt*
3°	*ênd.*

Les désinences pehlvies sont celles de l'ancien thème du causal (thème en *aya*). — On voit que l'irrégularité apparente de la première et de la seconde personne du pluriel persan, *barêm barêd,* pénètre ici toute la série des désinences et amène la confusion des deux formes de la première personne entre elles, *êm,* et la confusion de la troisième du singulier avec la seconde du pluriel, *êt.* Comme certainement une pareille confusion n'a pu se produire par voie d'analogie, car la langue a trop grand intérêt à distinguer les formes pour les confondre à plaisir, il faut que cette confusion tienne à une modification du thème même, modification uniforme à toutes les personnes et qui, grâce à la similitude des consonnes de désinence aux deux formes de la première personne *(âmi âmahi),* comme à la

troisième du singulier et à la seconde du pluriel *(ati ata)* aura amené l'identité des désinences mêmes. Or, la forme de cet élément thématique commun, *ê*, nous renvoie à un primitif *ay, aya*, c'est-à-dire au thème du causal. Autrement dit, dans la conjugaison pehlvie le thème du verbe est le thème du causal. Ceci est confirmé par la forme que prend la racine, qui, toutes les fois qu'elle a pour voyelle en perse ou en zend soit *i*, soit *u*, prend en pehlvi la diphthongue *ê* ou *ô*, c'est-à-dire la forme même qu'elle revêt au causal, dont le thème se forme, comme on sait, par le renforcement de la racine et le suffixe *aya : ruc*, raocaya; *ric* raêcaya [1].

Prenons maintenant le présent d'un causal perse, par exemple, *ric raêcaya*, et voyons quelles désinences il doit donner suivant les règles de la phonétique pehlvie :

raêcayâmi	doit donner	*rêj-êm*
raêcayayahi		*rêj-ê*
raêcayati		*rêj-êt*
raêcayâmahi		*rêj-êm*
raêcayata		*rêj-êt*
raêcayanti		*rêj-ênd*

aê se contractant en *ê*, *aya* en *ê* (cf. p. 107).

Prenons à présent un verbe à thème en *a*, par exemple *bara* :

barâmi devait donner	*bar-am*
barahi	**bar*
barati	*bar-ad*
barâmahi	**bar-am*
barata	**bar-ad*
baranti	*bar-and.*

Cette conjugaison, comme on le voit, présente la même confusion de formes que la conjugaison causale, et pour la même cause, qui tient à la constitution même des désinences primitives et à la loi de la chute des voyelles finales en persan : l'élément qui distinguait les désinences, l'élément vocalique de la fin, tombait, et ne laissait subsister que les éléments consonantiques communs.

1. L'action du thème de causal sur la formation des désinences et des thèmes modernes a été mise en lumière par M. Fr. Müller (Académie de Vienne, 1863).

Cette seconde série de désinences, qui est la forme légitime pour les verbes en *a*, paraît dans les textes pehlvis à côté de la forme causale. Mais celle-ci gagne visiblement du terrain, et cela par le fait même de l'extension du causal au thème de racines qui ne le suivaient pas primitivement. La longue des racines pehlvies comme *tâj* courir, *bâf* tisser, *tâf* chauffer, qui toutes, dans la langue ancienne, avaient la brève, prouve qu'elles avaient passé à la dixième classe et que l'on disait à la fin de la période perse *tâcayâmi* au lieu de *tacâmi*, *tâpayâmi* au lieu de *tapâmi*.

Le perse lui-même offre déjà des exemples de cette affection particulière pour la dixième classe, où il fait entrer des verbes dont le sens n'a rien de causal : *dârayâmi*, je possède; *garbâya-*, prendre; *apagaudaya-*, cacher. Ainsi en zend *tâpaya-*, s'échauffer, etc.

§ 154. Le persan combine les désinences des thèmes en *a* avec celles du causal. — Le persan sortit de la confusion régulière du pehlvi par un coup d'état : il établit un ordre arbitraire dans les désinences en fondant les deux séries en une série unique et en l'appliquant à tous ses verbes, quels qu'ils fussent d'origine, et sans distinction de la différence des thèmes. Il affecta la désinence *am* à la première personne du singulier, où l'appelait ou la maintenait l'analogie du pronom suffixe de la première personne du singulier (p. 157); il choisit la désinence des thèmes en *a* pour les deux formes de la 3e personne; celle des thèmes en *ê* pour les autres. La conjugaison de *bar*, par exemple, par la fusion des deux ordres de désinences, devint ce qui suit :

bar-am, désinence de thème en *a* ou formation analogique
bar-ê, thème en *aya*
bar-ad, thème en *a*
bar-êm, thème en *aya*
bar-êd, »
bar-and, thème en *a*.

Disparurent, dans les deux classes, les formes marquées par l'italique :

thème *aya* : *bar-êm* bar-ê — thème *a* : bar-am *bar-*

bar-êd	bar-ad
bar-êm	*bar-am*
bar-êd	*bar-ad*
bar-ênd	bar-and.

Un type de désinences uniformes s'imposa donc à tous les verbes, de toute origine, et de tout type, causal ou non. *Pac,* qui appartenait au type en *a,* reçut trois désinences causales; *tac,* qui était passé au type causal *(tâcay),* reçut trois désinences du type en *a.* Mais le changement du type ne réagit point essentiellement sur la formation des temps généraux qui restaient et qui continuèrent à se former de la racine, comme autrefois, mais de la racine allongée quand il y avait eu allongement de la voyelle radicale dans la conjugaison. Par exemple, comme l'infinitif se formait dans l'ancienne langue en joignant la désinence *tanaiy* à la racine, *pac* devait faire **pakh-tanaiy, tac* devait faire **takhtanaiy;* le persan fit de *pac, pakhtan* (*pukhtan,* 𐭯𐭥𐭲𐭥𐭭), parce que la racine était restée *pac; paz-ad,* il cuit; mais il fit de *tac, tâkhtan* (𐭯𐭥𐭲𐭥𐭭), parce que la racine était devenue *tâc: tâz-ad,* il court. La régularité de la formation demandait, soit **takhtan,* soit **tâzîdan* de **tâcayitanaiy;* cette seconde formation se produisit en effet, mais sans avoir un sens propre et sans s'opposer à la première.

III. Classification des verbes persans.

§ 155. Classification des verbes persans d'après la différence des deux thèmes d'infinitif et d'aoriste. — Comme les temps nouveaux du persan (§§ 170 sq.) se forment, les uns de l'infinitif, les autres de l'aoriste, il importe pour conjuguer un verbe persan de connaître ces deux temps. Il suffira souvent de connaître l'infinitif pour connaître l'aoriste : c'est dans le cas des verbes à infinitif de forme causale, c'est-à-dire des verbes qui font leur infinitif en *îdan (*ayitanaiy),* car il suffit de supprimer cette désinence pour se trouver en face du thème d'aoriste : par exemple, l'infinitif *purç-îdan* suppose un thème *purç* à l'aoriste. Mais souvent, et c'est le cas avec les verbes les plus usités, avec ceux qui constituent le vieux fonds de la langue, l'infinitif ne révèle pas le thème de l'aoriste, parce qu'il arrive,

soit que le verbe ait appartenu à une des classes à caractéristique spéciale, soit que la racine se termine par une consonne dont la rencontre avec le *t* de l'infinitif amène le jeu de lois phonétiques qui l'altèrent et lui donnent là une forme différente de celle qu'elle a devant les voyelles de désinence de l'aoriste.

Exemple du premier cas : *kardan* كردن, faire, qui a pour thème d'aoriste, non pas *kar-*, mais *kun* كن, parce que dans l'ancienne langue la racine *kar* était aux temps généraux *ku-*, avec caractéristique *nau* : on disait *kar-ta*, fait, et *ku-naumi*, je fais.

Exemple du second cas : *tâkhtan* تاختن, courir; le thème d'aoriste n'est pas *tâkh*, car le *kh* doit sa naissance à la rencontre d'une palatale avec la consonne forte *t;* la racine est *tac*, qui, devant les voyelles de désinence d'aoriste, s'affaiblit en *z* et donne *tâz-am* en regard de *tâkhtan*.

Ces deux classes de verbes qui constituent les verbes dits irréguliers du persan se subdivisent, la première selon la caractéristique de la racine, la seconde selon la consonne finale primitive.

A. Verbes a caractéristique.

§ 156. Caractéristiques de classe restées en persan :
1° caractéristique *a*, avec renforcement de la racine (§ 157).
2° caractéristique *ya*, (§ 159).
3° verbes redoublés, (§ 160).
4° caractéristique *nu*, (§ 161).
5° caractéristique *nâ*, (§ 162).

Nous laissons de côté les verbes en *a* sans renforcement et ceux en *aya* qui forment la classe régulière.

Nous y ajoutons deux classes : celle du *causal ancien* (§ 158) et celle de la caractéristique *t* (τύπ-τ-ω; § 163).

§ 157. Verbes à caractéristique *a*. — 1° Verbes à caractéristique *a*, avec renforcement de la racine :

bû-dan بودن, être (zevâresh *yahvântan*) p. **bû-tanaiy;* — Racine *bu*	*bavad* بود, il est. p. *bavati*

shu-dan شدن, aller, devenir (zev. *ozalûntan*)	*shav-ad* شود
p. **shiyu-tanaiy* ; — R. *shiyu* (zend *shu*)	p. *shiyav-ati*
zunû-dan زنودن, hurler	*zunav-ad* زنود
p. **uz-nu-tanaiy* ; R. *nu* (sscr. *nû, nava-*)[1]	**uz-nava-ataiy*
durû-dan درودن, moissonner	*durav-ad* درود
p. **dru-tanaiy*	**drav-ati.*

§ 158. Causal ancien, ou verbes appartenant primitivement au causal ou ayant la caractéristique *aya*. — La plupart de ces verbes sont des radicaux en *u* ; par suite leur thème d'indicatif sera en *-âvaya-*, contracté en *ây* (p. 109) : l'infinitif devrait être en *âyîdan* de **âvayitanaiy*, et, en effet, la plupart de ces verbes possèdent des infinitifs de cette forme ; mais ils se présentent en général sous la forme *û-dan*, c'est-à-dire avec l'infinitif formé directement de la racine. Le type de ces verbes est *çru* « entendre », qui, au causal, faisait *çrâvaya-* « faire entendre, chanter » ; l'infinitif correspondant aurait dû être **çrâvayitanaiy*, **çrutanaiy* signifiant *entendre*. Mais le sens d'entendre étant exprimé aux temps spéciaux par la racine *çru*, conjuguée avec la caractéristique *nu*, d'où **çunu*, on s'habitua à attacher ce sens à la racine secondaire **çunu*, et **çrutanaiy* en prit le sens du thème **çrâvaya-*. De là un type de formes balancées : *ây* —*û* : *ây* aux temps spéciaux, *û* aux temps généraux :

çurûdan سرودن, chanter ;	١٤١	*çirây-ad* سراید
**çru-tanaiy*		z. *çrâvay-ati*
afzû-dan افزودن, augmenter ;	١٤٢	*afzây-ad* افزاید
**abi-çu-tanaiy*		**abi-çâvay-ati.*
âçûdan آسودن, reposer[2]	١٤٣	*âçây-ad* آساید
**â-çu-tanaiy*		**â-çâvay-ati.*
çûdan سودن, frotter	١٤٤	*çây-ad*, ساید **çâvay-ati* cf. z. *aiwishvaṭ*[3], il frotta.

1. Le simple est *nav-idan* نویدن.
2. Voir vol. II, p. 134.
3. *Vend.* II, 23 ; pour **aiwiçvaṭ* ; cf. *aipishûta*, reposé, pour **aipiçûta*.

çitûdan ستودن, louer **çtutanaiy* (sscr. *stu*)	||| *çitây-ad*, ستاید **çtâvay-ati.*
âlûdan آلودن, souiller *pâlûdan* پالودن, filtrer		*âlây-ad*, آلاید *pâlây-ad*, پالاید.

Il n'est point certain que ces deux derniers verbes doivent trouver place ici : il se peut qu'ils rentrent dans les verbes à radical *â*, caractéristique *ya*, qui ont altéré leur voyelle radicale en *û* (§ 159 *bis*). La forme ancienne étant inconnue, il n'est pas possible de choisir avec certitude entre le type *lâ* et le type *lû* : je me suis décidé pour ce dernier, parce que, jusqu'à preuve du contraire, il est plus sûr d'admettre que l'infinitif représente la voyelle radicale, cette voyelle ne s'altérant que sous l'action de l'analogie.

Il en est de même des deux verbes suivants :

andûdan اندودن, incruster	اندايد *andây-ad*
zudûdân زدودن, purifier	زدايد *zudây-ad*

formés d'un verbe **dûdan*, combiné dans le premier avec *an*, l'ancienne préposition *ham* (§ 266), l'autre avec *z*, l'ancien préfixe *uz* (§ 271). Je suppose ici encore que *dû* est la forme primitive et que nous sommes en présence de la racine zende *du*, forme secondaire de *dâ*, mettre.

A la même classe du causal primitif appartiennent des verbes à radical consonantique qui formaient leur causal, non en *aya*, mais en *âya*. Ces formations en *âya*, auxquelles répondent, de plus près qu'à toute autre forme de causal, les verbes grecs en α-ω et les verbes latins en *â*, sont surtout employées en sanscrit dans les dénominatifs : *cirâya-*, tarder, de *cira*, long; *çabdâya-*, faire du bruit, de *çabda*, son; *râjâya-*, faire le roi, de *râjan*; *vṛhâya-*, devenir grand, de *vṛhat*. On trouve dans le Rig Véda la même formation, non seulement dans les dénominatifs, comme :

aghâyati, il veut du mal,	de *agha*
ajirâyate, il va en hâte,	de *ajira*
gopâyanti, ils gardent,	de *gopa*, etc.;

mais dans des verbes primaires proprement dits : *gṛbhâyati*, *mushâyati*, *çamâyate*, *çubhâyate*, *vṛshâyate*, etc.

Le perse faisait de même : au sanscrit *gṛbhây-ati* répond *garbây-* dans *agarbây-am*, je pris; *agarbây-â*, il prit; *agarbây-atâ*,

il fut pris. De là, en persan, des verbes à indicatif en *ây*, dont l'infinitif est, soit en *âyîdan*, ce qui est leur forme légitime, soit en *îdan*, ce qui nous renvoie au causal ordinaire en *aya*, soit en *ûdan* par fausse analogie avec les verbes comme فرمودن *farmûdan farmây-ad* (§ 159 *bis*). Exemples :

bakhshû-dan بخشودن, donner — *bakhshây-ad* بخشاید.
bakhshî-dan بخشیدن

Le premier infinitif est abusif; le second remonte au thème *bakhshaya-;* l'indicatif remonte à un thème *bakhshâya.*

rubû-dan ربودن, enlever — *rubây-ad* رباید.
rubây-îdan ربائیدن

rubûdan est un thème abusif, favorisé d'ailleurs par la voyelle radicale; *rubây-ad* vient de **rupây-ati,* racine *rup* (zend *urupayêiñti*).

bâlû-dan بالودن, grandir — *bâlây-ad* بالاید
bâl-îdan بالیدن.

bâlûdan, forme abusive : *bâlây-ad* vient de la racine **bard* (zend *barez*), conjugué avec la caractéristique *ây- :* **bard-ây-ate* d'où *bâl-ây-ad* (cf. § 71).

§ 159. Verbes à caractéristique *ya*. — Tous les verbes qui restent de cette classe sont des verbes à racine en *â*. Un grand nombre de ces verbes ont à l'infinitif transformé l'*â* en *û*, par analogie des verbes en *u* dont l'indicatif est en *ây;* ainsi l'analogie de *çurû-dan çirây-am* (p. 194) a transformé **farmâdan farmâyam* en *farmû-dan farmây-am.*

I. Verbes en *â- ây :*

âmâ-dan آمادن, préparer — *âmây-ad* آماید
z. *âmâto,* exercé — z. *âmayâoñte,* qu'ils s'exercent

zâ-dan زادن, naître — *zây-ad* زاید
z. *zâta,* né — z. *zayâoñtê,* qu'ils naissent
uç-zayeiñti, ils naissent

gâ-dan گادن, coïre — *gây-ad* گاید

gushâ-dan گشادن, ouvrir, — *gushây-ad,* گشاید
cf. *shiyâti,* bonheur
z. *shâto,* joyeux (p. 59, n. 3).

Ce dernier exemple et le premier marquent la transition aux verbes en *û* (de *â*) *-ây*. En effet, la racine *â-mâ* se présente aussi, et même plus souvent, sous la forme *â-mû-dan*, et *gushâdan*, la seule forme autorisée par les textes anciens, pehlvi *vishâ-tan* 𐭢𐭱𐭧𐭭, est doublé aujourd'hui d'une forme *gushû-dan*, گشودن.

§ 159 bis. — II. Verbes en *û-ây*, dérivés de verbes en *â-ây*.

Ce sont presque tous des dérivés de la racine *mâ* :

âmûdan آمودن, s'exercer	*âmây-ad*, il s'exerce
âzmû-dan آزمودن, s'exercer	*âzmây-ad*, il s'exerce
paimû-dan پیمودن, montrer	*paimây-ad*, il montre
farmû-dan فرمودن, ordonner	*farmây-ad*, il ordonne
numû-dan نمودن, montrer	*numây-ad*, il montre.

Ces verbes répondent respectivement aux formes anciennes :

â-mâ (z. *âmâ-tô*, exercé) ; *âmay-âontê*, qu'ils s'exercent ; cf. آمایند.
**â-uz-mâ* ; ph. *âzmâyishn* 𐭠𐭦𐭩𐭫𐭩𐭭, pratique.
**paiti-mâ-*, d'où ph. *patmân* 𐭯𐭣𐭬, contrat ; p. پیمان.
fra-mâ, perse *framâna*, ordre ; *framâtar*, empereur.
**ni-mâ*.

L'*â*, resté encore dans les dérivés nominaux en *na* dont la rapport avec le verbe s'était effacé (tels que *farmân* فرمان, ph. 𐭯𐭫𐭬, ordre ; *paimân* پیمان, ph. *patmân*, contrat), a fait place à l'*û* dans le verbe, dès les textes pehlvis les plus anciens ; on a :

farmû-tan 𐭯𐭫𐭥	à côté de *farmân*, 𐭯𐭫𐭬
numû-tan 𐭭𐭥	à côté de *numâyam*, 𐭭𐭠𐭩𐭥
	numâyishn, 𐭭𐭠𐭩𐭦𐭩𐭭.

§ 160. Verbes redoublés.

dâ-dan دادن, donner	*dah-ad*, دهد
**dâ-tanaiy*	**dad-ati*.

Le zend a au présent *dadhâ-* ; le persan disait sans doute *dadâ-ti*, ce qui donnerait en persan *dahâd* ; la substitution de la brève est un simple fait d'analogie. Mais il est probable qu'en perse déjà il s'était formé une racine secondaire *dad*, d'où régulièrement *dah-ad* ; car en zend même et en sanscrit beaucoup de formes dérivent de cette racine : *daçti*, *dademahi* etc.

A cette classe appartenaient primitivement *nihâdan, içtâdân :*

nihâ-dan نهادن, déposer — *nihad* نهد

p. **ni-dâ-tanaiy.*

Le *d* médial s'est réduit à *h* comme dans *dah-ad,* دهد; le thème de l'indicatif, primitivement *ni-dad-*, s'est réduit à *nih*, l'infinitif *nihâdan* ayant fait naître l'idée que la racine était *nih:*

içtâdan ایستادن, se tenir debout, — ایستد *içt-ad.*

La racine est *çtâ,* redoublée en *hi-çta* (zend), *i-çtâ-* (perse); cf. sscr. *ti-shṭhâ-mi,* grec τί-στη-μι. L'indicatif présent était : *i-çtâ-mi, i-çtâ-ti, i-çta-nti,* qui devait donner en persan **içtâ-m,* **içtâ-d, içt-and;* ou bien, le thème verbal étant devenu *içt,* par fusion du redoublement avec les consonnes radicales : *içt-âmi, içt-ati, içt-anti;* en fait, ce sont les formes qu'on rencontre en zend (*hiçtâmi*, etc.). De là, les formes modernes *îçt-am, îçt-î, îçt-ad, îçt-and.* L'infinitif *içtâdan, îçtâdan,* n'est point une forme redoublée, car l'infinitif se forme de la racine et non du thème, et *içtâdan,* prononcé aussi *çitâdan,* vient de la racine *çtâ* (**çtâ-tanaiy*), avec voyelle euphonique insérée ou préposée, pour rompre le groupe; l'*î* de *îçtâdan* est dû à l'analogie de *îçt-am,* où *i* est organique, ou peut-être purement orthographique. L'analogie de *içt-îdan, içt-am* entraîna la chute du redoublement dans *nih-am,* de *nihâdan.*

Sur *îçtâdan* s'est calqué *firiçtâdan* فرستادن, envoyer, présent فرستد, *firiçtad,* il envoie; le type primitif est : **fra-çtâtanaiy,* **fraiçtati.*

D'un verbe **pariçtâdân,* **pari-çtâtanaiy,* servir, reste le thème d'aoriste *paraçt* پرست (dans les composés, par exemple dans *but paraçt,* adorateur d'idoles), lequel a servi à son tour à former un dénominatif *paraçt-îdan,* adorer.

A la même classe nous rattacherons, quoiqu'il ne soit pas verbe redoublé, le verbe *uftâdan, uftad,* parce qu'il est conjugué sur l'analogie de *içtâdan :*

uftâdan افتادن, tomber — 𐭠𐭥𐭮𐭲𐭠𐭣 *uft-ad,* il tombe

**ava-ptâ.*

La racine a subi inversion, d'où allongement de l'*a* : c'est le cas des dérivés de πίπτω : cf. πτῶσις.

A côté de *uftâdan,* le pehlvi a une forme *ôpaçtan* dérivée de

la racine non altérée *ôpat-tan* (cf. zend *ava-paçti*, la chute, traduit *ôft-ishn* 𐬀𐬯𐬀𐬙𐬌𐬱𐬀𐬥, *Yaçna* XLIII, 4). C'est cette forme qu'il représente en zevâresh par *nafalûniçtan* (p. 30). De *uft-am*, le pehlvi a refait un dénominatif *uft-ûtan* 𐬀𐬯𐬀𐬙𐬌𐬱𐬀𐬥.

§ 161. Verbes à caractéristique *nu*.

kar-dan كردن, faire	*kun-ad* كند
kar-tanaiy	p. *ku-nau-ti*

cî-dan چيدن, recueillir	*cîn-ad* چيند
guzî-dan, گزيدن, cueillir (p. 58)	*guzîn-ad* گزيند
p. **ci-tanaiy*	**ci-nau-ti* (sscr. *ci-noti*)
**vici-tanaiy* (z. *vî-cidyai*)	**vici-nau-ti*.

C'est la même racine, *ci*, *ci-nu*, qu'il faut sans doute reconnaître dans :

anjî-dan انجيدن, réduire, contracter	*anjîn-ad* انجيند
**ham-ci-tanaiy*	**ham-ci-nau-ti*.

Le verbe est employé dans le Bundehesh (p. 5, 8) au sens de contracter : *tan dar anjît*, « il contracta le corps ».

shunû-dan شنودن, entendre	*shinav-ad* شنود.

Ce verbe offre une irrégularité véritable; l'infinitif contient la caractéristique de classe. Cet infinitif est formé de l'indicatif *shinav-ad*, d'après l'analogie de *bav-ad bûdan* : il existe un autre infinitif *shinaf-tan* شنفتن, contenant également la caractéristique, et formé de *shinav-ad* sur l'analogie de *rav-am*, *raf-tan* (p. 206).

La seule forme organique est donc celle de l'indicatif *shinav-ad*, qui vient de **çu-nu* **çu-nav-* ; la racine a *u*, comme dans *kar ku-nu* ; c'est le représentant de l'ancien *ṛ* voyelle, représenté en zend par l'écriture *çuru-nu*, sanscrit *çṛṇu* (p. 102). Il n'est point possible de décider si le changement rare de *ç* en *sh* était déjà effectué en perse ou s'il est moderne.

§ 162. Verbes à caractéristique *nâ*.

âfrî-dan آفريدن	*âfrîn-ad* آفريند
**âfrî-tanaiy*	**âfrî-na-ti* (zend *âfrînaiti*)

Le perse possédait deux autres verbes de la même classe : *dâ-nâ*, savoir (sscr. *jâ-nâ-*) *adâ-nâ*, il savait

di-na, prendre	(sscr. *ji-nâ-ti*)	*adi-nam*, je pris
z. *zi-nâ-ṭ*, qu'il prenne		*adi-nâ*, il prit.

di-na a disparu du persan, et, autant qu'il semble du pehlvi [1].

dâ-nâ est resté; mais *n* a fait corps avec la racine qui est partout uniformément *dân* : d'où

dân-îdan دانیدن *dân-ad* داند.

Mais, comme par un souvenir de la distinction primitive des deux thèmes, on a formé un nouvel infinitif avec la terminaison *iç-tan* (§ 173), de sorte qu'on a rétabli le balancement des deux thèmes, quoique d'une façon incorrecte, puisque le thème d'infinitif se trouve avoir sa base identique au thème d'indicatif :

dân-içtan دانستن *dân-ad* داند.

Cette formation est aussi ancienne que les plus anciens textes pehlvis : nulle part on ne retrouve trace d'un infinitif *dânâ-dan*. Le pehlvi a 𐭤𐭠𐭭𐭩𐭧𐭲𐭠𐭭 *dâniçtan*, et plus souvent, en zevâresh, 𐫤𐫠𐫭𐫩𐫧𐫲𐫠𐫭 *khavîtûniçtan* (de 𐫤𐫠𐫭, savoir, avec complément phonétique [p. 30]).

A cette classe ou à la précédente appartient le verbe

çitâ-dan ستادن, prendre *çitân-ad* ستاند.

La racine est la même que dans le sanscrit védique *stâ-yu*, voleur : il faut supposer en perse **çtâ-tanaiy*, ind. **çtâ-naumi* ou *çtâ-nâ-mi*.

§ 163. Caractéristique *t*. — Les verbes suivants ont pris à l'aoriste le *t* de l'infinitif, autrement dit, ils forment leur aoriste d'un dénominatif tiré d'un abstrait en *-t* :

khuf-tan	خفتن, dormir	*khuft-ad*, il dort.
çuf-tan	سفتن, percer	*çuft-ad*.
shikif-tan	شکفتن, admirer	*shikift-ad*.
nuhuf-tan	نهفتن, cacher	*nuhuft-ad*.

Khuf-tan vient de **hvap-tanaiy*, racine *hvap*, sscr. *svap;* mais, à côté de la racine *hvap-*, existait un dénominatif **hvap-ta-* dont il reste un exemple en zend : *hvabd-emnô* (pour **hvaptemnô*), endormi; c'est de ce dénominatif **hvapta-* que dérive la forme

1. Dans le *Yaçna* XI, 17, *zinâṭ* est traduit par un dérivé de *zan* (zend *jan*) : *zanînût*.

d'indicatif *khuft,* qui suppose un infinitif *khuftîdan* que les dictionnaires donnent en effet.

Les thèmes d'indicatif *çuft, shikift, nuhuft-* supposent de même des dénominatifs **çupta-ti, *çkapta-ti, *nigupta-ti,* à côté des verbes primaires *çuf-ati, *çkap-ati, *nigup-ati,* qui ont donné *çumb-ad* سنبد, *nuhumb-ad* نهنبد, *shikuf-ad* شکفد.

Ces quatre verbes indiquent l'existence d'une classe de verbes perses à caractéristique *ta,* correspondant aux verbes grecs en τω, et qu'il faut ajouter aux classes déjà précédemment reconnues et qui sont communes au perse et au sanscrit. Ces verbes peuvent sans doute s'expliquer comme des dénominatifs récents formés de l'abstrait en *-t* (§ 231) : mais les verbes zends *hvabda-, khraozhda- (khraozhdaṭ, khraozhdañṭ, khraozhdishta), vôizhda-,* prouvent l'existence ancienne de la formation par caractéristique *t.* Le pehlvi forme des abstraits verbaux en *ishn* de ce thème en *t* : *âmôkhtishn,* enseignement, de *âmôkhtan,* au lieu de *âmôzishn.*

§ 164. Verbes à voyelle variable. — Forment une classe à part trois verbes qui offrent une voyelle radicale différente aux deux thèmes; cette différence remonte déjà à la langue ancienne. Ce sont :

murdan مردن, mourir	*mîrad* میرد, il meurt
khâç-tan خاستن, sauter	*khîz-ad* خیزد
nishaçtan نشستن, s'asseoir	*nishîn-ad* نشیند.

Murdan, pour **mardan* (p. 99), dérive d'un ancien **mar-tanaiy,* du thème des temps généraux; *mîr-ad* vient du thème des temps spéciaux qui était *mîr-ya,* zend *ava-mîr-yâitê,* il périra.

Pour le second verbe on ne possède d'exemples que d'un temps spécial : *hvîç-aṭ,* il saute (*Yaçna* IX, 36); *hvîç-en,* ils sautent (*Vd.* III, 105). La voyelle de l'infinitif persan prouve l'existence d'un thème général *hvaç.*

Nishaçtan vient de la racine *nishad- (ni -had); nishîn-am* vient, par assimilation du *d* radical à *n,* d'un thème **nishînd* (p. 81).

§ 165. Verbes à racine double. — Avant de passer aux thèmes de la seconde classe, ceux dont l'irrégularité dérive de la seule application régulière des lois phoniques, disons un mot

des verbes à double racine, c'est-à-dire des verbes qui ont une racine à l'infinitif, une autre à l'indicatif, mais qui d'ailleurs conjuguent régulièrement l'une et l'autre :

1° *dî-dan* دیدن, voir *bîn-ad* بیند

dî-dan est de la racine *dî*, voir; on en trouve l'impératif dans l'inscription de Darius à Naqshi Rustem, l. 41 : patikaram *dîdiy*, vois cette image!

bîn-ad vient du verbe *vain-* qui se trouve aussi dans les inscriptions : *vainâhy*, que tu voies; *avaina*, il voyait; zend *vaên-*. Le pehlvi a encore le *v* initial : 𐭥𐭩𐭭 *vînâk*, qui voit, p. بینا *bînâ*.

2° *âmadan* آمدن venir *ây-ad* آید

âmadan est de la racine *gam;* il est pour *â-gma-dan* : l'on a encore dans les inscriptions *hamgmatâ*, arrivés (*Behist.* II, 32, 38, etc.); le nom de *Hamadan* est en perse *Hāgmatana*, « la réunion », c'est le thème même de l'infinitif *âmadan*. La racine *gam* ayant subi l'inversion, le *g* initial était compromis : il tomba en pehlvi, où l'on trouve encore le verbe simple *matan* 𐭬𐭯𐭲, de **gmatan; mat* 𐭬𐭯𐭲, venu; *matâr* 𐭥𐭬𐭯𐭲, celui qui vient.

âyad est de la racine *i* qui est en perse le verbe ordinaire pour « venir » : on la rencontre, combinée avec *parâ* qui marque éloignement, au sens de « partir », et au sens même de آید avec *â* comme dans le persan : *â-iša*, il vint (*iša* est un aoriste de *i*). L'indicatif de *i* est en sanscrit et en zend, soit *êti*, soit *ayati;* c'est cette dernière forme que suppose *âyad* qui vient de **â-ayati*.

Arrivons aux verbes de la seconde classe, c'est-à-dire ceux dont la finale radicale, en vertu des lois phoniques, prend une forme différente devant les désinences de l'infinitif et devant celles de l'indicatif.

B. Verbes dont la racine s'altère phonétiquement selon la finale radicale.

§ 165. Verbes dont la racine s'altère phonétiquement selon la finale radicale. — La rencontre du *t* de la désinence d'infinitif modifie la consonne finale de la racine, quand cette consonne est une palatale *c j (z);* une labiale *p b;* une dentale *t d.*

Dans le premier cas se produit le groupe *kh-t* (cf. § 55),
dans le second cas » » » *f-t* (cf. § 57),
dans le troisième cas » » » *ç-t* (cf. § 56).
Et comme ces consonnes, devant les désinences commençant par une voyelle, s'affaiblissent en *z* (§ 27), en *b* ou en *v* (§§ 38—40), et en *d* ou *y* (§§ 29—31), il en résulte que l'on aura deux thèmes, très différents en apparence, quoique identiques en réalité, l'élément final primitif ayant été altéré des deux parts, d'un côté dans sa nature, de l'autre dans son degré.

A côté de ces cas de double altération se placent les cas où l'altération n'a lieu que d'un côté, à savoir quand la racine finit par *h* ou *ç*. Dans les racines iraniennes en *h*, le *h* reste devant les désinences vocaliques; mais à l'infinitif, le *s* primitif, le *s* pré-iranien d'où dérive le *h* iranien, est resté et l'on a d'un côté *h*, de l'autre *s* (*ç*). Dans les racines iraniennes en *ç*, *ç* reste devant le *t*, mais s'atténue en *h* devant la voyelle des désinences vocaliques, parce que le *ç* primitif entre voyelles devient généralement *h* (§ 41).

Enfin, certaines racines en *r* ont pris un déterminatif *sh* qui écrase *r* devant *t* et disparaît au contraire devant les désinences vocaliques (§ 83).

§ 167. Verbes à finale palatale, *c j (z)*. — La finale devient *kh* à l'infinitif, *z* au présent :

afrôkh-tan 𐬀𐬭𐬭𐬀𐬵𐬙, incendier	*afrôz-ad*, il incendie
Rac. *ruc*, préfixe *abi*	z. *aiwi-raocayêiti*.

âmôkh-tan 𐬀𐬨𐬀𐬵𐬙, instruire	*âmôz-ad*.
Rac. *muc*[1]	

tôkh-tan 𐬙𐬀𐬵𐬙, payer	*tôz-ad*
andôkh-tan 𐬀𐬀𐬀𐬵𐬙, »	*andôz-ad*
Rac. *tuc*; cf. ph. 𐭬𐭥𐭩𐭱 *tôjishn*[2].	

çipôkh-tan[3] 𐬯𐬀𐬵𐬙, enfoncer — *çipôz-ad*.

çôkh-tan 𐬯𐬀𐬵𐬙, brûler	*çôz-ad*
z. *upa-çukhta*, allumé	z. *çaocayâhi*, que tu allumes.

1. Le rapport de sens avec *muc*, dégager, *paiti-muc*, revêtir, reste obscur.
2. Traduction de *citha*, expiation.
3. De la racine de *pungò?*

angêkh-tan انکیختن, exciter *angêz-ad* انگیزد.

âvêkh-tan[1] آویختن, suspendre *âvêz-ad* آویزد.

parhêkh-tan پرهیختن, s'abstenir; *parhêz-ad* پرهیزد.
paiti-ric (*ric* = *linquo*; cf. *gurêkhtan*)
ph. 𐭯𐭥𐭩𐭫

rêkh-tan ریختن (𐭫𐭩𐭲), verser *rêz-ad* ریزد
ric (*liqu-* dans *liquidus*) z. *raêcayêiti*

gurêkh-tan گریختن, fuir *gurêz-ad* گریزد
vi-ric (*liqu-* dans *liquere*)

mêkh-tan میختن, uriner *mêz-ad* میزد
z. *miz* z. *maêzañti*

pukh-tan پختن, 𐭯𐭩𐭲; cuire *paz-ad* پزد
z. *pac* z. *pacaiti*

afrâkh-tan افراختن, élever *afrâz-ad* افرازد
formé de *frâc* 𐭯𐭫𐭠, *firâz* فراز.

bâkh-tan باختن, 𐭱𐭠𐭲; jouer *bâz-ad* بازد
z. *baj*, partager; *bakhta*, sort.

farhâkh-tan فرهاختن, instruire *farhâz-ad* فرهازد

tâkh-tan تاختن, courir *tâz-ad* تازد
gudâkh-tan گداختن, fondre *gudâz-ad* گدازد
andâkh-tan انداختن, jeter *andâz-ad* اندازد
pardâkh-tan پرداختن, être vide *pardâz-ad* پردازد.

Composés de *tac*, courir (z. *tâcayati*, *tacati*; *takhta*; il fait courir, il court; qui a couru), avec *vi* (z. *vî-takhti*, la fonte); avec *ham* (*hãmtâciṭ-bâzu*, se jetant les bras, pour **hãmtâcayaṭ-bâzu*; littér. « faisant courir ensemble »); avec *parâ* qui marque éloignement ? « rejeter hors de soi, se vider ».

çâkh-tan ساختن, faire, disposer *câz-ad* سازد
𐭯𐭩𐭲
z. *çac*, *çakhta*, arrangé.

1. Racine douteuse; le zend *ni-vikhta* semble être pour *ni-yukhta*; cf. *vivaozaiti* pour *vi-yaozaiti* (*Yasht* VIII, 31).

nivâkh-tan نواختن, flatter *nivâz-ad* نوازد.

Afrâkh-tan fait aussi à l'infinitif *afrâsh-tan* افراشتن ; cet infinitif semble formé directement du thème indicatif *afrâz* (**afrâz-tan*, d'où *afrâsh-tan*), tandis que l'autre infinitif est formé de ce même thème d'après l'analogie des verbes à indicatif en *z*. Autrement dit, *afrâkhtan* et *afrâshtan* sont des *dénominatifs* de *firâz*, l'un refait par l'analogie, l'autre non refait.

Sont traitées comme les racines en *c*, *j*, *z*, quelques racines en *ç*, qui transforment leur *ç* final en *kh* devant *t*[1] :

dôkhtan دوختن, traire
duz (sscr. *duh*, *dugdha*). *dôz-ad* دوزد.

dôkhtan دوختن, piquer[2] *dôz-ad* دوزد

âmêkhtan آمیختن, mêler *âmêz-ad* آمیزد
gumêkhtan گمیختن, » *gumêz-ad* گمیزد
sscr. *miç*

shinâkhtan شناختن, savoir *shinâç-ad* شناسد.

A ce groupe se rapporte sans doute :
afrôkhtan افروختن, vendre *furôsh-ad* فروشد.

A côté de *dôz-ad*, il trait, on trouve *dôshad* et un infinitif secondaire *dôshîdan*, peut-être d'une forme élargie **dukhsh*.

pêkh-tan پیختن, tordre *pêc-ad* پیچد
semble avoir conservé à l'indicatif la consonne radicale sans affaiblissement; mais l'étymologie du mot est obscure.

çakh-tan سختن, balancer *çanj-ad* سنجد
semble être un dénominatif récent de *çanj*, poids (identique à *çang*, pierre), qui a donné un infinitif secondaire *çanjîdan* سنجیدن.

guçîkh-tan گسیختن, rompre *guçîl-ad* گسیلد.

Le présent indique une forme perse *vi-çard-* (p. 97), primitif **vi-çrj* ; c'est du primitif que vient l'infinitif : **vi-çrk-tanaiy*. Il existe une autre forme d'infinitif plus fréquente, dérivée de **vi-çard*, *guçiçtan*, ph. *viçaçtan* (p. 84; cf. plus bas, § 171); *guçîkhtan* semble une forme dialectale.

1. Cf. z. *frakhsh* de *fraç* + *sh*; *pikhsh* de *piç* + *sh*.
2. Racine *duz*, d'où *duzhaka*, hérisson (cf. p. 55).

§ 168. Verbes à finale labiale : *p*, *b*. — A l'infinitif, *f* ; à l'indicatif, *b* ou *v* :

tâf-tan تافتن, brûler	*tâb-ad* تابد
R. *tap.* z. *tapta*	z. *tâpayêiti.*

shitâf-tan شتافتن, se hâter — *shitâb-ad* شتابد
semble un dérivé de *tâftan* : **abish-tap*, car on trouve en pehlvi: *ôshtâp* 𐭠𐭥𐭱𐭲𐭯 (*Vd.* VII, 27) pour *shitâb.*

yâf-tan یافتن, obtenir — *yâb-ad* یابد
de *â-yap*; z. *âyaptem*, faveur obtenue, ph. 𐭠𐭩𐭯𐭲 *âyâft* (cf. p. 111).

raf-tan رفتن, aller	*rav-ad* رود
z. *rap*; *raptô*, qui est allé.	

ruf-tan رفتن, balayer	*rûb-ad* روبد
Racine *rup*, la même qui a donné ربودن, *rubûdan* ; voir p. 196.	

De *rûb-ad* se forme *rûbîdan*, ph. 𐭫𐭥𐭱𐭩𐭲𐭭 (*Vd.* III, 40).

firêf-tan فریفتن, tromper	*firêb-ad* فریبد.
ph. 𐭯𐭫𐭩𐭯𐭲𐭭.	

de **abi-rip* ; cf. ریب *rîb*, tromperie; védique *rip*, tromper ; *ripu*, trompeur.

âshûf-tan آشوفتن, être troublé	*âshûb-ad* آشوبد
de **â-khshub*, sscr. *kshubh.*	

kôf-tan کوفتن, frapper	*kôb-ad* کوبد
𐭪𐭥𐭯𐭲𐭭	*kôb-and* 𐭪𐭥𐭱𐭭𐭣

kâf-tan کافتن, creuser — *kâv-ad* کاود

guf-tan گفتن, parler	*gûyad* [1] گوید
𐭪𐭥𐭯𐭲𐭭	
p. *gaub- gaubatay*, il se dit.	

f paraît à l'indicatif comme à l'infinitif dans :

shikâf-tan شکافتن, fendre — *shikâf-ad* شکافد
shikûf-tan شکوفتن, fleurir — *shikûf-ad* شکوفد

qui semblent des dénominatifs formés de *shikâfa* شکافه, fente, et de *shikûfa* شکوفه, fleur. Ces mots renvoient à des types primitifs **çkapa*, **çkupa*, ou peut-être **çkafa*, **çkufa*.

1. Pour *gû-ad*, la consonne intermédiaire ayant disparu.

§ 169. Verbes dont la finale radicale est une dentale : Infinitif : *çtan;* indicatif : *y-* :

ârâç-tan آراستن, orner — *ârây-ad* آراید
pairâç-tan پیراستن, » — *pairây-ad* پیراید.

R. *râd,* arranger, disposer, zend *râz.* C'est de cette racine que vient la postposition *râdiy* (p. 132).

juç-tan جستن, demander — *jûy-ad* جوید
probablement de *jad,* demander : p. *jadyâmi,* je demande.

ruç-tan رستن, croître — *rây-ad* روید
R. *rud* (sscr. *ruh*) — z. *raodheñti,* ils croissent
z. *uruçta,* grandi.

shuç-tan شستن, laver — *shây-ad* شوید
z. *khshud; khshuçta,* lavé.
zevâresh, avec complément phonétique (p. 30), *khalalûn-içtan.*

girîç-tan گریستن, pleurer — *giry-ad* گرید
cf. *girya* گریه, gémissements,
R. **gard* (?); z. *garez.*

Dans tous ces exemples *d* tombe devant la voyelle de terminaison et fait place à *y* (p. 71). Dans les exemples suivants, la racine a une nasale qui, soit expulse le *d* et donne un thème en *n*, soit au contraire le soutient et donne un thème en *nd* (p. 81).

Le premier cas est celui de :

shikaç-tan شکستن, rompre — *shikan-ad* شکند
R. *çkand;* z. *çcind* (sscr. *chid*), latin *scind.*

nishaç-tan نشستن, s'asseoir — *nishîn-ad* نشیند
R. *ni-shad,* z. *nishaç-ta* — **nishînd-ati* (?)

nishâç-tan نشاستن, asseoir — *nishân-ad* نشاند
**nishâd-* — **nishand-ayati.*

Le second cas est celui de :

baç-tan بستن, lier — *band-ad* بندد
paivaç-tan پیوستن, attacher — *paivand-ad* پیوندد
R. *band*; perse *baçta,* lié — z. *bañdayêiti.*

Dans *khvâç-tan* خواستن, 𐬵𐬀𐬎𐬎, désirer — *khvâh-ad* خواهد le *d* médial, en tombant, a été suppléé par une aspirée (p. 71);

types premiers : **hvâd-tanaiy* **hvâd-ati*
**hvâç-tanaiy.*

§ 170. Verbes dont la racine finit par *ç* ou *h*. — L'infinitif a *ç*, l'indicatif a *h* :

kâç-tan كاستن, diminuer *kâh-ad* كاهد
R. *kaç* dans *kaçu*, petit.

jaç-tan جستن, sauter *jah-ad* جهد
R. jah (? *Vd.* II, 47 aghem zemô *jaŋheñtu*).

raç-tan رستن, être délivré *rah-ad* رهد
mot d'origine obscure. Il se peut que la racine ait eu un *d*.

Dans le verbe *nivish-tan* نوشتن, écrire, indicatif prés. *nivîç-ad* نويسد, l'indicatif semble avoir conservé la consonne primitive. Le perse écrit partout *sh* : *nipishtam*, écrit; *niyapish-am*, j'ai écrit; mais dans le désaccord qu'offre la prononciation persane avec l'orthographe perse, il faut se décider en faveur de la prononciation contre l'orthographe, surtout que par là le sens du mot est éclairci d'une façon plus satisfaisante (voir p. 77, et p. 135, note 1).

Le *ç* reste encore à l'indicatif dans *shinâçad* شناسد, du perse *khshnâçati*, il sait (p. 205); il s'affaiblit en *z* dans *khîzad*, *âmêzad*, *gumêzad* (*ibid.*).

Dans *rîshtan* ريشتن, filer, en regard de *rîçad* ريسد, il file, l'on a un cas analogue à celui de *nivishtan* et que l'analogie de *nivishtan* tranche en faveur d'un primitif *riç*.

§ 171. Verbes en *r*, à déterminatif en *sh*. — L'infinitif a *sh*; l'indicatif a *r* :

dâsh-tan داشتن; tenir, posséder *dâr-ad* دارد
pandâsh-tan, supposer *pandâr-ad*.

Racine *dar*; déterminée en *darsh*; d'où **darsh-tan dâshtan*; **darsh-am dâram* (p. 83).

pandâshtan = *pa în dâshtan* « tenir pour cela », voir § 286.

ambâsh-tan انباشتن, emplir *ambâr-ad* انبارد
ôbâsh-tan اوباشتن, avaler *ôbâr-ad* اوبارد.

R. *par*, remplir; d'où **parsh-tan* **pâshtan*; **parsham pâram*; *ambâshtan* = *ham-par* qui est traduit *ampârît*, 𐬀𐬨𐬀𐬭𐬌𐬑 (*Vd.* IV, 134); *ôbâshtan* = **ava-par*.

kâsh-tan کاشتن, semer z. *kar-(sh)*	*kâr-ad* کارد *kârayêiti,* il sème.

sscr. *kar kirati* (κίρ-νη-μι), jeter, joncher.

guḍâsh-tan گذاشتن, passer *vi-tar(sh),* z. *vî-tareta* p. *viyatarayam,* je fis passer.	*guḍâr-ad* گذارد

angâsh-tan انگاشتن, penser **ham-kar,* d'où **hamkarsh* R. *kar;* sscr. *kar cakarmi,* penser.	*angâr-ad* انگارد

nigâsh-tan نگاشتن, peindre de **nikar-;* cf. zend *pairi-kar,* regarder perse *parikar,* veiller sur sscr. *kar, cakarmi,* penser.	*nigâr-ad* نگارد

gumâsh-tan گماشتن, confier de **vi-mar, *vî-marsh.*	*gumâr-ad* گمارد

nuvashtan نوشتن, plier **ni-var* (?).	*nuvar-ad* نورد

Quand *sh* dérive de la rencontre de *rt* avec *-tan,* on a l'alternance *sh—rd, rt* s'affaiblissant en *rd* devant les voyelles; on a l'alternance *sh—l* ou *ç—l,* quand le groupe est *rd, rd* devenant *l* (p. 97):

gâsh-tan گاشتن, tourner *vart-,* z. *vareṭ,* lat. *verto.*	*gard-ad* گردد

hish-tan هشتن, lâcher z. *harez,* sscr. *sṛj* perse **hard, *hird* d'où **hard-tan, hishtan*	*hîl-ad* هیلد **hard-ati*

guçiçtan گسستن, rompre ph. 𐭢𐭮𐭰𐭲𐭭 *viçaçtan* R. **vi-çard* (pp. 84, 97).	*guçîlad* گسیلد

§ 172. Verbes irréguliers. — J'arrive à des verbes qui sont réellement irréguliers, c'est-à-dire qui ne dérivent point régulièrement des formes antiques par le seul jeu des lois phoniques ou de l'analogie.

Ce sont les verbes qui ont mutilé leur radical dont ils ont abandonné une partie, à la seule fin de réduire un mot trop long :

girif-tan گرفتن, prendre p. *garb*, z. *gerepta*, pris.	*gîr-ad* گیرد.
paḍîraf-tan پذیرفتن, recevoir (p. 115)	*paḍîr-ad* پذیرد
uftâ-dan افتادن, tomber	*uft-ad* افتد.
firiçtâ-dan فرستادن, envoyer	*firiçt-ad* فرستد.

Ces deux derniers ont subi l'analogie du verbe *içtâdan, içt-am,* dans lequel la chute de l'*â* est régulière (p. 198). L'indicatif de *uftâdan, uft-ad* est en un certain sens irrégulièrement régulier, car son irrégularité le ramène à la forme qu'il aurait si la racine n'avait pas subi d'inversion : **ava-pat,* non interverti, eût donné **ôbad-ad* ou avec contraction *ôft-ad, uft-ad,* c'est-à-dire la forme même que nous avons, mais à laquelle il n'a plus droit, quand la racine est intervertie.

Le premier verbe, *girif-tan,* doit peut-être son indicatif *gîr-am* à la seule action phonique. Les formes de l'indicatif en zend sont dans un état de corruption qui montre que le *b* radical gênait beaucoup la construction du verbe : la forme *géurvayêiti* montre le *b* primitif, si solide dans le participe *gerepta* et dans le dérivé *garefsh,* en voie de disparaître. L'*î* de *gîrad* est un exemple d'épenthèse (p. 106).

La forme آر, à côté de آور (dans *âram,* j'apporte, pour *âvaram*), est due à une action purement phonétique (p. 115).

§ 173. Verbes à infinitif en *içtan*. — Il faut faire une classe à part de verbes qui ont un infinitif spécial en *-içtan,* sans avoir pourtant une racine qui leur y donne droit, c'est-à-dire une racine terminée en *ç* ou *d (t)* primitif. Ce sont :

bâyiç-tan بایستن, falloir ph. *apâyiçtan* 𐬀𐬞𐬀𐬌𐬌𐬀𐬎𐬌𐬎𐬀𐬌	*bây-ad* باید
pâyiç-tan پایستن, attendre	*pây-ad* پاید
tuvân-içtan توانستن, pouvoir ph. 𐬞𐬎𐬀𐬌𐬌𐬀𐬎𐬌𐬎𐬀𐬌	*tuvân-ad* تواند
khây-içtan خایستن, manger	*khây-ad* خاید

dân-içtan دانستن, savoir — *dân-ad* داند
ph. 𐭤𐭭𐭲
p. *dâ-nâ*

zî-çtan زیستن, vivre — *zîy-ad* زیید
ph. 𐭦𐭲𐭧 *zîviçtan*
z. *jîv*

shây-içtan شایستن, être possible — *shây-ad* شاید
z. *khshayêtê*

mân-içtan مانستن, ressembler — *mân-ad* ماند
z. *mânayen ahê*, on assimilerait à . . . .

(le zevâresh avec complément et préfixe phonétiques [p. 30] est *ma-dammân-içtan*)

nigîr-içtan نگرستن, regarder — *nigar-ad* نگرد
cf. *nigâshtan* (p. 209).

yâr-içtan یارستن, être capable de — *yâr-ad* یارد
âr-açtan آرستن » — *ârad* آرد[1].

En pehlvi, cette formation s'applique à des racines qui ne la présentent plus en persan : on trouve non seulement *tuvâniçtan*, *dâniçtan*, *zîviçtan*, mais aussi :

kâm-içtan 𐭪𐭥𐭲𐭧, désirer; p. *kâm-îdan* کامیدن
varô-içtan 𐭥𐭠𐭫𐭲𐭧, croire[2]; *gurôîdan* گرویدن
duvâr-içtan 𐭣𐭥𐭠𐭫𐭲𐭧, se précipiter[3].

Si l'on considère que dans la plupart des exemples cette désinence s'applique à des verbes qui marquent un état, une qualité, et qui presque tous peuvent se traduire au moyen d'adjectifs :

abây-içtan, être nécessaire
shây-içtan, être possible
tuvân-içtan, être fort; cf. *tuvân*, fort

1. A côté de ریدن *rîdan*, alvum levare, on trouve aussi ریستن *rîçtan*; la racine est *rî*, zend *iri*.

2. Zend *var*.

3. Zend *dvar*. Le fait que le pehlvi a aussi cet infinitif avec la racine *nafal*, tomber, équivalent zevâresh du verbe *uftâdan*, (*nafalûn-içtan*; absolument comme il l'emploie pour *khalal*, laver, équivalent de *shûy-ad shu-çtan*), s'explique par la forme *ôpaçtan* 𐭠𐭯𐭲𐭧, forme purement phonétique et qui rentre dans l'analogie de *shikaç-tan*, *shuç-tan* et des verbes où ç représente la finale radicale.

dân-içtan, être savant; cf. *dânâ*, savant
yâr-içtan, être capable; cf. *yâr (?)*, qui aide
mân-içtan, être semblable; cf. *humânâ*, semblable
zî-çtan, être vivant

on n'hésitera pas à reconnaître dans cet infinitif l'infinitif même du verbe *ah*, être, lequel devait être en perse *aç-tanaiy* et donner en persan *-açtan*.

Or, le verbe *ah* ne s'est point évanoui dans le passage du perse au persan et cette désinence d'infinitif n'est pas le seul débris qui en reste (§ 185). Tout l'indicatif présent en est resté, et il joue un rôle apparent et un rôle caché dans la conjugaison et dans la formation des temps nouveaux, à laquelle nous arrivons.

IV. Temps nouveaux créés par le persan.

§ 174. — Les temps nouveaux du persan sont formés, les uns du thème de l'indicatif ou aoriste, les autres du participe passé. Comme le thème de l'indicatif présent est surtout visible à la 2e personne de l'impératif, grâce à la chute de la désinence, qui, étant *a*, disparaît absolument, les grammairiens persans prennent l'impératif comme source de l'indicatif présent et le tiennent pour la racine même. Ils ont raison dans l'état présent de la langue, ils ont tort historiquement : la *racine* est au participe passé, où, pour la dégager, il suffit de retrancher le *t* final du perse *(ta)*, après avoir fait abstraction des altérations phoniques amenées par ce *t;* quant à l'impératif et à l'indicatif, ils ne viennent pas l'un de l'autre, mais ils viennent tous deux du *thème* des temps spéciaux (pour abréger, nous dirons le thème d'indicatif ou d'aoriste).

§§ 175–182. Temps formés du thème de l'aoriste, c'est-à-dire de l'ancien thème des temps spéciaux.

§ 175. — Appartiennent à la nouvelle langue comme à l'ancienne :

l'indicatif présent, ou aoriste (§§ 176—178);
le subjonctif présent (§ 179);
l'impératif (§ 180);
le participe présent (§ 182).

La nouvelle langue a perdu l'imparfait et l'optatif anciens. Elle a remplacé l'imparfait par une formation nouvelle, fondée sur le parfait (§ 178); elle a remplacé l'optatif par le subjonctif ou par des périphrases (§ 181).

§ 176. Indicatif présent ou aoriste. — L'indicatif présent a donné naissance à des temps nouveaux, ou du moins il sert à exprimer des temps différents par l'adjonction de particules différentes. Il exprime :

1° Seul, ou avec le préfixe *be* بِـ, l'idée de l'*aoriste*, c'est-à-dire du temps indéterminé, ce qui souvent lui donnera, selon le contexte, la valeur de subjonctif et celle de futur.

2° Avec le préfixe *hamê* همی, ou *mê* می, l'indicatif présent proprement dit.

§ 177. Rôle et origine de la particule d'aoriste بِـ. — L'emploi de la particule *be* بِـ n'est pas une création du persan, quoiqu'il lui ait donné une fonction précise qu'elle n'avait pas primitivement. Les textes parsis nous apprennent que بِـ n'est autre que la particule qui entre dans les compositions *privatives* sous la forme *bé* ﺑﻲ, بی, et avec le sens de *sans*. En effet, les deux particules sont écrites de même en pazend, ﺑﻲ *bé*, et rendues de même dans les traductions sanscrites, à savoir : *viçeshatas*, distinctivement; *anyathâ*, séparément.

Ce sens de « séparément » est bien visible encore dans des phrases comme « âshtî *bé bared* u anâshtî *andar âwared* (*Minokh.* XVI, 35) : il emporte la paix *au dehors* et apporte la lutte *au dedans* ». Ici *bé* est l'opposé de *andar*.

Dans : « mardum u cihâr wâê ka ezh mâd *bé zâêñd* (*Ib.* 5) : l'homme et les quadrupèdes quand ils naissent de leur mère », le sens propre de *bé* se retrouve encore, mais ne se montre plus au premier plan. De même dans :

> ôica râ ka hôsh frâzh maṭ, tan *bé dâṭ* (*Aogemaidê* 90) :
> « et quand la mort vint pour lui, il livra son corps ».

> *bé* tuañ *shudan* (*Aog.* 77) : « on peut aller ».

La particule ﺑﻲ ne paraît pas dans les textes pehlvis, qui emploient toujours le terme sémitique; or ce mot est ﺑﺮ *barâ*, qui signifie « au dehors ». La particule *bé* est donc l'indice bien

plutôt de l'action verbale que du temps; elle marque l'*exsertion* de l'acte qui sort de l'agent et se manifeste dans le monde extérieur. Il y a là un remarquable effort de l'esprit d'analyse, cherchant à rendre dans l'expression le sentiment confus, mais non sans profondeur, de l'activité intérieure qui sort. *Bé* n'a pris de valeur temporelle que par le fait de son absence à certains temps; or, ces temps sont précisément, comme on le verra, des temps formés du participe passé et au fond desquels dominait l'idée passive, au moment où la langue les a créés : on dit *purçîdam*, je demandai, non *bé purçîdam*, bien que le sens présent soit actif, parce que primitivement *purçîdam* signifiait «chose demandée de (par) moi» (p. 223).

Bé ne fait pas corps avec le verbe, même quand il a la fonction de simple préfixe de temps : la négation s'intercale entre lui et le verbe, et même souvent le régime : ce qui se conçoit aisément si la particule a eu ou a encore un sens distinct, comme celui que lui impose la tradition, d'accord avec le sens des textes.

De l'identité du *bé* préfixé avec *bé* privatif[1], de بِه avec بِی, il suit que la forme primitive de بِه est *apê, abê*, car telle est encore, même en pehlvi, la forme de *bé* et cette forme paraît encore quelquefois jusque dans Firdousi : *apê-bar* بی‌بر sans fruit; *apê-bîm* sans peur etc. *bé* semble être un dérivé de *api*, lequel est traduit par اپی : *aipi jatô*, qui a frappé, est traduit اپی‌کرد *barî zatâr* (*Vd.* XIII, 45 [132]). La forme exacte du dérivé est incertaine, peut-être **apaya*. Le sens propre de *api* est en zend «après, en arrière» : *aipi zāthem*, après la naissance (*Y.* XLVII, 5).

§ 178. Rôle et origine de la particule *hamê, mê*. — 2° La particule *hamê, mê*, qui marque le temps présent, est en pehlvi *hamâî* همای, parsi *hamê*.

hamê همی est traduit en sanscrit *sarvadâ*, toujours : می همی est donc le signe du présent parce qu'il représente directement l'idée de continuité : همی کند, «il fait», signifie littéralement «il fait continuellement». Le pehlvi exprime souvent la même

1. L'*é (ê)* s'est abrégé en persan dans la particule verbale, بِه; peut-être pour mieux se distinguer encore de la particule négative. Quand une forme unique prend deux fonctions, il n'est pas rare qu'elle se scinde (cf. p. 69, note 1). Il est regrettable que l'on n'ait pas la forme pehlvie, pour vérifier si la chute de l'*a* initial s'était déjà produite en pehlvi.

idée par *hamâk, hamâî*[1], qui est le persan همی, toujours, et qu'il faut se garder de traduire, quand il est combiné avec un verbe à l'indicatif présent, parce qu'il est là précisément pour indiquer qu'il s'agit d'un présent, et non d'un subjonctif ou d'un futur.

می *mê* est dérivé de *hamê* par la chute de *ha;* cf. p. 112.

hamê, c.-à-d. *hamai*, vient du zend *hamatha* (p. 70), continuellement.

hamê s'emploie aussi avec le parfait défini pour le transformer en imparfait on dit : « il fit continuellement » pour « il faisait » (p. 222, n. 1). Il peut alors se remplacer, à la 1e et à la 3e personnes, par la simple voyelle *ê* postposée. Cette particule a le même sens que *hamê;* elle dérive du zend *hadha*, sscr. *sadâ*, « toujours » (p. 71), et c'est à cause de cette identité de sens qu'elle peut le remplacer.

§ 179. Subjonctif perse et persan. — Le subjonctif est marqué en perse par l'insertion d'un *a* devant la désinence de l'indicatif, et, par suite, par l'allongement de l'*a* thématique, quand il y en a un :

yadi imâm dipim *vainâhy* imaivâ patikarâ naidish *vikanâhy*,
utâ taiy yâtâ tautâ *ahatiy parikârahadish*,
Auramazdâ thuvâm daushtâ *biyâ!*
uta taiy taumâ vaçiy *biyâ!* utâ drangam *jîvâ!*
tya *kunavâhy*, ava taiy Auramazdâ vazarkam kunautu[2]!

« Si tu vois cette inscription et ces images et ne les détruis pas et *me* les conserves (?) autant que tu le peux, qu'Auramazda te soit ami! soit à toi postérité nombreuse, et vis long-

1. Exemples : vani harviçp tôkhmak . . . man hamâk çartaki urvarân tôkhmak minash *hamâi vakhshît* (*Bund.* p. 19, 16) :
« L'arbre Harviçp-tôkhmak, duquel croissent les germes de toutes les espèces de plantes ».

10 mâhîk kar . . . pîrâmûn i zak hôm hamvâr *hamâi garînd* (*Ib.* 42, 19) :
« Dix poissons kar tournent toujours autour de ce Hom ».

Va Auhrmazd *hamâi burzêt* zakî râdân ravân (*Arda Vîr.* XII, 4) :
« Et Ormazd exalte l'âme de ces hommes généreux ».

Va avârîk mârâni kabad hamâk andâm *hamâi yançeyûnd* (*Ibid.* XIX, 3) :
« Et d'autres serpents en grand nombre tiennent tous ses membres ».

2. Restitué par M. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 184.

temps! tout ce que tu feras, qu'Ormazd le fasse prospérer!» (*Beh.* IV. 72).

Cette phrase contient :

vainâhy : 2e p. s. du subj. de *vain*, voir; formé par l'allongement de l'*a* de *vainahy*, tu vois.

vikanâhy : formé de même de *vikanahy*, tu détruis.

ahatiy : 3e p. s. du subj. de *ah* «être», est à *aç-tiy* dans le même rapport que sont entre elles les formes du subjonctif et de l'indicatif citées pour les deux verbes précédents. Dans la langue védique, de même, *as-a-ti* est le subjonctif de *as-ti*.

kunavâhy : 2e p. s. du subj. de *kar;* de *kunavahy*, tu fais [1].

Le pehlvi a conservé le subjonctif aux deux formes de la troisième personne :

«od amat frâj vâi *patând*, âigh barâ *yâtûnând;* u frâj urvarân *vakhshând*, âigh barâ *rûyând;* u...jûy barâ *tajâd*, âigh patyârak zemiçtân barâ *ozalûnât;* bâlâ vât zemîk *khôçînât* (*Vd.* V, 13): — Jusqu'à ce que les oiseaux prennent leur volée, c'est-à-dire arrivent; que les arbres croissent, c'est-à-dire poussent; que l'eau coule, c'est-à-dire que l'obstacle de l'hiver s'en aille; que le vent sèche la terre[2]».

Le subjonctif zend *jaçãn*, qu'ils viennent, est traduit *raç-ând* (*Vd.* IV, 44).

Exemples parsis :

raç-âd	= رساد	qu'il vienne
awazây-âd	= افزایاد	qu'il augmente
bâd	=	qu'il soit *(*bavâti)* !
hâd	=	qu'il soit *(ahati)* !

Le persan n'emploie plus cette forme qu'à la 3e personne du singulier : پرساد *purçâd*, qu'il demande! باد *bâd*, qu'il soit! دهاد *dahâd*, qu'il donne! Dans la Qissahi Daniel, on a : פאדשאה בנויד זיראד «que le roi vive *(zîhâd)* à jamais!»

§ 180. Impératif perse-persan. — L'impératif perse devait en persan, par la chute des désinences, se confondre avec

1. *Biyâ* est un optatif, *jivâ* un impératif.

2. Voir le texte zend, vol. II, 110. — Les subjonctifs pehlvis *patând, vakhshând, tajâț, khôçînât* répondent aux subjonctifs zends, à forme d'imparfait : *patãn, ukhshyãn, tacin, haiçayâț.*

l'indicatif : voici le type de cet impératif, restitué d'après les inscriptions et les formes concordantes du zend et du sanscrit : soit *bar,* porter :

Sing.	*bar-âni*	que je porte!
	bar-a	porte!
	bar-atu	qu'il porte!
Pl.	*bar-âma*	portons!
	bar-ata	portez!
	bar-antu	qu'ils portent!

Ce paradigme devait, suivant les lois de la phonétique persane, donner :

Sing.	*bar-ân* (?)
	bar
	bar-ad
Pl.	*bar-am*
	bar-ad
	bar-and.

C'est-à-dire que sur les six formes les quatre dernières devaient se confondre avec celles de l'indicatif (cf. p. 190) : la première différait ; la seconde était la racine perse.

Aussi la langue assimila complètement l'impératif à l'indicatif et elle transporta à l'impératif les désinences auxquelles elle s'était arrêtée pour l'indicatif, sauf à la seconde personne qui n'eut pas de désinence et devint le type de la racine.

§ 181. Optatif. — Le perse avait un optatif, formé par l'addition d'un *i* aux thèmes en *a*, d'un *yâ* aux autres thèmes. On a vu plus haut (p. 215) un exemple du second cas dans *biyâ,* qu'il soit! zend *buyâṭ.*

L'optatif a disparu du persan. Il l'a remplacé, dans sa valeur optative proprement dite, par le subjonctif; et dans son emploi conditionnel par l'imparfait en *ê* : « qu'il soit », *bâd* باد, du subjonctif **bavâti* : « s'il disait » : *agar guftê* اگر گفتی : l'*ê* ne fait qu'accentuer l'optatif qui est en fait dans *agar* : il est identique à l'*ê* de l'imparfait, au zend *hadha* (p. 71), et signifie « toujours » : *agar guft-ê* est donc : « si jamais il disait ».

§ 182. Participe présent. — Le participe présent se formait du thème de l'indicatif, par le suffixe *añṭ* pour le présent, par le suffixe *âna* pour le moyen ;

zend : *kerenavañt*, faisant (perse **kunavant*)
barañt, portant (p. **barant*)
gerez-âna, pleurant.

Le persan a *anda* ندہ, pour *ant*; *ân* ان, pour *âna*. On joint à ces participes un participe en *â* qui n'indique que la qualité.

1° *anda* dérive de *and-*, affaiblissement normal de *añt*, dont on trouve un exemple dans le Minokhired, *vârind*, pleuvant[1] : *and* a pris le suffixe *ak*, soit directement, soit que déjà dans la période perse *ant* fût passé dans la classe des thèmes en *a*, comme la chose s'est faite dans les dialectes pracrits[2], et que l'on ait dit *baranta* pour *barant*.

La forme pehlvie est en *andak* :
zîvandak 𐭦𐭩𐭥𐭭𐭣𐭪, vivant (p. زیوندہ, contracté en *zinda* زندہ).

2° *ân* dérive régulièrement de *âna*, écrit en zend *ana (çayana, barana)* :
دوان *davân*, courant, de **davâna*.

3° Le participe en *â* est un adjectif verbal; il marque l'état : *bînâ* بینا, qui voit; *guyâ* گویا, qui parle; *dânâ* دانا, qui sait, savant. Il est de formation moderne et sort du suffixe pehlvi *âk* :

bînâ est en pehlvi 𐭥𐭩𐭭𐭪 *vînâk*
dânâ est en pehlvi 𐭣𐭪𐭭𐭪 *dânâk*.

Exemples de formations en *â* purement et exclusivement adjectifs :

tukhshâ تخشا, actif 𐭮𐭥𐭧𐭮𐭪𐭪 *tûkhshâk*
paidâ پیدا, manifeste 𐭯𐭣𐭮𐭪 *padtâk* (p. 69).

Sur ce suffixe et son origine, voir § 215, 4°.

V. Temps formés de la racine ou du thème des temps généraux.

§ 183. — Les temps généraux de l'ancienne langue étaient :
Les aoristes en *sh* : *â-isha*, il vint; de *â-i*.

Le parfait redoublé : cf. *cakhriyâ*, il aurait fait; de *kar*.

1. On trouve encore des exemples de participes en *and* اند, même en persan, mais le sens participial n'y est plus; ce sont des substantifs : *parand* پرند, oiseau, litt. volant; *carand* چرند, animal, litt. paissant (voir suffixe *and*, § 215).

2. Et sporadiquement en zend : *khrvishyañt-a*.

Le futur en *ishy-* : point d'exemple en perse.
zend : *vakhshyâ*, je dirai ; de *vac*.

Le participe passé en *ta* : *karta*, fait ; de *kar*.
parâ-ita, en allé ; de *i*.

Le nom d'agent en *tar* : *daushtar*, qui aime.
jatar, qui frappe.

Le persan n'a rien gardé ni des aoristes ni du parfait.

§ 184. Débris du futur. — Le futur en *ish* a laissé une trace unique : c'est dans la conjugaison du verbe *bûdan*, être. Le thème de futur de *bu* devait être en perse, d'après l'analogie du sanscrit, *bavishya-* lequel en persan s'est contracté en *â* (cf. *âsh-* de *âvish ;* p. 169), ce qui donne :

bâsh-am	باشم	*bavishyâ-mi*
bâsh-î	باشی	
bâsh-ad	باشد	*bavishya-ti*
bâsh-îm	باشیم	
bâsh-îd	باشید	
bâsh-and	باشند	*bavishy-anti.*

De là, par analogie du rapport qui existe dans la conjugaison normale entre l'impératif et le présent, un impératif abusif, *bâsh* باش, soit !

Dans les autres verbes le futur est exprimé, soit par le temps indéterminé ou aoriste, soit par une périphrase (§ 190).

§ 185. Passé indéfini du persan. — Le participe passé en *ta* devait se réduire à *t-d*, ou avec le suffixe *k*, passer à *-tak* ﺗﻚ, persan *ta* ﺗﻪ, *da* ﺩﻩ.

Dans la langue moderne le seul participe passé est le participe en *ta da : rêkh-tan*, verser, fait au participe *rêkhta* ﺭﻳﺨﺘﻪ ; *kar-dan*, faire, a pour participe *karda* ﻛﺮﺩﻩ, ph. ﻭﻳﻪ *kartak*. Ce participe *est aussi bien actif que passif*, c'est-à-dire que *karda* signifie aussi bien *ayant fait* que *fait*, double emploi que le participe des verbes actifs a gagné par le fait des verbes neutres dont le participe est seulement actif. L'analogie de participes comme *âmada*, qui signifie « étant venu » ; *tâkhta*, qui signifie « ayant couru » ; *murda* qui signifie « étant mort », a transporté à tous les participes passés le sens actif et *karda* « fait » en a pris le sens de « ayant fait ». Les exemples de ces participes

en *ta* à sens actif dans les verbes neutres ne manquent pas dans l'ancienne langue :

perse : *hāgmatâ,* qui se sont réunis ;
paraitâ, qui sont partis ;
zend : *rapta,* qui est allé, qui va ;
takhta, qui a couru, qui court ;
et déjà même, semble-t-il, avec des verbes actifs :
aipijatô, qui frappe [1]
beretô, meretô ; qui porte, qui récite.

Par suite, on a pu former avec le participe, combiné avec un auxiliaire signifiant *être,* un passé indéfini : « J'ai fait » se dit « Je suis ayant fait ».

Ce verbe auxiliaire signifiant *être* n'est autre que l'ancien verbe *ah,* sscr. *as,* dont nous avons déjà reconnu l'infinitif dans la désinence d'infinitif *iç-tan* (§ 173) et dont voici le paradigme :

am	ام	*îm*	ایم
î	ای	*îd*	اید
açt	است .	*and*	اند

Les formes perses étaient :

ami, z. *ahmi*	*amahi* z. *(h)mahi*
ahi	*açta*
açti	*hanti*

Trois formes sont passées directement du perse en persan :

ام = *ami ;* است = *açti ;* اند = *hanti.*

Les trois autres formes, ای *î,* ایم *îm,* اید *îd,* sont refaites d'après l'analogie des désinences du verbe ordinaire, parce que les formes organiques auraient amené la confusion des deux formes de la 1e personne, qui auraient été toutes deux *am,* et de la 3e personne du singulier avec la 2e du pluriel, qui auraient toutes deux été *açt* (p. 190).

Ainsi s'est formé le passé indéfini : soit *tac* courir et *kar* faire :

1. Il se peut, il est vrai, que ce soient là des formes de nom d'agent ; mais il faudrait admettre le changement de *tar* en *tô ;* or, partout ailleurs, le thème en *tar* a été fidèlement conservé (§ 233). Il est plus légitime de voir là les premières traces de l'emploi actif du participe en *ta.*

tâkhta am	تاخته ام	je suis	ayant couru, j'ai				couru.
» *î*	ای	»	tu es	»	»	tu as	»
» *açt*	است	»	il est	»	»	il a	»
» *îm*	ایم	»	nous sommes	»	»	nous avons	»
» *îd*	اید	»	vous êtes	»	»	vous avez	»
» *and*	اند	»	ils sont	»	»	ils ont	»

karda am	کرده ام	je suis	ayant fait, j'ai				fait.
» *î*	ای	»	tu es	»	»	tu as	»
» *açt*	است	»	il est	»	»	il a	»
» *îm*	ایم	»	nous sommes	»	»	nous avons	»
» *îd*	اید	»	vous êtes	»	»	vous avez	»
» *and*	اند	»	ils sont	»	»	ils ont	»

§ 186. Passé indéfini en pehlvi. — Cette formation est une création du persan moderne. Elle ne paraît ni en pehlvi ni dans les transcriptions parsies. Dans le pehlvi, la fonction remplie en persan moderne par le participe en *ta da* combiné avec l'auxiliaire « être » est remplie par le participe en *t d* combiné avec le même auxiliaire; c'est-à-dire qu'au lieu de *tâkhta am* on disait *tâkht am.*

Le pehlvi, en général, exprime l'auxiliaire en zeṿâresh : il emploie, soit *hava* הוה « être », qui répond à l'aryen *ah;* soit *qôyem* קוים, littéralement « être debout », qui répond à l'aryen *çtâ.* L'on obtient ainsi la série suivante :

Verbe *kar-tan,* faire :

Sing.	*kart havman-am*	
	» »	*ê*
	» »	*ad*
Pl.	» »	*îm*
	» »	*êt*
	» »	*and*

Sing.	*kart yeqôyemûn-am*	
	» »	*ê*
	» »	*ad*
Pl.	» »	*îm*
	» »	*êt*
	» »	*and*

§ 187. Passé défini du persan. — Le sens de cette formation pehlvie est identique à celle du passé indéfini du persan ; c'est la combinaison de l'auxiliaire avec le participe primitif en *t*. Or, cette formation se retrouve en persan, mais avec le sens de passé défini : de plus, il y a eu soudure intime de l'auxiliaire avec le participe. En remplaçant le zevâresh *havman-am* etc. par l'auxiliaire persan correspondant et fondant cet auxiliaire en un seul mot avec le participe en *t-d*, on aura le passé défini du persan moderne :

à *kart havman-am* « j'ai fait », répond *kard-am* کردم, je fis
à » » *ê* « tu as fait », répond *kard-ê* کردی, tu fis

à *kart havman-îm* « nous avons fait », répond *kard-îm*, nous fîmes کردیم
à » » *êt* « vous avez fait », répond *kard-îd*, vous fîtes کردید
à » » *and* « ils ont fait », répond *kard-and*, ils firent کردند[1].

§ 187 *bis*. La 3e personne du passé défini n'est autre que l'ancien participe passé qui sert de passé défini en pehlvi pour toutes les personnes. — Une seule personne reste en dehors de cette équivalence : la 3e. Le persan ne dit pas *kard-açt* pour « il fit », il dit simplement *kard*, c'est-à-dire que l'ancien participe passé, dissimulé dans les autres personnes du temps par sa fusion avec l'auxiliaire, apparaît ici isolé et possède à lui seul le sens du passé défini. Or, en pehlvi, le passé défini est rendu à toutes les personnes par ce même participe : *kart* en pehlvi signifie « il fit, je fis, tu fis ». Exemples :

Zartûhsht dîn... dar gihân ravâk barâ *kart* (*Arda Vîrâf* I, 1) : « Zoroastre fit la loi ayant cours dans le monde ».

Apam purçît min Çrôsh (*Ibid.* VI, 3 et passim) : « et *je* demandai de Çrôsh ».

Lak pun *gîtî* gâçân *çrût* (*Ibid.* IV, 26) : « Dans le monde *tu* chantas des hymnes ».

1. D'où l'imparfait en préposant le signe de la continuité همی, pehlvi *hamâî* (cf. p. 214). Exemple : Afam khadîtûnt ravâni gabrâ 1 mun pun shânaki açinîn gôshti min tan *hamâî kashîd* ol khordan *hamâî yahbûnt* (*Arda Vîr.* LI, 2) : « Et je vis l'âme d'un homme qui, avec un peigne d'airain, s'arrachait la chair du corps et la donnait à manger ».

Et de même au pluriel :

Cigûnshân zak çakhun *ushnût* (*Ibid.* II, 17) : « quand *ils* entendirent ces paroles ».

Il faut bien distinguer cette formation de la précédente, *am kart* de *kart havman-am;* dans la première *kart* est passif et *am* est pronom suffixe : « par moi fait » : dans la seconde *am* est désinence de l'auxiliaire *havman* et *kart* est actif : « je suis ayant fait». C'est de cette seconde que vient le persan *kard-am* ام كرد; mais *kard-am* a pu longtemps combiner en lui les deux formations et être aussi bien « chose que j'ai faite » que « je suis ayant fait » et à la 3e personne le sujet est encore un vrai possessif : *shâh kard,* le roi a fait, littéralement « chose faite du roi ». C'est le souvenir ancien de ce possessif primitif qui a exclu la particule بـ des temps passés (p. 214).

La marche du pehlvi au persan est donc la suivante :

Pehlvi : Le passé défini est le participe primitif (en *t;* perse *ta*) sans auxiliaire.

Le passé indéfini est le participe primitif avec l'auxiliaire « être ».

Persan : Le passé défini est :

à la 3e personne du singulier, le participe primitif sans auxiliaire;

aux autres personnes, le participe primitif avec auxiliaire, tous deux fondus en un mot unique, ce qui donne à l'auxiliaire l'apparence de simple désinence.

Le passé indéfini est le participe dérivé (*ta* تـ; perse *ta* + *ka*), composé et non fondu avec l'auxiliaire « être ».

Ainsi le pehlvi dit : *man kart,* je fis
tu kart, tu fis
ô kart, il fit
et *man kart am,* j'ai fait
tu kart ê, tu as fait, etc.

Le persan dit : *kard-am,* je fis
kard-ê, tu fis
kard, il fit
kard-îm, nous fîmes
et *karda am,* j'ai fait, etc.

§ 188. Cause. Le participe passé, déjà en perse, sert de passé défini pour les verbes neutres. — Comment l'ancien participe passé est-il arrivé à remplir à lui seul la fonction du prétérit? Comment le participe perse *karta* «fait» put-il, à lui seul, signifier suivant le sujet «je fis, tu fis, il fit»?

Les racines de cet état de choses se retrouvent dans la vieille langue. Deux circonstances concoururent à le produire. I. — Dans les verbes neutres, le participe à lui seul indiquait le prétérit. De même qu'en latin *hostes progressi* pouvait signifier aussi bien «les ennemis s'avancèrent» que «les ennemis, s'étant avancés», de même en perse; du moment qu'il ne suivait point de verbe fini, le participe en prenait la valeur :

hamitriyâ *hâgmatâ paraitâ* patish Dâdarshim (*Beh.* II, 32);

«les ennemis se réunirent, marchèrent contre Dâdarshi».

La chute des désinences ayant réduit le participe passé à une forme unique, quel que fût le nombre et quel que fût le genre du sujet, il en vint à servir de prétérit pour toute personne et tout nombre :

adam	*gmata* ou *gmatâ*,			moi	venu	(ou	venue)
tuvam	»	»	»	toi	»	»	»
hauv ou *ava (avâ)*	»	»	»	lui	»	»	»
vayam	*gmatâ*			nous	venus	(ou	venues)
yuzham	»			vous	»	»	»
avaiy ou *aitaiy*	»			eux	»	»	»

Dans ces cas, qui embrassent toutes les variétés possibles, le participe, revêtu du sens prétérit, se réduisait à une forme unique et invariable *mat* 𐎶𐎠𐎮, qui signifiait donc, suivant le sujet, *moi venu, toi venu, lui venu, nous venus, vous venus, eux venus,* c'est-à-dire : *je vins, tu vins, il* ou *elle vint,* etc.

Logiquement, cette fonction de prétérit ne pouvait être prise que par les verbes neutres, les seuls dont le participe eût le sens actif. Un fait analogue pouvait sans doute se produire pour les verbes actifs, mais avec un sens final différent, celui d'un prétérit passif, *kart-*, mutilé de *karta, kartâ,* qui aurait pris le sens de «factus, facti; facta, factae» et de «factus est, es, sum; facti sunt, estis, sumus etc.». Mais, d'une part, l'analogie des participes des verbes neutres qui, de tout temps et de naissance, avaient droit aux fonctions de prétérit, dut agir, aussitôt que leur évolution fut achevée, sur le participe du verbe actif encore

indifférent; et d'autre part, une habitude de construction propre au perse allait précipiter cette classe de participes du même côté que le participe des verbes neutres.

II. — Le perse, pour exprimer le prétérit, avait deux procédés : il pouvait employer, soit, à la façon synthétique du sanscrit, l'aoriste ou l'imparfait[1], soit un procédé analytique, le participe passif construit avec le *sujet* au cas oblique.

1. Le perse ne distinguait pas les nuances du passé. L'imparfait servait à marquer le passé, quel qu'il fût, passé défini, imparfait ou passé indéfini :

1° Passé défini : Auramazdâmaiy upaçtâm *abara* :
« Auramazdâ me porta secours. »

Kambujiya avam Bardiyam *avôja* (*Beh.* I, 31) :
« Cambyse tua ce Bardiya. »

2° Imparfait : Kârashim hacâ darshata *atarça* (I, 50) :
« Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. »

Imâ dahyâva tyâ manâ *patiyâisha* vashnâ Auramazdâha manâ bandakâ *âhantâ* manâ bâjim *abarantâ* (I, 18) :
« Ces provinces qui m'obéissaient par la volonté d'Auramazdâ m'étaient soumises, me payaient tribut. »

Martiya hya daushtâ *âha* avam ubartam *abaram* hya arika *âha* avam ufraçtam *aparçam* (I, 21) :
« L'homme qui était ami je le traitais bien; celui qui était ennemi je le punissais sévèrement. »

3° Passé indéfini : Les deux derniers exemples pourraient aussi bien, et peut-être mieux, se traduire par le passé indéfini. Voici un autre cas où le persan moderne aurait employé le passé indéfini et où le perse a l'imparfait :

Ima tya adam *akunavam* hamahyâyâ tharda vashnâ Auramazdâha *akunavam* Auramazdâmaiy upaçtâm *abara* . . . avahyarâdiy Auramazdâ upaçtâm *abara* . . . yathâ naiy arika *âham* . . . upari abashtâm *upariyâya* . . . (IV, 59) :
« Ce que j'ai fait de toute sorte, c'est par la volonté d'Ormazd que je l'ai fait; Ormazd m'a porté secours : Ormazd m'a porté secours, parce que je n'étais pas un impie, que je suivais la loi etc. »

Les mêmes fonctions pouvaient aussi être remplies par l'aoriste :
Takhmaçpâda hadâ kârâ ashiyava hamaranam *akunaush* (II, 87) :
« Takhmaçpâda alla avec son armée, il *livra* bataille. »

Hauv Açagartam hamitriyam *akunaush* (IV, 23) :
« Il *souleva* le pays d'Açagarta. »

Kaçciy naiy *adarshnaush* cishciy thaçtanaiy (I, 53) :
« Personne *n'osait* rien dire. »

Il disait dans le premier système :

Avathâshaiy *athaham* (*Beh.* II, 30) : « je lui parlai ainsi ».

Paçavâ Dâdarshi *ashiyava* (*ib.* 32) : « ensuite Dâdarshi alla ».

Auramazdâmaiy upaçtâm *abara* (34) : « Ahuramazda me porta secours ».

Paçavâ adam kâram *frâishayam* (I, 82) : « ensuite j'envoyai une armée ».

Mais il pouvait dire aussi avec le passif :

Tat *mana kartam* (II, 27, 37, 44, 47, 57, 62 etc. etc.) : « cela (fut) fait de moi (par moi) ».

On trouve à huit lignes de distance :

Avadâ *hamaranam akunava* (34) « là ils firent la bataille », et : Avadâshâm *hamaranam kartam* (*ib.* 27) : « là fut faite d'eux (par eux) la bataille ».

§ 189. Substitution de la construction passive à la construction active en perse. — La chute des aoristes amena le développement de la construction passive : ce n'est point le développement de cette construction qui amena la chute des aoristes, lesquels étaient condamnés d'avance par les lois de la phonétique persane. Le plus usité de ces aoristes, celui qui se forme par augment avec les désinences secondaires, l'imparfait, confondait déjà en perse la 2e personne du singulier, la 3e du singulier et la 3e du pluriel, par le fait de la chute de *h*, de *n* et de *t* final[1] :

Sing.	*abaram*	Pl.	*abaramâ*
	abara(h)		*abarata*
	abara(t)		*abara(n)*.

La chute des voyelles initiales (p. 111) faisait disparaître l'augment et réduisait toutes ces formes, sauf les deux premières du pluriel, à une forme unique *bar*, identique à l'impératif : *bar, bar, bar, baram, barad, bar*. *Baram* et *barad* se confondaient eux-mêmes avec la première et la troisième de l'indicatif présent.

La forme ordinaire de l'expression du passé devint donc :

1. Si cette chute n'est qu'orthographique, elle devait devenir réelle en pehlvi et en persan, la consonne étant finale.

tat mana kartam : « cela de moi fait ».

que l'usure phonétique réduisit à :

(în) man kart.

L'on sentit longtemps encore que la construction était passive et que *man* était un génitif, et quand les auteurs de l'écriture pehlvie eurent à lui trouver un équivalent sémitique, ils choisirent le *pronom oblique*, ל, à moi, de moi, et non le pronom sujet, *anâ* (p. 159). Mais peu à peu ce sentiment devait s'oblitérer et *man* arriver à ne plus représenter que la première personne, sans distinction de cas. Cela arriva quand le nominatif *adam* eut disparu ; il disparut, parce qu'il n'était point nécessaire : le seul temps qui eût gardé les désinences anciennes, l'indicatif présent, trouvait dans ces désinences mêmes l'expression de la personne et par suite n'avait pas besoin de pronom sujet ; *man* resta seul pronom, et *în man kart* signifiant « je fis », *kart* en tira le sens du *prétérit actif* sous la pression de la nécessité et de la puissante analogie des participes de verbe neutre.

La construction dont *tat mana kartam* est le type, s'étendait naturellement à toutes les personnes et à tous les sujets :

tu fis se disait	*tavâ*	*kartam*,	fait de toi
il fit	*avahyâ*	»	fait de lui
	aitahyâ	»	
nous fîmes	*amâkham*	»	fait de nous
vous fîtes	*khshmâkham*	»	fait de vous
ils firent	*aitaishâm*	»	fait d'eux
le roi fit	*khshâyathiyahyâ*	»	fait du roi
les rois firent	*khshâyathiyânâm*	»	fait des rois

Ainsi sortirent :

de *tavâ*	*kartam*, le ph.	*lak*	*kart*	
avahyâ	»	*zanman*	»	le p. او کرد
aitahyâ	»	*ê*	»	
amâkham	»	*lanman*	»	
khshmâkham	»	*lakum*	»	
aitaishâm	»	*olman-shân*	»	
khshâyathiyahyâ	»	*malkâ*	»	le p. شاه کرد
khshâyathiyânâm	»	*malkâân*	»	

C'est ainsi que la chute de l'aoriste ancien réduisit toute la déclinaison perse à la forme unique du génitif (p. 124, 157—159) et fit du participe passé perse la base du prétérit persan.

§ 190. Futur persan. — Le perse avait un futur synthétique, identique aux futurs sanscrits en *ishyâmi;* il n'en est resté qu'un exemple en persan, c'est le futur *bâsh-am* باشم (p. 219): il ressort d'ailleurs des textes que le futur était en voie de tomber, car c'est le subjonctif ou l'indicatif présent qui en remplit l'office :

tuvam kâ khshâyathiya hya aparam *ahy* (*Beh.* IV, 37) :
« Toi qui seras roi dans la suite ».

tuvam kâ hya aparam imâm dipim *patiparçâhy* (IV, 41) :
« Toi qui dans la suite liras cette inscription ».

yâvâ tautâ *ahatiy* (IV, 78) :
« Autant que tu en auras la force ».

tya *kunavâhy* avataiy Auramazdâ *nikantu* (IV, 79) :
« Ce que tu feras, qu'Auramazdâ te le détruise ».

Le pehlvi emploie un procédé analogue : il emploie l'aoriste avec ou sans le prefixe *bé* (ﺑﻪ *barâ*, en zevâresh), c'est-à-dire qu'il ne distingue pas encore le futur du présent :

At nahîcak ol li *yamtûnîd* (shavad) kâmakômandihâ *ozalûnam* (âyam) ol zak jivâki ahlavân va darvandân va zanman petkham duruçtihâ *yadrûnam* (baram) va râçtihâ *yâîtyûnam* (âvaram ; *Ard. V.* I, 40) :

« Si le sort tombe sur moi, j'irai volontiers au pays des bons et des méchants et porterai fidèlement ce message et rapporterai exactement la réponse ».

Apat *numâyîm* gâçi râçtân va zaki drûjân (V, 9) :
« Et nous te montrerons le lieu des justes et celui des Drujes ».

Va at paçukh lâ *yahbûnî* . . . adînat pun ham zemân *barâ zekatalûnam* (*Gôshti Fryân* I, 13).
« Si tu ne donnes pas de réponse . . . alors je te tue sur l'instant ».

Le persan emploie aussi l'aoriste dans ce sens large :

امشب مگر بوقت نمی خواند این خروس

« Peut-être que cette nuit le coq ne chantera pas » (littéralement « ne chante pas »).

Mais il a formé un futur spécial, en composant le verbe *khvâçtan* « désirer » soit avec l'infinitif, soit avec la forme dite *infinitif apocopé*, et qui est l'infinitif diminué du *n* final, autre-

ment dit, une forme identique à la 3e personne du singulier du prétérit. La première forme est peu usitée, la seconde est la forme usuelle : « je ferai » se dit *khvâham kardan*, ou *khvâham kard*.

On a souvent comparé ce futur au futur anglais : la comparaison n'est exacte que pour la première forme *khvâham kardan*, qui répond en effet exactement au futur anglais, *I will do*, avec cette différence toutefois que pour le persan l'infinitif est encore aujourd'hui un substantif comme il l'était dans la langue de Darius. Mais peut-on admettre que la seconde forme *khvâham kard* est mutilée de la première et que *kard* est abrégé de *kardan*? J'en doute fort et ne trouve point d'analogie dans la langue pour appuyer cette hypothèse : *kard*, quant à la forme, est identique à la 3e personne du prétérit, c.-à-d. au participe passé (p. 222) et *khvâham kard* signifie « je désire fait » et suppose une forme perse *hvâdayâmi kartam*, cupio factum. Cette phrase نامه‌را خواهم نوشت *nâmarâ khvâham* nivisht, qui signifie « j'écrirai la lettre » est littéralement « je désire la lettre écrite, epistolam cupio scriptam ».

La langue moderne, surtout dans la conversation, remplace ce futur composé par une expression toute syntactique : « j'écrirai », après s'être dit « je désire écrire », (khvâham *nivishtan*) et « je désire écrit » (khvâham *nivisht*), se dit à présent « je désire d'écrire, je désire que j'écrive » *mêkhvâham ki benivîçam*; autrement dit, le futur est rendu par « désirer » avec le subjonctif du verbe.

§ 191. L'infinitif dit apocopé. — Il est possible cependant que l'infinitif dit apocopé représente, non pas l'ancien participe en *ta*, karta, mais l'ancien abstrait en *-ti*, qui sert à former l'infinitif zend et joue par suite absolument le rôle de *tanaiy*. L'existence de ce suffixe en perse, avec les mêmes valeurs qu'en zend, est établie par les mots *ârsh-ti* « lance », *shiyâ-ti* « bonheur », et ce second exemple prouve qu'il formait des abstraits aussi bien que le zend. Il se peut donc que *khvâham kard* se ramène à *hvâdâmi*kartim* « je désire action de faire ». Ce qui laisserait supposer que telle est la vérité, c'est l'emploi de cet infinitif avec les verbes impersonnels *shâyiçtan* « être permis », *bâyiçtan* « être nécessaire », *çazîdan* « être convenable ». Ces trois verbes se cons-

truisent impersonnellement soit avec l'infinitif du verbe, soit avec la forme en *t-d* : exemple :

Na *shâyad burîdan* havârâ batêgh, نشاید بریدن هوارا بتیغ : «il ne faut pas fendre l'air avec le glaive».

Dar thalib kâhilî na*shâyad kard*, در طلب کاهلی نشاید کرد : «dans la recherche, il ne faut pas faire acte de négligence».

L'emploi de *shâyad* avec l'infinitif s'explique par la nature substantive de l'infinitif qui est, soit le sujet de *shâyad*, soit plutôt son régime, *shâyad* étant le représentant d'un ancien verbe déponent, qui signifiait «pouvoir», le verbe *khshayatê*, celui dont la racine a donné *khshâyathiya*, roi; en zend, il s'emploie précisément avec le datif de l'abstrait en *-ti* : khshayêtê... *apanharshtêê* (*Vd.* V, 78) : «il peut remettre»; littéralement : «il peut pour la rémission». Entre cette phrase et le persan *shâyad hisht* شاید هشت, la seule différence consiste dans la valeur impersonnelle de *shâyad*, mais non dans un changement de construction.

Tuvânîçtan «pouvoir» se construit de la même façon, mais avec sens passif : توان کرد *tuvîn kard*, «on peut faire» : il est probable qu'il y a là le souvenir d'une ancienne construction de la racine *tu* au passif, ou au moyen à sens passif, analogue à celle de *çaknomi* en sanscrit, et *tuvân kard* prend place à côté de *çakyate kartum* : d'ailleurs *tuvîn* lui-même est un ancien participe moyen **tuvâna : ânçitâra na tuvîn dîd* est primitivement: «cette étoile *n'est pas pue* voir».

§ 192. Résumé de l'histoire des temps. — Nous pouvons à présent embrasser l'ensemble historique des formes actives du persan.

Verbe *burdan* بردن, porter, thème du présent : *bar-am* برم.

Le présent de l'indicatif dérive du temps correspondant de l'ancienne langue :

bar-ati — *bar-ad* برد, il porte.

Le subjonctif, dont il ne reste qu'une personne, dérive du subjonctif ancien :

bar-âti — *bar-âd* براد, qu'il porte.

L'impératif est né de la confusion de l'impératif ancien avec l'indicatif, sauf à la 2e personne du singulier qui représente directement la personne correspondante du temps ancien :

bar-a — *bar* بر, porte!

Les participes présents dérivent des participes présents de l'actif et du moyen :

bar-ant — *baranda* برندهٔ, portant
bar-âna — *barân* بران.

Le présent de l'indicatif s'est dédoublé, quant à la fonction, par la préposition des particules به et همی می, en aoriste subjonctif et en indicatif présent proprement dit, به marquant littéralement la manifestation de l'action, همی می marquant littéralement la continuité de l'action.

L'infinitif est l'ancien infinitif perso :

bar-tanaiy — *bur-dan* بردن, porter.

Le participe passé est dérivé du participe ancien (par addition d'un suffixe : ph. *ak*, persan *a*) :

bar-ta — *bur-da* بردهٔ, porté.

La 3e personne du prétérit ou passé défini est l'ancien participe passé :

bar-ta — *bur-d* برد, porta.

Les autres personnes du prétérit ont été formées par la fusion de ce même participe avec l'indicatif présent de l'ancien auxiliaire *ah*, signifiant être :

burd am, je portai. — *burd-am*

Le passé indéfini a été formé par la composition du participe passé dérivé avec l'indicatif présent de ce même auxiliaire :

burda am, j'ai porté.

Le futur a été formé en construisant le verbe qui signifie « désirer » avec l'infinitif du verbe ou son abstrait :

khvâham burdan خواهم بردن, je porterai
khvâham burd خواهم برد.

L'imparfait a été formé du prétérit, comme l'indicatif présent l'est de l'aoriste, en préfixant le signe de la continuité *hamê, mê* (ou en postfixant le signe de continuité *ê*) :

mê, hamê burdam می, همی بردم, je portais
burdam-ê بردمی.

Le plus-que-parfait s'est formé en composant le participe passé avec le prétérit du verbe « être ». L'auxiliaire *ah* n'ayant pas de prétérit (parce qu'il n'avait pas de participe passé), on a pris le prétérit du verbe *bû-dan* être (prétérit régulier *bûd-am, bud-î, bûd*) : *burda bûdam* بردە بودم, j'avais porté (littéralement : « je fus ayant porté » [1]).

Le futur passé s'est formé en composant le participe passé avec le futur de ce même auxiliaire *bûdan* (*bâsham*, p. 219), *burda bâsham* بردە باشم, j'aurai porté (litt. : « je serai ayant porté »).

Point de forme spéciale pour le conditionnel qui est rendu au moyen de l'aoriste ou de l'imparfait [2].

1. La langue ancienne ne distinguait pas ce temps que couvrait l'aoriste : âyadanâ tyâ Gaumâta hya Magush *viyaka* adam niyatrârayam (*Beh.* I, 64) : je rendis (je rebâtis) les temples que Gaumâta le Mage avait détruits (littéralement : détruisit).

2. Notre imparfait du conditionnel est rendu en persan par l'aoriste au futur simple.

اگر آن ترک شیرازی بدست آرد دل مرا
بخال هندویش بخشم سمر قند و بخارارا

« Si cette belle de Shiraz recevait (litt. reçoit, *ârad*) mon cœur dans sa main, pour le grain noir de sa beauté je donnerais (litt. je donnerai, *bakhshami*) Samarcand et Boukhara » (Hafiz).

Il faut distinguer logiquement ce conditionnel, qui contient l'idée d'un optatif, du conditionnel simple qui énonce seulement ce qui arrivera si certaine circonstance se réalise : le persan ne distingue pas ces deux nuances et assimile la première à la seconde. Comparer les phrases comme celle-ci :

نسیم زلفت اگر بگذرد بتربت حافظ
زخاک کالبدش صد هزار لاله بر آید

« Si le zéphyre qui souffle dans tes cheveux passe (بگذرد) sur la tombe de Hafiz, de la poussière de son corps cent mille fleurs se lèveront (برآید).

هر که دشمن پیش است
گر نکشد دشمن خویش است

« Quiconque a son ennemi devant lui, s'il ne le tue (گر نکشد), est son propre ennemi. »

Notre plus-que-parfait du conditionnel se rend par l'imparfait à suffixe *ê* (p. 217).

اگر من از خدای تعالی چنین ترسیدمی که تو از سلطان از جملهٔ صدیقان بودمی

« Si j'avais craint *(tarçidamê)* Dieu, comme toi le roi, j'aurais été *(bûdamê)* au nombre des Justes. »

V. Les voies.

§§ 193—198. — Le verbe perse pouvait se conjuguer : au passif, au moyen, au désidératif, au causal.

Les textes perses n'offrent pas d'exemple du conditionnel optatif, mais seulement du conditionnel simple, qui est exprimé par le subjonctif, le second terme étant, suivant les cas, soit au subjonctif, soit à l'optatif, soit à l'impératif :

Yadiy kâra Pârça pâta *âhatiy* hyâ duvaishantam shiyâtish akshatâ hauciy Aurâ *niraçâtiy* abiy imâm vitham (I. 23) :

« Si le peuple de Perse *est bien gardé* par toi, une prospérité qui n'a rien à craindre de l'ennemi *descendra* en souveraine dans cette demeure. »

Yadiy imâm hadugâm apagandayâ naiy thâhahy kârahyâ Auramazdâ taiy jatâ biyâ utataiy taumâ mâ biyâ (*Beh.* IV, 57) :

« Si tu caches cette inscription et ne la lis pas au peuple, qu'Ormazd te frappe et puisses-tu n'avoir pas de descendance ! »

Yadi avathâ mâniyâhy haca anyana mâ tarçam imam Pârçam kâram pâdiy (I, 19) :

« Si tu te dis, « puissé-je n'avoir rien à craindre de personne ! » protège le peuple de Perse. »

L'Avesta offre des cas de conditionnel optatif :

1° Conditionnel plus-que-parfait : il emploie l'imparfait au premier terme, l'optatif parfait au second :

Yèdhi zî mâ mashyâka aokhtô-nâmana yaçna *yazayañta* . . . frâ nuruyô ashavaoyô thwarshtahè zrûâyaṭ *shushuyãm* (*Yt.* VIII, 11, 24; cf. *Yt.* X, 55, 74).

« Si les hommes m'avaient offert le sacrifice avec invocation (comme ils le font aux autres dieux), je serais venu à l'appel des bons à l'heure fixée. »

2° Conditionnel imparfait : optatif au premier terme, imparfait au second :

Paoirîm paçûm avaghnâṭ, paoirîm narem raêshyâṭ, dashinem hê gaoshem upa thwereçayen (*Vd.* XIII, 88) :

« S'il frappait un premier animal, s'il blessait un premier homme, on lui couperait une oreille. »

Le premier exemple révèle l'existence d'une forme inconnue au sanscrit, l'optatif parfait, répondant pour le sens, et en partie pour la formation, au latin *cecinissem*.

En voici un autre exemple :

Yèdhi mâ mashyâka yazayañta . . . avi mãm avi bawryãm daçanãm açpanãm aojô (*Yt.* VIII, 24) :

« Si les hommes m'avaient offert le sacrifice, . . j'aurais reçu la force de dix chevaux. »

Un exemple de cette formation est resté en perse : naiy âha martiya naiy Pârça, naiy Mâda, naiy amâkham taumâyâ kaçciy hya avam Gaumâtam tyam Magum khshathram ditam *cakhriyâ* (*Beh.* I, 50) :

« Il n'y avait (eu) homme quelconque, ni Perse, ni Mède, ni de notre race, qui eût enlevé le trône à Gaumâta le Mage. »

§ 193. Passif persan. — Le passif perse se formait par la caractéristique *ya* jointe au thème : les désinences sont actives ou moyennes à volonté :

kar, ku-nav : *akunav-yatâ,* fut fait.
thah *thah-yâmahy,* nous sommes appelés.
athah-ya, il fut dit.

L'on a des exemples de l'aoriste passif en *i,* formé de la racine avec allongement de la voyelle radicale :

dar *adâry,* il fut tenu.

Le passif a disparu en persan. Déjà en perse il commençait à se troubler : il se confondait avec le moyen qui en prenait le sens quand il était nécessaire; ainsi l'on trouve :

de *ni,* *anayatâ,* il fut conduit
garb, *agarbâyatâ,* il fut pris.

Le persan supplée à la perte des formes passives par l'emploi de temps composés. Il exprime l'idée passive par l'idée de mouvement subi, en combinant le participe passé du verbe avec les temps du verbe *shudan* شدن «devenir», primitivement «aller». C'est ainsi qu'on dit en allemand *verloren gehen, verloren gegangen.*

shu-dan, du perse *shiyu,* «aller» (z. *shu*), se conjugue régulièrement sur le type des racines en *u* (p. 194) c'est-à-dire que son thème d'indicatif est *shav* et son participe passé ancien (thème de prétérit) est *shu-d.*

	sha-vam	شوم, je vais	p. **shiyav-âmi.*
	shav-ê	شوی, tu vas	
	shav-ad	شود, il va	**shiyavati.*
	shav-îm	شویم, nous allons	
	shav-îd	شوید, vous allez	
	shav-and	شوند, ils vont	**shiyavanti.*
Subj.	*shav-âd*	شواد, qu'il aille	**shiyavâti*
Inf.	*shu-dan*	شدن, aller	**shiyu-tanaiy*
Prét. 3e sg.	*shu-d*	شد, il alla	**shyu-ta,* zend *shûta.*

De là, le passif suivant :

Indic. aoriste : *burda shavam* بردہ شوم, je suis porté.

Indic. présent : » *hamê shavam* بردہ همی شوم, je suis en train d'être porté.

Subjonctif : *burda shavâd* برده شواد, qu'il soit porté.

Part. présent : » *shavanda* برده شوندة, étant porté.

Inf. : » *shudan* برده شدن, être porté.

Prétérit : » *shudam* برده شدم, je fus porté.

Imparfait : » *hamê shudam* برده همی شدم, j'étais porté.

Passé indéfini : » *shuda am* برده شده ام, j'ai été porté.

Plus-que-parfait : » *shuda bûdam* برده شده بودم, j'avais été porté.

Futur : *burda khvâham shudan* برده خواهم شدن, je serai porté.
» » *shud.*

Futur passé : » *shuda bâsham* برده شده باشم, j'aurai été porté.

§ 194. Passif pehlvi. — Cette formation du passif est une création propre du persan. Le pehlvi le formait autrement. Il avait deux procédés :

1° Il combinait le participe passé avec un auxiliaire signifiant « être », soit *ah* (en zevâresh *havman* ou *yahvîn*), soit *çtâ içtâdan* (en zevâresh *yeqôyemûn*). Il marquait l'indicatif présent ou le prétérit en mettant l'auxiliaire à l'un ou l'autre de ces temps. Ce procédé, comme on voit, confondait l'actif et le passif, puisque *kart am* se trouvait signifier à la fois « j'ai fait » (p. 223) et « je suis fait » ; et *kart içtâd* signifiait à la fois « il avait fait » et « il avait été fait ». Cette confusion était l'arrêt de mort de cette forme.

2° Une seconde forme de passif qui ne se rencontre qu'à la 3e personne du singulier consiste à ajouter au thème la terminaison 𐬉𐬵𐬀𐬙 que les textes pazends transcrivent *îhed.*

Exemples pehlvis (nous donnons entre parenthèse pour les mots qui sont écrits en zevâresh leur prononciation persane, selon la transcription pazende, quand elle existe) :

yemalalûnîhêt,	est dit	(pz. *goêhêd*)
yedrûnîhêt,	est porté	(*bar-îhed*)
rêjîhêt,	est versé	
çôzhîhêt,	est brûlé	
karîtûnîhêt,	est appelé	(*khvanîhed*)
obdûnîhêt,	est fait	(*kunîhed*).

On trouve dans le Minokhired *âçâîhed*, est apaisé, (*sukhyati*, dans la traduction de Nériosengh) ; *âçârîhed*, est anéanti ; *gu-*

mêzhîhed, est mêlé, se mêle *(samummilati)*, *tawâlîhed*, est détruit *(parikhshîyati)*; et dans le Shikand Gumânî *awaçpârîhed*, est confié; *bakhshîhed*, est donné; *garôîhed*, est cru; *nigerîhed*, est regardé; *çpôzîhed*, est enfoncé; *vînîhed*, est vu; *vîrâîhed*, est préparé.

Ainsi que l'a reconnu M. West (*Glossaire de l'Ardâ Vîrâf*, p. 348), ces passifs sont en réalité des composés de *êt (it)* «est», forme zevâresh de است, et d'un substantif abstrait en *î* formé du thème verbal. Il faut donc décomposer le groupe 𐭩𐭮 en deux parties, la première 𐭩 *î*, qui appartient au thème du verbe, et la seconde 𐭮 *it*, qui est le zevâresh ordinaire pour است (chaldéen אית). Ce qui le prouve, c'est qu'en pehlvi même on trouve parfois cette terminaison écrite par 𐭮𐭪 *çt*, au lieu de 𐭮 et l'on rencontre, par exemple, 𐭯𐭫𐭥𐭩𐭮𐭪 *frêbî-haçt*, «est trompé». En pazend on trouve *brehiniheçt* (*Minokhired* XXVII, 67) «est produit» *(sṛshṭa)*. Parfois même, au lieu de *ît* ou *açt* soudé au mot en *îh*, on a le verbe zevâresh *yahvûnît*, écrit séparément : *mêhmânîh yahvûnît* (Y. X, 2) «il est reçu comme hôte» (abhyâgato bhavati). Il peut sans doute sembler étrange que است soit combiné avec un substantif abstrait, ou inversement qu'un substantif abstrait soit combiné avec le verbe auxiliaire[1], pour former un passif. Soit cette phrase : Kai Gushtâçp ezh tan i ôi *brehiniheçt* (râjâ Gushtâçpas çarîrâd asya sṛṣṭas) «le roi Gushtasp fut créé de son corps» (l. l.) : l'on s'attendrait plutôt à ce que *brehini* fût un adjectif dérivé qu'un abstrait, d'autant que le signe même de l'abstrait qui est 𐭥 *îh* manque dans la forme pehlvie, puisque dans la terminaison 𐭩𐭮 *îhêt*, le second élément de 𐭥, à savoir 𐭮, appartient au verbe 𐭩𐭮 : mais l'exemple de *mêhmânîh yahvûnît* où le verbe est écrit à part prouve qu'il s'agit bien d'un abstrait; dans l'orthographe insolite de la terminaison 𐭩𐭥 il n'y a qu'une économie d'écriture, et l'emploi d'abstraits de forme différente dans la même fonction, comme *râmishn yahvûnît* (Y. X, 3), gaudium-est «il est réjoui», met la réalité du procédé hors de doute.

Cette formation, d'un emploi limité en pehlvi même, disparut en persan. La langue avait trouvé dans l'emploi du verbe de mouvement un moyen d'expression si commode qu'elle ne se borna pas à *shudan*, mais que tout verbe de mouvement, employé avec un participe passé, put devenir indice de passif:

1. Avec un abstrait on attendrait un verbe de mouvement.

Nihâda âmad نهاده آمد, au lieu de *nihâda shud,* «il fut placé» (litt. il vint placé);

Marçâl gasht مرسول گشت, «il fut envoyé» (litt. «il tourna envoyé»).

§ 195. Moyen. Désidératif. — Le moyen a disparu. Il ne répondait à aucun besoin réel de la langue.

Le désidératif se formait probablement en perse, comme en zend, par le redoublement avec *s* :

de *ji,* z. *jijish-eñti,* ils désirent gagner,
derez, z. *didereghzh-ô,* tu voulais fixer,
merec, z. *mimarekhshâitê,* qu'il veuille faire périr.

Le vrai désidératif du persan est le futur composé (p. 228).

§§ 196—197. Causal.

§ 196. Causal pehlvi. — Le causal se formait en perse par le renforcement de la racine suivie du suffixe *aya,* c'est-à-dire en conjuguant le verbe sur la 10e classe.

La plupart des racines perses ayant passé dans la 10e classe, le thème de causal perdit nécessairement sa valeur et la langue dut chercher un autre procédé pour remplacer le procédé usé.

Le pehlvi forme le thème causal en ajoutant le suffixe 𐭩 *în* au thème du primitif et en lui donnant la terminaison *îtan,* 𐭲𐭭 :

çôkhtan, brûler; *çôj-în-îtan,* faire brûler.
𐭲𐭪𐭥𐭭 𐭲𐭪𐭥𐭩𐭲𐭭

çâtûn-tan (zev. de *raftan*), *çâtûn-în-îtan,* faire aller.

yamtûn-tan (zev. de *raçîtan*), *yamtûn-în-îtan,* faire arriver.

afrâç-în-îdan 𐭠𐭯𐭫𐭩𐭲𐭭, faire élever.
cf. *afrâkhtan,* élever.

vâr-în-îtan 𐭥𐭠𐭫𐭩𐭲𐭭, faire pleuvoir.
cf. *vârîtan,* pleuvoir.

shnây-în-îtan 𐭱𐭭𐭩𐭲𐭭, réjouir.

vart-înî-dan 𐭥𐭯𐭲𐭩𐭭𐭣, faire tourner, faire devenir.
cf. *vashtan,* persan *gashtan,* tourner.

afzây-în-îtan 𐭠𐭯𐭦𐭩𐭲𐭭, faire grandir.
cf. *afzûtân,* grandir.

De même en transcription parsie : *vard-înî-dan*, faire tourner.

Les verbes dénominatifs se forment de la même façon :

de *pîm*, lait : *pîm-înîtan*, allaiter, nourrir,
çût, profit : *çût-înîtan*, faire profit,
padtâk (p. 69), manifeste : *padtâk-înîtan*, manifester,
ravâk-, qui va : *ravâk-înîdan*, faire aller.

âgâh, information : *âgâh-înîdan*, informer [1]
frêv, tromperie : *frêv-înîdan*, faire tromper
pazhâm, mûr : *pazhâm-înîdan*, faire mûrir
hvarân, nourriture : *hvarân-înîdan*, faire manger
râm, plaisir : *râm-înîdan*, plaire
pêdâ, manifeste : *pêdâ-înîdan*, manifester.

Cette formation s'étend à son tour à des verbes où le sens actif est très développé sans pourtant être causal :

jumbînîtan, mouvoir, à côté de *jumbîtan*.

§ 197. Causal persan. — Le persan emploie pour former le causal le suffixe *ân* : il répond

au pehlvi	*çôj-înîtan*	par	*çôz-ânîdan*
	vart-înîtan		*gard-ânîdan*
	yamtûn-înîtan		*raç-ânîdan*

Il ne forme pas ses dénominatifs par le suffixe *în* ni *ân*, mais directement du substantif :

andêsha اندیشه, pensée :		*andêshîdan*	اندیشیدن
âgâh آگاه, information :		*âgâhîdan*	آگاهیدن
çitam ستم, violence :		*çitamîdan*	ستمیدن
âçân آسان, tranquille :		*âçânîdan*	آسانیدن
afçân افسان, récit :		*afçânîdan*	افسانیدن

Nous sommes ici devant un des cas rares où le persan diffère essentiellement du pehlvi; il n'y a plus comme dans les cas ordinaires abandon d'un procédé remplacé par un autre; il y a différence organique des procédés, qui semblent parallèles et non successifs.

Cependant, le fait que le pehlvi emploie le même procédé pour former le causal et le dénominatif laisse entrevoir qu'il n'y a ici qu'un accident momentané, et que la langue seulement,

1. Exemples tirés de transcriptions parsies (Minokhired).

à un certain moment, a transporté au causal le procédé du dénominatif. Notons tout d'abord que des deux formes du causal, celle du pehlvi et celle du persan, c'est cette dernière qui a pour elle l'autorité de la tradition antérieure, car on la retrouve en zend dans la seule forme du causal qui s'écarte de la formation normale du causal zend : c'est dans la phrase mâ *mereñcainîsh* gaêthâo (*Vd.* VIII, 62) qui est rendue en pehlvi : al *marenjîn* gêhân, ne fais pas périr les mondes! Le zend, en regard de la forme pehlvie, nous présente la forme d'où est sorti le procédé persan : *mereñcainîsh* est une seconde personne d'optatif singulier d'un thème *mereñcan-* qui vient se placer à côté des thèmes védiques comme *kṛpaṇ-(ya), saraṇ-, bhuraṇ-, ruvaṇ-, ishaṇ-, rishaṇ-*. L'optatif *mereñcainîsh* suppose un thème nominal **mereñcana-*, action de faire mourir, et l'on conçoit qu'une telle formation développât un causal en *în*. Au contraire, pour une formation en *în*, ni le zend ni le sanscrit n'offrent de point d'analogie.

Cette formation en *în* est récente et empruntée, non à l'ancienne conjugaison, mais à la dérivation nominale. Le suffixe *în*, en effet, sert, en pehlvi comme en persan, à former des noms de matière : *dâr* « bois », *dârîn* « de bois » ; *açîm* « argent », *açîmîn* « d'argent » ; ou des adjectifs de qualité : *shîr* « lait », *shîrîn* « qui est comme le lait » (cf. § 226); c'est par l'intermédiaire d'adjectifs de ce genre que le pehlvi forma ses dénominatifs; et de là il transporta le procédé dans la formation du thème verbal. Plus tard ce procédé fut abandonné et l'on revint au procédé ancien. Ce procédé d'ailleurs n'est pas inconnu au pehlvi : on trouve dans le Bundehesh des formes absolument identiques aux formes persanes :

tâjânît 𐭬𐭠𐭩𐭠𐭭𐭩𐭮, il fit courir (XVI, 18); c'est le persan تازانيد ;

vârânît 𐭥𐭠𐭫𐭠𐭭𐭩𐭮, il fit pleuvoir (XVII, 6); c'est le persan *bârânîd* بارانيد ;

et dans le commentaire du Vendidad (XI, 20) :

vakhshânît 𐭥𐭠𐭧𐭧𐭠𐭭𐭩𐭮, il fait grandir (cf. Yaçna X, 6)

afzâyânît 𐭠𐭯𐭦𐭠𐭩𐭠𐭭𐭩𐭮, il fait développer.

Mais il est possible que ce soient des formes persanes introduites par le copiste.

CHAPITRE IV.

MOTS INVARIABLES.

I. PRÉPOSITIONS.

§ 198. Prépositions perses. — Les prépositions de l'ancien perse que nous connaissons par les textes sont :

abiy, vers (z. *aibi*, sscr. *abhi*) : *abiy* avam ashiyava, « il alla vers lui ».

abish (est à *abi* comme *patish* à *pati*), sur (?).

anuv, le long de : *anuv Ufrâtauvâ*, « le long de l'Euphrate ». — *anuv* gouverne le locatif.

antar, dans : *antar imâ dahyâva*, « dans ces provinces ». — *antar* gouverne l'accusatif.

atiy, par dessus; les textes ne l'offrent qu'en composition; mais elle avait certainement une existence indépendante.

upa, avec (p. 241) : kâra Pârça uta Mâda hya *upâ mâm* âha (*Beh.* II, 18; III, 30), « l'armée qui était avec moi », (selon M. Spiegel, *autour*). — *upa* veut l'accusatif.

upariy, selon : *upariy âbashtâm*, « suivant la loi » (*Bh.* IV, 64).

paitiy, contre : kâram fraishavam *tyay patiy*, « j'envoyai une armée contre eux ». — *paiti* veut l'accusatif. — *paiti* marque aussi distribution : *vithâ patiy*, par clans.

patish, au devant de, contre : paraitâ *patish Dâdarshim*, « (ils sont) allés contre Dâdarshi » (II, 38).

parâ, de côté, au delà : ava parâ atiyaisha (III, 72); « du côté de ce (fort) il se dirigea ».

pariy, sur : thaçtanaiy *pariy Gaumâtam* (I, 53); « parler de Gaumâta ».

paçâ, derrière : *paçâ manâ*, derrière moi (gouverne le génitif).

hadâ, avec : Vivâna *hadâ kârâ* nipadiy tyaiy ashiyava; (III, 72) : « Vivâna suivit avec une armée ».

hacâ, de : hacâ mâ hamitriya abava (III, 27); « il se révolta *de* (contre) moi » ; — *haca paruviyata* (I, 7) : de temps antérieur.

§ 199. Prépositions perses restées en persan. — En persan sont restés de ces prépositions :

antar, devenu *andar* (ph. 𐭠𐭭𐭣𐭫; p. اندر), dans; forme abrégée : *dar* در. Sur les dérivés *andarûn darûn*, voir § 200, B.

upâ semble être l'origine de la préposition به *ba*, avec (écrite aussi با), pazend *pa*. Cette forme *pa* est encore vivante dans les composés *pagâh* پگاه, point du jour; *padîd* پدید, rendu en zevâresh *pan khazîtûnt*, ce qui prouve que *padîd* est *pa dîd* (= *upadîti [?]); le pehlvi *patûk* 𐭯𐭠𐭲𐭪 « fort », formé de *pa* en combinaison avec **tûk*, de la racine *tu*, être fort (perse **tauka*? force)[1].

upariy, sur, au-dessus de, a donné *bar* بر; la forme ancienne *abar*, ph. 𐭠𐭥𐭫 laisserait supposer une forme *apari;* mais cette forme serait sans analogue et il est plus simple de supposer que la voyelle initiale, avant de disparaître, avait assez perdu son timbre propre, pour permettre la transcription vague de ـَ, ا, qui peut d'ailleurs cacher toutes les voyelles.

patiy, contre, vers; a donné naissance au préfixe inséparable *pai* (p. 67) et à la préposition *ba* به, forme complète *bad* (*bad ô guft* بدو گفت; il lui dit; cf. p. 68), à, dans. La particule به couvre ainsi trois mots d'origine et de valeur différente : *upa*, avec; *pati*, vers, dans; *apaya* (p. 213), séparément; dans chacun de ces sens elle a un équivalent zevâresh spécial : *pun* 𐭯𐭥 dans le premier cas; *ol* 𐭠𐭤 dans le second; *barâ* 𐭥𐭫 dans le troisième.

patish (ou *patisha*, zend) a donné *pêsh* پیش, au devant de, devant (cf. p. 70).

parâ est resté comme préfixe inséparable; voir § 268.

pariy n'est resté que dans la préposition composée *pîrâmûn* پیرامون, voir § 200, *B*.

paçâ, derrière, aujourd'hui *paç* پس. *Paçâ* gouvernait le génitif; *paç* veut l'izâfet; il semble donc que *paçâ* était un substantif à l'instrumental; *a tergo*.

hacâ, le moderne از *az*.

1. *Fra-tuyâo*, « qu'il soit fort », est traduit *frâz patûk* havmanât (*Yaçna*, IX, 90) : on voit que la racine *tu* est rendue par « être *pa-tûk* ».

§ 200. Prépositions nouvelles. — Ces prépositions, transmises par l'ancienne langue, n'ont pas suffi aux besoins de la langue. Elle a donc créé des expressions nouvelles remplissant le rôle de prépositions; les unes sont des substantifs qui ont pris la valeur prépositionnelle, en général en se combinant avec des prépositions; les autres sont des dérivés de prépositions.

A. — Prépositions nouvelles, nominales.

Le perse en avait déjà une, semble-t-il, le mot *paçâ* (voir plus haut, p. 241). Une autre du même genre, mais où la valeur substantive est restée plus sensible, est le locatif *râdiy*, de *râd*, signifiant « à cause » et qui se construit avec le génitif : *avahyâ râdiy* « à cause de cela » : *râdiy* en perse n'est pas plus préposition que *causa* en latin. En persan il devient le signe du datif, se postposant comme en perse : *ân râ*, pour cela, à cause de cela. La valeur substantive reste dans la locution composée *barâi;* voir p. 132.

Une autre préposition substantive, qui n'est point restée, c'est le mot *nipadiy* qui gouvernait l'accusatif; locatif de *ni-pad*, littéralement « sur les pas de » : *nipadiy tyaiy ashiyava* (III, 72), « il alla derrière eux ». On dit en persan : *az pai ô* از پی او, après lui, littéralement « sur son pied », et absolument : پی *pai*, après.

Les substantifs employés comme prépositions par le persan sont :

بالای *bâlâi*, hauteur (subst.); en haut (adv.); et précédé de در, en haut de (prépos.).

برای *barâi*, ou *az barâi*, à cause de (voir plus haut).

بجای *bajâi*, au lieu de (de بِ, dans, et جای, lieu).

برابر *barâbar*, en face de (littéralement « poitrine à poitrine »; بر = zend *vara*).

بهر *bahr*, part, sort; از بهر *az bahr*, à cause de. — *bahr* est le zend *badhra*, part (p. 55, n. 5).

بخش *bakhsh*, à cause de (de *bakhshîdan*, donner).

پهلوی *pahlûi*, à côté de; c'est le mot qui signifie *côté* (z. *pereçu*); comparer le fr. *à côté de;* et mieux encore, le guzrati *pâse* « près de », ablatif de *pârçva* qui est la forme sanscrite de *pereçu*.

پی ou از پی *pai, az pai,* derrière; littéralement *a pede* (cf. perse *nipadiy;* voir plus haut).

روی ou از روی *rûi, az rûi,* d'après (از روی أدب, d'après l'étiquette); littéralement « de la face de ». — Au propre روی میز *rûi mîz,* sur la table, littéralement « surface de la table ».

زی *zî,* vers, du côté de. Mot d'origine obscure : il s'emploie substantivement au sens de « mesure » (اندازه) et l'on dit : از زی خود بیرون رفته است *az zîi* khod bîrûn rafta açt, littéralement : « il est sorti de sa mesure ».

سوی *çûy; beçûy,* du côté de; pehlvi *çôk* 𐭮𐭥𐭪.

سر *çar,* tête; بر سر sur; از سر à cause de.

گرد *gird, begird,* autour; de la racine *vart,* tourner *(vertere,* گردیدن); *gird* suppose un substantif **vart-a.*

بر فراز *bar firâz,* en haut de; *az firâz,* d'en haut de, de *frâj-* 𐭯𐭫𐭩.

میان *miyân,* در میان *dar miyân,* au milieu de; de *maidhyāna,* le milieu.

تا *tâ,* jusqu'à; voir aux Conjonctions, p. 247.

نزد *nazd,* نزدیک *nazdîk,* près de; zend *nazda,* proche; *benazd, benazdîk.*

جز *juḍ,* excepté; de **yuta,* séparé (p. 57), ph. 𐭩𐭥𐭯; il est suivi de از, littéralement « séparé de ».

Toutes ces expressions se font suivre de l'izâfet, étant des expressions substantives.

B. Prépositions nouvelles, composées.

Le persan forme aussi des prépositions secondaires en combinant ensemble des prépositions :

za-bar زبر, au dessus de, ph. 𐭠𐭥𐭫 *az bar,* composé de *az* « de » et *bar* « sur », littéralement : « de sur ».

z-êr, زیر, sous; ph. 𐭠𐭥𐭩 *azêr,* composé de *az* et *êr,* z. *adhairi,* ou mieux **adhairyâṭ* « sous » (p. 108). On dit aussi, avec une nouvelle préposition, بزیر *ba-zêr,* در زیر *dar-zêr;* et même, en répétant de nouveau *az,* dont on ne sent plus la présence dans *zêr* fondu en une expression irréductible, *az zêr.*

A côté de پیش *pêsh* qui prend l'izâfet, soit par analogie de *paç*, soit parce que lui-même dérive, non de la préposition *patish*, mais d'un adjectif formé de cette préposition *patisha* (zend), on trouve encore *az* pêsh از پیش et *dar* pêsh در پیش.

A côté de پس *paç*, on a از پس, et, avec assimilation de *z* à *p*, سپس *çipaç;* et در پس.

dar, andar ont donné un dérivé *darûn* درون, *andarûn* اندرون, «intérieur» qui s'emploient avec در comme locution prépositionnelle au sens de «à l'intérieur de».

darûn andarûn sont formés à l'imitation d'anciens dérivés pehlvis de *fra* et *apa : frârûn*, 𐭯𐭫𐭥𐭫𐭭, bon, *apârûn*, 𐭠𐭯𐭫𐭥𐭫𐭭, méchant; lesquels sont eux-mêmes des dérivés par suffixe *ûn* de **frâra* = *fra-âra*, **apâra* = *apa-âra* (voir § 229).

De *bê* est formé *bîrûn* بیرون, extérieur (ph. 𐭥𐭩𐭫𐭭), soit sur l'analogie des formations précédentes, soit sur une base ancienne **apîra* (§ 229).

pîrâmûn پیرامون, à l'entour, ph. 𐭯𐭩𐭫𐭥𐭠𐭬𐭫𐭭, est, soit un dérivé de **pîram*, formé sur le modèle de *dar-ûn, andar-ûn* (l'*â* ne semble pas primitif, car l'on trouve aussi en pehlvi *pîramûn* 𐭯𐭩𐭫𐭥𐭬𐭫𐭭; **pîram* serait un ancien substantif **pari-mâ*, de *mâ*, mesurer, ou un ancien adjectif avec suffixe *ma*, *parima*, formé sur le type *parama);* — soit un ancien substantif **pari-mâna*, circuit.

II. Conjonctions.

§ 201. Conjonctions perses. — Les conjonctions perses sont :

utâ, et; *ca* (enclitique postposée).
yadiy, si.
yathâ, «quand» et «afin que, parce que».
vâ, ou.
yâtâ, jusqu'à ce que.

De ces conjonctions une seule est restée, la conjonction pour «et» : *utâ*, qui est le persan *û* (ph. *û* 𐭥); on la prononce quelquefois *va*, par imitation de l'arabe وَ.

§ 202. Conjonctions persanes. Si. — *Si* s'exprime par *agar, gar,* گر, اگر; avec و «et», *agar* se contracte en *vagar* وگر et

en *var* ور (p. 115); avec l'indéfini چه : *agar ci* اگر چه, même si; avec la négation : *agar na* اگر نه, sinon.

L'on ne connaît point directement, en apparence du moins, la forme pehlvie de اگر, parce que le pehlvi a toujours l'équivalent zevâresh 𐭠𐭬 *amat*, et que la transcription pazende est identique à la forme persane pleine *agar*. L'on peut pourtant arriver par un détour à trouver cette forme. Si l'on transcrit *agar ci* اگر چه, « quand même », en caractères pehlvis, on obtient 𐭠𐭪𐭫𐭩 *akar-ci;* or, cette forme, qui paraît très souvent dans les textes pehlvis, y paraît toujours au sens de « jamais » (positif, au sens de « une fois » ; négatif, quand l'on ajoute une négation).

Jamais se dit en persan *hargiz* هرگز, c'est-à-dire qu'il y a eu une inversion analogue à celle du zend *çukhra*, au persan *çurkh* (p. 91). On reconnaît aisément que le *gar* de *akar-ci* « une fois » est le même que celui de *dadîgar* « deux fois », de *çidîgar* « deux fois » ; que *akar* est donc pour **ha-karam* « une fois », et il suit de là que la conjonction conditionnelle persane sous-entend la condition, que اگر بیاید « s'il vient » signifie littéralement « qu'une fois il vienne », et que *hargiz* est un doublet de *agarci*. Ainsi, quand s'est formée l'écriture pehlvie, *hakarci (hakaram-ciy)* avait encore à lui seul les deux sens « une fois » et « qu'une fois, si » ; l'écriture distinguait ces deux sens en employant le zevâresh quand il s'agissait du second sens. Postérieurement, la forme suivit le dédoublement du sens, et **kakarci* **hagarz* au sens de « une fois » subit l'inversion, *hargiz*, peut-être sous la vague influence de l'idée de « tout » *har*, contenue dans l'idée de « une fois, toute fois ».

De *agar* est formé *magar* مگر, en parsi encore *ma agar* (*Aogemaidê*, 39), de *agar* et de la particule prohibitive *ma* (§ 205) : *magar* signifie littéralement *de peur que;* le sens *de peur que* est tout entier dans *ma*, et *agar* a son sens primitif de *jamais* : *magar* = *ne unquam*. Il a pris de là le sens de *peut-être*, parce que la chose redoutée est la chose qui peut arriver, et il en vient même, par perversion complète du sens primitif, à exprimer le souhait.

Quand. Comme. — *Quand* se dit *cûn* چون, qui signifie également *comme*, et interrogativement : *comment?*

Cûn est la contraction de *cîgûn* 𐭪𐭩𐭢𐭥, composé de *ci*, quel, et de *gûn* گون, z. *gaona*, façon (p. 115).

La forme primitive, contractée dans l'emploi proclitique du mot, est restée entière quand le composé conserve son sens primitif tout entier : *cigûna* چگونه, de quelle façon, de quelle nature, *qualis?*

A côté de *cûn*, on rencontre *cû* چو que l'on regarde en général comme contracté de *cûn*, mais qui semble plutôt représenter l'ancien thème *cû* qui paraît dans le *Vendidad* V, 21, à l'instrumental *cû*, au sens de *combien* (traduit 𐬉𐬌𐬌 *cand*), sens que چو a encore.

Cû et *cûn* (de *cigûn*) remontent donc à deux thèmes différents, *cu* et *ci*; ce dernier est resté libre dans l'interrogatif *ci* چه (zend *cit*, perse *ciy*), lequel paraît encore avec sens indéfini dans هرچه *harci*, آنچه *ân ci* (p. 181) et probablement dans *hargiz* هرگز, ph. *hakar-ci*.

On peut hésiter dans ce cas entre *ca* et *ci*.

چون a formé un certain nombre de conjonctions dérivées, par combinaison :

1° avec *ham* هم : *ham cû, hamcûn*, « absolument comme »;
2° avec *ki* : *cûn ki* چون که, si (litt. quand, ou de telle façon que);
3° avec *în* et *ân* : *cunîn, cunân*, ainsi.

Ou. — *Ou*, en perse et en zend *vâ*, est en persan *yâ* یا, forme mutilée de *ayâ*, car *ya* initial suppose toujours une forme antérieure *aya* (§§ 20, 87) et *ayâ* lui-même vient de *ayâv* qui est une des transcriptions parsies du mot pehlvi correspondant. Ce mot est écrit 𐭠𐭥𐭥, que le pazend transcrit *ayâo* et *ayâv*. L'étymologie du mot est obscure, la lecture elle-même étant incertaine, car l'écriture pehlvie ne se concilie pas avec la lecture pazendé. Mais comme il est probable que la transcription reproduit une prononciation ancienne, nous devons nous attacher à cette transcription sans essayer d'expliquer une forme que nous ne pouvons lire. Nous prendrons donc *ayâv* comme forme antérieure de *yâ*, forme qui en dérive régulièrement d'ailleurs, *a* initial tombant, et de même *v* final non soutenu : *ayâv* renvoie donc à un composé de *vâ*, forme primitive de la particule disjonctive, combinée avec un élément *ayâ* dont l'analyse reste obscure.

Yâ est interrogatif, non seulement dans les passages à double alternative, mais dans les interrogations directes : آیا ندانستهٔ

« ne savais-tu pas? ». Le zend *vâ* a déjà cet emploi : *âfsh narem jaiñti vâ* (*Vd.* V, 23) : « l'eau tue-t-elle? »[1]

Nîz نيز « aussi », rentre dans la classe des formations en *-z* (ph. ق) à base prépositionnelle ou adjectivale (§ 240; vol. II, p. 114); *nîz* vient de **anyâc* **anîc*, littéralement « d'autre nature ».

Jusqu'à ce que. — « Jusqu'à, jusqu'à ce que », en perse *yâtâ*, est en persan *tâ* تا, lequel a aussi le sens de *pour que*. On serait d'abord tenté de croire que *tâ* est le débris du perse *yâtâ*, par chute de la syllabe initiale : mais, d'une part, la langue eût certainement protégé le groupe initial qui fût devenu *jâd* (p. 56), et, d'autre part, la façon dont le persan a refait tout son système de conjonctions relatives défend l'hypothèse d'une préservation si complète, du moment que la phonétique s'y oppose.

Le pehlvi rend l'idée de « jusqu'à » par le sémitique עד *od*, jusqu'à, dont la forme iranienne, selon Peshotun, est עדאך *andâk*, parsi *añdâ*. Je suppose que *tâ* est à *andâk* dans le même rapport que *dar* à *andar* (p. 112); mais il remonterait à *andâk* non affaibli, c'est-à-dire à une forme primitive **antâk*, où *tâk* serait le même mot qui entre en composition dans *yaktâ* يكتا etc. (p. 152). En effet, cet affaiblissement du *t* en parsi et cette forme pehlvie elle-même sont légèrement suspects; le pehlvi *andâk*, à notre connaissance, ne paraît que dans les grammairiens : les textes mêmes en présentent toujours le zevâresh, ר; elle a donc tout l'air d'être refaite sur le parsi *ândâ* : or, *andâ* en présence du perse *tâ* éveille nécessairement l'idée d'une composition *añtâ*, dont *añdâ* est une reproduction précisément aussi peu correcte que le parsi *evadâ* en regard du pehlvi *yaktâk*, persan *yaktâ*. L'on arrive donc à cette conclusion que *tâ* est pour **antâk*, comme *dar* est pour *andar*; **antâk* est composé de *ham* et de *tâk*, comme *yaktâ* est composé de *yak* et de *tâk* : ezh

1. L'on s'attendrait à une négation : âfsh narem jaiñti *navâ* : « l'eau tue-t-elle, *ou non*»? Rien de tel, et le pehlvi traduit *mîd gabrâ makhtûnit* « aqua virum occidit » et laisse de côté *vâ*, non seulement ici, mais dans le passage parallèle, § 29. Il traduit donc *vâ* en ne le traduisant pas, parce que pour lui *vâ* n'est que signe d'interrogation. Cet emploi de *vâ* s'explique, non en suppléant à la suite un membre interrogatif dont il serait le premier mot, mais en opposant la phrase entière à tout un raisonnement sous-entendu, comme allant de soi : [l'eau, élément saint, ne tue pas quand l'homme se noie;] ou bien l'eau tuerait-elle, par hasard? — La réponse est supposée négative.

çtar pâya *añdâ* mâh pâya (*Mìnokh.* VII, 9) signifiait littéralement : « depuis la région des étoiles *ensemble* celle de la lune », d'où le sens « *depuis* la région des étoiles *jusqu'à* la lune ».

Kî کی, «que, parce que», est la conjonction de dépendance par excellence. Elle dérive du thème *ka : ka* dans les inscriptions est encore purement personnel : tuvam mashyâka *ka* imâm dipim vainâhy : « O homme qui verras cette inscription! » (cf. p. 174). Il est probable qu'il prit très vite, s'il ne l'avait pas encore, la valeur d'une conjonction, au moins au neutre : on voit que le relatif perse *hya* avait déjà cet emploi :

mâtya mâm khshnâçâtiy *tya* adam naiy Bardiya amiy (*Bh.* I, 82) :

« afin qu'il ne sache pas *que* je ne suis pas Bardiya ».

ka, qui remplaça *hya*, quand *hya* fut réduit à la valeur d'izâfet et eut perdu définitivement sa valeur propre de relatif, hérita de lui sur ce point aussi (p. 178).

§ 203. Conjonctions composées. — ایرا *îra*, à cause de cela, du pronom démonstratif *ê* (p. 161) et de *râ* « à cause de » ; ph. 𐭫𐭩 *hanâ râi* ; avec la préposition *az*, *z* : زیرا *zîrâ*, ازیرا *azîrâ* ; d'où, avec la conjonction relative, زیراکه, à cause de ce que.

Locutions conjonctives.

پس آنگاه که *paç ângâh ki*, après que (littéralement : après ce temps que).

پیش ازآنگاه که *pêsh azângâh ki*, avant que (littéralement : avant ce temps que).

چنان که ou همچنان‌که (که quelquefois remplacé par چه), « de même que, tout de même que ».

هر جا که *har jâ ki*, partout où (« tout lieu que »).

هر چند (که) *har cand ki*, toutes fois que (« tout combien que »).

همانا که *hamânâ*[1] *ki*, comme si.

هم *ham*, répété, signifie « aussi bien . . que » (littéralement : « ensemble . . . . ensemble ».

1. Pehlvi *humânâk* 𐭧𐭥𐭬𐭠𐭭𐭠𐭪, avec obscurcissement de l'*a* primitif : **ha-mânâk*.

III. Adverbe.

§ 204. Adverbe perse. — Toute langue a deux sortes d'adverbes : les adverbes morts, c'est-à-dire ceux qui se sont détachés de leur souche et n'ont plus de rapport visible avec la formation générale : les adverbes vivants, c'est-à-dire ceux qui sont dans un rapport encore clair avec le thème d'où ils sortent. Les adverbes qui expriment des idées générales et universelles sont la plupart morts, parce qu'ils sont très anciens et isolés par leur formation dans la couche des formations nouvelles : ce sont aussi ceux qui sont le plus aptes à se conserver, parce qu'ils sont devenus le signe exclusif et propre de l'idée qu'ils expriment. Les autres, étant encore en relation avec le reste des mots de la langue, ont à craindre leur concurrence et sont plus exposés aux déchéances.

Le perse avait un certain nombre d'adverbes du premier genre : tels sont les deux adverbes essentiels de la modalité négative, *naiy* et *mâ* (*naiy* négatif, *mâ* prohibitif), mots invariables et qui ne sont plus en rapport visible avec les formations du reste de la langue.

Il avait un adverbe de temps, qui est un adjectif à l'accusatif, *drangam*, longtemps; il avait un adverbe de lieu, qui est un adjectif au locatif, *dûraiy*, loin; il avait un adverbe de quantité, qui est un substantif au locatif, *vaçiy*, beaucoup (littéralement « à volonté »).

Il pouvait former de tout adjectif au neutre un adverbe de qualification : *darsh-am*, hardiment.

Il formait des adverbes composés : *ciykaram*, combien!

Le persan a conservé les adverbes morts du perse.

Passons en revue les adverbes persans de modalité, de temps, de lieu, de quantité et de manière.

Adverbes de modalité.

§ 205. Négation. — Le perse, pour la négation directe, n'a qu'une forme sur les inscriptions qui nous restent : *naiy*, qui, d'après les lois phoniques du perse, se rattache par un intermédiaire **nait* au zend *nôiṭ*, latin *nē;* c'est un dérivé ablatif

du thème *ni*, qui a donné le préfixe *ni*, le dérivé *ni-tama*, inférieur [1].

A côté de *naiy* a dû exister une forme **na*, parallèle au zend-sanscrit *na*, au latin *ne*.

De **na* dérive la négation usuelle du persan *na* نه (écrite en composition نا).

De *naiy* dérive la négation plus rare *nê* (pazend ئې *nê*, ce qui indique une diphthongue primitive); ومن زآن آگاه نی « et moi de cela ne (suis) pas instruit ». Cette forme rare *nê*, aujourd'hui *nî*, est la forme régulière :

1° avec le verbe auxiliaire *am* et *içtam* :

نیست *nîçt*, il n'est pas : = *naiy açti*

نیستی, نیستم, *nîçtam*, *nîçtî* etc.

2° devant les verbes commençant par une voyelle : نیا ید, il ne vient pas.

Il y a là une action de l'euphonie : mais elle ne crée pas une forme nouvelle, elle rappelle seulement ou maintient une forme ancienne.

Représentant zevâresh de نی نه : *lâ* לא (לא).

mâ, négation prohibitive, est le persan *ma* مه, parsi *ma*.

Représentant zevâresh de *ma* : *al* אל (אל).

Comparaison. — D'un élément ancien, peut-être d'un adverbe en règle *hamam*, accusatif neutre du thème *hama*, dérive l'adverbe هم, « également », qui forme en composition avec des conjonctions une série d'adverbes dérivés :

هم *ham*, ph. 𐭧, même, également.

همیدون *hamîdûn*, tout en même temps; cf. *êdûn* (§ 229).

همچو *hamcû*, tout de même.

همچون *hamcûn*, » » »

همچنین *hamcunîn*, » » »

Il se compose encore avec la préposition به; به هم *be ham*, ensemble; pehlvi en semi-zevâresh : *pun ham* 𐭧 𐭱𐭬. Avec les démonstratifs *ân*, *în* : *hamân*, *hamîn*.

âḍûn آذون, de cette façon; forme dérivée de *ândûn* :

ândûn آندون, forme analogique dérivée de آن d'après *ê-dûn*.

êdûn ایدون « ainsi », et « ici »; cf. § 229.

1. Voir vol. II, 167.

Interrogation. — چون, comment? ph. *cîgûn* 𐬌𐬎 (littéralement : « de quelle façon? » cf. p. 115).

چه *ci*, pourquoi?
از بهرچه *az bahrici*, à cause de quoi?

Doute, certitude, etc. — *mayar* مگر, « peut-être ». *Magar* est avant tout une conjonction, et son sens adverbial dérive de son sens conjonctif *de peur que* (p. 245).

ârî آری, certainement; probablement contracté de **êvarî* ou **avarî*, car l'on trouve dans le Minokhired *évar* paidâ ou *awar* paidâ que Nériosengh traduit « manifeste *sans aucun doute* » *nissandigdham* prakaṭas; c'est ainsi que *âvaram* « j'apporte » se contracte en *âr-am* (آرم; p. 115).

andê اندی, « alors » et « surtout, principalement », semble un dérivé de *and* « autant », le corrélatif de *cand*, qui est la base de *andak*, un peu (p. 183); *ê* est le pronom démonstratif que nous avons déjà reconnu dans *êdûn* et dans *îra* (p. 161); *andê* est donc *añṭ aêta* « autant cela ».

§ 206. Adverbes de temps. — *îdûn* ایدون, « maintenant »; cf. § 229.

Kay کی, « quand? » z. *kadha* (p. 71).

Aknûn اکنون, *kunûn* کنون, *nûn* نون, « à présent ».

Aknûn et *kunûn* sont formés de *nûn* par l'adjonction d'un thème relatif *ku*, variante de *ki* کَ, que le parsi distingue encore, et de *nûn*; *nûn* lui-même dérive d'une forme ancienne **nûnam*, qui se retrouve dans les Védas et dont on n'a que le simple *nû* dans l'Avesta (racine de 𐬬𐬵-𐬬, de *nu-ne*, de *nun*, de *now*) : équivalent zevâresh : 𐫐𐫁 kon, כּוֹן. — *kunûn* signifie littéralement « que maintenant ».

Dî دی, hier; d'un mot perse **dya*, z. **zyô*, sscr. *hyas*, gr. χθές, lat. *heri*. *Dî* est donc un vieux mot indo-européen.

Paran پرن, hier; *parandôsh* پرندوش, la nuit d'hier, hier soir. *Paran* est le pehlvi 𐭯𐭫𐭭 qui traduit *paurvanya* (*Yaçna* IX, 81); or, *paurvanya* signifie *antérieur*, comme le prouve la traduction sanscrite *prâktana*, confirmée par l'étymologie, *paurvanya* étant formé de **paurvana* qui lui-même dérive de *paurva*, premier.

Paran est le perse *paranam*[1], précédemment : kâram vaçiy avâjaniyâ hyâ *paranam* Bardiyam adâna (*Beh.* I, 51) : « il massacrait en masse ceux qui avaient connu Bardiya dans le temps précédent ».

Pâr پار, ou en exprimant le mot *çâl* sous-entendu, *pâr çâl* پار سال, « l'an dernier ». *Pâr* et *paran* sont-ils de la même souche? J'en doute : le grec et le sanscrit disent πέρυσι (dorien πέρυτι), *parut*, qui semblent composés de *par(a)* et de *vat*, année (ἔτος, samvat), « l'autre année », ce qui conduirait à croire que *pâr* est simplement une forme allongée de *para*, autre; comparez *katâra*, lequel des deux, pour *katara*.

A la même souche que *pâr* se rattache le mot *parî* ou plus complètement *parêrûz* پریروز, « le jour d'avant-hier »; *parêrûz* est aussi à son tour mutilé en *parîr* پریر. *Parê* dérive sans doute de **paruviya*, z. *paourvya*, et signifie « antérieur », comme پرن, quoiqu'il désigne le jour avant پرن. Il a pris ce sens par opposition même à son synonyme ancien.

Pîrârçâl پیرارسال, « l'année avant-dernière » semble une combinaison de *pâr* et de *parî*.

Dôsh دوش, primitivement « la nuit » (z. *daosha*), a pris le sens de « la nuit d'hier, hier soir ».

Fardâ فردا ou پردا *pardâ*, demain : origine inconnue.

Hargiz « jamais » au sens de *unquam;* ph. *hakar-ci* هرگی; perse **hakaramciy;* voir p. 245.

Hanûz هنوز, d'où نوز (§ 240) « encore », de **anûc*, formé de *anu* qui indique suite, continuité (vol. II, 114).

Ham « ensemble », forme des composés et des dérivés marquant le temps :

Hamvâra هموارد, contracté en *hamâra* همارد, toujours, de *ham* et de **vâra*, fois (? v. § 248).

Hamêsha همیشه, toujours; ph. همیشو *hamêshak*.

Les prépositions *paç* « derrière », *pêsh* « devant » (p. 241), s'emploient comme adverbe : *après, auparavant.*

La série des locutions adverbiales désignant le temps est

1. *Parana* répond, sauf la quantité du suffixe, au sscr. *purâṇa*, ancien: cf. z. *parô*, sscr. *puras*.

infinie, chaque nom d'une partie du temps pouvant servir de base à une locution adverbiale, simple ou composée :

Locutions simples. Ex. :

bâmdâd بامداد, à l'aurore, ou *bâmdâdân* (p. 126).
shab-î شبی, de nuit.
shâm شام, le soir.
bâr-î باری, une fois; *bârhâ*, des fois.
gâhî گاهی, par moments.
pêshîn پیشین, antérieurement (de *pêsh*).
çâl-î سالی, annuellement.

Locutions composées :

imrôz امروز, aujourd'hui.
rôz ushab روز وشب, jour et nuit.
rôz barôz روز بروز, de jour en jour.
rôzi digar روز دگر, demain (littéralement l'autre jour).
paç fardâ پس فردا, après-demain.
paçin fardâ پسین فردا, dans trois jours au matin (littéralement : « le matin *d'après*, celui qui dépend de *l'après*-demain »).
shabâna rôz شبانه روز, en l'espace de 24 heures.
paç az în پس ازین, plus tard.
pêsh az în پیش ازین, auparavant.
zûr زور, vite.
âyanda آینده, bientôt (littéralement : « venant »).
kamtar کمتر, rarement (litt. : « moins nombreux »).
paivaçta پیوسته, continuellement (litt. : « lié »).
dêr, dêrhâ دیر دیرها, tard.
paç az dêrhâ پس از دیرها, après longtemps.
har dam هر دم, à chaque instant (littéralement : « à chaque souffle »).
dam badam دم بدم, d'instant en instant.

§ 207. Adverbes de lieu.

Êdar ایدر, ici, comparatif du démonstratif *ê* ceci *(*aêta)*, sur le type *ushaçtara* (p. 137).

Andarûn, darûn اندرون, درون, à l'intérieur; de *andar, dar* par le suffixe *ûn* (§ 229).

Bîrûn بیرون, au dehors *(ibid.)*.

Pêrâmûn پیرامون, autour, ph. 𐭯𐭩𐭫𐭠𐭬𐭥𐭥 : voir p. 244.

Zabar et *zêr*, زبر et زیر, au dessus, au dessous (p. 243).

Furûd فرود, en bas, réduit quelquefois à فرو *furû*; parsi *frôṭ*, ph. 𐭯𐭫𐭥𐭲; de **fravatâ* (vol. II, 154).

Bâlâi بالای, en haut; cf. p. 242.

Dûr دور, loin; perse *dûraiy*.

Nazd نزد, près; zend *nazda*.
Nazdîk نزدیک, près, dérivé de *nazd*.

§ 208. Adverbes de quantité et de manière.

A. Adverbes de quantité.

Baç بس, assez; ph. *vaç* 𐭥𐭲. C'est le perse *vaçiy*, locatif de *vaç*, « à souhait ». De *baç* vient *biçyâr*, beaucoup, peut-être anciennement *vaçidâta* (p. 73).

Bêsh بیش, beaucoup; ph. 𐭥𐭩𐭱 *vêsh;* comparatif, *bêshtar*, plus; superlatif, *bêshtarîn*, le plus.

Kam کم, peu; ph. 𐭪𐭥, du perse *kamna* (adjectif); comparatif, *kamtar*, moins; superlatif, *kamtarîn*, le moins.

Cand چند, 1° combien? — 2° quelques (par l'intermédiaire : autant qu'ils sont); c'est ainsi que le thème *cand* a pris en grec le sens de « tout » : πας παντ = *cvant* = *quant-* (cf. p. 183).

Tanhâ تنها, seulement, 𐭲𐭭𐭧𐭠 *tanûhâ*, littéralement « de corps, de personne ». Pour la formation, voir p. 126.

***B.* Adverbes de manière.** — Les adverbes de manière sont infinis; tout adjectif en contient un en puissance. Après *êdûn* ایدون « de cette façon » (p. 161), voici les plus remarquables :

بدین گونه, de cette façon.
خوب, bien (de *khôb*, bon, z. *hvâpah*).
نیک, » (de *nêk*, beau; p. *naiba*, p 109).
پاکیزه, » (littéralement « pur »).
به به, très bien! (bien, bien).
آن بهتر, d'autant meilleur (« en cela meilleur : *the better* »).
میانه, à peu près (« moyen; z. *maidhyâna* »).
هر آینه, de toute façon.

از دل وجان, volontiers («de cœur et d'âme»).
پیاده, à pied («piéton»).
سواره, à cheval («cavalier»).
آهسته, lentement.
آشکار, évidemment (ph. *âshkârâk* ⟨ashkârâk⟩, de *âvish-kar*, p. 109).
پیدا, manifeste (ph. *padtâk* ⟨padtâk⟩; p. 69).
راز, en secret (cf. sscr. *rahas*).
دزدکی, » (littéralement *furtim*).
آسان, facilement (de *açpen*; cf. vol. II, 134).
دشوار, difficilement (l'opposé de خوار *khvâr* = z. *hvâthra*; *dushvâr* = *dush-hvâthra*; vol. II, 192, note 1).

IV. Interjections.

§ 209. — L'interjection est soit un cri, soit un mot.

L'interjection-cri ne rentre pas dans le développement de la langue. L'interjection وای *vây*, hélas! pehlvi ⟨vây⟩, se retrouve dans le *vae* latin, le *vai* sanscrit, et a dû appartenir au perse.

L'interjection-mot se forme en persan en ajoutant au substantif ou à l'adjectif la voyelle *â* qui est aussi le signe du vocatif :

دردا *dardâ*, o douleur!
خوشا *khôshâ*, o pulchrum!
بدا *badâ*, o turpe!

Quelquefois le mot est employé seul :

افسوس *afçôç*, dérision!
دریغ *darîgh*, douleur!

Voici! se rend par une location démonstrative : اینک *înak*, formé du démonstratif *în*.

Allons! se dit : اینت *înat*, «ceci pour toi».

L'interjonction optative : کاش «plût à Dieu que!» semble contractée de *ki bâsh*, que soit!

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTUDES SUR LA FORMATION DES MOTS.

§ 210. Formation des mots. — La langue moderne, comme la langue ancienne, a deux procédés de formation : *dérivation* et *composition.*

Dans la formation des mots, de la langue moderne à la langue ancienne la *matière* seule diffère, en ce que la langue moderne prend souvent pour base de ses formations, soit dérivées, soit composées, et traite comme racines, des mots faits et qui sont déjà des dérivés, ou bien des racines secondaires, nées de la fusion de la racine ancienne avec les suffixes qui s'y sont ajoutés[1]. A part cette différence inévitable, due à l'usure et au renouvellement du vocabulaire, les procédés n'ont pas changé.

1. D'ailleurs *racine* et *dérivé* ne sont que des termes relatifs : nos racines indo-européennes sont des dérivés d'une période antérieure qui nous échappe (cf. Bréal, *La langue indo-européenne).*

CHAPITRE I.

DÉRIVATION.

La dérivation perse se fait par *suffixes* et par *préfixes*. Occupons-nous d'abord des suffixes, parce que le mot *primaire* se forme de la racine par suffixe, tandis que le préfixe s'ajoute au mot primaire déjà formé.

A. Dérivation par suffixes.

§ 211. Suffixes perses. — Les textes perses ne sont pas assez nombreux pour permettre de dresser la liste complète des suffixes du perse. On voit cependant qu'il possédait tous les suffixes importants du zend et du sanscrit :

a â, pour les formations primaires de la racine :
draug-a, mensonge ; *drang-a,* long.
duvar-â, porte.

a (h) : substantifs primaires :
rauca(h), jour.

an : substantifs primaires :
khshapan, nuit.

ana : substantifs primaires :
[ham]-ar-ana, bataille.

-âna : substantifs secondaires :
Varkâna, Hyrcanie (pays des loups, *Varka*).

-aina : adjectifs de matière :
athangaina, de pierre.

i : substantifs primaires :
dipi, inscription.
bâzhi, tribut.
nâvi (?), vaisseau.
pathi, chemin.

ish : substantifs primaires :
had-ish, demeure.

iya : 1° substantifs et adjectifs secondaires :
khshâyathiya, roi.
paruviya, antérieur.
martiya, mortel.

2° noms ethniques :
Uvajiya, natif de l'Uvaja ; *Bâbiruviya,* de Bâbiru ; *Arminiya,* Arménien ; *Açagartiya,* Açagartien (Sagartien, Hérodote VII, 85).

iyah : suffixe de comparatif :
vahyaz-[dâta].

ga : substantifs secondaires :
athan-ga, pierre.

ka : adjectifs secondaires :
banda-ka, serviteur.
vazar-ka, puissant.
ari-ka, impie.

ma : adjectifs primaires :
takhma, fort.

mâ : substantifs primaires :
tau-mâ (p. 7), race.

man : substantifs primaires et secondaires :
aç-man, ciel.
daçyaman (?).

na : 1° noms d'abstraits primaires :
vashna (z. *vaçna*), volonté ; *yâ-na,* faveur.

2° adjectifs secondaires ou primaires :
parana, antérieur.
draujana, trompeur.
kamna, peu.

ra : adjectifs primaires et secondaires :
thukh-ra, brûlant.
Aura, seigneur (= Ahu-ra).

tana : noms d'action :
car-tana, l'action de faire, le faire.
thaç-tana, l'action de dire, le dire.

tar tûr : noms d'agents :
daush-tar, ami.

tar : noms de parenté :
mâtar, pitar, brâtar.

ti : substantifs abstraits ou noms d'instruments, primaires :
shiyâ-ti, bonheur ; *arsh-ti,* lance.

tara, ishta : suffixes de comparatif et de superlatif.

thra : abstraits :
khshathra, royauté.
cithra (? peut-être *cit-ra),* semence.

Plusieurs des suffixes du perse sont morts en persan, c'est-à-dire qu'ils ne servent plus à de nouvelles formations et que le sentiment de la langue ne sait plus distinguer dans les mots auxquels ils ont donné naissance la racine du suffixe.

§ 212. Suffixes perses morts en persan. — Sont morts les suffixes : *a â, ra, thra, ma man, ana, na, an, tar* (parenté), *ish, ah, i, iyah ishta, iya, ga :*

1° Le suffixe *a â* : dans tous les mots où ils paraissaient, la loi des finales les a fait tomber : rien n'en indique donc plus la présence ancienne dans :

كار (𐭪𐭠𐭫)	*kâr,* action,	de *kâr-a.*
دروغ	*durôgh,* mensonge,	« *draug-a.*
درنگ	*dirang,* long,	« *drang-a.*
سپاه	*çipâh,* armée,	« *çpâd-a.*
گوش	*gôsh,* oreille,	« *gaush-a.*
در	*dar,* porte,	« *duvar-â.*
سوار	*çuvâr,* cavalier	« *açabâra.*
ری	*Rai,*	« *Ragâ.*
ماه	*mâh,* lune,	« *mâha.*

Déjà en perse, sans doute, ce suffixe ne servait plus à des formations nouvelles : il était supplanté par les formations en *aka,* qui ont donné naissance aux formes pehlvies en *ak* 𐭪, aux formes persanes en ʾ *a* (pour *ag ;* voir § 216). Mais on ne peut dire que le suffixe *a* ait été remplacé par le suffixe *aka,* parce que *ka* s'est ajouté aux mots en *a,* et non pas seulement aux mots en *suffixe a :* il s'est ajouté aussi bien aux participes en suffixe *ta* ou aux mots en suffixe *na* qu'aux mots en suffixe *a :*

p. *karta,* ph. *kartak* 𐭪𐭫𐭲𐭪, persan *karda* كرده
z. *pâshna,* *pâshnak* 𐬯𐬀𐬱𐬈𐬥, p. *pâshna* پاشنه

2° Le suffixe *ra* : l'inversion du suffixe et la réduction en aspiration ou la suppression complète de la consonne précédente (pp. 91 sq.) ont effacé tout souvenir de la composition du mot, et la langue ne sent plus que c'est la même racine qui est dans le verbe *çûkhtan* سوختن, « brûler » et dans l'adjectif *çurkh* سرخ, « rouge » ; dans le verbe *çuftan* سفتن, « percer » et dans *çûrâkh* سوراخ, « trou » (p. 62). Les mots *barf* برف, « neige » ; *gurz* گرز, « massue » ; *narm* نرم, flexible, etc. n'ont plus rien qui laisse soupçonner la formation du mot et la division des types primitifs *vaf-ra*, *vaz-ra*, *nam-ra*.

3° Le suffixe, *thra* : rien n'indique plus la nature du rapport entre *târ*[1] تار, fil, de **tanthra* (sscr. *tantra*) et le verbe *tan-îdan* تنیدن, filer, le participe *tada* تده (ph. 𐭬𐭭𐭮), toile; rien ne laisse plus entrevoir la composition de *khvâr* خوار, de *hu-â-thra;* de *dushvâr* دشوار, de **dush-hv-âthra*. Rien ne permet plus de reconnaître dans *shehr* شهر, ville, un mot composé d'une racine *sha (khsha)* et d'un suffixe *hr (thra* : perse *khshathra)*, ni dans *puhr pûr* (پور 𐭯𐭥𐭫) ou *puçar* پسر un dérivé *pu-thra*. Le suffixe *thra* est mort.

4° Le suffixe *ma* et le suffixe *man*, quoique ce dernier, sous la forme مان, se détache d'une façon plus nette, grâce à sa ressemblance apparente avec la racine du verbe *mâniçtan*, ressembler : les formations du suffixe *ma* se sont réduites à *m*, qui fait corps avec la racine d'une façon irréductible; et le suffixe *man*, dans un grand nombre de mots, s'est réduit de la même façon, probablement par suite d'un échange entre les deux suffixes, à la fin de la période perse. Dans le triomphe général du thème en *a* et la chute des thèmes consonnantiques, le thème en *man* rentre de deux façons dans la règle, soit en se réduisant à *-ma* (persan *m*), soit en se développant en *-mana -mâna* (persan *mân*). La langue ne forme plus de dérivés en *m* ni en *mân* et sent comme mots primitifs les mots suivants :

tahm	تهم, fort,	de *takh-ma.*
gâm	گام, pas,	» *gâ-ma.*
bâm	بام, aurore,	» *bâ-ma* (peut-être *bâmya*).

1. Un autre mot *târ* signifie « ténèbres » ; il vient du zend *tâthra*, homonyme de **tâthra*, fil ; mais tandis que dans celui-ci la racine est *tan*, dans le premier elle est *tam* (sscr. *tamas*, zend *temô*, persan *tam* تم, ténèbres) ; **tâthra*, fil, est *tan-tra; tâthra*, ténèbres, est **tam-tra* (cf. p. 114).

râm	رام, repos,	de	**râ-ma,*	pour	*râ-man.*
nâm	نام, nom	»	**nâ-ma*	»	*nâ-man.*
dîm	دیم, regard,	»	**daê-ma,*	»	*daê-man.*
carm	چرم, cuir,	»	**car-ma,*	»	*car-man.*
cashm	چشم, œil,	»	**cash-ma,*	»	*cakhsh-man.*
tokhm	تخم, germe,	»	*taokh-mâ.*		
razm	رزم, bataille,	»	**raç-ma,*	»	*raç-man.*
barçom	برسم,	»	**barç-ma,*	»	*bareç-man.*
bîm	بیم, peur,	»	**baê-ma,*	»	**baê-man.*
ph. *pîm*	𐭯𐭩𐭬, lait,	»	**paê-ma,*	»	*paê-man.*
dâm	دام, lacet,	»	**dâ-ma,*	»	sscr. *dâ-man.*
ph. *dâm*	𐭣𐭠𐭬, création,	»	**dâ-ma,*	»	*dâ-man.*

Ajouter à cette liste le mot

bûm بوم, terre, formé par le suffixe *mi : bû-mi*

et les mots suivants en مان *mân :*

dar-mân	درمان, remède	de	**dar-man*[1]
âç-mân	آسمان, ciel	»	*aç-man*
mîhmân	میهمان, hôte	»	*maêthman*
îrmân	ایرمان, hôte, ami	»	*arya-man*
rîçmân	ریسمان, corde	»	**riçman(?)*[2].

Il ne faut pas confondre dans cette formation :

a) les composés de l'ancien mot *manah*, signifiant *esprit*, comme :

shâdmân شادمان, joyeux, qui est le zend *shâtô-manô*, « ayant l'esprit joyeux » (*Y.* LIX, 17);

pashîmân پشیمان et *êrmân* ایرمان, « qui se repent », mots formés de *mân* = *manah*, esprit, et d'un premier terme, obscur dans *paṣhîmân* et qui dans *êrmân* semble être le *êr* de *zêr* et par suite renvoie à un composé **adhairyô-manô*, « à l'esprit abaissé ».

b) les composés de l'ancien mot *mâna*, signifiant « demeure », persan *mân* مان : tels que *kisht-mân* کشتمان, champ labouré.

5° Le suffixe *ana* :

rôzan	روزن, fenêtre (ph. 𐭫𐭥𐭩𐭭 *rôjan*)	de	*raoc-ana*
anjuman	انجمن, réunion (ph. 𐭠𐭲𐭪𐭥𐭬)		*hañjam-ana*

1. De la racine *dar*, sscr. *dhar*, soutenir, affermir, d'où le zend *drva*, sscr. *dhruva*, en bonne santé.

2. De la racine qui a donné *rîshtan* ریشتن, *rîçam* ریسم, filer; racine *riç* (voir p. 208).

mêhan	میهن, demeure (ph. ۱۳۵۶)	*maêth-ana*
hâvan	هاون, mortier (ph. ۱۳۵۷)	*hâv-ana*
gardun	گردن, cou	**vart-ana.*

Avec ce suffixe se confond le suffixe *na* quand il est secondaire :

paran	پرن, la veille	p. *parana*, antérieur (p. 251).
miyân	میان, milieu	z. *maidhyāna.*

6° Le suffixe *na :*

-dân	دان, place	de *dâ-na.*
zîn	زین, arme	*zaê-na.*
ziyân	زیان, dommage	*zyâ-na.*
bun	بن, base	*bu-na.*
rôghan	روغن, huile	*raogh-na.*
rôshan	روشن, brillant	*raoksh-na.*
-pân -bân	بان, qui garde	*pâ-na.*
-çtân	lieu	*çtâ-na.*
çutûn	ستون, colonne	*çtû-na.*
khashîn	خشین, de couleur foncée	*-khshaê-na* (vol. II, 53).
âfrîn	آفرین, bénédiction	*âfrî-na.*
dîn	دین, loi	*daê-na.*

A joindre les débris du suffixe *ni* et du suffixe *nu* :

khûn	خون, sang	*vohu-ni.*
Rashn	رشن	*Rash-nu.*

Le *n* disparaît même absolument dans :

par	پر, aile	*pare-na.*
far	فر, gloire	**hvare-nah* (p. 95, n. 1). *far-na.*
kam	کم, peu	*kamna.*

Le suffixe *na* développé en **naka* a disparu également :

tashna	تشنه, soif	z. *tarshna*
gurçna	گرسنه, faim	**kereç-na(?)*[1]
dôshna	دوشنه, vase à traire	rac. *duz (*dôkhshna)*
câshna[2]	چاشنه, festin.	

7° Le suffixe *an :*

shaban- dans le composé شبنروز *shabanrôz*, jour et nuit, de

1. Cf. page 54, note.

2. Latin *cœna*, anciennement *cersna : câshna* serait pour **carshna.*

khshap-an. Le mot isolé est *shab* شب, qui est soit le thème *kshap*, soit *khshapâ*.

javân جوان, jeune homme zend *yavan*.

Il ne faut pas confondre le *ân* de *javân*, qui est dérivé par allongement de *an*, avec le suffixe *ân* dérivé de *âna* (p. 266).

8° Le suffixe de parenté *tar*, par la nature limitée de son emploi, n'a pu gagner de terrain : la langue a gardé *patar mâtar brâtar*, devenus پدر *padar*, مادر *mâdar*, برادر *brâdar*; mais, à côté de ces formes, elle a laissé se produire des formes abrégées :

p. *pad* پد.

phl. *mât*, p. ماد, d'où un dérivé pehlvi *mât-ak* 𐭬𐭠𐭲𐭪, p. مادة, qui sert à distinguer le sexe des animaux femelles (p. 134).

phl. *brât* 𐭥𐭫𐭠𐭲.

Elle a laissé tomber le thème *naptar*, petit-fils, qui alternait dans l'ancienne langue avec *napât* et a développé de ce dernier, par un intermédiaire **napâtaka*, le mot *navâda* نواده; d'autre part, d'une forme abrégée **nap*, elle a tiré le sassanide *napî*, petit-fils, puis le persan *nabîra* نبيره (§ 261).

9° Le suffixe *ish* est mort : les deux formes que donnent les textes perses, *hadish* « demeure », *manish* « pensée » ne sont pas représentées. Il ne faut pas confondre ce suffixe avec le suffixe persan *ish*, dérivé du pehlvi *ishn*, qui vient d'un suffixe ancien *ishnu* (§ 225) : ce dernier, il est vrai, peut être dérivé du suffixe *ish*, mais dans une période antérieure à celles que nous connaissons.

10° Le suffixe *a(h)*, primitif *as* :

rôz	روز, jour	𐭫𐭥	*raoc-ah*
ôsh	هوش, mort	𐭠𐭪𐭮	*aosh-ah*
bôi	بوی, conscience	بود *bôd*	*baodh-ah*
tam	تم, ténèbres	𐭲𐭬	*tam-ah*
khôb	خوب, bon	𐭧𐭥	*hvâp-ah*[1].

11° Le suffixe *i* :

bâzh باژ, tribut p. *bâzh-i*.

12° Les suffixes de comparatif et de superlatif, *iyah, ishta*[2] :

1. Le suffixe *ah* a dû former aussi des adjectifs en perse; cf. sscr. *svapas*, z. *hvâpah*.

2. Voir plus haut, p. 136.

bah	بِه, meilleur; ph. وهِ	*vahya(h)*
	ph. *mahiçt*	*mathishta.*

13° Le suffixe *iya*[1] :

shâh	شاه, roi	p. *khshâyathiya*
mard	مرد, homme	*martiya.*

14° Le suffixe *ga* :

çang	سنگ, pierre	p. *athanga*, z. *açeñga.*

Observation. — La voyelle brève des suffixes consonnantiques s'allonge souvent dans le passage au persan : on a vu *javân* جوان, en regard du zend *yavan;* le suffixe *van* est devenu régulièrement *vân, vîna* (§ 237); le suffixe *tar* est devenu régulièrement *târ* (§ 233). Ce sont les suffixes dans lesquels il y avait un thème fort et un thème faible : le thème fort est devenu prédominant. Dans le suffixe *zâr* زار (§ 257) il y a eu allongement absolu (vol. II, 131).

§ 213. Suffixes vivants. — Le persan a compensé ces pertes en étendant le champ d'action des suffixes qu'il gardait et en en créant de nouveaux, soit par combinaison des suffixes existants, soit en réduisant en suffixes des mots indépendants.

Nous allons passer en revue les suffixes de la langue moderne en faisant leur histoire quand il y aura lieu. Certains de ces suffixes ne sont plus en action, mais ils ne sont pas morts pour cela, parce que l'on sent leur rapport avec le mot primitif, de sorte qu'ils sont toujours susceptibles de reprendre une vie nouvelle.

Nous étudierons d'abord les suffixes d'origine pronominale, simples ou combinés; puis les suffixes nominaux.

I. Suffixes d'origine pronominale.

§ 214. Suffixes d'origine pronominale. — Nous ne classerons pas les suffixes selon leur fonction, car un même suffixe réunit souvent plusieurs fonctions très distinctes, ce qui tient quelquefois à ce qu'il réunit en lui plusieurs suffixes de forme et d'origine différente. Nous les classerons d'après leur forme

1. Tombé sous la forme simple, il s'est maintenu sous la forme augmentée **yaka*, ph. *îk*, p. î (§ 223).

extérieure, laquelle influe souvent par action phonétique sur la forme du mot.

§ 215. *ând, anda, ân, â.* — *and, anda, ân, â* ont fonction de participe présent : ils s'ajoutent au thème d'indicatif (p. 217).

1° *and.* — *and*, qui est la forme organique, dérivant de *-ant*, le suffixe ancien de ce participe, n'est plus resté que dans quelques formes isolées qui ont perdu le sens participial pour devenir noms ou adjectifs :

پرند *parand*, littéralement «volant», signifie «l'oiseau»
چرند *carand*, «paissant», « «l'animal» (p. 218, n. 1)
خرسند *khorçand*[1], agréable
تند *tund*[2], agile, impétueux.

Déjà dans la langue ancienne ces participes formaient des adjectifs :

بلند *buland*, « élevé », est le zend *berez-añt*, participe présent de *barez* « être haut ».

2° *anda.* — Le participe propre s'est formé du thème en *ant*, passé dans la classe des thèmes en *a*, plus tard *aka*, ph. *ak*, persan *a* ز' (p. 218) :

zinda زندهٔ, vivant, contracté de **zîvanda ;* ph. 𐭦𐭩𐭢𐭭𐭣𐭪 *zîvandak*, de **zîvant-*, participe de *zîv*, sscr. *jîv, jîvant.*

gazanda گزندهٔ, mordant, ph. 𐭪𐭩𐭦𐭭𐭣𐭪 *gajandak ;* du verbe *gaz-îdan*, mordre.

ph. *vaz-andak* 𐭥𐭦𐭭𐭣𐭪, se mettant en mouvement, de *vaz-îtan.*

Les suffixes *and anda* s'ajoutent parfois :

1° à des substantifs, pour former des adjectifs qui sont de vrais participes de dénominatifs :

gham-anda غمندهٔ, triste ; *sharm-anda* شرمندهٔ, honteux ; *dîr-and* دیرند, ou *dîr-anda* دیرندهٔ, long espace de temps.

2° à des adjectifs :

farukh-anda فرخندهٔ, heureux.

1. *Khorçand* 𐭧𐭥𐭥𐭫𐭭𐭣 est probablement **ku-raçant*, le bien-venant (p. 20, n. 1).
2. Semble contracté de **tuvand.*

3° *ân*. — Le suffixe *ân*, comme suffixe de participe présent, dérive du participe moyen en *âna* : c'est avant tout le participe moyen :

davân	دوان, courant,	de *davîdan*.
gurêz-ân	گریزان, s'enfuyant,	*gurêkhtan* (*vî-ric*, p. 214).
giry-ân	گریان, pleurant,	*girîçtan* (z. *garez*, p. 207).
guy-ân	گویان, parlant,	*guftan* (p. *gaub*).
rav-ân	روان, allant,	*raftan* (z. *rap*).
bâr-ân	باران, pleuvant,	*bârîdan* (z. *vâr-*).
dam-ân	دمان, soufflant,	*damîdan* (sscr. *dhmâ*).
deh-ân	دهان, donnant,	*dâdan* (z. *dâ*).
arz-ân	ارزان, digne, méritant,	*arzîdan* z. *arez*.

Comme *and anda*, le suffixe *ân* s'est ajouté à des substantifs pour former des adjectifs :

niyâz 𐬈𐬌𐬌, besoin (نیاز) *niyâzân* 𐬈𐬌𐬌𐬁, qui est dans le besoin.
dôçt دوست, ami *dôçtân* دوستان.
maçt مست, ivre *maçtân* مستان.

Il se confond matériellement avec un suffixe purement adjectival, *ân*, anciennement *âna* ou *âni*[1], qui forme :

***ân* patronymique.** — 1° Des patronymiques (zend *Âthwyâni*, fils d'*Âthwya*; cf. sscr. *Pṛthavâna*, fils de *Pṛthu*) :

𐬎𐬀𐬙𐬌𐬨𐬀𐬥, *Çpitâmân*, le fils de *Çpitama*.
𐬀𐬙𐬭𐬀𐬯𐬀𐬐 𐬯𐬀𐬥𐬌, Âtûrpât *Mahraçpand ân*, Âtûrpât, fils de *Mahraçpand*.
𐬯𐬀𐬉𐬀𐬎, Artakhshtr *Bâbagân*, Artakhshtr, fils de *Bâbak*.
𐬯𐬎𐬌𐬎𐬀𐬌, Khoçravi *Kavâtân*, Khoçrav, fils de *Kavâd*.
𐬯𐬀𐬐𐬀𐬭𐬯𐬀𐬥, Shâpûhri *Artakhshatrân*, Shâpûhr, fils d'*Artakhshatr*.

De là, le nom des Ashkânides, اشکانیان, dérivé de *Arshakân, fils d'Ashk (Arsace; cf. p. 83).

***ân* géographique.** — 2° Des noms de pays ou de lieu[2] :

1. Il y a en zend un suffixe *âni* masculin : cf. *âthwyanôish*; et un suffixe *âni*, féminin de *âna* : cf. *tishtryêni* (vol. II, p. 174); ce dernier est le suffixe sanscrit *âni* dans Indrâṇî.

2. On pourrait penser au *ân* du pluriel; cf. les *Parisii* et les *Galliae*; *Mâzandarân* serait le pluriel de *Mâzandar* : mais la forme *Varcâna* prouve l'existence indépendante d'un suffixe géographique en *âna*. Cf. encore خاور, à côté de خاوران; هماور, à côté de هماوران (ou هاماوران; vol. II, 224).

perse : *Varkâna*, zend *Vehrkâna*, l'Hyrcanie (pays des loups : *Vehrka*) :
ph. 𐭢𐭥𐭪𐭭, p. گرگان

persan *Tûrân* توران, le pays de Touran, des Touraniens : de *Tura*, le Touranien[1].

ph. *Âtarpâtakân* 𐭠𐭲𐭯𐭠𐭲𐭪𐭩𐭭
p. *Âdarbaijân* آذربیجان

ân adverbial. — 3° Enfin se confond encore avec ce suffixe le suffixe de pluriel *ân*, qui prend une valeur adverbiale dans un certain nombre de mots :

بامدادان *bamdâdân*, de *bâmdâd*, à l'aurore etc. (p. 126).

Augmenté du suffixe *ka*, le suffixe *âna* a donné un nouveau suffixe, **ânaka*; pehlvi *ânak*, persan *âna*; voir plus bas § 218.

4° â. — Le quatrième suffixe de participe présent, *â* (p. 218), est un véritable adjectif verbal :

داشتن, posséder,	donne *dârâ*	دارا, qui possède
گفتن, parler	*guyâ*	گویا, qui parle
دیدن, voir	*bînâ*	بینا, qui voit
دانستن, savoir	*dânâ*	دانا, qui sait
رفتن, aller	*ravâ*	روا, qui va
بوییدن, avoir un parfum	*buyâ*	بویا, qui a un parfum
سوختن, brûler	*çûzâ*	سوزا, brûlant
توانستن, pouvoir	*tuvanâ*	توانا, qui peut.

Aussi, la plupart de ces participes peuvent s'employer comme substantifs : *dânâ*, un sage, *dânâyân*, les sages. Quelques-uns ne s'emploient que comme adjectifs : *tukhshâ* تخشا, énergique, ph. *tukhshâk*, d'un ancien verbe *tukhshîdan* (zend *thwakhsh*).

Le plus souvent ils paraissent comme second terme d'un composé à sens adjectival : *khôb bînâ* خوب بینا, « qui voit bien ».

Le même suffixe *â(k)* sert à former des substantifs au moyen d'adjectifs :

garm-â گرما, chaleur,	de *garm*, chaud,	phl. 𐭪𐭥𐭬𐭮
çarm-â سرما, froid,	cf. z. *çareta*, froid[1],	𐭮𐭥𐭩𐭮
pahn-â پهنا, largeur,	de *pahan*, large,	𐭯𐭥𐭭
firâkhâ فراخا, largeur,	de *firâkh*, large,	
dirâz-â درازا, longueur,	de *dirâz*, long.	

1. *Çarmâ* est formé par analogie sur *garmâ*.

La forme primitive de ce suffixe est *âk* (ph. 𐭠𐭪), affaibli en *âg*, puis en *â* :

Au persan *dânâ*, sage,	répond le pehlvi	𐭠𐭭𐭠𐭪 *dânâk*
tukhshâ, énergique		𐭬𐭥𐭱𐭠𐭪 *tukhshâk*
bînâ, qui voit		𐭥𐭭𐭠𐭪 *vênâk*
garmâ, chaleur		𐭪𐭫𐭠𐭪 *garmâk*
çarmâ, froid		𐭮𐭫𐭠𐭪 *çarmâk*
guyâ, qui parle		𐭪𐭥𐭠 *gûvâ*
paidâ, manifeste		𐭯𐭠𐭲𐭠𐭪 *padtâk*.

Ajouter à cette liste le pehlvi 𐭪𐭫𐭠𐭪 *zarmâk*[1].

Le développement de ce suffixe appartient en propre au pehlvi[2]; il repose peut-être sur un suffixe *âka* du perse. Le zend ne présente ce suffixe que dans deux mots : *Azhis Dahâka* devenu *Azhdahâ* اژدها, et *mashyâka*, homme.

Il se peut aussi qu'il vienne du suffixe *ka*, ajouté à des thèmes en *â* : *dânâk*, sage, serait *dânâ-*, thème ancien de *dâniçtan* (§ 162), augmenté du suffixe *ka*.

§ 216. Le suffixe *ak* en pehlvi, *a* en persan. — Le suffixe *a*, *s'* ne répond pas au suffixe *a* du perse, mais à son suffixe *aka*, pehlvi *ak*, affaibli en *ag* devant les désinences nouvelles et supprimé à la fin des mots (pp. 61, 123) :

p. *bandaka*, serviteur, ph. *bandak* 𐭥𐭲𐭭𐭪 p. بنده *banda*
bandakânâm, des serviteurs, *bandakân* 𐭥𐭲𐭭𐭪𐭠𐭭 بندگان *bandagân*.

Les anciens thèmes en *a* du perse ont ordinairement pris le thème en *ak*, persan *a*, sans perdre pour cela la forme plus simple à terminaison consonnantique, et l'on trouve en persan :

1. Ce mot signifie « printemps » et répond au zend *zaremaêm*, thème *zaremaya*; le précédent, *padtâk*, répond au zend *paiti-daya*; dans ces deux mots le suffixe *âk* semble donc formé de **-ayaka*; peut-être le premier *a* s'est-il allongé, d'où **-âyaka*; cf. *bâk* باک, crainte, de **bâyaka* (p. 109).

2. Dans le Talmud on reconnaît les substantifs pehlvis empruntés à la terminaison 𐡊𐡀 *k-a*. Des mots pehlvis en *ak* ou *âk*, réduits en persan à *a*, se retrouvent en arabe ou en arménien sous leur forme primitive, et tel mot pehlvi est revenu en Perse par l'arabe sous sa forme archaïque : par exemple 𐭫𐭮𐭲𐭠𐭪 *ruçtâk*, réduit en persan à رستا *ruçtâ*, « campagne, division administrative », est revenu en Perse par l'arabe رستاق *ruçtâq*; *nâmak* 𐭭𐭠𐭬, « livre, lettre », affaibli en persan en *nâma* نامه, est resté dans l'arménien *namak* նամակ.

kâm کام et *kâma* کامه, « amour », l'un répondant au perse *kâma*, l'autre au dérivé **kâmaka ;*
ph. *kâm* 𐭪𐭬 et *kâmak* 𐭪𐭬𐭪.

kîn کین et *kîna* کینه, « vengeance » ; zend *kaêna ;*
ph. *kîn* 𐭪𐭩𐭭 et *kînak* 𐭪𐭩𐭭𐭪.

nîm نیم et *nîma* نیمه « moitié » ; z. *naêma ;*
ph. *nîm* 𐭭𐭩𐭬 et *nîmak* 𐭭𐭩𐭬𐭪.

kad کد et *kada* کده, maison ; zend *kata ;*
ph. *kat* 𐭪𐭕 *katak* 𐭪𐭕𐭪.

kanâr کنار et *kanâra* کناره bord ; z. *karana ;* ph. *kanâr, kanârak.*

Le participe présent en *ant*, passé au thème en *a*, a pris le suffixe *ak*, d'où les participes modernes en *anda* نده : phl. *zîvandak*, p. زیوندہ, vivant.

Quelques mots ne se présentent que sous la forme dérivée : ph. *dôshak* 𐭣𐭅𐭱𐭪, désir ; z. *zaosha.*

ph. *cârak* 𐭪𐭫𐭪, expédient.
p. *câra* چاره.

ph. *çartak* 𐭮𐭫𐭕𐭪, espèce ; p. *thard-.*
p. *çarda* سرده.

Ce suffixe se rencontre :

1° dans les dérivés de thèmes perses en *a*, que le suffixe fût *a*, *ta* ou *na*.

On a vu dans le paragraphe précédent des exemples de dérivés du suffixe *a ;* on peut y joindre tous les mots qui ont pour support du suffixe ه' un thème d'indicatif de verbe :

içtara استره, rasoir,	à côté de	*içtar-dan* استردن, raser
çumb-a سنبه, tarière,		*çumb-îdan* سنبیدن, trouer
khand-a خنده, rire,		*khand-îdan* خندیدن, rire
giry-a گریه, pleurs,		*girîç-tan* گریستن, pleurer
shikûf-a شکوفه, fleur,		*shikûf-tan* شکوفتن, s'ouvrir
larz-a لرزه, frisson,		*larz-îdan*, لرزیدن, trembler.

Tous ces mots laissent supposer des substantifs primaires en *a-*, dérivés du thème d'indicatif de ces verbes : **çtar-a, khanda-, çumba-, *garza-* devenus **çtar-ak, *çtar-ag, çtar-a*, etc., quoiqu'il faille faire d'ailleurs la part très large à l'analogie et que plusieurs de ces substantifs aient pu être formés plus tard d'après le verbe.

Pour le suffixe primitif en *ta*, devenu *tak tag ta*, on en a vu un exemple dans le participe passé, dont la forme première est restée au parfait, 3e p. sing., et qui dans sa fonction propre de participe a revêtu la forme dérivée : perse *karta*, pehlvi *kart* 𐭪𐭫𐭲, persan *kard* كرد; perse **kartaka*, phl. *kartak* 𐭪𐭫𐭲𐭠𐭪, p. *karda* كردهٔ (pp. 219—224).

Pour les exemples de *na*, voir p. 266.

Le suffixe ه' s'est ajouté par analogie à des mots faits, pour former un dérivé dont le sens exprime une idée analogue à celle que le mot primitif exprime :

de *dandân*, dents, on fait	*dandâna* دندانه, dents de scie
dam, souffle	*dama* دمه, soufflet
cashm, œil	*cashma* چشمه, source
	phl. *cashmak* 𐭪𐭱𐭱𐭬𐭪
khord, petit	*khorda* خوردهٔ, mie
	(phl. *khortak* 𐭧𐭥𐭲𐭠𐭪, petit)
panj, cinq	*panja* پنجه, poing
	phl. *panjak* 𐭯𐭠𐭲𐭠𐭪, groupe de cinq
râçt, droit	*râçta* راسته, droitier
cap, gauche	*capa* چپه, gaucher
daçt, main	*daçta* دسته, poignée
	daçtak 𐭣𐭮𐭲𐭠𐭪
shûr, sel	*shûra* شورهٔ terre aride
rôz روز, jour	*rôza* روزهٔ, pain quotidien.

Il sert à unifier en adjectif ou substantif les locutions formées d'un nom de nombre suivi d'un mot exprimant une partie du temps :

durôz, deux jours	*durôza* دوروزهٔ, de deux jours.
çîrôz, trente jours	*çîrôza* سیروزهٔ, calendrier.

Il sert de diminutif :

mardum, homme	*marduma* مردمه, petit homme.
dukhtar, fille	*dukhtara* دخترهٔ, fillette.

Cf. le suffixe *persan ak*, § 220.

§§ 217—219. Suffixes dérivés du suffixe *ak*. — De ce suffixe, sous sa forme primitive *ak*, dérivent les suffixes persans *(a)gân* et *(a)gîn*, pehlvi *akân*, *akîn*, par addition des suffixes adjectivaux *ân* (p. 266), *în*.

Par addition aux mêmes suffixes adjectivaux *ân în*, il donne les suffixes *âna* آنه, *îna* اینه ; phl. *ânak* ענך, *înak* ענך.

§ 217. Suffixe *(a)gân*; pehlvi *akân*. — On a déjà vu dans l'histoire de la déclinaison un pluriel abusif en *gân* گان naître des pluriels en *agân*, que la chute du *g* thématique au singulier a détachés du thème primitif et rendus irréductibles à ce thème (p. 123). Le même fait s'est produit avec le suffixe d'adjectif *ân*, qui s'était produit avec la désinence du pluriel *ân*. Le thème **bâzârak*, marchand, augmenté du suffixe d'adjectif *ân*, donne *bâzâragân* et, par suite de la chute du mot *bâzârak*, *bâzârgân* بازارگان semble formé de بازار *bâzâr*, par suite *gân* : گروگان, gage, du pehlvi *giravak-ân* semble formé de *girav* گرو ; *girdagân*, noix (c.-à-d. **vartak-âna*, rond), semble formé de *gird* گرد.

Les patronymiques et les noms de pays concourent à produire la même erreur, en multipliant les noms en *akân* :

phl. *Pâpak-ân*, fils de Pâpak,	ענפנ
Shâhpûhrak-ân, ville de Shapur,	ענפנשנ
Âtarpâtak-ân, Adarbaijân	ענפנאנפ

De là un suffixe *gân*, marquant relation, similitude, origine :

de *shâh*, roi	*shâhigân* شاهگان, royal.
» *khudâ*, dieu	*khudâigân* خدایگان, divin.
» *deh*, village	*dehgân* دهگان, campagnard, transformé en دهقان *dehqân*.
» *râh*, chemin	*râhgân* راهگان, abandonné sur la route.

§ 218. Suffixe *âna*, pehlvi *ânak*. — Le suffixe *ân* (primitif perse *âna*), étant remplacé par sa forme vocalique dérivée *âna* (ph. *ânak*), produit de même un suffixe abusif *gâna*, گانه ph. *kânak* ענך. Il sert à former des distributifs, ayant pour point de départ le mot *êvak*, un (p. 151) :

ענפנ *êvak-ânak*, d'où یگانه *yagâna*, et par analogie دوگانه *dugâna*, etc.

Ce suffixe *ânak*, *âna* آنه, paraît à l'état simple dans des adjectifs qui indiquent possession de la quantité exprimée par le substantif :

martânak	ענפנ, de *mart* homme ; *viril* ; p. مردانه *mardâna*.
dîv-âna	دیوانه, de *dîv*, démon ; possédé, fou.

shâh-âna شاهانه, de *shâh,* roi; royal.
buzurg-âna بزرگانه, de *buzurg,* puissant; magnifique.
shâgird-âna شاگردانه, de *shâgird,* disciple; honoraires du disciple au maître.
magh-âna مغانه, de *magh,* mage; du culte des mages.

La forme *âna* alterne avec la forme *ân* et l'on trouve *lang-ân* et *lang-âna,* لنگان et لنگانه, boiteux.

Ce qui précède explique la forme étrange *zindagînî* زندگانی, «la vie» [1], qui semble formée par le suffixe abstrait *î* ajouté à un pluriel, *zindagân,* pluriel de *zinda,* «vivant», et qui est en réalité l'abstrait d'un adjectif singulier, *zindagân,* phl. **zîvandakân.*

§ 219. Suffixe *gîn*, pehlvi *akîn*. — De *ak* + *în* s'est formé le suffixe *gîn,* de la même façon que de *ak* + *ân* s'était formé le suffixe *gân.*

Le suffixe *în* indique la matière (§ 226) : en s'ajoutant à des substantifs abstraits en *ak-,* il indique que le sujet est fait de la qualité qu'exprime ce substantif, et, par suite, le suffixe *gîn* گین indique la possession de cette qualité; soit le mot *baza* بزه, péché, en pehlvi *bazak* 𐭱𐭦𐭦𐭪; le suffixe de matière, ajouté à *bazak,* fera *bazakîn* «tout de péché, pécheur», en persan *bazagîn;* mais comme le persan ne connaît plus qu'un thème *baza,* il détache abusivement de *bazagîn* un suffixe گین *gîn* et écrit بزه گین *baza gîn,* comme il écrit *firishta gân* فرشته کان pour *firishtagân,* les anges (p. 123).

De là, avec des thèmes consonantiques :
خشمگین *khishm-gîn,* plein de colère.
بیمگین *bîm-gîn,* » crainte; phl. 𐭩𐭥𐭬.
شرمگین *sharm-gîn,* » honte; 𐭱𐭮𐭬.
سهمگین *çahm-gîn,* » terreur.
غمگین *ghamgîn,* » chagrin.
گرگین *gar-gîn,* scabiosus.

Une autre source concordante était fournie par les mots pehlvis en *îk,* comme *zemîk* 𐭦𐭬𐭩𐭪, terre, dont le nom de matière était en *îkîn : zemîkîn* 𐭦𐭬𐭩𐭪𐭩𐭭 (*Vd.* VII, 75).

1. Et *muzhdagân* مژدگان, d'où *muzhdagânq, muzhdagânî,* bonne nouvelle.

§ 220. Suffixe *ak* en persan. — Le suffixe *ak* était si vivant que, tandis qu'il s'évanouissait par action phonétique dans les formations anciennes, il en reproduisait de nouvelles, mais en prenant un sens précis.

Le suffixe *ak* ک, en persan, forme des diminutifs. C'est un des sens qu'il avait primitivement sans doute : il le possède dans les Védas, où on lit ce vers singulier où le suffixe est appliqué jusqu'à des pronoms :

râjakâ anyake yake sarasvatîm anu.

Le suffixe ز, dérivé de *aka*, a ce sens dans quelques dérivés ; *mardum-a*, *dukhtar-a* (p. 270). Le zend avait cette valeur dans *kutaka*, « petit », dont le *k* est resté[1] dans le persan *kûdak* کودک. De là :

mardak مردک et *mardumak* مردمک, pupille (littéralement « le petit homme »).

açpak اسپک, petit cheval.

andak اندک, un peu (de *and*, autant ; cf. p. 183).

çabzak سبزک, assez frais.

shîrînak شیرینک, assez doux.

Dans les thèmes en *a* ز le suffixe est *gak* :

jâmagak جامگک, « petit vêtement », de *jâma* جامه. Je ne pense pas qu'il y ait ici formation organique et que *jâmagak* remonte à l'époque où l'on disait encore *jâmag* ou *jâmak* ; il y a analogie de la formation des pluriels en *ân*, et une preuve de plus de la force avec laquelle s'est imposée à l'esprit des Persans l'idée que le *g* du pluriel (p. 121) ou des abstraits de thèmes en *a* (p. 276) fait partie de la désinence.

§ 221. Suffixe *âk* en persan. — De même, derrière les anciennes formations en *âk*, réduites à *â*, se reproduisait une couche nouvelle formée de la même façon ; soit d'abstraits formés de verbes, soit d'adjectifs.

Ainsi, à côté de سوز *çôzâ*, brûlant, débris de *çôzâk* (p. 267), se reforme un substantif *çôzâk* سوزاک, inflammation ; ainsi se forment :

1° les abstraits comme :

jôshâk جوشاک, ébullition, de جوشیدن.

1. Ou plutôt est revenu.

khôrâk خوراک, aliment, de خوردن.
tapâk تپاک, agitation, de تپیدن.

2° les adjectifs comme :
fazhâk فژاک, sale, de فژ.
faghâk فغاک, sot, de فغ (idole).
Ajouter le substantif *maghâk* مغاک, fosse, du zend *magha*.

Ce ک s'est changé en غ dans *damâgh* دماغ, nez, de *dam-îdan*, respirer.

§§ 222—224. Suffixe *î (ê)*. Le suffixe *î(ê)*[1] ی a des valeurs très diverses, répondant à des origines différentes.

§ 222. *ê* d'unité. — 1° Il marque l'unité : *shâh-ê*, « un roi », de *shâh*. Dans cette valeur, ce n'est pas à proprement parler un suffixe ; c'est un article défini, qui ne se trouve plus que là, mais qui n'en a pas moins une existence propre. La prononciation ancienne de ی est *ê* ; cet *ê* est le représentant direct du nom de nombre « un », *aiva*, dont le terme ordinaire pour *un*, *yak* یک, est un dérivé (p. 146) : *shâh-ê* = *khshâyathiya aiva*. Comme ce n'est pas un suffixe, mais un mot, il se joint au mot sous sa forme dernière, sans rappel de suffixe ancien : il s'ajoute donc aux suffixes en *a* s sans les ramener à leur forme archaïque : « un serviteur » se dit *banda-ê* بندهٔ, et non *bandagê*.

***ê* démonstratif ou *yâ* de définition** (یای تعریف). — 2° Il sert d'article défini devant les pronoms relatifs : ici encore c'est un mot indépendant : c'est le pronom *aita*, celui-ci (p. 161). Par exemple, dans *açpê* ki bedâram اسپی که بدارم, le cheval que je possède : l'*ê* de *açpê* n'est point un suffixe ; ce n'est point non plus l'*ê* d'unité ; c'est un démonstratif : *ce* cheval que je possède : *bezabânê* ki dâsht بزبانی که داشت, « dans la langue (littéralement : dans cette langue) qu'il savait ». C'est la tournure perse *hya*.. *ava* renversée : martiya *hya* draujana ahatiy *avam* ufraçtam parça « l'homme qui sera menteur (ou infidèle, rebelle), punis le sévèrement » (*Beh.* IV, 38).

***ê* d'imparfait.** — 3° Il sert d'indice à l'imparfait : *purçîdamê* پرسیدمی, je demandais.

1 î, prononciation moderne confondant un ancien *ê*, sorti d'un primitif *ai* (dans l'î d'unité, l'î démonstratif et l'î d'imparfait) et un ancien *î*, sorti d'un primitif *ya* (l'î adjectival et peut-être l'î abstrait).

Ici encore c'est un mot indépendant, il représente probablement un ancien adverbe *hadha* (p. 71) «continuellement, toujours» et a le sens de *hamê* dont il joue le rôle (p. 214).

Dans ces trois suffixes, le primitif faisait diphthongue : *ai*-va; *ai*-ta; (*hadha*)**hai*.

§ 223. *î* adjectival. — Il forme des adjectifs en s'ajoutant aux substantifs. Exemples :

Irân,	*îrânî*	ایرانی, iranien
shâh, roi,	*shâhî*	شاهی, royal
khûn, sang,	*khûnî*	خونی, sanguinaire
kâr, œuvre,	*kârî*	کاری, ouvrier ; guerrier
dâm, filet,	*dâmî*	دامی, chasseur
imrôz, aujourd'hui,	*imrôzî*	امروزی, d'aujourd'hui
arzân, méritant,	*arzânî*	ارزانی, homme de bien.

Cet *î* est le reste d'un suffixe pehlvi *îk*, de la même façon que *ŭ* est le débris de *ăk*.

Au persan *kârî* répond le ph. *kârîk* 𐭪𐭠𐭫𐭩𐭪, guerrier
» *tanî* *tanîk* 𐭲𐭭𐭩𐭪, corporel
» *arzânî* *arzânîk* 𐭠𐭫𐭦𐭠𐭭𐭩𐭪, méritant, honnête.

Cf. ph. *dînîk* 𐭣𐭩𐭭𐭩𐭪, religieux
afzûnîk 𐭠𐭯𐭦𐭥𐭭𐭩𐭪, qui produit le bien
tuvânîk 𐭲𐭥𐭢𐭠𐭭𐭩𐭪, riche
dipîrîk 𐭣𐭩𐭯𐭩𐭫𐭩𐭪, relatif à l'écriture.

Cet *î* a pour origine le suffixe adjectival *ya*. Dans la plupart des mots qui précèdent le suffixe *îk* a été ajouté au substantif indépendant et déjà formé, *kâr*, *tan*, *dîn* etc.; on le voit à l'état naissant dans le pehlvi *kanîk* 𐭪𐭭𐭩𐭪, jeune fille, du zend *kanya*[1] : l'analogie se développe par les noms de peuple en *iya* : *Armîniya*, *Uvajiya*, *Bâbiruviya*, *Uvârazmiya*, qui devinrent **Armîniyaka*, **Uvajiyaka* etc.; le groupe *ya* se contracte en *î*, comme il le fait dans l'*izâfet* dérivé de *hya*; dans *dadîgar* dérivé de *duvitiya-karam* et de là sortit un suffixe *îk* (cf. p. 264, note).

Les thèmes en *a* (ə) forment leur adjectif en *gî* گی pour la même cause qu'ils font leur pluriel en *ân* : *khâna* خانه, maison, donne *khânagî* خانگی, domestique, parce que le pehlvi est *khâ-*

1. Le genre de *kanya* ne fait pas de différence, la différence de quantité s'étant perdue.

nak 𐭭𐭪𐭪, d'où **khânakîk; khânak* se réduit en persan à *khâna*, **khânakîk* à *khânagî*.

Ce suffixe, joint à l'infinitif, en fait un participe futur passif :
kardan, faire; *kardanî* كردنى, ce qu'il faut faire;
guftanî گفتنى, ce qu'il faut dire;
khôrdanî خوردنى, aliment, de *khôrdan*, manger;
guçtardanî گستردنى, lit, matelas, de *guçtardan* étendre *(sternere)*.

§ 224. *î* suffixe d'abstraits. — Le suffixe *î*, ajouté au substantif ou à l'adjectif, les transforme en abstraits. — Même règle que pour le suffixe précédent et que pour le suffixe *ân*, quant à la conservation du *k (g)* ancien dans les mots en *a* (ə) :

dôçt, ami	*dôçtî* دوستى, amitié
banda, serviteur	*bandagî* بندگى, servitude
zinda, vivant	cf. *zindagânî* زندگانى, vie[1]
duzd, voleur	*duzdî* دزدى, vol
cûn, comment?	*cûnî* چونى, façon
cigûna, de quelle façon?	*cigûnagî* چگونگى, qualité.

Ce suffixe est représenté en pehlvi par le groupe 𐭩, qui, devant contenir un *î* puisqu'il est devenu *î* en persan et que le pazend et le parsi le rendent par *î*, ne peut se lire que *îh* :

avêjakîh	𐭠𐭥𐭩𐭪𐭩𐭩, pureté	de *avêjak*, pur
anâkîh	𐭠𐭭𐭠𐭪𐭩𐭩, impureté	*anâk*, impur
tuvânîkîh	𐭬𐭥𐭠𐭭𐭩𐭪𐭩𐭩, fortune	*tuvânîk*, riche
amâvandîh	𐭠𐭥𐭠𐭥𐭭𐭣𐭩𐭩, force	*amâvand*, fort
adâdiçtânîh	𐭠𐭣𐭠𐭣𐭩𐭯𐭯𐭠𐭭𐭩𐭩, injustice	*a-dâdiçtân*, non-justice
varzkârîh	𐭥𐭠𐭫𐭦𐭠𐭫𐭩𐭩, agriculture	*varzkâr*, laboureur
carpîh	𐭯𐭠𐭫𐭯𐭩𐭩, graisse	*carp*, gras
râtîh	𐭫𐭠𐭬𐭩𐭩, libéralité	*rât*, libéral
shâtîh	𐭱𐭠𐭬𐭩𐭩, joie	*shât*, joyeux
nêvakîh	𐭭𐭩𐭥𐭪𐭩𐭩, bonté	*nêvak*, bon
vînâkîh	𐭥𐭩𐭭𐭠𐭪𐭩𐭩, vue, visibilité	*vînâk*, qui voit
vehîh	𐭥𐭩𐭣𐭩𐭩, bonté	*veh*, bon
çtahmakîh	𐭯𐭬𐭠𐭣𐭥𐭪𐭩𐭩, violence	*çtahmak*, violent
ravishnîh	𐭫𐭠𐭥𐭩𐭱𐭭𐭩𐭩, qualité de mouvement	*ravishn*, qui va
gûvishnîh	𐭪𐭥𐭩𐭱𐭭𐭩𐭩, éloquence	*gûvishn*, ce qui est dit

1) Voir page 272.

dipîrîh	𐭤𐭩𐭯𐭩𐭫, écriture	*dipîr*, écrivain
dâtvarîh	𐭣𐭠𐭲𐭥𐭠𐭫𐭩𐭫, qualité de juge	*dâtvar*, juge.

La lecture *îh*, imposée par les lois de l'écriture pehlvie combinées avec lê fait de la valeur moderne, est attestée directement par le témoignage d'une transcription arabe : 𐭤𐭩𐭯𐭩𐭫 est transcrit dans le Kitâb al Fihrist دبيريه, c.-à-d. *dibîrîh*[1].

Ce suffixe remplit l'office du suffixe *tâ tât* en zend et en sanscrit : il rappelle pour la forme le suffixe ια du grec σοφία, le suffixe *ia* du latin *sapientia*. Quelle est la forme que prit ce suffixe pour arriver au *îh* pehlvi? Le silence des textes perses ne permet aucune réponse sur cette question : la valeur phonique de ce signe *h* est d'ailleurs elle-même obscure.

§ 225. Suffixe *ishn*. — Le suffixe d'abstrait î s'ajoute souvent en pehlvi à des adjectifs verbaux en *ishn*, lesquels ont également par eux-mêmes la valeur de substantifs abstraits. Autrement dit, le suffixe *ishn* 𐭩𐭱𐭭 a deux valeurs :

1° substantif abstrait; 2° adjectif verbal.

Ce suffixe se joint au thème d'aoriste : par exemple de *dah*, thème d'aoriste de *dâdan*, créer, on forme le mot *dahishn* 𐭣𐭠𐭲𐭩𐭱𐭭, qui signifie à la fois *création* et *qui crée*. Exemples :

1° substantifs abstraits :

kunishn	𐭪𐭥𐭲𐭩𐭱𐭭, action, de *kun*.
gûvishn	𐭪𐭥𐭢𐭩𐭱𐭭, parole, de *gaub*.
manishn	𐭬𐭠𐭲𐭩𐭱𐭭, pensée, de *man*.
râmishn	𐭫𐭠𐭬𐭩𐭱𐭭, plaisir, de *ram*.
çitâyishn	𐭮𐭩𐭕𐭠𐭩𐭱𐭭, louange, de *çitây-ad*.
niyâyishn	𐭩𐭭𐭩𐭠𐭩𐭱𐭭, prière, de **niyây-ad (?* de *niyâ)*; cf. *ni-jaç*, aborder avec prière.

2° Adjectifs verbaux :

ayazishn	𐭠𐭩𐭟𐭩𐭱𐭭, qui ne sacrifie pas.
baçryâ khôrishn	𐭥𐭱𐭮𐭩𐭠 𐭪𐭥𐭫𐭩𐭱𐭭, mangeant de la viande.
barâ uzdehishn	𐭥𐭫𐭠 𐭠𐭟𐭣𐭩𐭱𐭭, soulevant.
padtâk râyînishn	𐭐𐭣𐭲𐭠𐭪 𐭫𐭠𐭩𐭭𐭩𐭱𐭭, rendant manifeste.
frâj khôrishn	𐭐𐭫𐭠𐭩 𐭪𐭥𐭫𐭩𐭱𐭭, dévorant[2].

Le suffixe *ishn* n'a cette valeur d'adjectif verbal que dans les composés, comme dans ces exemples; sa valeur propre est

1. Nöldeke, *Kâr Nâmak*, p. 38, n. 3.
2. West, *Glossaire de l'Ardâ Virâf*, p. 342.

un abstrait passif : *kunishn*, l'action, litt. ce qui est fait. Le suffixe *îh*, ajouté à *ishn* dans les composés à sens adjectival cités plus haut, les transforme en abstraits ; exemples :

padtâk râyînishnîh, la manifestation,
veh mînishnîh, bonne pensée.
veh gûvishnîh, bonne parole.
frâj khôrishnîh, action de manger.

Le persan a conservé le suffixe *ishn* pour former des abstraits. Mais la forme pure *ishn* est rare, elle est en général réduite à *ish*, quelquefois convertie en *isht*.

On trouve encore dans Firdousi كنشن, qui est le pehlvi 𐭪𐭭𐭱𐭭 *kunishn* ; منشن ; خورشن ; etc. Mais les formes ordinaires sont *kunish*, *khôrish*, *manish*. Exemples :

bînish	بينش,	phl. *vînishn*,	vue.
tâzish	تازش,	*tâjishn*,	course.
afzâyish	افزايش,	*afzâyishn*,	accroissement.
nikûhish	نكوهش,	*nikûhishn*,	blâme.
pûshish	پوشش,	*pûshishn*,	vêtement.
bakhshish	بخشش,	*bakshishn*,	largesse.
dânish	دانش,	*dânishn*,	science.

Les textes judéo-persans emploient constamment la forme *isht* : *khûn rêzisht*, effusion de sang ; *larzisht*, tremblement ; *kushisht*, meurtre ; *âmûrzishthâ*, pardons ; *numûyisht*, vision ; *çôzisht*, action de brûler ; *âçâyisht*, repos[1].

Les lexicographes signalent aussi cette forme en persan : *pâdâsht* پاداشت, rétribution, à côté de *pâdâshn* پاداشن ; ce dernier est le pehlvi *pâtdaheshn* ; le premier remonte à une forme *pâtdahesht* ;

رامشت *râmisht*, plaisir, à côté de *râmish* et du pehlvi *râmishn*[2].

L'on peut même se demander si cette altération du suffixe ne se cacherait pas dans le mot usuel *pusht* پشت, protection ; la forme arménienne *paheçt* պահեշտ, garde, et la locution persane *pusht u panâh* پشت و پناه, qui rapproche en allitération *pusht* d'un mot dérivé de la racine *pâ* « protéger », feraient de *pusht* pour **pu-isht* **pa-ishn* l'abstrait de la racine *pâ*, protéger.

Le suffixe *ishn* est absolument inconnu en zend. Son absence

1. Exemples pris de la traduction de Daniel (Bibliothèque nationale, fonds hébreu, n° 129).

2. L'hébreu שלוה est traduit ארומישת, *ârûmîsht*.

dans nos textes perses ne prouve pas néanmoins son absence dans la langue et il est probable que le perse le possédait; car, d'une part, on ne voit pas de quels éléments le pehlvi aurait pu le constituer, et, d'autre part, on en retrouve l'équivalent dans le suffixe védique *ishṇu;* des mots comme :

ji-shṇu, qui vainc	de *ji*
patay-ishṇu, qui vole	de *patay*
mâday-ishṇu, qui enivre	de *mâday*
tâpay-ishṇu, qui échauffe	de *tâpay*
pâray-ishṇu, qui sauve	de *pâray*
car-ishṇu, qui va	de *car*

nous donnent le prototype des formations pehlvies, avec cette seule différence qu'ils ont le sens actif.

§ 226. Suffixe *în*. — Le suffixe *în* forme des adjectifs de matière; pehlvi *-în* 𐭩𐭭, zend *aêna,* perse *aina.* De là il passe à l'expression de rapports plus abstraits : il indique l'essence de la chose, au propre et au figuré. Exemples :

z. *ayañhaêna,* d'airain,	d'où	*îhîn*	آهين
zaranaêna, d'or,	cf.	*zarîn*[1]	زرين
drvaêna, de bois,	cf.	*dârîn*	دارين
zemaêna, de terre,	d'où	*zemîn*	زمين
p. *athangaêna,* de pierre,	d'où	*çangîn* 𐭧𐭭𐭪𐭩𐭭	سنگين.

Comparer encore :

phl. 𐭥𐭥𐭫𐭩𐭭 *urvar-în,*	de plante
𐭪𐭠𐭣𐭩𐭭 *gac-în,*	de chaux
𐭯𐭲𐭪𐭲𐭩𐭭 *pôçt-în,*	de peau
𐭠𐭪𐭩𐭥𐭩𐭭 *açîm-în* (*Vd.* XIV, 46),	d'argent
𐭯𐭠𐭥𐭩𐭭 *pambak-în,*	de laine.

Le mot *temañhaêna,* fait de ténèbres, épithète de la Druj, montre le suffixe approchant du sens abstrait; ce sens domine dans :

arishk-în 𐭠𐭫𐭩𐭱𐭩𐭭,	jaloux	
khishm-în 𐭪𐭲𐭩𐭥𐭩𐭭,	colère	
bar-în 𐭥𐭫𐭩𐭭,	suprême	برين
paç-în 𐭯𐭠𐭪𐭩𐭭,	dernier	پسين
bajak-în 𐭥𐭠𐭦𐭠𐭩𐭭,	criminel.	

1. *zarîn* est reformé directement de *zar,* comme *dârîn* de *dâr,* sur l'analogie de *çangîn, çimîn,* etc.

De là l'emploi de *în* comme indice du superlatif (p. 138); ajouté au comparatif, il rend absolu le résultat de la comparaison : *bad*, mauvais; *badtar*, pire; *badtarîn*, tout à fait pire, absolument pire, le pire.

Ajouté à un thème en *ak*, il a donné naissance au suffixe *kîn, gîn* (p. 272).

§ 227. Suffixe *îna*, pehlvi *înak*. — Suivi du suffixe *ak*, le suffixe *în* a donné *înak*, persan *îna*, comme *ân* avait donné *ânak âna*.

Exemples pehlvis :

dâr-înak 𐭤𐭠𐭫𐭩𐭭𐭪𐭪, de bois.

pôj-înak 𐭯𐭥𐭩𐭭𐭪𐭪, qui se repent (Gramm. de Peshotun p. 359 : *pastâvâne lagatũ; pôjînak* est formé du thème d'aoriste de پوزیدن, s'excuser).

Persan *narînah*	نرینه, mâle,	de *nar*.
mâdîna	مادینه, femelle,	de *mâda*.
râçtîna	راستینه, droit, à côté de راستین,	de *râçt*.
shabîna	شبینه, de nuit,	de *shab*.
pârîna	پارینه, de l'an dernier,	de *pâr*.
dêrîna	دیرینه, qui dure longtemps,	de *dêr*.
pêshîna	پیشینه, qui précède,	de *pêsh*.
dîna	دینه, d'hier,	de *dî*.
zarîna	زرینه, vase d'or,	cf. *zarîn*, d'or.
gurgîna	گرگینه, vêtement de peau de loup,	de *gurg*, loup.
mûyîna	موینه, vêtement de poil,	de *mûy*, poil.

§ 228. Suffixe *ôya*. — Suffixe *ôya*, وبه; il forme des sobriquets : راهویه *Râhôya*, de *râh*, route, « trouvé dans la rue, enfant trouvé »; شیرویه *Shîrôya* (Siroes), de *shîr*, lion.

Suffixe d'origine obscure; peut-être dérivé de celui qui a formé le nom de Darius, Dârayavus; de *-avus*, on aura formé *-avya*.

§ 229. Suffixe *ûn*. — Suffixe *ûn* : la forme primitive du suffixe est donnée par le nom de *Ferîdûn*, zend *Thraêtaona;* c'est-à-dire **Thraêtavana*.

Ce suffixe se joignait aussi à des thèmes d'origine pronominale : *êdûn*, ainsi, vient du pronom *aêta* et suppose un type **aêtaona* **aetavana* (p. 161).

Ce suffixe a formé en pehlvi :
frârûn 𐭯𐭫𐭥𐭫𐭭, bon.
apârûn 𐭠𐭯𐭫𐭥𐭫𐭭, mauvais.

Ces deux adjectifs, qui ont disparu du persan, sont dérivés de **frâra* **apâra*, mots formés de *fra* et *apa*, avec un dérivé de la racine *ar* marquant mouvement ; cf. de *pati*, le mot dérivé *paḍîra* پذیرد, pehlvi *patîrak* ; *fra* et *apa*, indiquant la direction en avant et la direction en arrière (de la loi), impriment l'idée de « bien » et de « mal » aux dérivés : *frârûn* suppose un dérivé **frâraona*, *apârûn* un dérivé **apâraona*.

A la même formation appartient *bîrûn* بیرون, anciennement *bêrûn*, « dehors », soit analogique (de *bê* ; p. 213), soit d'un ancien **apêra* (de *apaya-ar*)[1].

Sur le modèle de ces formations se moulent directement *darûn*, *andarûn*[2], intérieur (p. 244), et peut-être aussi *pîrâmûn*, پیرامون, ph. *pîramûn* 𐭯𐭩𐭫𐭥𐭠𐭬𐭥, *(ibid.)* ; *vâzhûn* وازون, renversé, de *avâj* (parsi), primitif **apâc* + *ûn (aona)* ; *nigûn* نگون, de **nika* (? v. § 250).

§ 230. Suffixe *um*. — Le suffixe *um* forme les nombres ordinaux (p. 249) et dérive du suffixe *ama* : *dah-um*, dixième, de *daçama*. Il paraît dans un substantif *mard-um* مردم, ph. *martum* 𐭬𐭫𐭥𐭲𐭥, homme (au sens le plus haut de mot) ; l'on ne voit pas si c'est une création nouvelle ou la reproduction d'une forme ancienne **martama*.

§ 231. Suffixe *t (d, îd)*. — De toute racine verbale le persan peut former un abstrait en *t* (ou *d*, *-îd*, selon la finale de la racine) : c'est l'abstrait improprement appelé *infinitif apocopé* (p. 229) et qui s'emploie au futur avec le verbe *khvâçtan*, « désirer » et aussi avec بایستن, شایستن, توانستن, etc.

Cet abstrait répond, soit aux formations anciennes en *-ta*, soit à celles en *-ti*, ou pour mieux dire aux unes et aux autres, car le sens diffère peu, la forme coïncide, et de toute racine on pouvait former un participe neutre en *ta* ou un substantif en

1. La dérivation de *dvar*, proposée par M. Nöldeke (*Götting. gelehrte Anzeigen*, 1879, p. 432), se heurte contre le fait que *dv* primitif devient *d* en persan (*dvara* donne در ; cf. pp. 109—110) : d'ailleurs *bîrûn* doit être de formation prépositionnelle comme *andarûn* auquel il s'oppose.

2. Le Minokhired semble avoir conclu de ces mots à l'existence d'un mot *rûn* signifiant côté, direction ; car il écrit *hôshaçtar rûn* (pûrvadik-*pakshe*).

ti, susceptibles du même sens et qui tous deux devaient se réduire à *t*.

Parmi les formations en *-ta* ou en *-ti* de la langue ancienne, il en est un certain nombre qui sont des mots faits et dont la composition n'est plus visible : dans ces formations, le suffixe est mort. Tels sont :

1° *tu* : *vâta*, vent	de *vâ*, souffler	ph. *vât*,	p. *bâd*
dâta, loi	*dâ*, établir	*dât*,	*dâd*
bakhta, fortune	*baj*, partager	*bakht*,	
drakhta, arbre	*darez*, fixer	*dirakht*,	
maçta, ivre	*mad*, enivrer	*maçt*,	

2° *ti* : *frazañti*, descendance, de *frazan*, engendrer
**vizañti*, action de nuire, de **vijan*, nuire

qui deviennent :

en pehlvi : *farzand*, en persan : *farzand* فرزند
vazand *guzand* گزند

Dans les suivantes le suffixe est vivant, parce que la racine est encore vivante :

p. *çurâd*, chant	ph. *çurât*
dîd, vue	*dît*
zâd, naissance	
shikuft, étonnement	
shikaçt, rupture	

dont le rapport avec *çurûdan*, entendre; *dîdan*, voir; *zâdan*, naître; *shikuftan*, étonner; *shikaçtan*, briser, est encore visible. Mais ces formations n'en appartiennent pas moins à la couche ancienne, parce que la formation nouvelle est de fonction verbale, tandis que ces mots sont de véritables substantifs.

§ 232. Suffixe *tan (îdan)*, ph. *tan (îtan)*; du perse *-tanaiy* (locatif de *tana*); forme l'abstrait qui a servi d'infinitif.

L'infinitif s'emploie encore comme substantif, car il est susceptible de former des dérivés : de *khôrdan* خوردن, l'action de manger, se forme *khôrdan-î*, ce qui a rapport au manger, l'aliment (p. 276); il s'emploie comme sujet et se fait suivre de l'izâfet.

§ 233. Suffixe *târ, îdâr*; ph. *târ, îtâr* (); du perse *tar*. Il a deux fonctions; il forme :

1° des noms d'agent;

2° des noms de patient, ou d'action opérée.

Le suffixe dans les deux cas s'ajoute à la racine, sous la forme *târ*, *dâr* ou *îdâr*, suivant la forme de l'infinitif.

1° Noms d'agent : c'est l'emploi du suffixe *tar* en perse, comme en zend et en sanscrit :

framâ-tar, gouverneur	de *framâ*, commander
daush-tar, ami	de *dush*, aimer
ja-tar, assassin	de *jan*, tuer.

Le suffixe a pris en pehlvi et en persan la forme *târ* qu'il avait aux cas forts (p. 264). Exemples pehlvis et persans :

ph. *dâtâr*	𐭤𐭠𐭲𐭠𐭫, créateur	p. دادار	zend *dâtar*
zatâr	𐭩𐭠𐭲𐭠𐭫, assassin	زدار	p. *jatar*
en zevâresh *makhîtûntâr*	𐭬𐭠𐭩𐭩𐭩𐭥𐭲𐭠𐭫		
ph. *frêftâr*	𐭯𐭫𐭩𐭩𐭲𐭠𐭫, trompeur	de *frêf-tan*	
parvartâr	𐭯𐭫𐭥𐭫𐭲𐭠𐭫, qui entretient	*parvar-tan*,	p. پروردن
âmûkhtâr	𐭠𐭥𐭥𐭩𐭲𐭠𐭫, qui enseigne	*âmûkh-tan*	
varzîtâr	𐭥𐭫𐭩𐭩𐭲𐭠𐭫, laboureur	*varz-îtan*	
âmûrzîtâr	𐭠𐭥𐭥𐭫𐭩𐭩𐭲𐭠𐭫, qui pardonne	*âmûrz-îtan*	
khvâçtâr	𐭪𐭥𐭠𐭩𐭲𐭠𐭫, demandeur	*khvâç-tan*	
khîrîdâr	𐭪𐭩𐭩𐭩𐭣𐭠𐭫, vendeur	*khîr-îdan*	
p. *furûkhtâr*	فروختار, acheteur	*furûkh-tan*.	

2° Le sens passif de ce suffixe semble une création moderne : il n'y en a pas trace en zend ni en sanscrit. Exemples :

گرفتار *giriftâr* (ph. 𐭤𐭩𐭩𐭩𐭯𐭲𐭠𐭫),	prisonnier	de *girif-tan*
رستار *riçtâr*,	délivré	*riç-tan*
کشتار *kushtâr*,	assassiné, victime	*kush-tan*
مردار *murdâr* (ph. 𐭥𐭫𐭣𐭠𐭫),	cadavre	*mur-dan*
رفتار *raftâr*,	démarche	*raf-tan*
گفتار *guftâr*,	discours	*guf-tan*
کردار *kardâr*,	action	*kar-dan*
نمودار *numûdâr*,	modèle	*numû-dan*
دیدار *dîdâr*,	vue	*dî-dan*.

§ 233 *bis*. Sens passif du suffixe *târ*. — L'emploi d'adjectif passif s'explique par le lien étroit qui existe entre le suffixe *târ* et le participe passé ; *giriftâr* est primitivement « celui qui prend », *dôçtâr* « celui qui aime » ; mais comme *girifta* signifie « pris », la langue, qui sent encore le rapport radical entre les

formations en *ta* et les formations en *târ*, a une tendance naturelle à les niveler dans leur sens et à les opposer symétriquement, la forme en *târ* représentant la *personne*, tandis que la forme en *ta* ne représente que l'*état*; *girifta* est «*pris*»; *giriftâr* sera donc «la *personne* prise». Cette déviation de sens était facilitée par les mots comme *dôçtâr*, ami, qui étymologiquement était «celui qui aime»[1], mais qui, par le sens réciproque du mot, était susceptible aussi bien d'être «celui qui est aimé».

Le participe passé pouvant s'appliquer aussi bien à des choses qu'à des personnes, le suffixe en *târ* devenait de même l'indice de la chose sur laquelle s'exerce l'action aussi bien que de la personne qui l'exerce : de là, *guftâr* «la chose dite» aussi bien que «la personne qui dit»; *numûdâr* «la chose montrée, le modèle» aussi bien que «la personne qui montre».

§ 234. — ***tar;*** suffixe de comparatif, perse *tara;* p. 137.

Pour *khâkiçtar* et *âtariçtar*, voir *ibid.* note 2.

tum; suffixe de superlatif; perse *tama;* ph. *tum* 𐭬𐭥. Ce suffixe a disparu du persan où l'a remplacé le comparatif intensif *tar-în* (p. 138). C'est le suffixe superlatif du pehlvi (p. 137).

§ 235. Suffixe *mand.* — *mand*, suffixe possessif; zend *mañṭ;* s'ajoute aux substantifs. Zend *khratu-mañṭ*, qui a de l'intelligence; ph. 𐭪𐭫𐭲𐭬𐭭𐭣; p. خردمند *khired-mand :* sur ce type sont formés :

hunar-mand	هنرمند, qui a du mérite	de *hunar* (cf. z. *hunara-vañṭ*)
dard-mand	دردمند, qui a de la douleur	*dard*
çûd-mand	سودمند, profitable	*çûd*
arj-mand	ارجمند, qui a de la valeur	*arj*
âz-mand	آزمند, qui a des désirs	*âz*
dânish-mand	دانشمند, qui a de la science	*dânish*

Le pehlvi présente ce suffixe sous deux formes : *mand* et *ômand.*

1° *râi-mand* 𐭫𐭠𐭩𐭬𐭭𐭣, brillant; cf. z. *raêvañṭ*
dânishn-mand 𐭣𐭠𐭭𐭩𐭱𐭭𐭬𐭭𐭣, savant.

1. En perse *daushtar* se construit avec un régime accusatif, comme pourrait le faire le verbe : *thuvâm* daushtâ biyâ : «*te* amator sit», qu'il te soit ami!

Mais la forme la plus fréquente est la forme en *ômand* :

2° *râyômand* 𐭥𐭠𐭩𐭲𐭬𐭭𐭣

dart-ômand 𐭣𐭠𐭫𐭲𐭬𐭭𐭣, qui a de la douleur de *dart*

marg-ômand 𐭬𐭠𐭫𐭲𐭬𐭭𐭣, mortel *marg*

dânishn-ômand 𐭣𐭠𐭭𐭩𐭱𐭭𐭬𐭭𐭣, savant *dânishn*

khrat-ômand 𐭪𐭫𐭠𐭲𐭬𐭭𐭣, intelligent *khrat*

âp-ômand 𐭠𐭱𐭬𐭭𐭣, aqueux *âp*

îzishn-ômand 𐭩𐭦𐭩𐭱𐭭𐭬𐭭𐭣, qui sacrifie *îzishn*

hôm-ômand 𐭣𐭥𐭬𐭭𐭣, qui a le Hôm *hôm*

gadman-ômand[1]. 𐭪𐭠𐭣𐭬𐭭𐭬𐭭𐭣, qui a la gloire *gadman*

tan-ômand 𐭲𐭠𐭭𐭬𐭭𐭣, fort de corps *tan*.

L'on serait tenté de croire que ce suffixe est de formation savante et créé par les traducteurs de l'Avesta d'après les mots en *ô-vañt*, dans lesquels *ô* n'est point l'initiale du suffixe, mais la finale du mot auquel il s'ajoute, si précisément le zend n'employait toujours le thème en *a* devant ce suffixe et si le persan même n'offrait quelques exemples de ce suffixe *ômand* :

tan-ômand تنومند, fort (avec le *vâvi majhûl*);

bar-ômand برومند, fertile, qui a des fruits;

et même *dânish-ômand* دانشومند, à côté de *dânishmand*[2].

§ 236. Suffixe *vand*. — Suffixe *vand*, zend *vañt* (*kâravañt*, *hvâçtravañt* etc.); a le même sens que le suffixe *mand*, avec lequel il alterne :

khired-vand خردوند, intelligent, à côté de *khired-mand*

pûlâdvand پولادوند, d'airain de پولاد

khudâ-vand خداوند, seigneur de خدا (p. 79).

Mais une forme plus fréquente du suffixe est la forme *âvand* : *khvêsh-âvand* خویشاوند, parent. C'est la forme pehlvie usuelle, 𐭧𐭥𐭩𐭱𐭠𐭥𐭲𐭣.

varj-âvand 𐭥𐭠𐭪𐭩𐭠𐭥𐭲𐭣, qui possède la force; cf. z. *varecañuhañt*

pâtî-âvand 𐭯𐭠𐭲𐭩𐭠𐭥𐭲𐭣, »

am-âvand 𐭠𐭥𐭠𐭥𐭲𐭣, énergique z. *amavañt*

kâmak-âvand 𐭪𐭠𐭥𐭠𐭪𐭠𐭥𐭲𐭣, qui accomplit son désir (à côté de *kâmak-ômand*).

1. Zevâresh de **hvarra-ômand*, zend *hvarenañhvañt* (*hvarenah-vañt*).

2. Quelquefois le pehlvi a *îmant* : *çût-îmant* pour *çût-ômant* (cf. suffixe *îvand*, page suivante).

Quelquefois *îvand* (cf. *îmand*, p. 285, n. 1) :
bîm-îvand 𐭩𐭩𐭥𐭥, qui a peur
çahm-îvand[1] 𐭮𐭠𐭧𐭩𐭥𐭥, qui inspire la terreur.

On trouve *vand* dans :

barm-vand	𐭥𐭠𐭥𐭥, qui se lamente,	de *barm*
giryâ-vand	𐭪𐭩𐭥𐭠𐭥𐭥, pleurant	*giryâ*
nêmvand(?)[2]	𐭭𐭩𐭥𐭥, limite	*nêm*
aparvand	𐭠𐭯𐭥𐭥, puissant	*apar.*

La forme *âvand* semble venir des dérivés anciens où le suffixe *vañṭ* s'ajoutait à un thème en *a*, comme dans le zend *ama-vañṭ*, qui a la force *(ama)*, ph. *amâvand.*

§ 237. *van, vân, vâna.* — Ce suffixe joue à l'égard des mots faits à peu près le même rôle que *a s* :

de *pul*, pont,	*pulvân pulvan* پلوان پلون,	chemin en rebord
de *angisht*, charbon,	*angishtvâna* انگشتوانه,	foyer
de *daçt*, main,	*daçtvâna* دستوانه,	bracelet
de *par*, aile,	*parvâna* پروانه,	papillon.

Le suffixe pehlvi est *vânak* 𐭥𐭠𐭭𐭩𐭪 :
parvânak 𐭯𐭠𐭥𐭠𐭭𐭩𐭪, papillon.

§ 238. Suffixe *nâ.* — Le suffixe *nâ nâi*, نای نا, forme des abstraits :
tang-nâi تنگنای, angustiae, de *tang*, étroit; à côté de *tangî.*
firâkh-nâi فراخنای, largeur, de *firâkh*, large, à côté de *firâkhî.*
dirâz-nâ درازنا, longueur, de *dirâz*, long; à côté de *dirâzî.*

Le point de départ de cette formation est le mot *pahnâ* پهنا, phl. *pahnâi* ou *pahnâk* 𐭯𐭠𐭣𐭭𐭩𐭪, largeur, de پهن *pahan* (z. *pathana*), étendu, qui a formé un abstrait en *â (âk)* et a créé l'analogie en faveur d'un suffixe en *nâ.* Le fait que ce suffixe est bien une création de l'analogie paraît par la formation pehlvie *dirahnâ* 𐭣𐭩𐭫𐭠𐭣𐭭𐭠, longueur, qui ne peut s'expliquer organiquement, soit que l'on parte de *daregha* ou de *drañya* ou de *drâj-ah.*

1) Peshotun.
2. Lecture de Peshotun : la transcription parsie est *vîmañḍ* (Minokhired) que M. West rapproche du zend *vîmaidhya.*

§ 239. Suffixe *nâk*. — Le suffixe *nâk* forme des qualificatifs en s'ajoutant, soit aux substantifs, soit aux thèmes verbaux d'aoriste : en pehlvi, *nâk* 𐭭𐭪 :

de *khishm*, colère,	*khishmnâk* خشمناک,	irascible;	ph. 𐭪𐭱𐭭𐭭𐭭𐭪
tarç, peur,	*tarçnâk* ترسناک,	timide;	𐭪𐭭𐭱𐭭𐭭𐭪
dard, douleur,	*dardnâk* دردناک,	chagrin;	𐭪𐭭𐭭𐭭𐭪
sharm, honte,	*sharmnâk* شرمناک,	honteux;	𐭪𐭭𐭭𐭱𐭭𐭪
pasham, laine,	*pashamnâk* پشمناک,	de laine.	

Il s'ajoute à des thèmes verbaux :

de *parhîz-*, s'abstenir, *parhîz-nâk* پرهیزناک, chaste; 𐭪𐭭𐭭𐭭𐭱𐭭𐭪

de *âmôz-*, instruire, *âmôz-nâk* آموزناک, précepteur; 𐭪𐭭𐭭𐭭𐭪

Ce suffixe est de formation pehlvie. Il semble composé du suffixe d'abstrait *nâ* (voir le suffixe précédent), plus le suffixe d'adjectif *k* : de *parhîz* se forme un abstrait **parhîznâ*, abstention, d'où un adjectif *parhîznâk*, qui s'abstient.

§ 240. Suffixe *îza*, يزه; *îja*, يجه; *ci* چه etc. — La langue ancienne formait des adjectifs de direction au moyen d'un suffixe *ac-*[1], devenu régulièrement *az* en persan, qu'elle ajoutait à des prépositions :

frâc, en avant	ph. 𐭯𐭫𐭠 *frâj*	persan فراز,	de *fra*
apâc, en arrière	𐭠𐭯𐭠 *apâj*	باز,	de *apa*.

Ce suffixe s'ajoutait aux adjectifs comme aux prépositions :

paurvâc, en avant,	de *paurva*, antérieur
vîzhvac, oblique,	de *vizhu*.

Le sanscrit védique qui fait un grand usage de ce suffixe l'emploie aussi avec des substantifs et des adjectifs, pour exprimer soit la direction, soit la proximité : *deva-ac*, tourné vers les dieux; *çvity-ac*, approchant du blanc, blanchâtre; etc.

Le vieil iranien employait ce suffixe avec la même liberté : le zend, de *hunara*, mérite, forme *hunairyâc (hunairya-ac)*, qui a du mérite. De formations de ce genre dérive le persan :

نماز *namâz*, prière
کنیز *kanîz*, jeune fille
پاکیزه *pâkîza*, pur.

Le mot pour « jeune fille » est en zend *kanya*, le sscr. *kanyâ*; le persan devrait être *kanî*, du pehlvi *kanîk* 𐭪𐭭𐭩𐭪 (*Vd.* 14, 15; p. 275) : or *kanî* a disparu. C'est qu'à côté de *kanya*, existait

1. Voir : Le Suffixe ac en indo-iranien (vol. II, p. 106 sq.).

un dérivé sur le type sanscrit *çvityac*, c'est-à-dire **kanîc-î* (de *kanya-ac*), diminutif de *kanya*, et c'est ce diminutif qui donna régulièrement *kanîz*. — Avec le diminutif *ak* : *kanîzak* [1].

L'existence de ce diminutif en *îc* nous est encore attestée par le pehlvi 𐭪𐭠𐭧𐭩𐭪 *kâhîcak*, fétu, en regard du persan, qui ici a gardé le simple, *kâh* کاه; si *kâhîcak* était passé en persan, il eût donné **kâhîza*. C'est la forme que présente *pâkîza*, pur, en regard de *pâk*.

Ce suffixe *îca*, affaibli en *îza*, reparaît cependant à côté de lui avec le même sens, et le mot *çurkh*, rouge, donne, à côté de سرخیزه, *çurkh-îza*, petite vérole, les variantes *çurkhîja* سرخیجه et *çurkhîca* سرخیچه. De là se dégage un suffixe diminutif چه:

bâghca	باغچه, petit jardin
dêgca	دیگچه, petit marmite
dukhtarca	دخترچه, petite fille.

II. Suffixes nominaux.

§ 241. Suffixes nominaux. — Nous venons aux suffixes qui étaient primitivement des substantifs indépendants, et qui ont pris leur valeur de suffixe par leur emploi fréquent comme termes déterminants d'un composé. Peu à peu réduits au rôle de simples indices d'idée, ils ont pris l'apparence d'un suffixe et ont fait passer les mots où ils paraissaient de la classe des composés dans la classe des dérivés.

Parmi les suffixes nominaux du persan, il en est un grand nombre que l'on peut suivre jusqu'aux anciens composés perses qui leur ont donné naissance : passons d'abord ceux-là en revue.

§§ 242—253. — A. Suffixes nominaux sortis de composés anciens.

Ce sont les suffixes

bad	بد
bâr	بار
bân	بان
dân	دان
kâr kar	کار کر

1. *Namâz* نماز vient de **namâc*, dérivé de **nama* (zend *nemem*, *Yt.* I, 21), formation parallèle à *nemô* (sscr. *namas*).

vâr âvar	وار آور
yâr yâd	یار یاد
gûn	گون
çtân	ستان
çâr	سار
dêç	دیس

§ 243. *bad.* — Le suffixe *-bad* بد dérive du perse *-pati,* maître, pehlvi *pat* 𐭯𐭲.

Pati s'emploie souvent en zend comme dernier terme de composé, pour marquer les titres de commandement :

aêthra-paiti, maître du foyer [1] (nom du prêtre du feu)
zañtu-paiti, » de la ville
vîç-paiti, » du village
nmânô-paiti, » de la maison
dahyu-paiti, » de la province
shôithra-paiti, » du pays.

aêthra-paiti devient le phl. 𐭠𐭲𐭥𐭱𐭯𐭲 *êr-pat,* p. *hêrbed* هیربد ; *zañtu-paiti, vîç-paiti, nmânô-paiti* deviennent le phl. *zand-pat* 𐭦𐭭𐭣𐭯𐭲, *vîç-pat* 𐭢𐭩𐭯𐭲, *mân-pat* 𐭬𐭠𐭭𐭯𐭲.

Le perse avait :

**magu-pati,* chef des mages ; d'où 𐭬𐭢𐭲𐭯𐭲 *magûpat,* p. *maubad* موبد
**çpâda-pati,* chef d'armée ; 𐭮𐭯𐭠𐭣𐭯𐭲 *çpâhpat,* p. *çipâhbad* سپاهبد.

On trouve encore en persan :

kuhbad کهبد, ermite ; litt. maître de la montagne
bârbad باربد, maître des cérémonies ; » maître de la cour.

§ 244. *bâr.* — Le suffixe *bâr* بار s'ajoute aux noms de lieu, en général aux noms de *pays maritimes.* C'est le mot zend *pâra,* côte (cf. *dûraêpâra,* la terre aux rives lointaines) [2] :

hindu-bâr هندوبار, le pays d'Inde, l'Hindoustan.
Zang-bâr زنگبار, le pays des Zang (côte orientale d'Afrique).
daryâ-bâr دریابار, pays maritime.
rûd-bâr رودبار, région fluviale.
jûi-bâr جوی‌بار, pays de rivières [3].

1. Voir p. 92, n. 2.

2. De là aussi le nom de la côte de Malâbâr ملابار (la côte du Malaya : *Malaya-pâra*).

3. Cf. زنجه *zinja* et زنجیر *zinjîr,* chaînes ; mais l'étymologie de ces

Il s'agit toujours, on le voit, de pays où l'on aborde par les côtes; de là l'emploi de *pâra.*

Il ne faut pas confondre ce suffixe *bâr* = *pâra* avec le suffixe *bâr* marquant itération et qui est le sanscrit *vâra,* fois. *Bâr,* fois, est un mot encore indépendant (p. 154):

bârî باری, une fois
bârhâ بارها, des fois.

§ 245. ***bân.*** — Le suffixe *bân,* ph. *pân* 𐭯𐭠𐭭, forme les noms de gardien; il vient du mot *pâna* (zend et sscr.), ce qui garde:

{ zend *râno-pâna,* ce qui garde les jambes, caleçon:
{ ph. *rân-pân* 𐭫𐭠𐭭.

ph. *pâç-pân* 𐭯𐭠𐭧𐭯𐭠𐭭, gardien. p. پاسبان
marz-pân 𐭬𐭠𐭫𐭦𐭯𐭠𐭭, gardien des frontières. مرزبان
çtôr-pân 𐭮𐭲𐭥𐭫𐭯𐭠𐭭, gardien des bêtes de somme *(*çtaora-pâna).*
zîndân-pân 𐭦𐭲𐭭𐭣𐭠𐭭𐭯𐭠𐭭, gardien de la prison.
grîv-pân 𐭪𐭫𐭦𐭢𐭯𐭠𐭭, armure protégeant le cou *(*grîva-pâna);* گریبان.

Il semble avoir pris une existence indépendante en se détachant des composés sous la forme affaiblie du suffixe: Firdousi a *bâni çuvârân* بان سواران, le chef des cavaliers, et de là viendrait le féminin *bânû* بانو, dame, maîtresse. Les Persans, du moins, expliquent ces mots *bân* et *bânû* comme identiques au suffixe *bân.* Mais il est permis de douter de l'exactitude de ce rapprochement: *bânû* paraît déjà en pehlvi (sous la forme *bânûk* 𐭡𐭲𐭭𐭥𐭪) : or, le suffixe *bân* est encore *pân* en pehlvi et il serait étrange que le même *p,* initial, se fût affaibli, et médial, se maintînt encore.

§ 246. ***dân.*** — Le suffixe *dân* indique le lieu où est un objet; forme ancienne *dâna,* de *dâ,* placer; phl. *dân* 𐭣𐭠𐭭.

pehlvi *gôsht-dân* 𐭪𐭲𐭧𐭲𐭣𐭠𐭭, place de la viande.
barçom-dân 𐭡𐭫𐭧𐭲𐭣𐭠𐭭, place du Barsom.
zîn-dân 𐭦𐭲𐭭𐭣𐭠𐭭, place des chaînes[1] (?), prison; p. زندان.
açtô-dân 𐭠𐭧𐭲𐭥𐭣𐭠𐭭, place des os, cimetière.
âtash-dân 𐭠𐭲𐭕𐭠𐭱𐭣𐭠𐭭, place du feu, foyer.
persan *âb-dân* آب دان, place de l'eau, vase à eau.

deux mots est obscure. Peut-être le premier élément de *zîndân* 𐭦𐭲𐭭𐭣𐭠𐭭 est-il le mot ordinaire *zîn* 𐭦𐭲𐭭, armes, et *zîndân* serait-il primitivement « le dépôt d'armes, l'arsenal ».

[1] Cf. la note précédente.

mai-dân مى دان, place du vin, cellier.
bôi-dân بوى دان, place des parfums, encensoir.
jâma-dân جامه دان, place des vêtements, garde-robe.

§ 247. *kâr, kar.* — Le suffixe *kâr-gâr, gar,* forme en général des noms de métier; cf. sscr. *kâra,* action; z. *kara,* agent.

A. — *Kâr gâr,* du substantif *kâra,* action, forme :

1° des adjectifs ou noms de métier dérivant d'anciens composés possessifs; *ham-kâr,* coopérateur, signifie littéralement « qui a action ensemble » (**ham-kâra*[1]) : *vinâç-kâr,* pécheur, vient de **vinâtha-kâra,* « qui a commission de fautes ».

ziyân-kâr زيانكار, qui fait du dommage;
kâmak-kâr كامه‌كار, qui accomplit son désir; كامه‌كار, heureux.
p. *âfrîd-gâr* آفريدگار, créateur (qui fait création).
âmûz-gâr آموزگار, qui instruit (qui fait instruction).
âmîz-gâr آميزگار, qui se mêle à la société.
parvard-gâr پروردگار, qui nourrit (qui fait entretien), Dieu.
parhûz-gâr پرهيزگار, qui s'abstient (qui fait abstention).
tarç-gâr ترسگار, qui craint (qui exerce crainte).
shâd-gâr شادگار, joyeux (qui fait joie).
çâz-gâr سازگار, convenable (qui fait convenance).
çitam-gâr ستم‌گار, violent (qui fait violence).
kard-gâr كردگار, créateur.

2° des substantifs, anciens composés de dépendance :
daçt-kâr دستكار, « œuvre des mains » ;
yâd-gâr يادگار, souvenir, littéralement « action de mémoire ».

B. — *kar,* du substantif *kara,* agent, forme des adjectifs à sens actif :

ph. *pîrôz-kar* 𐭯𐭩𐭫𐭥𐭪𐭫, victorieux, پيروزگر.
tuvân-kar 𐭬𐭥𐭢𐭭𐭪𐭫, puissant, riche, توانگر.
bazak-gar 𐭡𐭦𐭦𐭪𐭣𐭪𐭫, criminel, بزه‌گر.
amâr-gar 𐭠𐭬𐭠𐭫𐭪𐭫, calculateur.
karfak-gar 𐭪𐭫𐭯𐭠𐭪𐭪𐭫, qui fait de bonnes œuvres.
ôj-gar 𐭠𐭪𐭦𐭪𐭫, fort.
khutâi-gar 𐭪𐭲𐭥𐭠𐭩𐭪𐭫, souverain.

1. Formation purement théorique; car *ham-kâr* en particulier peut être un composé de la période persane, formé de toutes pièces.

En persan, il sert surtout à former des noms de métier :

kâr-gar کارگر, artisan.
âhan-gar آهنگر, qui travaille l'airain.
angisht-gar انگشتگر, charbonnier.
râmish-gar رامشگر, musicien[1].
kafsh-gar کفشگر, cordonnier.
kûza-gar کوزه‌گر, potier.

Les suffixes *kâr gâr* et *gar* alternent assez souvent :
pêsh-kâr et *pêsh-gar*, پیشکار et پیشگر, domestique (litt. qui fait les œuvres préparatoires).
daryâ-kâr دریاکار, marin (travailleur de la mer)
daryâ-gar دریاگر.
çitam-kâr ستمکار, artisan de violence
çitam-gar ستمگر.

§ 248. Suffixes *vâr vâra; var.* — Dans ces suffixes qui forment des adjectifs possessifs et des substantifs, se sont confondus deux mots d'origine différente :

1° Le mot *bara*, qui porte, de la racine *bar*, porter :

2° Le mot *vâra vara*, qui se présente trois fois dans l'Avesta, comme second terme de composés, dans les mots suivants :

gaoshâvare, ornement d'oreille.
gadhavara, porteur de massue (yô gadâm *dadhâra*).
çâravâra, coiffure de tête.

Il n'est pas certain que ce soit le même mot dans les trois composés; dans le dernier, *vâra* semble venir de la racine *var*, envelopper, et être « l'enveloppe » ; *vara* dans *gadhavara* est traduit comme s'il était un affaiblissement de *bara;* et dans *gaoshâvare, vare* semble identique au sanscrit *vara*, objet précieux.

1° Le suffixe *bara* s'est confondu en persan avec le suffixe dérivé de *vara* ou *vâra*, parce que le *b* s'est généralement changé en *v* : mais le pehlvi distingue encore les deux suffixes :

dât-bar 𐭤𐭠𐭲𐭥𐭫, **dâtô-bara*, porte-loi; le juge;
persan : *dâvar* داور.
daçt-bar 𐭣𐭮𐭲𐭥𐭫, **daçtô-bara*, porte-enseignement (p. 115, n. 1);
persan : *daçtûr* دستور.
mizd-bar 𐭬𐭩𐭦𐭣𐭥𐭫, **mîzdô-bara*, porte-salaire, mercenaire;
persan : *mizdbar* et *mizdvar* مزدور.

2. Littéralement « qui fait plaisir »; c'est le *glee-man* des ballades anglaises.

Joindre à cela le persan تاجور *tâjvar,* porte-couronne; perse *taka-bara.*

Le *b* primitif est resté dans *paighambar* پیغمبر, ph. 𐭯𐭩𐭲𐭠𐭥𐭱.

C'est le primitif *vâra vara,* quelle qu'en soit l'origine, qui se retrouve dans :

phl. *çâr-vâr* 𐭧𐭠𐭫𐭥, coiffe — z. *çâravâra.*
umît-vâr 𐭠𐭥𐭩𐭲𐭥, qui a de l'espoir — أميدوار.
kîn-var 𐭪𐭩𐭭𐭥, qui a de la rancune — p. كينه‌ور كينور.
âj-var 𐭠𐭦𐭥, qui a des désirs — آزور.
ôj-var 𐭠𐭥𐭦𐭥, qui a la force.
gat-var 𐭪𐭠𐭲𐭥, qui porte la massue (z. *gadhavara*).
ranj-var 𐭫𐭠𐭥𐭦𐭥, qui a du chagrin — رنجور.
mâtak-var 𐭬𐭠𐭲𐭠𐭪𐭥, principal — مايه‌ور (p. 70, n. 1).

persan *dânish-var* دانشور, qui a de la science.
nâm-var نامور, qui a de la réputation.
zûr-var زورور, qui exerce de la violence.
çar-var سرور, qui tient la tête, chef.
kadî-var كديور, maître de maison.
hunar-var هنرور, qui a du mérite.

Une forme secondaire **vâraka,* ph. *vârak,* persan *vâra,* a donné : phl. *gôshvârak* 𐭪𐭥𐭱𐭧𐭥𐭫𐭪, boucle d'oreille, p. گوشوار et گوشواره; c'est le zend *gaoshavare.*

persan *mushtvâra* مشتواره, poignée, de *musht,* poing.
hamvâra همواره, toujours, de *ham.*

L'on trouve aussi le suffixe *âvar,* dérivé de *âvurdan,* apporter : mais c'est plutôt un mot qu'un suffixe, et il forme des composés plutôt que des dérivés, car il a encore un sens indépendant parfaitement clair : « qui apporte ».

On trouve la formation en *âvar* à côté de celle en *var* dans : *jangâvar* جنگاور, de *jang,* combat, à côté de جنگور *jangvar;* belliqueux.
bakhtâvar بختاور, de *bakht,* fortune, à côté de *bakhtvar;* heureux.

Il est cependant possible que ce suffixe *âvar* soit à *var* dans le même rapport que *âvand* à *vand* (p. 286), et que par suite il n'y ait là qu'une action de l'analogie.

Comme *âvarad* se contracte en *ârad,* le suffixe *âvar* se contracte en *âr* : par exemple, dans *çâlâr* سالار, vieillard, pour **çâl-âvar.*

§ 249. Suffixes *yâr* يار; *yâd* ياد. — On a vu plus haut les raisons qui donnent lieu de croire que le suffixe *yâr* répond au zend *dâta* (p. 73).

Comme étape intermédiaire entre *dâta* et *yâr* se place le suffixe *yâd* ياد, qui a donné :

Zemyâd, le génie de la terre, de *zem*, terre.
bunyâd, fondement, de **buni-dâta*.
firyâd, secours, de **friyô-dâta* (p. 74).

§ 250. *yûn*. — *Gûn* گون, couleur (z. *gaona*), qui est resté mot indépendant, sert de suffixe latent, sous forme contracte, dans چون *cûn*, comment? de *cigûn*, «de quelle couleur?», *zaryûn* زريون, jaune, de *zairi-gaona* (p. 115).

Il n'a rien à faire dans *nigûn* نگون, renversé, qui est en pehlvi *nikûn* et doit se diviser en *nik-ûn*, de **nika* «qui est en bas», formé de *ni*, comme *frâka* de *fra* (p. 281).

§ 251. *çtân*. — *Çtân*, suffixe de lieu et de pays; perse *çtâna*, lieu.

zend *açpô-çtâna*, lieu des chevaux, écurie.
ushtrô-çtâna, écurie de chameaux.
gavô-çtâna, étable, ph. *gôçtân* 𐭪𐭥𐭮𐭭.

ph. *êrpat-içtân* 𐭠𐭩𐭯𐭠𐭮𐭩𐭪𐭮𐭭, lieu où enseigne le Herbed.
dibîr-içtân 𐭣𐭩𐭱𐭩𐭮𐭩𐭪𐭮𐭭, école (lieu du *dibîr*, l'écrivain).
farhang-içtân 𐭯𐭫𐭲𐭢𐭩𐭪𐭮𐭭, école (lieu de l'instruction).
pâi-çtân 𐭯𐭠𐭩𐭪𐭮𐭭, lieu du troupeau (*pâi* = z. *paçu*).
dakhmak-içtân 𐭣𐭠𐭪𐭲𐭥𐭠𐭪𐭩𐭪𐭮𐭭, cimetière (lieu du *dakhma*).
nîrang-içtân 𐭭𐭩𐭫𐭫𐭠𐭪𐭩𐭪𐭮𐭭, livre (lieu des formules).
dashtân-içtân 𐭣𐭠𐭱𐭮𐭠𐭪𐭩𐭪𐭮𐭭, lieu de la femme *dashtân*.
dât-içtân 𐭣𐭠𐭮𐭩𐭪𐭮𐭭, loi (lieu de justice).
çag-içtân 𐭪𐭠𐭢𐭩𐭪𐭮𐭭, le pays des Saces (des Σάκαι, les Scythes; Seistân).

persan *bô-çtân* بوستان, bosquet (lieu des parfums).
gul-içtân گلستان, roseraie.
kôh-içtân كوهستان, pays de montagnes.
shahr-içtân شهرستان, ville.
rêg-içtân ريگستان, pays de sables.
behâr-içtân بهارستان, printemps.
tâb-içtân تابستان, été.

zem-içtân زمستان, hiver.
mai-çtân میستان, taverne (de *may* vin).
dab-içtân دبستان, pour *adabiçtân* (école : *adab*, ادب mœurs).

Cf. *Tabariçtân, Farçiçtân, Lâriçtân, Hindûçtân* etc.

§ 252. *çâr.* — *Çâr* سار, marque similitude : *gurg çâr* گرگ‌سار, semblable à un loup. Il passe de là à désigner les lieux par leur caractère : کوهسار *kôhçâr*, pays de montagne.

Ce suffixe est identique au mot *çâr* سار, tête; zend *çara, çâra :* il paraît en composition avec ce sens dans :

nigûn-çâr نگونسار, tête en bas;
gâv-çâr گاوسار, tête de bœuf (nom de la massue de Ferîdûn);
çabuk-çâr سبک‌سار, tête légère, éventé.

Déjà en zend, *çara* s'emploie comme second terme de composé avec le sens de « capital, ayant pour principal objet » : *asha-çarem manô, vacô*, pensée, parole, « qui est toute de sainteté ».

De là les expressions comme :

sharm-çâr شرمسار, honteux de شرم honte.
khâk-çâr خاکسار, vil de خاک poussière.
gurg-çâr گرگ‌سار, semblable à un loup (گرگ).
mâr-çâr مارسار, semblable à un serpent (مار).
çag-çâr سگسار, semblable à un chien (سگ).

et en parlant des pays :

kôh-çâr کوهسار, littéralement « montagneux », pays de montagne.
câh-çâr چاه‌سار, « semblable à un puits »; mine.
mushk-çâr مشکسار, lieu parfumé (qui répand le musc).
namak-çâr نمکسار, saline (de نمک, sel).
shâkh-çâr شاخسار, lieu où il y a beaucoup de branches.
rukh-çâr رخسار, visage (lieu des joues).

§ 253. *dêç.* — Le suffixe *dêç* دیس marque similitude; z. *daêça*[1].

khôr-dêç خوردیس, semblable au soleil.
khâya-dêç خایه‌دیس, semblable à un œuf (champignon).
ṭâq-dêç طاقدیس, en forme de voûte.

1. *Daêça* paraît une fois, au sens de vision, rêve (*Yt.* XIII, 104); le sanscrit *deça* a pris le sens tout différent de pays (primitivement direction; de *diç*, montrer).

B. Suffixes nominaux d'époque ou d'origine incertaine.

§ 254. — Nous arrivons à des suffixes nominaux qui ne se retrouvent pas dans les textes que nous possédons de la langue ancienne, mais dont quelques-uns pourtant dérivent certainement d'une composition ancienne. L'un d'entre eux, *zâr*, se retrouve même très probablement en vieux perse (voir § 257).

§ 255. *âçâ, çân, çâ.* — Les suffixes *âçâ* آسا et *çân* سان ou *çâ* سا forment des adjectifs marquant similitude et espèce :

shîr-âçâ شیرآسا, semblable à un lion.
pîl-çâ پیل‌سا, semblable à un éléphant.
babar-çân ببرسان, semblable à un tigre.
yak-çân یکسان, de la même espèce, égal.

De plus le suffixe *çân*, comme *çâr* (p. 252) et pour le même motif, sert à former des noms de lieux :

khâr-çân خارسان, pays d'épines, de buissons (de خار épine).
shâr-çân شارسان, pays de villes (de شهر ville).
kâr-çân کارسان, lieu de travail, atelier (de کار travail).

Le mot *çân* existe à part; il signifie *coutume, mode;* de là son emploi dans les adjectifs de similitude. Les dictionnaires donnent le même sens pour *âçâ*.

§ 256. *mân.* — Le suffixe *mân* مان indique ressemblance; c'est la racine de *mâniçtan* مانستن, ressembler :

shîrmân شیرمان, semblable à un lion.

Ce suffixe se confond avec celui qui est né des composés anciens avec *manah*, esprit (p. 261), tels que شادمان, content, qui est le zend *shâtô-manô*.

§ 257. *zâr.* — Le suffixe *zâr* زار forme des noms de lieu. Ce suffixe est écrit en pehlvi 𐭪𐭠𐭫 *çâr* ou *jâr* :

phl. 𐭪𐭠𐭫 *gul-câr*, lieu des roses, roseraie, گلزار.
𐭪𐭠𐭫 *kêsh-câr*, lieu de labour, champ.
𐭪𐭠𐭫 *gôçpend-câr*, lieu des bestiaux, pâturage.
𐭪𐭠𐭫 *ûzdêçt-câr*, lieu des idoles, temple.
𐭪𐭠𐭫 *kârî-câr*, lieu de bataille, کارزار.
p. بازار *bâzâr*, marché (perse *abâcari;* vol. II, 131).
آتش‌زار *âtash-zâr*, temple du feu.

لالزار *lâl-zâr*, mine de rubis.
هندوزار *Hindû-zâr*, synonyme de *Hindû-çtân*.

Le suffixe زار, ﺪﻌﻣ, vient probablement du perse *-cari* (voir l. l.), racine *car*, aller, marcher; p. *carîdan* چریدن, aller, et en parlant des animaux, paître; *gôçpend-câr* est proprement «le lieu où vont les bestiaux».

§ 258. *fâm.* — Le suffixe *fâm* فام, prononcé aussi *vâm bâm pâm*, وام بام پام, indique couleur et similitude et est sans doute un ancien substantif signifiant couleur :

mushk-fâm مشکفام, couleur de musc.
gul-fâm گلفام, couleur de rose.
çipîd-fâm سپیدفام, de couleur blanche.
çiyâh-fâm سیاهفام, de couleur noire.

§ 259. *vash.* — Le suffixe *fash vash* indique similitude :

shâh-vash شاهوش, royal.
çarv-fash سروفش, tel qu'un cyprès.
mâh-vash ماهوش, tel que la lune.

Vash semble dérivé de *vakhsha*, taille, croissance.

§ 260. *lâ, tâ, lâkh, lân, vay.* — *Lâ* لا est un mot qui signifie «pli» et forme les multiplicatifs : دلا, décuple; cf. p. 152.

Tâ تا est un mot signifiant «branche» et qui forme les multiplicatifs: pehlvi ﺪﻌﻣ *tâk;* cf. p. 152.

Lâkh لاخ (comme mot isolé «rocher») forme des noms de lieu :

dîv-lâkh دیولاخ, lieu habité par les Dîvs.
çang-lâkh سنگلاخ, lieu pierreux.
rûd-lâkh رودلاخ, lieu où se réunissent plusieurs fleuves.

Lân لان a la même fonction; il ne s'emploie pas isolément : نمکلان, saline, de *namak*, sel. Peut-être est-ce une variante de *dân* (*l* pour *d;* cf. p. 71 sq.).

Le suffixe *vay* وی, qui, joint aux noms de nombre, indique le rapport de quotité, est probablement un ancien démonstratif (p. 152).

§ 261. *îr, îra; shan; âl; la; û; âb.* — Je viens à quelques suffixes obscurs dont la nature, pronominale ou nominale, reste indécise : *îr, îra, shan, âl, la, û, âb.*

îr, îra. — Le suffixe *îr* se rencontre dans :

dil-îr دلير, qui a du cœur (synonyme de *dil-âvar*).

dib-îr دبير, écrivain. Je mets ce mot dans cette classe parce qu'il me semble dérivé du perse *dipi* « inscription ».

Nabîra نبيرة, petit-fils, de *nap*, forme écourtée de *napâṭ* et qui a donné le sassanide *napî*, petit-fils.

Il est peu probable que *îr* soit contracté de *yâr* : peut-être dérive-t-il d'un ancien suffixe *îra*.

shan. — Le suffixe *shan* شن forme des noms de lieu du genre de زار :

gul-shan گلشن, roseraie = *gul-zâr*, *gul-içtân*.

âl. — De *cang* چنگ, griffe, on fait *cangâl* چنگال (même sens).

de *dumb* دنب, queue, on fait *dumbâl* دنبال, bout.

la. — *la* له, suffixe péjoratif ou diminutif :

mardla مردله, petit homme.

û. — Suffixe diminutif :

puçarû پسرو, un petit fils.

dêzû ديزو, petite marmite.

âb. — Suffixe de noms propres qui se rencontre dans :

Çuhrâb سهراب

Mihrâb مهراب

Rûdâb(a) رودابه

Çûdâb(a) سودابه [1]

et qui n'est point le mot *âb*, eau, car on le retrouve comme finale dans la forme pehlvie du nom de *Fraŵhraçyan* qui devient *Afrâçyâb* (ou *Afrâçyâp* ou *Afrâçyâf*, le signe final ayant ces trois valeurs).

Même terminaison dans le nom de *Ardâi Vîrâf* ارداى ويراف (Vîrâp ou Vîrâb).

Des transcriptions parsies ont *Afrâçyâk*, ce qui ramènerait le nom dans l'analogie générale des thèmes pehlvis; mais il n'y a pas à douter que la forme pehlvie n'ait été en labiale : les manuscrits le prouvent et la prononciation persane l'exige, sans parler de l'analogie de *Çuhrâb*, *Mihrâb*, etc.

1. Dans la légende arabo-persane, Çûdâba s'appelle Soda سعدى (vol. II, 224).

C. Dérivation par préfixes.

Une partie des préfixes de l'ancienne langue sont morts : quelques-uns se sont maintenus jusqu'à nos jours; d'autres se sont conservés dans des dérivés qui jouent le même rôle.

I. Préfixes perses morts en persan.

II. Préfixes semi-vivants.

III. Préfixes vivants.

I.

§§ 262. Préfixes perses morts en persan. — Les préfixes suivants sont morts, c'est-à-dire que la langue ne les reconnaît plus dans les mots anciens transmis par la tradition, et qu'elle ne peut plus par suite les utiliser pour dès formations nouvelles :

â, abi, ava, ham, pati, parâ, pari, ni, upa, uz, vi (peut-être *fra* et *apa*).

§ 263. *â*. — Le préfixe *â* marque l'arrivée ou la présence au lieu où l'on est :

imâm dahyâum mâ *âjamiyâ* (H. 19) :

« qu'il n'arrive point en cette contrée! »

Le préfixe *â* est resté dans un certain nombre de verbes persans :

â-madan	آمدن, arriver	perse *â-gam, â-gmatanaiy.*
â-râçtan	آراستن, orner	**â-râd.*
â-râmîdan	آرامیدن, reposer	**â-ram.*
â-vurdan	آوردن, apporter	*â-bar.*
â-çûdan	آسودن, reposer	**â-çu*[1].

Cet *â* préfixe se cache parfois dans le groupe initial *yâ*, pour un ancien *â-ya*, *â* ayant été absorbé dans *yâ* (p. 111); ainsi *yâftan* یافتن, obtenir, est pour **âyâftan*, comme le prouve le zend *âyap-tem* : le pehlvi *âyâftan* a gardé fidèlement la forme normale.

yâçîdan یاسیدن, désirer, *yâça* یاسه, désir, sont pour **âyâçîdan*, **â-yâça*; zend *â-yâç*, désirer.

1. Voir vol. II, p. 134.

â s'employait comme préposition indépendante; au moins en est-il ainsi en zend (et en sanscrit) : il indiquait la direction : *vahishtem â ahûm,* vers le Paradis; *âpem â,* vers l'eau; *â taṭ hañjamanem,* à cette réunion; *âzañgaêibyaç-,* jusqu'aux chevilles; *ahmaṭ â,* d'ici. Cette préposition reste dans les composés persans comme lab*â*lab, لبالب, lèvre contre lèvre, de lèvre à lèvre; daç-t*â*çang دستاسنگ, fronde (litt. « main à la pierre »).

Le pehlvi connaît encore le préfixe *â;* car il traduit *âdahvyunâm* ashaonām (*Y.* XXVI, 28) « des justes qui sont dans ce pays » par *âdâlîgânci* ahlavân.

§ 264. ***abi.*** — *Abi,* zend *aiwi;* est devenu *af, av :*

af-rôkhtan افروختن, *av-rôkhtan* اوروختن, enflammer; ph. 𐭠𐭥𐭫𐭥𐭪; de **abi-ruc.*

af-çar افسر, couronne, de **abi-çara,* tour de tête; *af-çôç* افسوس, raillerie, de **abi-çaoca* (vol. II, p. 131).

Les racines commençant primitivement par un *s* non protégé, lequel disparaît en perse et en zend, le retiennent après le préfixe *abi,* dont l'*i* final change le *s* en *sh.* Par exemple *smar,* se souvenir, devient en zend *mar,* le *s* initial s'étant changé en *h,* puis étant tombé; après *aiwi* (forme zende de *abi*), il se maintient sous la forme *sh,* et l'on a par exemple *aiwishmaretô;* de là la forme pehlvie *ôshmartan* 𐭠𐭥𐭱𐭬𐭫𐭭, d'où plus tard, le *ô* initial étant pris pour une prothèse euphonique, destinée à éviter un groupe initial, la forme commune *shumardan* شمردن. De là le substantif *shumâr* شمار, à côté de *mar* مر, celui-ci étant dérivé du verbe simple perdu, dont le *s* initial était disparu.

Le verbe *shitâftan* شتافتن, se hâter, dérive d'une forme *ôshtâftan* 𐭠𐭥𐭱𐭲𐭠𐭯𐭲𐭭, transcrite par erreur en parsi *hvashtâftan : ôshtâftan* nous fait remonter à un verbe *abishtap-* (p. 206).

§ 265. ***ava.*** — *Ava,* dans z. *ava-kan, ava-çtâ,* etc. implique l'idée d'en bas :

uftâdan افتادن, tomber; ph. *ôpaçtan* (p. 210; 211, n. 3); z. *ava-pat.*

ôbâshtan اوباشتن, remplir, avaler; *ava-par* (p. 207).

§ 266. ***ham.*** — *Ham* (p. *hâgmaṭâ,* venus ensemble) se conserve sous la forme ان dans :

ambâshtan انباشتن, remplir de **ham-par* (p. 208).

angâshtan انگاشتن, penser **ham-kar* (p. 209).

anjaman انجمن, assemblée — z. *hañjamana.*
andâm اندام, membre — z. *hañ-dâma.*

Quelquefois l'aspirée reste : *hambâz* همباز, compagnon de jeu; c'est dans les cas où l'on a conservé la conscience du rapport du préfixe avec la préposition *ham* هم.

§ 267. ***pati.*** — *Pati* (zend *paiti-jaç,* venir au devant) est devenu :

pât	پاد :	*pâdishâh* پادشاه	(p. 67).
paḏ	پذ :	*paḏîraftan* پذیرفتن	(p. 66).
pazh	پژ :	*pazhmurdan* پژمردن	(p. 66).
pai	پی :	*paimûdan* پیمودن	(pp. 66—67).

§ 268. ***parâ, pari.*** — Le préfixe *parâ (parâ-bar,* emporter; *parâ-raç)* est devenu *par :*

pardâkhtan پرداختن, rejeter, vider; suppose un type *parâ-tâcay-* (p. 204).

parâgandan پراگندن, disperser; double suffixe : *para-â-;* la racine est *kan;* cf. *af-gandan* افگندن, jeter.

pari (zend *pairi-jaç,* aller autour) semble resté dans *pîrâmûn* پیرامون (p. 244); il est resté dans :

parvâr پروار, z. *pairivâra,* galerie.

parvardan پروردن, nourrir, entretenir *(pari-bar).*

-paraçt پرست, adorateur (de **pari-çtâ;* p. 198).

§ 269. ***ni.*** — *ni (ni-kan; ni-pish; ni-çtâ; ni-shad) :*

nishaçtan	نشستن, s'asseoir	*ni-shad.*
numûdan	نمودن, montrer	**ni-mâ.*
pivishtan	نوشتن, écrire	perse *ni-pish.*
nihâdan	نهادن, déposer	zend *ni-dâ.*
nivîd	نوید, nouvelle	cf. zend *nivaêdhayêmi,* j'annonce.
nivâkhtan	نواختن, chanter; caresser (de la parole)	**ni-vac (?).*
nigûn	نگون, renversé	de **nika* (p. 281).
nigâh	نگاه, connaissance	**ni-kâça.*

§ 270. ***upa.*** — *upa* (p. z. *upaçtâ,* secours) est resté dans :

pagâh	پگاه, le matin	**upa-gâthu*
padîd	پدید, manifeste	**upa-dîta* (ou **upa-dîti*)

pâzend پازند, explication du zend **upa-zañti*
phl. *patûk* پتوک, fort **upa-taoka* (p. 241).

§ 271. *uz.* — *uz (ud-pat; uçatashana)* est resté dans :

zunûdan زنودن, pousser des gémissements **uç-nu* (p. 194)
azdûdan ازدودن, *zudûdan* زدودن, purifier *uç-du* (p. 195)
âzmûdân آزمودن, pratiquer **â-uz-mâ* (p. 197).

Le pehlvi emploie encore *uz* اوز d'une façon consciente : *uzdahyu*, hors du pays, opposé à *âdahyu* (voir plus haut, p. 300), est traduit *uzdâhîk* اوزدهیک.

§ 272. *vi.* — *vi* (zend *vi-tar, vi-tac, vi-ric*) est resté dans le grand nombre de mots commençant par *gu* (p. 58) :

gu-zîdan	گزیدن, cueillir	*vi-ci.*
gu-dâshtan	گذاشتن, passer	*vi-tar.*
guḍûkhtan	گذاختن, fondre	*vi-tac.*
gu-shâdan	گشادن, ouvrir	**vi-shâ.*
gu-çiçtan	گسستن, rompre	**vi-çard.*
gu-mâshtan	گماشتن, confier	**vi-mar.*
gu-mîkhtan	گمیختن, mêler	**vi-miç.*
gu-mân	گمان, doute	*vi-manô.*
gu-rêkhtan	گریختن, s'enfuir	*vi-ric.*
gu-vâ	گوا, témoin	**vi-kâç.*

Pour les préfixes *fra* et *apa*, voir § 283.

II.

§§ 273-274. Préfixes semi-vivants.

Entre les préfixes morts et les préfixes vivants se placent deux préfixes qui ne servent plus à des formations nouvelles, mais dont le sens est néanmoins encore apparent et visible. Ce sont les préfixes : *duzh*, mal; *hu, khu*, bien.

§ 273. *dush.* — *dush, duzh;* perse-zend *dush, duzh;* phl. *dush* دوژ :
perse *duzh-yâirya*, démon de la mauvaise année, stérilité.
phl. *dush-khîm* دوژخیم, mauvais, méchant; de *dush*, mal, et de *khîm* (zend *haêm*), caractère, persan خیم.
dush-âkâç دوژاوساس, mal informé.

dush-khvâr 𐭤𐭥𐭮𐭥𐭥𐭫, difficile, de *dush* et de *khvâr* 𐭥𐭥𐭫, aisé (z. *hvâthra*), persan دشوار (v. vol. II, 192).

dush-cashm 𐭤𐭥𐭮𐭲𐭭𐭩, malveillant, littéralement : mauvais œil, de *dush* et de *cashm*, œil.

dush-man 𐭤𐭥𐭮𐭲, ennemi, zend *dush-mainyu;* persan دشمن.

dush-nâm 𐭤𐭥𐭮𐭲, insulte, de *dush* et de *nâma*, nom; persan دشنام.

§ 274. *hu.* — *hu-khu;* perse *[h]u-*, zend *hu-*, phl. *hu*[1] 𐭥 :

perse : *u-martiya*, aux hommes bons.
uv-açpa, aux chevaux bons.
u-barta, bien traité.
u-fraçta, bien puni.
zend *hu-çravah*, à belle réputation.
hu-baoidhi, à bon parfum.
ph. *hu-khîm* 𐭥𐭲𐭭, à bon caractère.
hu-bôi 𐭥𐭥𐭩, à bon parfum.
hu-çrav 𐭥𐭮𐭥𐭫, à bonne réputation.
hu-cashm 𐭥𐭮𐭲𐭭𐭩, au bon regard.

De même en persan :

خرّم *khurram*, agréable, pazend *hûram*, ph. 𐭥𐭥𐭫 *huram;* de **hu-rama* (?).

خجسته *khujjaçta*, béni, **hu-jaçta*, opposé à *gujaçta*, maudit, de **vi-jaçta;* cf. zend *ajaçta* (p. 58, n. 2).

هنر *hunar*, mérite z. *hu-nara.*

خرسند *khorçand*, agréable; 𐭥𐭮𐭮𐭭𐭣 : de **hu-raçant* (p. 20, note).

III.

§ 275. **Préfixes vivants.** — Viennent enfin un petit nombre de préfixes vivants, que le persan emploie dans un grand nombre de formations et qui jouent le rôle des préfixes anciens. Quelques-uns sont d'anciennes prépositions préfixes, d'autres sont dérivés de prépositions anciennes ou des formations nominales anciennes.

Anciennes prépositions préfixes :

bar بر; *dar andar* در اندر; *vâ* وا.

1. Et *khu*, *h* et *kh* étant représentés en pehlvi par le même signe.

Préfixes dérivés d'anciennes prépositions ou de mots anciens :
bâz باز; *firâz* فراز; *pêsh* پیش;
bîrûn بیرون; *furûd* فرود; *judâ* جدا.

§ 276. ***bar***. — *bar* بر, ph. *apar* 𐎠𐎱𐎼; la forme ابر se retrouve encore en persan dans Firdousi; *bar* dérive du perse *upari* (p. 241); il s'emploie encore isolément comme préposition au sens de *sur* et comme préfixe avec le même sens ou une nuance analogue :

de *dâshtan*, tenir, on fait *bar dâshtan* بر داشتن, tenir en haut, élever;

de *shudan*, aller, on fait *bar shudan* بر شدن, monter.

§ 277. ***dar***. — *dar andar*, du perse *antar*, dans (*antar imâ dahyâva*, dans ces provinces); comme préposition, il signifie *dans;* comme préfixe, il indique pénétration :

andar âmadan اندر آمدن, entrer dans.
» *shudan* اندر شدن, »
» *zadan* اندر زدن, pénétrer en frappant.
» *yâftan* اندر یافتن, obtenir dans (c'est-à-dire accueillir, aider; comprendre).

§§ 278—279. ***bâz, firâz***. — *bâz*, en arrière, *firâz*, en avant, sont des dérivés de *apa* et de *fra*. La langue ancienne formait des adjectifs de direction au moyen de prépositions auxquelles elle ajoutait le suffixe *ac* : le sanscrit disait de *apa, apâc;* de *fra, frâc;* ainsi le perse et le zend. L'on voit en zend ces adjectifs devenus invariables et employés avec le verbe comme de véritables préfixes (vol. II, 108) :

Nôiṭ airyâo daṅhâvô *frâsh hyâṭ* haêna (*Yt.* VIII, 56) :
« Point n'avancerait l'armée ennemie sur les contrées aryennes! »

Mithrôdrujăm *apâsh* gavô dârayêiti :
« Des parjures Mithra repousse les bras » (*Yt.* X, 48)[1].

Des formes perses *apâc frâc* dérivent :

§ 278. 1° ***bâz***. — ph. *apâj* 𐎠𐎱𐎹, persan *abâz* اباز, *bâz* باز, qui marquent mouvement en arrière.

1. Voir vol. II, 108 sq.

bâz dâshtan باز داشتن, tenir en arrière, retenir.
bâz kardan باز کردن, mettre en arrière, écarter; ouvrir.
bâz gardîdan باز گردیدن, tourner en arrière, revenir.
bâz guftan باز گفتن, parler en retour, répondre.

Apâj 𐬀𐬞𐬀𐬎 est en pehlvi la traduction normale de *apa,* aussi bien dans les composés nominaux que dans le verbe : *apa-zadhah* est traduit *apâj kûn* 𐬀𐬞𐬀𐬎 𐬐𐬀𐬥.

§ 279. 2° *firâz.* — Ph. *frâj* 𐬐𐬭𐬀𐬎, persan *firâz* فراز, marque mouvement en avant ou en haut. Il s'emploie comme adjectif et comme préfixe verbal, mais non plus comme préposition :

firâz kardan فراز کردن, ouvrir (sscr. *prâc-kar*).
firâz âvurdan فراز آوردن, faire avancer.
firâz âmadan فراز آمدن, avancer.

§ 280. *bîrûn.* — *bîrûn* بیرون, dehors; préposition, substantif et préfixe; comme préfixe : *bîrûn âmadan* بیرون آمدن, aller dehors, sortir.

Sur la formation, voir p. 281.

§ 281. *pêsh.* — *pêsh* پیش, devant; préposition et préfixe : du perse *patish* (p. 70).

pêsh âmadan پیش آمدن, venir devant, approcher.
pêsh âvurdan پیش آوردن, apporter devant, apporter.
pêsh giriftan پیش گرفتن, prendre devant, entreprendre.

Quoiqu'il soit séparable dans ces verbes, il est possible que tel d'entre eux ne soit pas refait de toutes pièces, mais dérive directement d'un composé ancien : par exemple *pêsh giriftan,* qui serait *patish-garb ;* ainsi s'expliquerait l'écart de sens entre le mot total et la somme des éléments.

Il est inséparable dans des composés anciens où le sens du préfixe est devenu insensible :

pêshkâr پیشکار, serviteur (**patish-kâra*).
pêshkash پیشکش, don d'un supérieur (**patish-karsha*).

§ 282. *furûd.* — *furûd* فرود et *furû* فرو, en bas; ph. *frôt* 𐬐𐬭𐬀𐬙, parsi *frôṭ*: de **fravatâ* (vol. II, 154) :

furûd âmadan فرود آمدن, descendre.
» *shudan* فرود شدن, être submergé.
» *guḍâshtan* فرود گذاشتن, laisser tomber, négliger.

§ 283. ***frâ, vâ.*** — *frâ* فرا et *vâ* وا ont le sens de *frâz* et *bâz* et semblent les représentants directs de *fra*[1] et de *apa*, auxquels ils sont dans le même rapport que *pa-* à *upa*. La différence de quantité peut n'être qu'orthographique, le ا marquant la qualité de la voyelle, comme dans بِا à côté de بِه, dans نَا à côté de نَه.

§ 284. ***bê.*** — *bê* بی, sans, se préfixe aux substantifs pour former des adjectifs négatifs. Forme ancienne : ابی *abê*, pehlvi *apê* 𐭠𐭯𐭩 :

ph. *apê-gûmân*	𐭠𐭯𐭩𐭪𐭥𐭬𐭠𐭭, sans doute	p. *bêgumân*	بی‌گمان.
apê-bîm	𐭠𐭯𐭩𐭡𐭩𐭬, sans crainte	p. *bêbîm*	بی‌بیم.
apê-kâr	𐭠𐭯𐭩𐭪𐭠𐭫, sans action, inutile	p. *bêkâr*	بی‌کار.
apê-râç	𐭠𐭯𐭩𐭫𐭠𐭲, sans route, égaré	p. *bêrâh*	بی‌راه.
apê-vinâç	𐭠𐭯𐭩𐭥𐭩𐭲, sans faute, innocent	p. *bêgunâh*	بی‌گناه.

Sur l'origine de *bê*, voir p. 213.

Viennent enfin deux préfixes qui ont une existence indépendante et forment plutôt des juxtaposés que des dérivés (§ 287) : *judâ* et *nâ*. Ceci nous conduit à la composition.

CHAPITRE II.

COMPOSITION.

§ 285. La composition en perse. — La langue ancienne employait le procédé de la composition d'une façon aussi large que le sanscrit et les langues aryennes en général. Elle possède :

1° des composés possessifs :

viça-dahyu, qui contient tous les pays.
u-martiya, qui a des hommes bons.

2° des composés de dépendance :

taka-bara, porte-couronne.
aça-bâra, porté sur un cheval, cavalier.

1. Dans les composés anciens, *fra-* s'intervertit en *far* :
fra-mâna, ordre *farmân* فرمان.
fra-zaiñti, descendance *farzand* فرزند.

L'analogie du zend et les formations persanes prouvent qu'il possédait aussi :

3° des composés copulatifs :

, zend *âpa-urvairê*, eaux et plantes.
paçu-vîra, troupeaux et hommes.

4° des composés déterminatifs :

z. *açpô-daênu*, cheval femelle.
upara-naêma, côté supérieur.
dareghô-jîti, longue vie.

5° des composés collectifs :

z. *haptô-iriñga*, les sept ours.
thriçatô-zima, trois cents ans.
thri-khshaparem, trois nuits.

§ 286. Composés impropres ou juxtaposés. — Des composés proprement dits, il faut distinguer les composés impropres ou *juxtaposés*. Dans le juxtaposé, les mots sont joints suivant les lois de la syntaxe, et c'est la seule fusion plus intime des mots qui donne au groupe l'apparence d'un composé. Dans le composé, au contraire, il n'y a pas union des mots suivant les lois de la syntaxe; une partie des rapports n'est pas exprimée, il y a ellipse, et c'est cette ellipse qui fait la composition[1]. Le français *porte-feuille* est un composé, le français *gendarme* est un juxtaposé. Bien que le mot *gendarme* soit devenu une unité indissoluble, les éléments composants sont réunis suivant les procédés ordinaires de la syntaxe, et non suivant un procédé spécial; il n'y a pas composition.

Nous n'avons pas assez de textes perses pour y reconnaître des juxtaposés : d'ailleurs la juxtaposition n'est pas un procédé, et les juxtaposés, si nombreux qu'ils soient, ne sont que des accidents individuels, dus dans chaque cas à des causes ordinaires, l'usure phonique, et le travail de l'esprit qui fond les idées composantes en une idée unique. Voici des juxtaposés zends :

rathaê-shthâr, qui se tient sur le char, cavalier; *rathaê* est le locatif de *ratha;* rien n'indique plus le sens syntactique dans le pehlvi *artêshtâr*.

yavaê-ji, qui vit à jamais, immortel.

yavaê-tât, immortalité; persan جاوید *jâvîd*.

1. A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés en français*, Introduction.

ahûm-mereñc, qui détruit le monde.
ashemaogha pour **ashem-maogha,* qui trouble le bien.
amaê-nijan, qui frappe en force, fortement.
armaê-shta, (eau) qui se tient dans l'immobilité, eau stagnante.

Un certain nombre de mots persans, simples en apparence, sont d'anciens juxtaposés, réduits à l'unité :

pindâshtan پنداشتن, s'imaginer, est écrit en zevâresh en trois mots *pun ê dâshtan* 𐬐𐬎 𐬎𐬀𐬱𐬀𐬵𐬌 𐬐𐬎, *tenir pour cela; pun* est le zevâresh pour *pa; ê* est le pronom démonstratif signifiant ceci (p. 161), généralement remplacé dans la langue par *în* این; en le remplaçant de cette façon dans cet exemple, au lieu de *pun ê* l'on a *pa-în (pîn),* contracté avec *dâshtan* en *pindâshtan*[1].

panhân پنهان, secret, est juxtaposé de *pa-nihân,* « en secret ».

zêr زیر, sous, est juxtaposé de *az êr,* de-sous; ph. 𐬀𐬵𐬎; primitif *haca *adhairyâṭ* (p. 108).

L'expression *shâhin shâh* شاهنشاه « Roi des Rois » est l'expression perse *khshâyathiyânâm khshâyathiya* fondue en juxtaposé (cf. p. 125).

Une partie des composés copulatifs sont en réalité de simples juxtaposés; voir pp. 311, 312.

§ 287. Composés négatifs. — Entre les juxtaposés et les composés prennent place les composés négatifs formés en préposant *nâ* نا ou *judâ* جدا.

Dans l'état actuel de la langue, les composés de *nâ* sont de véritables juxtaposés, quand le terme nié est un adjectif : dans *nâdânâ* نادانا, « qui n'est pas sage », il n'y a rien de plus que dans *nâ* et *dânâ.* Cependant même ces juxtaposés sont primitivement des composés proprement dits, parce qu'ils se sont formés à l'imitation de composés en *nâ,* où ce *nâ* est non point la négation usuelle, mais le représentant d'un ancien préfixe qui n'a pas d'existence séparée, *an.* L'ancienne langue formait ses négatifs par le préfixe *a* ou *an* (*an* devant les voyelles) :

z. *a-hvafna,* sans sommeil.
an-âmâta, inexpérimenté.

1. Nöldeke. — *Pun ê dâshtan* n'est que du semi-zevâresh : *ê* peut se remplacer par *hanâ* 𐬵𐬀𐬥 (le chaldéen 𐡄𐡍𐡀; syriaque ܗܢܐ) : *pun hanâ dâsht* 𐬐𐬎 𐬵𐬀𐬥 𐬎𐬀𐬱𐬀𐬵𐬌 (*Ard. Y.* LIII, 5), je m'imaginai. *Dâshtan* peut encore se remplacer par *yakhçîntan* : on a (*Yaçna* XLV, 5, 6), avec pronom intercalé entre le régime et le verbe : *pun ê lak yakhçînishn.*

Le pehlvi connaît encore l'*a* primitif :

a-kanârak 𐭠𐭪𐭭𐭠𐭫𐭪𐭪, sans borne.
a-khvâb 𐭠𐭧𐭥𐭠𐭱, sans sommeil.
a-râç 𐭠𐭫𐭠𐭲, sans route.

Le persan, ayant perdu l'*a* initial, le remplace par *bê* (p. 306) *bê râh, bê khvâb.* Mais les composés en *an-*, c'est-à-dire ceux où le second terme commence par une voyelle, le mirent sur la voie d'un autre procédé : dans ces composés, le terme positif commençait en général par *a,* la plus fréquente des voyelles :

an-âmâta, non exercé.
**an-âkâça,* qui ne connaît pas.
an-âpa, sans eau.
an-âkhshti, sans paix.
an-âperetha, sans expiation.
an-âçtareta, sans faute contractée (vol. II, 135).

Or, les composés de ce genre, quand l'on ne perdait pas le souvenir de toute composition, comme dans *anâpa* qui devint un mot un, *nâb* ناب (p. 112), prenaient, par la chute de l'*a* initial, l'air d'être composés de *nâ-*. Ainsi le mot *an-âkâça,* « sans le voir, sans le savoir, à l'improviste », resté en pehlvi *an-âkâç,* mais devenu en persan **anâgâ nâgâ,* eut l'air d'être formé de *nâ* et de *gâh* et fut écrit en conséquence ناگاه *nâ-gâh,* et comme d'ailleurs *nâ* existait comme particule négative dans la langue, il prit une fonction qu'il n'avait pas auparavant, celle de former des composés négatifs.

Il les forma non seulement avec les adjectifs, ce qu'il pouvait faire sans sortir de ses fonctions syntactiques premières, et en restant dans l'ordre de la juxtaposition, mais avec des substantifs : de *âfrîn,* bénédiction, on fit *nafrîn,* نفرين, malédiction.

Judâ جدا, pehlvi *jutâk* 𐭩𐭥𐭬𐭠𐭪 (p. 57, n. 1), signifie « séparé » et s'emploie en composition avec *kardan* faire, *shudan* devenir :

judâ kardan, séparer ; ph. *jutâk kartan.*
judâ shudan, se séparer.

§ 288. **Composition propre.** — La composition ancienne combinait des thèmes ; le thème, étant invariable, se prêtait à l'expression de tous les rapports.

La composition moderne combine des mots faits. Mais la disparition de la déclinaison et la création du thème verbal

d'impératif ramène les choses où elles en étaient dans le système ancien, et à travers le changement de la langue, les procédés primitifs se poursuivent sans interruption et sans modification réelle dans leur caractère.

A. Composés copulatifs.

§ 289. Copulatifs zends. — Soit à dire « *Mithra et Ahura* » : la langue ancienne pouvait dire syntactiquement, en laissant à chaque terme son indépendance, Mithra *et* Ahura, *Mithraça Ahuraça*. Mais elle pouvait aussi exprimer plus étroitement l'union des deux termes, en les mettant l'un et l'autre au duel, sans copule : *Mithra Ahura*, littéralement « Mithra-Ahura qui font deux ». On pouvait aussi exprimer la même fusion en mettant le premier nom sous sa forme thématique et ajoutant le signe du duel au second terme. Exemple : les campagnes et les villes, *açô-shôithrâoçcâ* [1].

Les composés de cette sorte s'appellent *composés copulatifs*.

§ 290. Copulatifs persans. — Le pehlvi, dans la traduction de l'Avesta, reproduit ces composés, sauf que la désinence de duel manque, puisque le duel a disparu. Ainsi le zend *paçu-vîra*, « les troupeaux *et* les hommes » est traduit *pâç-vîr* 𐭯𐭠𐭧-𐭥𐭩𐭫, *Haurvata-Ameretâta*, « Haurvatât *et* Ameretât », est traduit *Khordat-Amurdat* 𐭧𐭥𐭥𐭬-𐭠𐭬𐭥𐭥𐭬.

Il est possible, il est vrai, que le pehlvi calque sur le zend : dès lors, cette reproduction du procédé n'en prouve plus la permanence. Mais le persan ne prête pas au même doute : or, le persan a des copulatifs et la seule succession de deux mots qui expriment des idées corrélatives, sans le secours de la copule *et*, produit un mot composé qui exprime une idée unique. Cette composition a une extension beaucoup plus grande que dans l'ancienne langue, car elle s'étend aux formations verbales comme aux formations nominales.

Dans les formations nominales, cette composition est souvent

1. Le zend va plus loin encore : il juxtapose les noms de deux frères au singulier et met le verbe qui se rapporte au couple au singulier : *Fraŭ-hraçyânem Kereçavazdem; Arejat-açpô Vañdarem-ânish* (vol. II, 228).

plutôt un fait de juxtaposition; car en général la copule و est exprimée, et des expressions comme :

marz u bûm مرز و بوم, « limite et terre » c'est-à-dire tout le pays
çâl u mâh سال و ماه, « année et mois » } c'est-à-dire, la date.
mâh u rôz ماه و روز, « mois et jours » } c'est-à-dire, la date.
mâh rôz ماه روز, « mois jour » } c'est-à-dire, la date.

sont des composés d'idée plus que de forme.

De même en est-il des composés où deux noms sont unis par les prépositions *ba* ب, *bâ* با, avec; تا *tâ*, jusqu'à, ou simplement la voyelle *â* (ancienne préposition signifiant jusqu'à; p. 300) :

Barâbar برابر, en face, égal; litt. « poitrine à poitrine »; et, comme substantif, « embrassement ».

Lab balab لب بلب, ou *lab tâ lab* لب تا لب, ou *labâlab* لبالب, entièrement, littéralement « lèvre à lèvre ».

çar tâ çar, bout à bout } c'est-à-dire entièrement.
çar tâ pâi, tête à pied } c'est-à-dire entièrement.

takâpûy تکاپوی « galop sur piétinement », c.-à-d. recherche minutieuse.

daçtâçang دستاسنگ « main à-pierre », fronde.

ravârav روارو « marche sur marche », marche continue.

§ 291. Copulatifs juxtaposés. — Il y a simple juxtaposition dans les répétitions comme :

pâra pâra پاره پاره, morceau par morceau.
jav jav جو جو, grain à-grain.
gûna gûna گونه گونه, de toute espèce.

Le pehlvi connaît ce procédé multiplicatif :

bûm bûm ray ray (*Bund.* XXIV, 4), « dans chaque terre » : il l'a hérité de la langue ancienne qui multiplie aussi en répétant : *nmânê nmânê, vîçê vîçê* (*Vend.* V, 10), dans chaque maison, dans chaque village (en pehlvi : *khânak khânak, daçtak-kart daçtak-kart*).

§ 292. Copulatifs verbaux. — C'est avec les formes verbales que cette composition est le plus fréquente et toute nouvelle. Le persan, pour exprimer une idée complexe qui se décompose en deux idées secondaires, joint par la copule و *et* deux thèmes verbaux exprimant ces deux idées, et le résultat est un *substantif* composé qui exprime l'idée complexe et non l'addition des deux idées : il y a ici combinaison, non mélange.

Le persan joint ainsi :

1° Deux impératifs :

uft u khîz افت و خیز, «le tombe et redresse-toi» c.-à-d. l'instabilité.

kun makun کن مکن, «le fais ne fais pas», c.-à-d. le commandement (l'ordre et la défense).

dâr u gîr دار و گیر, «le tiens et prends» } le pouvoir

deh u dâr ده ودار, «le donne et tiens» }

kâv kâv کاو کاو, «le creuse-creuse», action de creuser avec énergie.

begîr u bezan بگیر و بزن, «le prends et frappe» } le tumulte,

begîr u bekush بگیر و بکش, «le prends et tue» } la bataille.

2° Le prétérit (3e pers. sing.) et l'impératif :

âmad u rav آمد و رو, le «vint et va-t-en», l'aller et venir.

khirîd u furûsh خرید و فروش, le «acheta et vends», le commerce.

guft u shinav گفت و شنو, le «parla et écoute», la conversation.

juçt u juy جست و جو, le «chercha et cherche», l'investigation.

3° Deux prétérits :

âmad (u) raft آمد و رفت, le «vint (et) partit», l'aller et venir.

âmad (u) shud آمد و شد, le «vint et s'en alla» »

khirîd u furûkht خرید و فروخت, le «vendit et acheta», le commerce.

guft u shinaft گفت و شنفت, le «parla et écouta», la conversation.

4° Prétérit et indicatif présent :

dâd u biçtad داد و بستد, le «donna et prend», le commerce.

5° Deux participes présents ou passés :

khandân khandân خندان خندان, riant riant, en riant.

âhaçta âhaçta آهسته آهسته, lent lent, lentement.

shuçta rufta شسته رفته, lavé balayé, élégamment.

Ce dernier ordre de composés rentre dans la composition nominale examinée plus haut (p. 311) : ce sont des juxtaposés; les quatre autres procédés sont d'un caractère tout nouveau.

§ 293. De la nature des copulatifs verbaux. — L'on peut se demander si au point de départ de cette composition il ne faut point mettre le type 3°, celui des deux prétérits, qui se ramènera au *dvandva* nominal, si l'on considère les formes employées non plus comme des prétérits, mais comme des substantifs abstraits en *t* (cf. p. 229). Le composé *âmad raft* ne

serait plus le «vint-partit», mais «l'*arrivée-départ*» : il ne se ramènerait plus à un type **âgmata *rapta,* mais **âgmati-*rapti,* et rejoindrait directement le procédé normal des collectifs. *Khirîd furûkht* ne serait plus l'«acheta-vendit», mais «l'achat-vente», **khrîti-*frukhti.* Mais il n'en est pas moins certain que, pour le sentiment de la langue, les formes employées dans ces composés sont des formes verbales, et dans le type 1 et 2 des formes d'impératif. L'existence de l'impératif dans les composés français *porte-feuille* etc. a été mise hors de doute par Arsène Darmesteter [1] et toutes les raisons psychologiques données pour expliquer cette formation trouvent leur confirmation ou leur application dans la composition du persan. Ces composés à l'impératif reproduisent la parole intérieure, qui met en action dramatique la série des faits qui se produisent: l'*ordre* se dit *kun makun* «fais ne fais pas» parce que le créateur de l'expression se représente le chef disant *kun* ou disant *ma kun;* pour commerce, il dira *a acheté a vendu,* parce qu'il se représente le commerçant se livrant successivement à ces deux opérations, et selon qu'il se représente la seconde comme ayant eu lieu, ayant lieu ou n'ayant pas encore eu lieu, il l'exprimera en employant le prétérit, le présent ou l'impératif:

le «a acheté-a vendu» *khirîd u furûkht* (type 3)
le «a acheté-vend» *khirîd furûshad* (type 4)
le «a acheté-vends» *khirîd furûsh* (type 2).

B. Composés de dépendance.

§ 294. Composés de dépendance en perse et en zend. — Le premier terme, ou *déterminant,* est au second terme, ou *déterminé,* dans un rapport qui, dans l'expression syntactique ordinaire, serait rendu, dans l'ancienne langue, au moyen de désinences casuelles, et dans la langue moderne, au moyen de prépositions ou de périphrases.

Exemple : perse *taka-bara,* porte-couronne; le rapport sous-entendu est celui de l'accusatif.

La dépendance peut exister, soit entre deux substantifs, soit entre un substantif et un verbe. Exemples zends :

1. *De la formation des mots composés en français,* pages 146—205.

1° Entre deux substantifs :

âtare-çaoka, brandon de feu.
gava-çtâna, place pour les bœufs (étable).
daŋhu-paiti, chef du pays.

2° Entre un substantif et un verbe, le substantif étant logiquement, soit :

A l'accusatif, quand la racine verbale a le sens actif :

açpô-gara, qui dévore les chevaux.
udra-jana, qui tue une loutre.

Au locatif, quand la racine est au sens neutre :

maidhyô-shad, qui est assis au milieu.
karshi-ptan, qui vole sur les *karshis.*
shôithrô-bakhta, réparti sur les pays.

A l'instrumental, quand la racine verbale est employée au passif ou que le substantif désigne l'instrument :

vâtô-bereta, porté par le vent.
azhi-karshta, fabriqué par le serpent.

Bref tous les rapports syntactiques possibles :

vaçé-khshayañt, qui règne suivant sa volonté.

§ 295. Composés de dépendance en persan. — Au premier type, substantif et substantif, se rattachent les innombrables composés comme :

pand-nâma پند نامه, livre de conseils.
ph. *pand-nâmak* پندنامک.
khvâb-gâh خوابگاه, lieu du sommeil, lit.
darvîsh-puçar درویش پسر, fils de derviche.
riçt-ákhîz رستاخیز, le relever des morts, la résurrection,
ph. رستاخیزها.
kod khudâ کد خدا, chef de maison.
ph. *katak khutâ* کدخدا.

enfin les dérivés en *bad, bâr, bân, dân, kâr, kar, çtân, çâr, dêç, zâr,* qui sont d'anciens composés. Voir à la Dérivation, pp. 288 sq.

Au second type, substantif et verbe, se ramènent les formations comme :

accusatif : *tîr-andâz* تیر انداز, lance-flèches.
khûd-furôsh خود فروش, qui se vante lui-même.

rah-nimâï رهنمای, qui montre la route.
kâr-shinâç کار شناس, qui connaît les affaires.
dil-bar دل بر, qui ravit les cœurs.
'âlam-gîr عالم گیر, qui conquiert le monde.
ph. *âshtîh-boyĉhân* אשתיה בויצהאן, désirant la paix.

locatif : *takht-nishîn* تخت نشین, assis sur le trône.
sakhar-khîz سحر خیز, qui se lève au matin.
shab-khvân شب خوان, qui chante pendant la nuit.
çâya-parvarda سایه پرورده, élevé à l'ombre.

ablatif : *khûn-âlûd* خون آلود, souillé de sang.

instrumental : *shamshîr-zan* شمشیرزن, qui frappe du glaive.

khudâ-dâd خدا داد, créé par Dieu.
ph. *Auhrmazd-dât* אהורמזד דאת, créé par Ormazd.

shâh-zâda شاه زاده, né de roi.
ph. *herpat-zât* הרפתזאת, né de prêtre.

§ 296. Emploi passif de la racine verbale dans les composés de dépendance. — Observations. 1° Le verbe dans tous ces composés paraît (quand il n'est pas participe passé) sous la forme du thème d'aoriste ou impératif. Cette forme n'est point toujours celle que le composé aurait pris s'il était venu au persan d'un prototype perse transmis par tradition phonétique fidèle : soit, par exemple, le composé *khûn-rîz* خون ریز, qui verse le sang; la tradition offrait soit **vohuni-ric*, qui aurait donné *khûn rîz;* soit plutôt *raêcayaṭ-vohuni,* construction usitée quand le verbe est au participe présent; car dans ce cas, contrairement à la règle usuelle, le déterminé précède. Dans l'un et l'autre cas le persan a dévié, soit en renversant l'ordre des mots traditionnels, soit en allongeant la racine. C'est ici que paraît le rôle de l'analogie. Le grand nombre de composés où la forme verbale, par l'effet des lois phonétiques, devenait identique à la forme de l'impératif, créait l'illusion que le verbe est dans ces composés au thème d'impératif : un composé de *bara* «qui porte», comme **daêno-bara* «qui porte la loi», ou **taêgha-zana* «qui frappe de l'épée», donnait comme second terme *bar, zan,* c'est-à-dire une forme identique à l'impératif. De là la loi

que les composés à sens verbal mettent le verbe au thème de l'impératif.

2° Dans les composés verbaux, la racine verbale a aussi bien le sens passif que le sens actif :

dast gîr دست گیر signifie aussi bien « qui est pris par la main, prisonnier » que « qui prend la main, auxiliaire, secours ».

kôh çipar کوه سپر signifie « qui foule aux pieds (qui parcourt) les montagnes » ; mais *pâi çipar* پای سپر signifie « foulé aux pieds ».

câra çâz چاره ساز est « celui qui fait un remède » ; mais *kâri khudâ çâz* کار خدا ساز est « l'œuvre faite par Dieu ».

Nous avons ici la contre-partie de l'emploi actif du participe passif (p. 219, sq.). Mais la cause est différente. Le thème d'aoriste a pris le sens passif, parce qu'il est identique avec le substantif formé directement de la racine. Une expression telle que *dil-khvâh* دل خواه « désiré du cœur » signifie en réalité « le désir du cœur », *khvâh* étant ici, non pas la racine de *khvâçtan*, mais le substantif abstrait, le représentant d'un ancien **hvâd-a*. Il en est ainsi sans doute dans tous les cas où le composé n'a que le sens passif : mais le sens passif passe par analogie au cas où le sens était primitivement actif, c'est-à-dire où le second terme du composé était réellement une racine verbale à sens actif et les deux valeurs cumulèrent. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que déjà dans la langue ancienne un certain nombre de racines auxquelles nous serions portés à prêter un sens actif avaient un emploi neutre qui les prédisposait à l'emploi passif : par exemple, le verbe *bar*, porter, employé avec valeur neutre, donnait *aça-bâra* qui signifiait, non « qui porte un cheval », mais « porté à cheval, cavalier » (pehlvi *açuvâr*, persan *çuvâr* سوار).

Un fait qui confirme l'origine nominale de ces thèmes verbaux à sens passif, c'est le grand nombre de substantifs à sens passif, identiques au thème d'impératif, et qui pour le Persan sont cet impératif même : *band* بند, qui signifie à la fois « lie ! » et « le lien », *banda* étant le substantif de la racine *band* ; *firîb* فریب « trompe ! » et « tromperie » ; *guḍâr* گذار « passe ! » et « passage » ; *çôz* سوز « brûle ! » et « brûlure » ; dans tous ces mots, dès l'époque

ancienne, il y avait identité entre le thème nominal de ces mots et l'impératif, la seule différence étant que ce thème nominal se déclinait. Avec la chute de la déclinaison toute différence extérieure disparaissait nécessairement, et le substantif sembla être la racine du verbe employée plus librement.

C. Composés possessifs.

§ 297. Composés possessifs.

Type perse : *Takhma-çpâda,* qui a une armée puissante;

Zend : *Haomô-gaona,* qui a la couleur du *Haoma.*

Deux types possessifs, suivant que le premier terme est un adjectif qualifiant le second ou un substantif possédé:

1er type : ph. *khvâçtak-kâmak* 𐭧𐭥𐭱𐭲𐭪 𐭪𐭥𐭬𐭪𐭪, qui a le désir des richesses.

persan *gul-rang* گل رنگ, (qui a) couleur de rose.

khar-gôsh خر گوش, (qui a) oreilles d'âne (le lièvre).

bâd-pây باد پای, (qui a) pied de vent (rapide).

2e type : ph. *carp-zavân* 𐭧𐭫𐭯𐭦𐭠𐭭, (qui a) la langue douce.

p. *khûb-roy* خوبروی, (qui a) beau visage.

çiâh-cashm سیاه چشم, (qui a) yeux noirs.

çabuk-dast سبک دست, (qui a) main légère.

nîk-nâm نیک نام, (qui a) bonne réputation.

gushâda-dil گشاده دل, (qui a) cœur ouvert.

bad-bakht بد بخت, qui a mauvaise fortune.

ph. *çaryâ-bakht* 𐭧𐭫𐭩𐭠𐭥 𐭥𐭫𐭧𐭲 » »

cihâr-pâi چهار پای, quadrupède.

§ 298. Nature des composés possessifs. — Ces composés diffèrent de la composition française analogue, qui repose sur une métaphore et ne marque point directement la possession : cette différence se reconnaît à la place de l'adjectif, qui, si le procédé psychologique du persan était le même que celui du français, serait placé en second terme comme en français, la place du qualificatif étant en règle générale la même dans les

1. Dans le Talmud בישׁ נדא ; בישׁ et *çaryâ* sont synonymes et נדא est le zevâresh ordinaire de *bakht*, en écriture pehlvie 𐭲𐭣 *gad-man.*

deux langues. «Un cœur ouvert» serait *dili gushâda ;* une oreille d'âne *gôshi khar.* Nous avons donc dans *khar gôsh,* dans *gushâda dil,* la suite directe du procédé ancien qui faisait suivre le thème déterminant du nom du déterminé : *khar gôsh* est la forme persane d'un composé qui était ou aurait été en perse **khara-gausha.*

La composition sur le type français *cœur-ouvert* paraît dans des formations où les mots suivent l'ordre syntactique, avec ou sans l'izafet : *rû(i)çipîd* سپید رو, litt. «face-blanche», illustre, excellent; *zanbûr(i)çurkh* زنبور سرخ, escarboucle, litt. «abeille rouge». Ces formations sont faites sur le type d'anciens juxtaposés où l'adjectif suivait le substantif sans l'expression du rapport : le zend disait *hvare khshaêtem* «le soleil brillant», d'où *khorshîd* خورشید, le soleil; *Yima-khshaêta* «Yima brillant», d'où Jemshîd جمشید; *gao-çpeñta* «le bœuf utile», d'où *gôçpend* گوسپند, tête de bétail.

D. Composés déterminatifs.

§ 298. — Nos textes perses ne nous en offrent pas d'exemple certain.

Zend : *dareghô-jîti,* longue vie.
aêvô-dâta, créé unique.

composés de *hu* : *hu-jyâiti,* bonne vie.
dush : *duzh-ah,* le mauvais monde, l'Enfer.
a- : *a-karana,* sans borne.

composés de prépositions et de préfixes : *anu-varshti,* action conforme à . . . .

Persan : *zarîn kamar* زرین کمر, ceinture d'or. La construction syntactique serait *kamari zarîn.*

çabuk rav سبک رو, qui va vite.
nîk zisht نیک زشت, très laid.
nâ dânâ نا دانا, non sage (cf. p. 308).
ham nishîn همنشین, assis ensemble.

Pehlvi : *tîz çozâk* 𐭲𐭩𐭦 𐭪𐭥𐭦𐭪, brûlant vivement.
khup kart 𐭪𐭥𐭯 𐭪𐭠𐭫𐭲, bien fait.

E. Composés collectifs.

§ 299. — Type zend : *thri-khshaparem :* trois nuits.

Parsi : *çadiç*; ce mot désigne l'ensemble des trois nuits qui suivent la mort : *çadiç* est une fausse lecture du pehlvi *çitôsh* 𐭧𐭩𐭬, dans lequel 𐭬 représente un *d* primitif : *çi-dôsh,* trois-nuits.

Le parsi *çîrôza* سیروز, calendrier, est une formation dérivée, par suffixe *a* ز, reposant sur un collectif *çî-rôz,* trente-jours (cf. p. 270).

Observations sur la syntaxe[1].

§ 300. Observations sur la syntaxe. — Les matériaux pour l'histoire de la syntaxe persane sont moins abondants et moins sûrs que pour l'histoire de la phonétique et de la morphologie persane. L'étape intermédiaire manque. La plupart des textes pehlvis sont des traductions : par suite, toutes les fois que la construction pehlvie s'accorde avec la construction zende, on peut soupçonner que l'accord est artificiel et tient, non à la permanence des procédés, mais à l'application artificielle du procédé ancien pour obtenir une reproduction plus fidèle de l'original. Les traductions pehlvies ne nous éclairent sur la syntaxe que là où leur construction s'écarte de la construction zende, car alors il est clair que la révolte du traducteur, fidèle d'ordinaire jusqu'au servilisme, tient à une résistance invincible du génie de la langue.

Telle est cependant l'histoire de la langue persane que sa syntaxe peut être étudiée en grande partie sans textes, parce que le changement des *formes* est intimement lié au changement de la construction; et en fait, l'étude de ces formes, l'étude de la formation du pluriel (p. 122 sq.), de la formation du pronom (p. 157 sq.), de la formation du prétérit (p. 224 sq.) révèle la modification essentielle de la syntaxe persane, à savoir la substitution de la construction passive à la construction active dans la période intermédiaire de la langue.

Mais la construction passive n'est restée que dans la période pehlvie, la forme passive ayant pris le sens actif à la longue (p. 227) et un nouveau passif s'étant reformé (p. 234). Aussi malgré cette révolution, si violente en apparence, l'ancienne construction a subsisté ou plutôt a reparu.

1. Les exemples persans sont tirés de la grammaire de Vuellers.

§ 301. Ordre des mots. — L'ordre des mots dans la phrase ancienne est :

1° Sujet, attribut, verbe.
2° Sujet, régime, verbe.
Exemples :

1° *Adam khshâyathiya amiy* (*Beh.* I, 12). Ego rex sum.
Kâra arika abava (*ib.* 33). Populus rebellis factus est.
Kambujiya uvâmarshiyush amariyatâ (*ib.* 43). Cambyses suamanu-occisus mortuus est.

2° *Kambujiya avam Bardiyam avâja* (*ib.* 31). Cambyses (hunc) Bardiam occidit.
Adam Auramazdâm patiyâvahaiy (*ib.* 55). Ego Auramazdam auxilio-vocavi.

C'est essentiellement l'ordre de la phrase persane.

1° Type *Adam khshayâthiya amiy*, « Ego rex sum » : on dirait aujourd'hui de même : *man shâh-am* من شاهم.
Comparer : *ân balâ nabavad* آن بلا نبود; cela n'est pas un mal.
Mâ makhlûqîm ô khudâiçt ما مخلوقیم او خدای است; nous sommes des créatures, lui est Dieu.
Le verbe substantif peut être supprimé :
tu âzâd man banda تو آزاد من بنده; tu (es) libre, je (suis) esclave.

2° Type *Kambujiya Bardiyam avâja*.—Perse : *Içkandar Dârârâ kusht* اسکندر دارارا کشت; Alexander Darium occidit.
Perse : *Auramazdâ Dârayavum khshâyathiyam akunaush* (O. 7), Auramazdâ Darium regem fecit.
Persan : *Khudâ marâ sultân kard* خدا مرا سلطان کرد, Deus me regem fecit.
Dehqânî bâghî dâsht دهقانی باغی داشت, Villicus hortum habuit.

§ 302. Dérogations emphatiques. — Cet ordre n'est point inflexible, ni en perse ni en persan.
Le verbe peut précéder, quand l'emphase porte sur l'idée verbale. Toutes les phrases de Darius s'ouvrent par ces mots : *Thâ[h]atiy Dârayavush khshâyathiya :* « dit le roi Darius » ; l'idée essentielle est : « Voici ce que dit Darius. » Ainsi dans l'Avesta : *mraoṭ Ahurô Mazdâo Çpitamâi Zarathushtrâi :* « (voici ce que) dit Ahura Mazda à Çpitama Zarathushtra. »

Persan : *begîr* în hardurâ بگیر این هردورا.
« Saisis les tous les deux. »

Bar niyâyad zikushtagân âvâz بر نیاید زکشتگان آواز.
« Il ne s'élève pas de voix des morts. »

C'est surtout quand la phrase est négative que le verbe se place volontiers en tête :

Nakardand manshûri dîn qabûl نکردند منشور دین قبول.
« Ils n'acceptèrent pas la prédication de la loi. »

Niyâmûzand behâyim az tu guftâr نیاموزند بهایم از تو گفتار.
« Les animaux n'apprendront pas de toi à parler. »

Il s'agit en effet de se défaire avant tout de l'idée verbale qui doit être niée. Ainsi en perse : *naiy âha* martiya . . kaçciy hya . . . (*Beh.* I, 48), il n'y avait pas un homme qui . . .

Pour la même raison le régime précédera, quand il est le terme important.

Âyadanâ tyâ Gaumâta hya Magush viyaka adam niatrârayam (*Beh.* I, 63) : « *templa* quae Gaumata Magus diruerat ego restitui. »

Darius, après avoir dit qu'il transporta son armée au-delà du Tigre, ajoute qu'il battit celle des rebelles :

Avadâ *kâram* tyam Naditabailahyâ adam ajanam (II, 89) : « Hic *exercitum* Naditabeli ego fudi. »

Avam adam frâishayam Arminam (II, 30) : « *hunc* ego misi in Armeniam. »

Persan : *În hama* khâliq dânad این همه خالق داند.
« *Hoc omne* Creator novit. »

§ 303. Régime indirect. — Le régime indirect se place en général avant le régime direct.

Perse : Auramazdâ *maiy* upaçtâm abara : « Auramazdâ mihi auxilium attulit. »

Imâ dahyâva . . tyâ manâ bandakâ âhanta, *manâ* bâzhim abarantâ (*Beh.* I, 19) : « Ces provinces qui m'étaient soumises, qui me portaient tribut. »

Persan : Khaqqi taʿâlî *bar gharîbân* rahhm kard خق تعالی بر غریبان رحم کرد

« Le Dieu très haut a montré sa miséricorde envers les étrangers » (Deus sublimis *in alienos* misericordiam exercuit).

Havâi ân *naçîmi bahârrâ* i'tidâl bakhshîdî هوای آن نسیم بهاررا اعتدال بخشیدی

« Aer illius (horti) *flatibus veris* suavitatem largiebatur. »

§ 304. Propositions relatives. — Les propositions relatives se mettent après le mot auquel elles se rapportent; par suite, en persan et quelquefois en perse, l'adjectif et le génitif se mettent après le substantif que l'un qualifie et que l'autre détermine, parce qu'en persan et quelquefois en perse l'adjectif et le génitif sont introduits par des relatifs.

Perse : Kâra *hya mana* kâram *tyam hamitriyam* aja vaçiy : « exercitus meus exercitum hostilem fudit » (II, 55).

ima *tya adam akunavam* hamahyâyâ tharda vashna Auramazdâha akunavam (IV, 59) : « hoc *quod ego feci* omnis generis per gratiam Auramazdae feci ».

Pehlvi : ahlav zartûhsht dîn *î makîrînt* dar jîhân ravâk barâ kart. « Le saint Zoroastre fit régner dans le monde la loi *qu'il avait reçue* (*Ard. Vîr.* I).

Amîr în qaṭ'arâ *ki zâdai ṭab'ai humâyûnash bûd* dar nâmai khvêsh munderij ... numûd; امیر این قطعرا که زادهٔ طبع همایونش بود در نامهٔ خویش مندرج ... نمود : « L'emir inséra dans sa lettre ce couplet né de son auguste génie. »

§ 305. Propositions incidentes. — Les propositions incidentes s'intercalent entre le sujet et le régime.

Le perse n'offre point d'exemple, la construction étant toujours très simple et réduite aux éléments organiques.

Pehlvi : Akhar gujaçtak Janâk Mînoî darvand, *gumân kartani anshûtâân pun danman dîn râi,* zak gujaçtak Alakçagdari Arumâyiki Mujrâyîk mânisha niyâzânînît (*Ard. Vîr.* I, 3). « Ensuite le maudit Ahriman le démon, *pour faire douter les hommes de la religion,* suscita le maudit Alexandre le Rumi qui habitait en Egypte ».

Persan : سلطان از بیم جان جواهر چند بباغبان داد.

Le sultan, craignant pour sa vie (litt. par crainte pour sa vie, *az bîmi ján),* donna quelques perles au jardinier.

TABLE DES MATIÈRES.

page

Préface V

PREMIÈRE PARTIE.

ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE LA LANGUE PERSANE.

§ 1. Sujet 3

CHAPITRE I. LE PERSE.

§ 2. Le perse. — Inscriptions perses. — Décomposition de la langue à la fin de la période perse 3

§ 3. Particularités orthographiques du perse : danger qu'il y a à les prendre pour des particularités de la langue. — Chute apparente de la nasale appuyée. — Chute apparente de *h*. — *thâti*. — *taumâ* 5

CHAPITRE II. LE ZEND.

§ 4. Le zend. — État imparfait de la connaissance du zend 7

§ 5. Indépendance réciproque du perse et du zend 9

§ 6. Patrie du zend. Le zend est la langue de la Médie : c'est le médique 10

CHAPITRE III. LE PEHLVI ET LE PARSI.

§ 7. Le pehlvi 14

§ 8. L'écriture pehlvie. Importance des questions d'écriture dans l'étude du pehlvi. — Polyphonie; origine de la polyphonie. — Alphabet des inscriptions. — Alphabet des manuscrits. — Nouveaux polyphones. — Le polyphone *r* s'est-il changé en *n* en pehlvi? — Groupes et ligatures 15

page

§ 9. Le pehlvi écrit est une langue artificielle. Preuves philologiques. — De l'élément sémitique dans le pehlvi écrit 27

§ 9 *bis*. Le pehlvi est une langue artificielle. Preuves orthographiques. — 1° Compléments phonétiques. — 2° Préfixes phonétiques 29

§ 10. Le pehlvi écrit est une langue artificielle. Preuves historiques. — Explication du mot *zevâresh* 32

§ 11. Ce que c'est que le pehlvi proprement dit 36

§ 12. Le parsi. — Le parsi n'est pas une langue réelle. C'est la transcription plus ou moins fidèle du pehlvi dissimulé sous le zevâresh. — Preuves philologiques. — Preuves orthographiques. — Preuve historique 38

§ 13. Définition des termes *zend, pehlvi, zevâresh, pazend, parsi* ... 41

§ 14. Le persan 42

DEUXIÈME PARTIE.

RECHERCHES SUR LA PHONÉTIQUE PERSANE.

CHAPITRE I. SYSTÈME DES SONS ZENDS COMPARÉS AUX SONS PERSANS.

§ 15. Différences des deux systèmes. — I. *d* perse répondant à *z* zend. — II. Aspiration des médiales en zend. — III. Épenthèse. — IV. Le *r* voyelle en zend. Le perse l'a eu et l'a perdu. — V. *rt* perse = *sh* zend 44

§ 16. Le pehlvi et le persan suivent le perse là où il diffère du zend 50

§ 17. Réduction des formes zendes à la forme perse 53

CHAPITRE II. DE QUELQUES POINTS DE PHONÉTIQUE PERSANE.

I. CONSONNES INITIALES.

§ 18. Consonnes initiales maintenues 54

§ 19. *J* 56

§ 20. *Y* 56

§ 21. *V* 57

§ 22. *H* 59

§ 23. *Hv* 60

II. CONSONNES MÉDIALES ET FINALES.

§ 24. *K* 61

§ 25. *G Gh* 62

§ 26. *Kh* médial 63

page

§ 27. *C* et *j* médial 63
§ 28. *Z* 64
§§ 29—33. *T* 64
§ 29. *T* affaibli en *d* 64
§ 30. *T* affaibli en *d* 66
§ 31. *T* affaibli en *zh* et en *y* 66
§ 32. Mots savants où *pati* reste. — La préposition *ba*. — Le mot *paitâ* 67
§ 33. *T* remplacé par *y* 69
§ 34. *D* médial devenu *y* 70
§ 35. *D* médial devenu *l* 71
§ 36. Le suffixe *yâr* dérivé de *dâta* 73
§ 37. Le suffixe *yâl* 74
§ 38. *P* 74
§ 39. *F* 75
§ 40. *B* 76
§ 41. *Ç* et *Th* 76
§ 42. *Sh* 77
§ 43. *M, N* 77
§ 44. *N* final changé en *m* 78
§ 45. *Y* et *V* 78
§ 46. *R* 79
§ 47. *H* 79
§ 48. *Hv* 79

III. LES GROUPES DE CONSONNES.

§ 49. Différence des langues de la Perse et des langues de l'Inde dans la réduction des groupes. L'Inde procède par assimilation, la Perse par aspiration et assibilation du premier élément 80

A. Groupes réduits par assimilation.

§ 50. Cas d'assimilation. — Assimilation de *nd* en *n* 80
§ 51. Assimilation de *mb, mp* en *m* 81
§ 52. Assimilation de *rsh* en *sh* 83
§ 53. Assimilation de *khsh* en *sh* 84
§ 54. Assimilation de *fsh* en *sh* 87

B. Groupes réduits par aspiration du premier élément.

§ 55. Groupe *kh-t*. — *Kht* devenant *ft* 88
§ 56. *T-t* 88
§ 57. Groupe *p-t* 89
§ 58. Voyelle euphonique 89
§ 59. Groupe *khr* initial 89

page

§ 60. Groupe *fr* initial 90
§ 61. Groupe *thr* 90
§ 62. Groupes *gr*, *br*, *dr*, *çr* 90
§ 63. Groupe *khr* médial 91
§ 64. Groupe *fr* médial 92
§ 65. Groupe *thr* médial 92
§ 66. Groupe *dhr*. — Groupe *zr*. — Groupe *ghr*. — Groupe *mr*. — Groupe *çr* 93
§ 67. Consonne + *m* 94
§ 68. Consonne + *n* 95
§ 69. *N* + consonne 95
§ 70. *R* + consonne. — Groupe *rt (ret)*. — Groupe *rk*. — Groupe *rgh*. — Groupe *rj*, *rz* 96
§ 71. Groupe *rd* 97
§ 72. Groupe *rç* 97
§ 73. Groupe *çv* 98
§ 74. Groupes *zd*, *ghz* 98

IV. PHONÉTIQUE DES VOYELLES ET DES DIPHTHONGUES.

§ 75. Voyelles *a*, *â* 99
§ 76. Voyelles *i*, *î* 100
§ 77. Voyelles *u*, *û* 101
§ 78. Le *y* voyelle 101
§ 79. Diphthongues. — Le *v* et le *y majhûl* et *ma'rûf*. Diphthongues *ai au* 104
§ 80. Diphthongue *ai* 105
§ 81. Diphthongue *au* 105
§ 82. Epenthèse 106
§ 83. Diphthongues sorties de *ava aya* 107
§ 84. Diphthongue *ai* sortie de *ata ada* 108
§ 85. Contraction des groupes où entrent *v* ou *y* 108
§ 86. Aspiration des voyelles initiales 110
§ 87. Chute des voyelles initiales en persan. — La voyelle initiale en pehlvi 111
§ 88. Chute des voyelles finales 112
§ 89. Apocope 113
§ 90. Allongement compensatif 113
§ 91. Contractions; — consonnes inorganiques; — inversion de syllabes 114
§ 92. Vue générale de la phonétique persane 116

TROISIÈME PARTIE.

ÉTUDES SUR LES FORMES PERSANES.

§ 93. Décomposition des formes perses 117

CHAPITRE I. DÉCLINAISON.

page

§ 94. Déclinaison perse 119

Formation du pluriel.

§ 95. Pluriel en *ân* 121
§ 96. Pluriel en *hâ* 122
§ 97. Le pluriel *ân* en pehlvi 122
§ 98. Origine de la désinence de pluriel *ân*. Elle dérive exclusivement du génitif en *ânâm* des thèmes en *a* 124
§ 99. Origine des pluriels en *hâ*. — Les adverbes en *ihâ*. — Les adverbes en *ân*. — Le pluriel en *hâ* sort du génitif pluriel en *âkham* des pronoms personnels 125
§ 100. Pluriels arabes 129

Déclinaison.

§ 101. Expression du rapport possessif : *l'izâfet* 131
§ 102. Expression du rapport objectif 131

Genre.

§ 103. Le genre en perse et en persan 133

CHAPITRE II. ADJECTIF.

§ 104. L'adjectif 134
§ 105. Degrés de comparaison en perse 135
§ 106. Débris du comparatif en *yah*, en pehlvi et en persan. — Débris du superlatif en *ishta* 136
§ 107. Comparatif en *tar* 137
§ 108. Superlatif pehlvi en *tûm* 137
§ 109. Superlatif persan en *tarîn* 138

Construction du comparatif et du superlatif.

§ 110. Construction du comparatif dans l'ancienne langue 139
§ 111. Construction du comparatif en persan 140
§ 112. Construction du superlatif 142

Accord de l'adjectif avec le substantif.

§ 113. Perte de l'accord 143
§ 114. L'*izâfet* descriptif en persan, en perse, en zend 144
§ 115. Le pluriel de l'adjectif 145

CHAPITRE III. ADJECTIFS NUMÉRAUX.

page

§ 116. Nombres cardinaux 146
§ 117. Nombres ordinaux 148
§ 118. Formes anciennes des trois premiers ordinaux 149
§ 119. Distributifs. — Le suffixe *gân, gâna* 151
§ 120. Multiplicatifs 152
§ 121. Partitifs 153
§ 122. Adverbes numéraux 154

CHAPITRE IV. PRONOM.

I. PRONOM PERSONNEL.

§ 123. Pronom personnel 155
§ 124. Pronoms des deux premières personnes en perse 155
§ 125. Pronom enclitique perse 156
§ 126. Pronom persan des deux premières personnes 157
§ 127. La première personne dérive du génitif du pronom perse correspondant 157
§ 128. La seconde personne dérive du génitif du pronom perse correspondant. Preuve tirée du *zevâresh* 157
§ 129. Pronom de la troisième personne en perse et en persan ... 159
§ 130. Le pronom pluriel de la troisième personne est composé d'un pronom *ê* disparu et du pronom suffixe du pluriel. — *êshân.* — Pronom *ô, û.* — Pronom *ôi.* — Pronom *vay* 160

Construction du pronom personnel.

§ 131. De l'emploi du pronom personnel en perse et en persan... 162
§ 132. De l'emploi du pronom suffixe en perse. — 1° pers. sing. *maiy.* — 2° pers. sing. *taiy.* — 3° pers. sing. *shîm, shaiy*... 163
§ 133. Emplois du pronom suffixe en pehlvi et en persan. — 1° Pronom suffixe marquant la possession. — 2° Pronom suffixe servant de régime. — 3° Pronom suffixe servant de sujet, en pehlvi. — Cette construction est propre au pehlvi, elle est perdue en persan 164

II. PRONOMS RÉFLÉCHIS.

§ 134. Pronom réfléchi perse et zend 167
§ 135. Pronoms réfléchis en persan 168
§ 136. Origine des pronoms réfléchis du persan. 1° *Khod.* — 2° *khvêsh.* — 3° *khvêshtan* 168

III. PRONOM POSSESSIF.

§ 137. Pronom possessif 170

IV. PRONOM DÉMONSTRATIF.

page

§ 138. Pronom *în*..... 170
§ 139. Pronom *ân*. Il dérive de *anya*..... 171
§ 140. Construction du pronom démonstratif. — Emploi possessif de *ân*. — Expression de l'indéfini *on*..... 172

V. PRONOMS RELATIFS, INTERROGATIFS, INDÉFINIS.

A. Pronoms relatifs.

§ 141. Pronoms relatifs du perse, *hya* et *ka*..... 174
§ 142. Le relatif *hya (i)* en pehlvi. — 1° *i* relatif, sujet. — 2° *i* relatif, régime. — 3° *i* conjonctif. — Avec pronom suffixe ... 175
§ 143. Pronom relatif *ka*..... 178
§ 144. Construction du pronom relatif régime : en persan. — Construction du pronom relatif régime en zend..... 179

B. Pronoms interrogatifs.

§ 145. Pronoms interrogatifs..... 180

C. Indéfinis.

§ 146. Indéfinis..... 182

CHAPITRE V. LE VERBE.

I. LE VERBE PERSE.

§ 147. Le verbe perse..... 184
§ 148. Caractéristiques de classe dans le verbe perse..... 184
§ 149. Temps et voies..... 185
A. Actif..... 185
B. Moyen..... 186
C. Passif..... 186
D. Désidératif..... 187
E. Causal..... 187
§ 150. Désinences..... 187

II. CE QUI RESTE DU VERBE PERSE EN PERSAN.

§ 151. Ce qui reste du verbe perse en persan..... 187
§ 152. Temps anciens du persan..... 188
§ 153. Désinences de l'indicatif présent en persan ; en pehlvi. — Les désinences pehlvies sont celles de l'ancien thème du causal (thème en *aya*)..... 189
§ 154. Le persan combine les désinences des thèmes en *a* avec celles du causal..... 191

III. CLASSIFICATION DES VERBES PERSANS.

§. 155. Classification des verbes persans d'après la différence des deux thèmes d'infinitif et d'aoriste..... 192

A. Verbes à caractéristique.

page

§ 156. Caractéristiques de classe restées en persan 193
§ 157. Verbes à caractéristique *a* 193
§ 158. Causal ancien, ou verbes appartenant primitivement au causal ou ayant la caractéristique *aya* 194
§ 159. Verbes à caractéristique *ya*. — I. Verbes en *â-ây* 196
§ 159 *bis*. — II. Verbes en *û-ây*, dérivés de verbes en *â-ây* 197
§ 160. Verbes redoublés 197
§ 161. Verbes à caractéristique *nu* 199
§ 162. Verbes à caractéristique *nâ* 199
§ 163. Caractéristique *t* 200
§ 164. Verbes à voyelle variable 201
§ 165. Verbes à racine double 201

B. Verbes dont la racine s'altère phonétiquement selon la finale radicale.

§ 166. Verbes dont la racine s'altère phonétiquement selon la finale radicale 202
§ 167. Verbes à finale palatale, *c j (z)* 203
§ 168. Verbes à finale labiale : *p, b* 206
§ 169. Verbes dont la finale radicale est une dentale 207
§ 170. Verbes dont la racine finit par *ç* ou *h* 208
§ 171. Verbes en *r*, à déterminatif *sh* 208
§ 172. Verbes irréguliers 209
§ 173. Verbes à infinitif en *içtan* 210

IV. TEMPS NOUVEAUX CRÉÉS PAR LE PERSAN.

§ 174 Temps nouveaux créés par le persan 212

Temps nouveaux formés du thème d'aoriste.

§ 175 Temps formés du thème de l'aoriste 212
§ 176. Indicatif présent ou aoriste 213
§ 177. Rôle et origine de la particule d'aoriste بـ 213
§ 178. Rôle et origine de la particule *hamê, mê* 214
§ 179. Subjonctif perse et persan 215
§ 180. Impératif perse-persan 216
§ 181. Optatif 217
§ 182. Participe présent 217

V. TEMPS NOUVEAUX FORMÉS DU THÈME DES TEMPS GÉNÉRAUX.

§ 183 Temps formés de la racine 218
§ 184. Débris du futur 219
§ 185. Passé indéfini du persan 219

page

§ 186. Passé indéfini en pehlvi 221
§ 187. Passé défini du persan 222
§ 187 *bis*. La 3e personne du passé défini n'est autre que l'ancien participe passé qui sert de passé défini en pehlvi pour toutes les personnes. — Pehlvi. — Persan 222
§ 188. Cause. Le participe passé, déjà en perse, sert de passé défini pour les verbes neutres 224
§ 189. Substitution de la construction passive à la construction active en perse 226
§ 190. Futur persan 228
§ 191. L'infinitif dit apocopé 229
§ 192. Résumé de l'histoire des temps 230

VI. LES VOIES.

§ 193. Passif persan 234
§ 194. Passif pehlvi 235
§ 195. Moyen. Désidératif 237
§§ 196—197. Causal 237
§ 196. Causal pehlvi 237
§ 197. Causal persan 238

CHAPITRE IV. MOTS INVARIABLES.

I. PRÉPOSITION.

§ 198. Prépositions perses 240
§ 199. Prépositions perses restées en persan 241
§ 200. Prépositions nouvelles. — A. Prépositions nouvelles, nominales. — B. Prépositions nouvelles, composées 242

II. CONJONCTION.

§ 201. Conjonctions perses 244
§ 202. Conjonctions persanes. Si. — Quand. Comme. — On. — Jusqu'à ce 244
§ 203. Conjonctions composées. — Locutions conjonctives 248

III. ADVERBE.

§ 204. Adverbe perse 249
§ 205. Négation. — Adverbes de modalité. — Comparaison. — Interrogation. — Doute, certitude, etc. 249
§ 206. Adverbes de temps. — Locutions simples. — Locutions composées 251
§ 207. Adverbes de lieu 253

page

§ 208. Adverbes de quantité et de manière. — *A.* Adverbes de quantité. — *B.* Adverbes de manière 254

IV. INTERJECTION.

§ 209 255

QUATRIÈME PARTIE.

ÉTUDES SUR LA FORMATION DES MOTS.

§ 210. Formation des mots 256

CHAPITRE I. DÉRIVATION.

A. Dérivation par suffixes.

§ 211. Suffixes persés 257
§ 212. Suffixes perses morts en persan. — Observation 259
§ 213. Suffixes vivants 264

I. SUFFIXES D'ORIGINE PRONOMINALE.

§ 214. Suffixes d'origine pronominale 264
§ 215. *and, anda, ân, â.* — 1° *and.* — 2° *anda.* — 3° *ân.* — *ân* patronymique. — *ân* géographique. — *ân* adverbial. — 4° *â* 265
§ 216. Le suffixe *ak* en pehlvi, *a* en persan 268
§§ 217—219. Suffixes dérivés du suffixe *ak* 270
§ 217. Suffixe *(a)gân;* pehlvi *akân* 271
§ 218. Suffixe *âna,* pehlvi *ânak* 271
§ 219. Suffixe *gîn,* pehlvi *akîn* 272
§ 220. Suffixe *ak* en persan 273
§ 221. Suffixe *âk* en persan 273
§§ 222—224. Suffixe *î (ê)* 274
§ 222. ê d'unité. — *ê* démonstratif ou *yâ* de définition. — *ê* d'imparfait 274
§ 223. î adjectival 275
§ 224. î suffixe d'abstraits 276
§ 225. Suffixe *îshn* 277
§ 226. Suffixe *în* 279
§ 227. Suffixe *îna,* pehlvi *înak* 280
§ 228. Suffixe *îya* 280
§ 229. Suffixe *ôn* 280
§ 230. Suffixe *um* 281
§ 231. Suffixe *t (d, îd)* 281
§ 232. Suffixe *tan (îdan),* ph. *tan (itan)* 282
§ 233. Suffixe *târ, îdâr;* ph. *târ, îtâr* 282
§ 233 *bis.* Sens passif du suffixe *târ* 283

page

§ 234. *tar.* — *tum* 284
§ 235. Suffixe *mand* 284
§ 236. Suffixe *vand* 285
§ 237. *van, vân, vâna* 286
§ 238. Suffixe *nâ* 286
§ 239. Suffixe *nâk* 287
§ 240. Suffixe *îza, îya; ci* etc. 287

II. SUFFIXES NOMINAUX.

§ 241. Suffixes nominaux 288
§ 242. Liste des suffixes nominaux 288
§ 243. *bad* 289
§ 244. *bâr* 289
§ 245. *bân* 290
§ 246. *dân* 290
§ 247. *kâr, kar* 291
§ 248. Suffixes *vâr vâra; var* 292
§ 249. Suffixes *yâr, yâd* 294
§ 250. *gûn* 294
§ 251. *çtân* 294
§ 252. *çâr* 295
§ 253. *dîç* 295

B. Suffixes nominaux d'époque ou d'origine incertaine.

§ 254. Suffixes nominaux d'époque ou d'origine incertaine 296
§ 255. *âçâ, çâm, çâ* 296
§ 256. *mân* 296
§ 257. *zâr* 296
§ 258. *fâm* 297
§ 259. *vash* 297
§ 260. *lâ, tâ, lâkh, lân, vay* 297
§ 261. *îr, îra; shanç âl; la; û; âh* 297

C. Dérivation par préfixes.

§ 262. Préfixes perses morts en persan 299
§ 263. *â* 299
§ 264. *abi* 300
§ 265. *ava* 300
§ 266. *ham* 300
§ 267. *patî* 301
§ 268. *parâ, pari* 301
§ 269. *ni* 301
§ 270. *upa* 301
§ 271. *uz* 302
§ 272. *vi* 302

page

§§ 273—274. Préfixes semi-vivants ... 302
§ 273. *dush* ... 302
§ 274. *hu* ... 303
§ 275. Préfixes vivants ... 303
§ 276. *bar* ... 304
§ 277. *dar* ... 304
§ 278. 1 *bâz* ... 304
§ 279. 2 *firâz* ... 305
§ 280. *bîrûn* ... 305
§ 281. *pêsh* ... 305
§ 282. *furûd* ... 305
§ 283. *firâ, vâ* ... 306
§ 284. *bê* ... 306

CHAPITRE II. COMPOSITION.

§ 285. La composition en perse ... 306
§ 286. Composés impropres ou juxtaposés ... 307
§ 287. Composés négatifs ... 308
§ 288. Composition propre ... 309

A. Composés copulatifs.

§ 289. Copulatifs zends ... 310
§ 290. Copulatifs persans ... 310
§ 291. Copulatifs juxtaposés ... 311
§ 292. Copulatifs verbaux ... 311
§ 293. De la nature des copulatifs verbaux ... 312

B. Composés de dépendance.

§ 294. Composés de dépendance en perse et en zend ... 313
§ 295. Composés de dépendance en persan ... 314
§ 296. Emploi passif de la racine verbale dans les composés de dépendance ... 316

C. Composés possessifs.

§ 297. Composés possessifs ... 317
§ 298. Nature des composés possessifs ... 317

D. Composés déterminatifs.

§ 298 ... 318

E. Composés collectifs.

§ 299 ... 319

OBSERVATIONS SUR LA SYNTAXE.

page

§ 300. Observations sur la syntaxe 320
§ 301. Ordre des mots 321
§ 302. Dérogations emphatiques 321
§ 303. Régime indirect 322
§ 304. Propositions relatives 323
§ 305. Propositions incidentes 323

00047013

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018